


VITAM
IMPENDERE
VERO.


VELUT ARBOR ÆVO



2 vol 1000

(18..)

Dufour n. 369

Soinchen n. 1784

Echeverria 10 GL

ŒUVRES DIVERSES
DE MONSIEUR
J. J. ROUSSEAU,
DE GENÈVE.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE de sa Lettre contre le projet d'établissement des Spectacles à Geneve, de la Réponse de M. d'Alembert, de celle de M. P. A. Laval, de la Profession de Foi des Ministres de Geneve, &c.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Aux dépens de la COMPAGNIE.

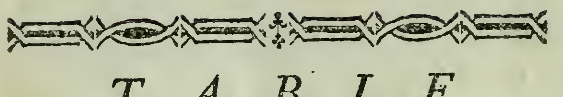
M. DCC. LXI.



AVIS

DE L'EDITEUR.

LE Public enleve les Ouvrages de M. Rousseau, dès qu'ils sortent de sa plume & de la presse ; on se prête sûrement au goût général, lorsque l'on en complette les éditions, & qu'on les augmente de quelque nouvelle production. La lettre contre les spectacles est digne de son Auteur. C'est un de ces paradoxes soutenus par la raison & la vertu, contre les préjugés de l'usage. Les Adversaires qu'il a trouvés ont proposé des objections qui leur ont fait des partisans. Leur réputation & leur goût suspendent le jugement du Lecteur, & laissent peut-être la question indécise. Le Philosophe & le Citoyen seront toujours flattés d'avoir protégé la sagesse & la simplicité des mœurs. L'homme de lettres se livrera au plaisir d'avoir défendu leur gloire ; les opinions seront encore partagées sur les succès ; les uns se décideront par le sentiment, les autres par la raison.



TABLE

Des Pieces contenues dans ce premier Volume.

Fin de la Table.

DISCOURS

DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX

A L'ACADÉMIE

DE DIJON,

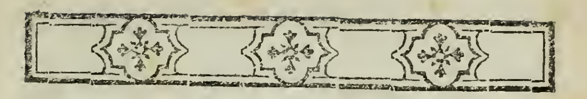
EN L'ANNÉE 1750,

Sur cette Queſtion propoſée par la même Académie :

Si le Rétabliſſement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.

PAR UN CITOYEN DE GENEVE.

Barbarus hic ego ſum, quia non intelligor illis.
OVID.



PRÉFACE.

VOICI une des plus grandes & des plus belles questions qui aient jamais été agitées. Il ne s'agit point dans ce discours de ces subtilités métaphysiques qui ont gagné toutes les parties de la littérature, & dont les programmes d'Académie ne sont pas toujours exempts ; mais il s'agit d'une de ces vérités qui tiennent au bonheur du genre humain.

Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel ; & ce n'est pas pour avoir été honoré de l'approbation de quelques Sages, que je dois compter sur celle du Public. Aussi mon parti est-il pris : je ne me soucie pas de plaire ni aux beaux esprits, ni aux gens à la mode. Il y aura dans tous les temps des hommes faits pour être subjugués par les opinions de leur siecle, de leur pays, de leur société. Tel fait aujourd'hui l'esprit fort & le philosophe, qui par la même raison n'eût été qu'un fanatique du temps de la ligue. Il ne faut point écrire pour de

tels lecteurs, quand on veut vivre au delà de son siecle.

Un mot encore, & je finis. Comptant peu sur l'honneur que j'ai reçu, j'avois, depuis l'envoi, refondu & augmenté ce discours, au point d'en faire, en quelque maniere, un autre ouvrage; aujourd'hui, je me suis cru obligé de le rétablir dans l'état où il a été couronné. J'y ai seulement jetté quelques notes, & laissé deux additions faciles à reconnoître, & que l'Académie n'auroit peut-être pas approuvées. J'ai pensé que l'équité, le respect & la reconnoissance exigeoient de moi cet avertissement.





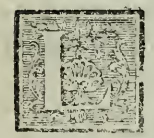
DISCOURS

SUR

CETTE QUESTION:

SI LE RÉTABLISSEMENT des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs.

Decipimur ſpecie recti.

E rétabliſſement des ſciences & des arts a-t-il contribué à épurer ou à corrompre les mœurs? Voilà ce qu'il s'agit d'examiner. Quel parti dois-je prendre dans cette queſtion? Celui, Meſſieurs, qui convient à un honnête homme qui ne ſait rien, & qui ne s'en eſtime pas moins.

Il ſera difficile, je le ſens, d'approprier ce que j'ai à dire au tribunal où je comparois. Comment oſer blâmer les ſciences devant une des plus ſavantes Compagnies de l'Europe, louer l'ignorance dans une célebre Académie, & concilier le mépris pour l'étu-

de avec le reſpect pour les vrais ſavants ? J'ai vu ces contrariétés, & elles ne m'ont point rebuté. Ce n'eſt point la ſcience que je maltraite, me ſuis-je dit, c'eſt la vertu que je défends devant des hommes vertueux. La probité eſt encore plus chere aux gens de bien, que l'érudition aux doctes. Qu'ai-je donc à redouter ? Les lumieres de l'aſſemblée qui m'écoute ? Je l'avoue ; mais c'eſt pour la conſtitution du diſcours, & non pour le ſentiment de l'orateur. Les ſouverains équitables n'ont jamais balancé à ſe condamner eux-mêmes dans des diſcuſſions douteuſes, & la poſition la plus avantageuſe au bon droit, eſt d'avoir à ſe défendre contre une partie integre & éclairée, juge en ſa propre cauſe.

A ce motif qui m'encourage, il s'en joint un autre qui me détermine : c'eſt qu'après avoir ſoutenu, ſelon ma lumiere naturelle, le parti de la vérité, quel que ſoit mon ſuccès, il eſt un prix qui ne peut me manquer : je le trouverai dans le fond de mon cœur.

Premiere Partie.

C'Eſt un grand & beau ſpectacle de voir l'homme ſortir en quelque maniere du néant par ſes propres efforts, diſſiper, par les lumieres de ſa raiſon, les ténebres dans leſquelles la nature l'avoit enveloppé ; s'élever au-deſſus de ſoi-même ; s'élancer par l'eſprit juſques dans les régions céleſtes ; parcourir à pas de géant, ainſi que le ſoleil, la vaſte étendue

de l'univers ; & ce qui eſt encore plus grand & plus difficile, rentrer en ſoi pour y étudier l'homme & connoître ſa nature, ſes devoirs & ſa fin. Toutes ces merveilles ſe ſont renouvellées depuis peu de générations.

L'Europe étoit retombée dans la barbarie des premiers âges. Les peuples de cette partie du monde, aujourd'hui ſi éclairée, vivoient, il y a quelques ſiecles, dans un état pire que l'ignorance. Je ne ſais quel jargon ſcientifique, encore plus mépriſable que l'ignorance, avoit uſurpé le nom du ſavoir, & oppoſoit à ſon retour un obſtacle preſque invincible. Il falloit une révolution pour ramener les hommes au ſens commun ; elle vint enfin du côté d'où on l'auroit le moins attendue. Ce fut le ſtupide Muſulman, ce fut l'éternel fléau des lettres, qui les fit renaître parmi nous. La chûte du trône de Conſtantin porta dans l'Italie les débris de l'ancienne Grece. La France s'enrichit à ſon tour de ces précieuſes dépouilles. Bientôt les ſciences ſuivirent les lettres ; à l'art d'écrire ſe joignit l'art de penſer ; gradation qui paroît étrange, & qui n'eſt peut-être que trop naturelle ; & l'on commença à ſentir le principal avantage du commerce des Muſes, celui de rendre les hommes plus ſociables, en leur inſpirant le déſir de ſe plaire les uns aux autres par des ouvrages dignes de leur approbation mutuelle.

L'eſprit a ſes beſoins, ainſi que le corps. Ceux-ci ſont les fondements de la ſociété,

les autres en font l'agrément. Tandis que le gouvernement & les loix pourvoient à la sûreté & au bien-être des hommes assemblés, les sciences, les lettres & les arts, moins despotiques & plus puissants peut-être, étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes de fer dont ils sont chargés, étouffent en eux le sentiment de cette liberté originelle pour laquelle ils sembloient être nés, leur font aimer leur esclavage & en forment ce qu'on appelle des peuples policés. Le besoin éleva les trônes; les sciences & les arts les ont affermis. Puissances de la terre, aimez les talents, & protégez ceux qui les cultivent *. Peuples policés, cultivez-les; heureux esclaves, vous leur devez ce goût délicat & fin dont vous vous piquez, cette douceur de caractere & cette urbanité de mœurs qui rendent

* Les princes voient toujours avec plaisir le goût des arts agréables & des superfluités, dont l'exportation de l'argent ne résulte pas, s'étendre parmi leurs sujets. Car outre qu'ils les nourrissent ainsi dans cette petitesse d'ame si propre à la servitude, ils savent très-bien que tous les besoins que le peuple se donne, sont autant de chaînes dont ils se chargent. Alexandre voulant maintenir les Ichtyophages dans sa dépendance, les contraignit de renoncer à la pêche, & de se nourrir des aliments communs aux autres peuples; & les sauvages de l'Amérique, qui vont tout nuds, & qui ne vivent que du produit de leurs chasses, n'ont jamais pu être domptés. En effet quel joug imposeroit-on à des hommes qui n'ont besoin de rien?

parmi vous le commerce ſi liant & ſi facile, en un mot les apparences de toutes les vertus, ſans en avoir aucune.

C'eſt par cette ſorte de politeſſe, d'autant plus aimable qu'elle affecte moins de ſe montrer, que ſe diſtinguerent autrefois Athenes & Rome, dans les jours ſi vantés de leur magnificence & de leur éclat : c'eſt par elle, ſans doute, que notre ſiecle & notre nation l'emporteront ſur tous les temps & ſur tous les peuples. Un ton philoſophe ſans pédanterie, des manieres naturelles & pourtant prévenantes, également éloignées de la ruſticité tudeſque & de la pantomime ultramontaine : voilà les fruits du goût acquis par de bonnes études, & perfectionné dans le commerce du monde.

Qu'il ſeroit doux de vivre parmi nous, ſi la contenance extérieure étoit toujours l'image des diſpoſitions du cœur ; ſi la décence étoit la vertu, ſi nos maximes nous ſervoient de regles, ſi la véritable philoſophie étoit inſéparable du titre de philoſophe! Mais tant de qualités vont trop rarement enſemble, & la vertu ne marche guere en ſi grande pompe. La richeſſe de la parure peut annoncer un homme opulent, & ſon élégance un homme de goût ; l'homme ſain & robuſte ſe reconnoît à d'autres marques : c'eſt ſous l'habit ruſtique d'un laboureur, & non ſous la dorure d'un courtiſan, qu'on trouvera la force & la vigueur du corps. La parure n'eſt pas moins étrangere à la vertu, qui eſt la force

& la vigueur de l'ame. L'homme de bien est un athlete qui se plaît à combattre nud. Il méprise tous ces vils ornements qui gêneroient l'usage de ses forces, & dont la plupart n'ont été inventés que pour cacher quelque difformité.

Avant que l'art eut façonné nos manieres, & appris à nos passions à parler un langage apprêté, nos mœurs étoient rustiques, mais naturelles; & la différence des procédés annonçoit au premier coup d'œil celle des caracteres. La nature humaine, au fond, n'étoit pas meilleure; mais les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement; & cet avantage dont nous ne sentons plus le prix, leur épargnoit bien des vices.

Aujourd'hui que des recherches plus subtiles, & un goût plus fin, ont réduit l'art de plaire en principes, il regne dans nos mœurs une vile & trompeuse uniformité, & tous les esprits semblent avoir été jettés dans un même moule; sans cesse la politesse exige, la bienséance ordonne: sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie. On n'ose plus paroître ce qu'on est; & dans cette contrainte perpétuelle, les hommes, qui forment ce troupeau qu'on appelle société, placés dans les mêmes circonstances, feront tous les mêmes choses, si des motifs plus puissants ne les en détournent. On ne saura donc jamais bien à qui l'on a affaire: il faudra donc, pour connoître son ami, attendre les grandes oc-

casions, c'est-à-dire, attendre qu'il n'en soit plus temps, puisque c'est pour ces occasions mêmes qu'il eût été essentiel de le connoître.

Quel cortege de vices n'accompagnera point cette incertitude? Plus d'amitiés sinceres; plus d'estime réelle; plus de confiance fondée; les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison, se cacheront sans cesse sous ce voile uniforme & perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumieres de notre siecle. On ne profanera plus par des jurements le nom du Maître de l'Univers: mais on l'insultera par des blasphêmes, sans que nos oreilles scrupuleuses en soient offensées. On ne vantera pas son propre mérite, mais on rabaissera celui d'autrui. On n'outragera point grossiérement son ennemi, mais on le calomniera avec adresse. Les haines nationales s'éteindront, mais ce sera avec l'amour de la patrie. A l'ignorance méprisée on substituera un dangereux Pyrrhonisme. Il y aura des excès proscrits, des vices déshonorés: mais d'autres seront décorés du nom de vertu; il faudra ou les avoir ou les affecter. Vantera qui voudra la sobriété des sages du temps; je n'y vois, pour moi, qu'un rafinement d'intempérance autant indigne de mon éloge que leur artificieuse simplicité *.

* *J'aime*, dit Montagne, *à contester & à discourir; mais c'est avec peu d'hommes, & pour moi. Car de ser-*

Telle eſt la pureté que nos mœurs ont acquiſe. C'eſt ainſi que nous ſommes devenus gens de bien. C'eſt aux lettres, aux ſciences & aux arts à revendiquer ce qui leur appartient dans un ſi ſalutaire ouvrage. J'ajouterai ſeulement une réflexion, c'eſt qu'un habitant de quelques contrées éloignées, qui chercheroit à ſe former une idée des mœurs européennes, ſur l'état des ſciences parmi nous, ſur la perfection de nos arts, ſur la bienſéance de nos ſpectacles, ſur la politeſſe de nos manieres, ſur l'affabilité de nos diſcours, ſur nos démonſtrations perpétuelles de bienveillance, & ſur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état, qui ſemblent empreſſés depuis le lever de l'aurore juſqu'au coucher du ſoleil, à s'obliger réciproquement; c'eſt que cet étranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles ſont.

Où il n'y a nul effet, il n'y a point de cauſe à chercher, mais ici l'effet eſt certain, la dépravation réelle, & nos ames ſe ſont corrompues, à meſure que nos ſciences & nos arts ſe ſont avancés à la perfection. Dira-t-on que c'eſt un malheur particulier à notre âge? Non, Meſſieurs: les maux cauſés par notre vaine curioſité ſont auſſi vieux que le monde.

vir de ſpectacle aux grands & faire à l'envi parade de ſon eſprit & de ſon caquet, je trouve que c'eſt un métier très-meſſéant à un homme d'honneur. C'eſt celui de tous nos beaux eſprits, hors un.

L'élévation & l'abbaissement journalier des eaux de l'océan n'ont pas été plus réguliérement assujettis au cours de l'astre qui nous éclaire durant la nuit, que le sort des mœurs & de la probité au progrès des sciences & des arts. On a vu la vertu s'enfuir à mesure que leur lumiere s'élevoit sur notre horizon, & le même phénomene s'est observé dans tous les temps & dans tous les lieux.

Voyez l'Egypte, cette premiere école de l'univers, ce climat si fertile sous un ciel d'airain, cette contrée célebre, d'où Sesostris partit autrefois pour conquérir le monde. Elle devient la mere de la philosophie & des beaux arts, & bientôt après, la conquête de Cambise; puis celle des Grecs, des Romains, des Arabes, & enfin des Turcs.

Voyez la Grece, jadis peuplée de héros, qui vainquirent deux fois l'Asie, l'une devant Troyes, & l'autre dans leurs propres foyers. Les lettres naissantes n'avoient point encore porté la corruption dans les cœurs de ses habitants; mais le progrès des arts, la dissolution des mœurs & le joug du Macédonien se suivirent de près; & la Grece, toujours savante, toujours voluptueuse & toujours esclave, n'éprouva plus dans ses révolutions que des changements de maîtres. Toute l'éloquence de Démosthene ne put jamais ranimer un corps que le luxe & les arts avoient énervé.

C'est au temps des Ennius & des Térence que Rome, fondée par un pâtre, & illustrée par des laboureurs, commence à dégénérer.

Mais après les Ovide, les Catule, les Martial, & cette foule d'Auteurs obſcenes, dont les noms ſeuls alarment la pudeur, Rome, jadis le temple de la vertu, devient le théâtre du crime, l'opprobre des nations, & le jouet des barbares. Cette capitale du monde tombe enfin ſous le joug qu'elle avoit impoſé à tant de peuples ; & le jour de ſa chûte fut la veille de celui où l'on donna à l'un de ſes citoyens le titre d'arbitre du bon goût.

Que dirai-je de cette métropole de l'empire d'Orient, qui, par ſa poſition, ſembloit devoir l'être du monde entier ; de cet aſyle des ſciences & des arts proſcrits du reſte de l'Europe, plus peut-être par ſageſſe que par barbarie ? Tout ce que la débauche & la corruption ont de plus honteux, les trahiſons, les aſſaſſinats & les poiſons, de plus noir ; le concours de tous les crimes, de plus atroce ; voilà ce qui forme le tiſſu de l'hiſtoire de Conſtantinople ; voilà la ſource pure d'où nous ſont émanées les lumieres dont notre ſiecle ſe glorifie.

Mais pourquoi chercher dans des temps reculés des preuves d'une vérité dont nous avons ſous nos yeux des témoignages ſubſiſtants. Il eſt en Aſie une contrée immenſe, où les lettres honorées conduiſent aux premieres dignités de l'état. Si les ſciences épuroient les mœurs, ſi elles apprenoient aux hommes à verſer leur ſang pour la patrie, ſi elles animoient le courage, les peuples de la

Chine devroient être sages, libres & invincibles. Mais s'il n'y a point de vice qui ne les domine, point de crime qui ne leur soit familier; si les lumieres des Ministres, ni la prétendue sagesse des loix, ni la multitude des habitants de ce vaste empire, n'ont pu le garantir du joug du Tartare ignorant & grossier, de quoi lui ont servi tous ses savants? Quel fruit a-t-il retiré des honneurs dont ils sont comblés? Seroit-ce d'être peuplé d'esclaves & de méchants?

Opposons à ces tableaux celui des mœurs du petit nombre de peuples, qui, préservés de cette contagion des vaines connoissances, ont par leurs vertus fait leur propre bonheur & l'exemple des autres nations. Tels furent les premiers Perses, nation singuliere, chez laquelle on apprenoit la vertu, comme chez nous on apprend la science, qui subjugua l'Asie avec tant de facilité, & qui seule a eu cette gloire que l'histoire de ses institutions ait passé pour un roman de philosophie; tels furent les Scytes, dont on nous a laissé de si magnifiques éloges: tels les Germains, dont une plume, lasse de tracer les crimes & les noirceurs d'un peuple instruit, opulent & voluptueux, se soulageoit à peindre la simplicité, l'innocence & les vertus. Telle avoit été Rome même dans les temps de sa pauvreté & de son ignorance. Telle enfin s'est montrée jusqu'à nos jours cette nation rustique, si vantée pour son courage, que l'adversité n'a

pu abattre, & pour sa fidélité, que l'exemple n'a pu corrompre *.

Ce n'est point par stupidité que ceux-ci ont préféré d'autres exercices à ceux de l'esprit. Ils n'ignoroient pas que dans d'autres contrées des hommes oisifs passoient leur vie à disputer sur le souverain bien, sur le vice & sur la vertu, & que d'orgueilleux raisonneurs, se donnant à eux-mêmes les plus grands éloges, confondoient les autres peuples sous le nom méprisant de barbares; mais ils ont considéré leurs mœurs & appris à dédaigner leur doctrine **.

* Je n'ose parler de ces nations heureuses qui ne connoissent pas même de nom les vices que nous avons tant de peine à réprimer, de ces sauvages de l'Amérique dont Montagne ne balance point à préférer la simple & naturelle police, non-seulement aux loix de Platon, mais même à tout ce que la philosophie pourra jamais imaginer de plus parfait pour le gouvernement des peuples. Il en cite quantité d'exemples frappants pour qui les sauroit admirer. Mais, quoi, dit-il, ils ne portent point de chausses!

** De bonne foi, qu'on me dise quelle opinion les Athéniens même devoient avoir de l'éloquence, quand ils l'écarterent avec tant de soin de ce tribunal integre, des jugements duquel les Dieux mêmes n'appelloient pas? Que pensoient les Romains de la Médecine, quand ils la bannirent de leur République? Et quand un reste d'humanité porta les Espagnols à interdire à leurs gens de loi l'entrée de l'Amérique, quelle idée falloit-il qu'ils eussent de la jurisprudence? Ne diroit-on pas qu'ils

Oublierois-je que ce fut dans le sein même de la Grece qu'on vit s'élever cette cité aussi célebre par son heureuse ignorance que par la sagesse de ses loix, cette république de demi-dieux plutôt que d'hommes, tant leurs vertus sembloient supérieures à l'humanité? O Sparte! opprobre éternel d'une vaine doctrine! tandis que les vices conduits par les beaux arts s'introduisoient ensemble dans Athenes, tandis qu'un tyran y rassembloit avec tant de soin les ouvrages du prince des poëtes, tu chassois de tes murs les arts & les artistes, les sciences & les savants.

L'événement marqua cette différence. Athenes devint le séjour de la politesse & du bon goût, le pays des orateurs & des philosophes. L'élégance des bâtiments y répondoit à celle du langage. On y voyoit de toutes parts le marbre & la toile animés par les mains des maîtres les plus habiles. C'est d'Athenes que sont sortis ces ouvrages surprenants qui serviront de modeles dans tous les âges corrompus. Le tableau de Lacédémone est moins brillant. *Là*, disoient les autres peuples, *les hommes naissent vertueux, & l'air même du pays semble inspirer la vertu.* Il ne nous reste de ses habitants que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monuments vaudroient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athenes nous a laissés?

ont cru réparer par ce seul acte tous les maux qu'ils avoient faits à ces malheureux Indiens?

Quelques ſages, il eſt vrai, ont réſiſté au torrent général, & ſe ſont garantis du vice dans le ſéjour des Muſes. Mais qu'on écoute le jugement que le premier & le plus malheureux d'entr'eux portoit des ſavants & des artiſtes de ſon temps.

» J'ai examiné, dit-il, les poëtes, & je les » regarde comme des gens dont le talent en » impoſe à eux-mêmes & aux autres, qui ſe » donnent pour ſages, qu'on prend pour tels, » & qui ne ſont rien moins.

» Des poëtes, continue Socrate, j'ai paſſé » aux artiſtes. Perſonne n'ignoroit plus les » arts que moi; perſonne n'étoit plus con- » vaincu que les artiſtes poſſédoient de » fort beaux ſecrets. Cependant je me ſuis » apperçu que leur condition n'eſt pas meil- » leure que celle des poëtes, & qu'ils ſont » les uns & les autres dans le même préju- » gé. Parce que les plus habiles d'entr'eux » excellent dans leur partie, ils ſe regardent » comme les plus ſages des hommes. Cette » préſomption a terni tout-à-fait leur ſavoir » à mes yeux; de ſorte que me mettant à la » place de l'oracle, & me demandant ce que » j'aimerois le mieux être, ce que je ſuis ou » ce qu'ils ſont, ſavoir ce qu'ils ont ap- » pris, ou ſavoir que je ne ſais rien; j'ai ré- » pondu à moi-même & au dieu: je veux » reſter ce que je ſuis.

» Nous ne ſavons, ni les ſophiſtes, ni les » poëtes, ni les orateurs, ni les artiſtes, ni » moi, ce que c'eſt que le vrai, le bon &

» le beau : mais il y a entre nous cette diffé-
» rence que, quoique ces gens ne ſachent rien,
» tous croient ſavoir quelque choſe : au lieu
» que moi, ſi je ne ſais rien, au moins je
» n'en ſuis pas en doute. De ſorte que toute
» cette ſupériorité de ſageſſe qui m'eſt ac-
» cordée par l'oracle, ſe réduit ſeulement à
» être bien convaincu que j'ignore ce que je
» ne ſais pas. «

Voilà donc le plus ſage des hommes au jugement des dieux, & le plus ſavant des Athéniens au ſentiment de la Grece entiere, Socrate faiſant l'éloge de l'ignorance ! Croit-on que, s'il reſſuſcitoit parmi nous, nos ſavants & nos artiſtes lui feroient changer d'avis ? Non, Meſſieurs : cet homme juſte continueroit de mépriſer nos vaines ſciences ; il n'aideroit point à groſſir cette foule de livres dont on nous inonde de toutes parts ; & ne laiſſeroit, comme il a fait, pour tout précepte à ſes diſciples, & à nos neveux, que l'exemple & la mémoire de ſa vertu. C'eſt ainſi qu'il eſt beau d'inſtruire les hommes.

Socrate avoit commencé dans Athenes, le vieux Caton continua dans Rome, de ſe déchaîner contre ces Grecs artificieux & ſubtils qui ſéduiſoient la vertu & amolliſſoient le courage de ſes concitoyens ; mais les ſciences, les arts & la dialectique prévalurent encore. Rome ſe remplit de philoſophes & d'orateurs ; on négligea la diſcipline militaire ; on mépriſa l'agriculture ; on embraſſa des ſectes, & l'on oublia la patrie. Aux noms ſa-

crés de liberté, de déſintéreſſement, d'obéiſſance aux loix, ſuccéderent les noms d'Epicure, de Zenon, d'Arcéſilas. *Depuis que les ſavants ont commencé à paroître parmi nous*, diſoient leurs propres philoſophes, *les gens de bien ſe ſont éclipſés.* Juſqu'alors les Romains s'étoient contentés de pratiquer la vertu; tout fut perdu quand ils commencerent à l'étudier.

O Fabricius! qu'eût penſé votre grande ame, ſi, pour votre malheur, rappellé à la vie, vous euſſiez vu la face pompeuſe de cette Rome ſauvée par votre bras, & que votre nom reſpectable avoit plus illuſtrée que toutes ſes conquêtes? » Dieux! euſſiez-vous » dit, que ſont devenus ces toîts de chaume & ces foyers ruſtiques qu'habitoient jadis la modération & la vertu? Quelle » ſplendeur funeſte a ſuccédé à la ſimplicité » Romaine? Quel eſt ce langage étranger? » Quelles ſont ces mœurs efféminées? Que » ſignifient ces ſtatues, ces tableaux, ces » édifices? Inſenſés, qu'avez-vous fait? Vous, » les maîtres des nations, vous vous êtes rendus les eſclaves des hommes frivoles que » vous avez vaincus! ce ſont des rhéteurs » qui vous gouvernent! c'eſt pour enrichir » des architectes, des peintres, des ſtatuaires » & des hiſtrions, que vous avez arroſé de » votre ſang la Grece & l'Aſie! Les dépouilles de Carthage ſont la proie d'un » joueur de flûte! Romains, hâtez-vous de » renverſer ces amphithéâtres; briſez ces

» marbres, brûlez ces tableaux, chassez ces » esclaves qui vous subjuguent, & dont les » funestes arts vous corrompent. Que d'au- » tres mains s'illustrent par de vains talents: » le seul talent digne de Rome est celui de » conquérir le monde, & d'y faire régner » la vertu. Quand Cyneas prit notre sénat » pour une assemblée de rois, il ne fut » ébloui, ni par une pompe vaine, ni par » une élégance recherchée. Il n'y entendit » point cette éloquence frivole, l'étude & le » charme des hommes futiles. Que vit donc » Cyneas de si majestueux? O citoyens! il » vit un spectacle que ne donneront jamais » vos richesses, ni tous vos arts, le plus beau » spectacle qui ait jamais paru sous le ciel, » l'assemblée de deux cens hommes ver- » tueux, dignes de commander à Rome & » de gouverner la terre. «

Mais franchissons la distance des lieux & des temps, voyons ce qui s'est passé dans nos contrées & sous nos yeux; ou plutôt écartons ces peintures odieuses qui blesseroient notre délicatesse, & épargnons-nous la peine de répéter les mêmes choses sous d'autres noms. Ce n'est point en vain que j'invoquois les mânes de Fabricius; & qu'ai-je fait dire à ce grand homme que je n'eusse pu mettre dans la bouche de Louis XII, ou de Henri IV? Parmi nous, il est vrai, Socrate n'eût point bu la ciguë, mais il eût bu dans une coupe encore plus amere, la raillerie insultante, & le mépris pire cent fois que la mort.

Voilà comment le luxe, la dissolution & l'esclavage ont été de tout temps le châtiment des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avoit placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ses opérations, sembloit nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés à de vaines recherches; mais est-il quelqu'une de ses leçons dont nous ayons su profiter, ou que nous ayons négligée impunément? Peuples, sachez donc une fois, que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant; que tous les secrets qu'elle vous cache, sont autant de maux dont elle vous garantit, & que la peine que vous trouvez à vous instruire, n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers; ils seroient pires encore, s'ils avoient eu le malheur de naître savants.

Que ces réflexions sont humiliantes pour l'humanité! Que notre orgueil en doit être mortifié! Quoi! la probité seroit fille de l'ignorance, la science & la vertu seroient incompatibles! Quelles conséquences ne tireroit-on point de ces préjugés? Mais pour concilier ces contrariétés apparentes, il ne faut qu'examiner de près la vanité & le néant de ces titres orgueilleux qui nous éblouissent, & que nous donnons si gratuitement aux connoissances humaines. Considérons donc les sciences & les arts en eux-mêmes. Voyons

ce qui doit résulter de leur progrès, & ne balançons plus à convenir de tous les points où nos raisonnements se trouveront d'accord avec les inductions historiques.

SECONDE PARTIE.

C'Étoit une ancienne tradition passée de l'Egypte en Grece, qu'un Dieu ennemi du repos des hommes étoit l'inventeur des sciences *. Quelle opinion falloit-il qu'eussent d'elles les Egyptiens mêmes, chez qui elles étoient nées ? C'est qu'ils voyoient de près les sources qui les avoient produites. En effet, soit qu'on feuillette les annales du monde, soit qu'on supplée à des chroniques incertaines par des recherches philosophiques, on ne trouvera pas aux connoissances humaines une origine qui réponde à l'idée qu'on aime à s'en former. L'astronomie est née de la superstition ; l'éloquence, de l'ambition, de la haine, de la flatterie, du mensonge ; la géométrie, de l'avarice ; la physique, d'une vaine curiosité ;

* On voit aisément l'allégorie de la fable de Prométhée ; & il ne paroît pas que les Grecs, qui l'ont cloué sur le Caucase, en pensassent guere plus favorablement que les Egyptiens de leur dieu Theutus. » Le Satyre, » dit une ancienne fable, voulut baiser & embrasser » le feu, la premiere fois qu'il le vit, mais Prométhée lui cria : Satyre, tu pleureras la barbe de ton » menton, car il brûle quand on y touche. « C'est le sujet du frontispice.

toutes, & la morale même, de l'orgueil humain. Les ſciences & les arts doivent donc leur naiſſance à nos vices: nous ſerions moins en doute ſur les avantages, s'ils la devoient à nos vertus.

Le défaut de leur origine ne nous eſt que trop retracé dans leurs objets. Que ferions-nous des arts ſans le luxe qui les nourrit? Sans les injuſtices des hommes, à quoi ſerviroit la juriſprudence? Que deviendroit l'hiſtoire, s'il n'y avoit ni tyrans, ni guerres, ni conſpirateurs? Qui voudroit, en un mot, paſſer ſa vie à de ſtériles contemplations, ſi chacun, ne conſultant que les devoirs de l'homme & les beſoins de la nature, n'avoit de temps que pour la patrie, pour les malheureux & pour ſes amis? Sommes-nous donc faits pour mourir attachés ſur les bords du puits où la vérité s'eſt retirée? Cette ſeule réflexion devroit rebuter, dès les premiers pas, tout homme qui chercheroit ſérieuſement à s'inſtruire par l'étude de la philoſophie.

Que de dangers! que de fauſſes routes dans l'inveſtigation des ſciences! Par combien d'erreurs, mille fois plus dangereuſes que la vérité n'eſt utile, ne faut-il point paſſer pour arriver à elles? Le déſavantage eſt viſible; car le faux eſt ſuſceptible d'une infinité de combinaiſons; mais la vérité n'a qu'une maniere d'être. Qui eſt-ce d'ailleurs qui la cherche bien ſincérement? Même avec la meilleure volonté, à quelles marques eſt-on sûr
de

la reconnoître? Dans cette foule de ſentimens différents, quel ſera notre *Criterium* pour en bien juger? * Et ce qui eſt le plus dificile, ſi par bonheur nous la trouvons à la fin, qui de nous en ſaura faire un bon uſage?

Si nos ſciences ſont vaines dans l'objet qu'elles ſe propoſent, elles ſont encore plus dangereuſes par les effets qu'elles produiſent. Nées dans l'oiſiveté, elles la nourriſſent à leur tour; & la perte irréparable du temps eſt le premier préjudice qu'elles cauſent néceſſairement à la ſociété. En politique, comme en morale, c'eſt un grand mal que de ne point faire de bien; & tout citoyen inutile doit être regardé comme un homme pernicieux. Répondez-moi donc, philoſophes illuſtres, vous par qui nous ſavons en quelles raiſons les corps s'attirent dans le vuide: Quels ſont, dans les révolutions des planetes, les rapports des aires parcourues en temps égaux? Quelles courbes ont des points conjugués, des points d'inflexion & de rebrouſſement? Comment l'ame & le corps ſe correſpondent ſans communication, ainſi que feroient deux horloges? Quels aſtres peuvent être habités? Quels inſectes ſe repro-

* Moins on ſait, plus on croit ſavoir. Les Péripatéticiens doutoient-ils de rien? Deſcartes n'a-t-il pas conſtruit l'univers avec des cubes & des tourbillons? Et y a-t-il aujourd'hui, même en Europe, ſi mince phyſicien, qui n'explique hardiment ce profond myſtere de l'électricité, qui ſera peut-être à jamais le déſeſpoir des vrais philoſophes?

duisent d'une maniere extraordinaire ? Répondez-moi, dis-je, vous de qui nous avons reçu tant de sublimes connoissances ? Quand vous ne nous auriez jamais rien appris de ces choses, en serions-nous moins nombreux, moins bien gouvernés, moins redoutables, moins florissants, ou plus pervers ? Revenez donc sur l'importance de vos productions ; & si les travaux des plus éclairés de nos savants & de nos meilleurs citoyens nous procurent si peu d'utilité, dites-nous ce que nous devons penser de cette foule d'écrivains obscurs & de lettrés oisifs, qui dévorent en pure perte la substance de l'état ?

Que dis-je, oisifs ? Et plût à Dieu qu'ils le fussent en effet ! Les mœurs en seroient plus saines, & la société plus paisible. Mais ces vains & futiles déclamateurs vont de tous côtés, armés de leurs funestes paradoxes, sapant les fondements de la foi, & anéantissant la vertu. Ils sourient dédaigneusement à ces vieux mots de patrie & de religion ; & consacrent leurs talents & philosophie à détruire & avilir tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes ; non qu'au fond ils haïssent ni la vertu ni nos dogmes ; c'est de l'opinion publique qu'ils sont ennemis ; & pour les ramener aux pieds des autels, il suffiroit de les reléguer parmi les athées. O fureur de se distinguer ! que ne pouvez-vous point ?

C'est un grand mal que l'abus du temps. D'autres maux pires encore suivent les lettres

& les arts. Tel eſt le luxe : né comme eux de l'oiſiveté & de la vanité des hommes, le luxe va rarement ſans les ſciences & les arts, & jamais ils ne vont ſans lui. Je ſais que notre philoſophie, toujours féconde en maximes ſingulieres, prétend, contre l'expérience de tous les ſiecles, que le luxe fait la ſplendeur des états ; mais après avoir oublié la neceſſité des loix ſomptuaires, oſera-t-elle nier encore que les bonnes mœurs ne ſoient eſſentielles à la durée des empires, & que le luxe ne ſoit diamétralement oppoſé aux bonnes mœurs ? Que le luxe ſoit un ſigne certain des richeſſes, qu'il ſerve même, ſi l'on veut, à les multiplier; que faudra-t-il conclure de ce paradoxe ſi digne d'être né de nos jours ? & que deviendra la vertu, quand il faudra s'enrichir à quelque prix que ce ſoit ? Les anciens politiques parloient ſans ceſſe de mœurs & de vertu ; les nôtres ne parlent que de commerce & d'argent. L'un vous dira qu'un homme vaut en telle contrée la ſomme qu'on le vendroit à Alger ; un autre, en ſuivant ce calcul, trouvera des pays où un homme ne vaut rien, & d'autres où il vaut moins que rien. Ils évaluent les hommes comme des troupeaux de bétail. Selon eux, un homme ne vaut à l'état que la conſommation qu'il y fait ; ainſi un Sybarite auroit bien valu trente Lacédémoniens. Qu'on devine donc laquelle de ces deux républiques, de Sparte ou de Sybaris, fut ſubjuguée par une poignée de payſans, & laquelle fit trembler l'Aſie ? B 2

La monarchie de Cyrus a été conquise avec trente mille hommes, par un prince plus pauvre que le moindre des Satrapes de Perse ; & le Scythe, le plus misérable de tous les peuples, a résisté aux plus puissants monarques de l'univers. Deux fameuses républiques se disputerent l'empire du monde ; l'une étoit très-riche, l'autre n'avoit rien, & ce fut celle-ci qui détruisit l'autre. L'empire Romain, à son tour, après avoir englouti toutes les richesses de l'univers, fut la proie de gens qui ne savoient pas même ce que c'étoit que richesse. Les Francs conquirent les Gaules, les Saxons, l'Angleterre, sans autres trésors que leur bravoure & leur pauvreté. Une troupe de pauvres montagnards, dont toute l'avidité se bornoit à quelques peaux de moutons, après avoir dompté la fierté Autrichienne, écrasa cette opulente & redoutable maison de Bourgogne qui faisoit trembler les potentats de l'Europe. Enfin toute la puissance & toute la sagesse de l'héritier de Charles-Quint, soutenues de tous les trésors des Indes, vinrent se briser contre une poignée de pêcheurs de harengs. Que nos politiques daignent suspendre leurs calculs, pour réfléchir à ces exemples, & qu'ils apprennent une fois qu'on a de tout avec de l'argent, hormis des mœurs & des citoyens.

De quoi s'agit-il donc précisément dans cette question du luxe ? De savoir lequel importe le plus aux empires d'être brillans & mo-

mentanés, ou vertueux & durables. Je dis brillants, mais de quel éclat? Le goût du faste ne s'associe guere dans les mêmes ames avec celui de l'honnête. Non, il n'est pas possible que des esprits dégradés par une multitude de soins futiles, s'élevent jamais à rien de grand; & quand ils en auroient la force, le courage leur manqueroit.

Tout artiste veut être applaudi. Les éloges de ses contemporains sont la partie la plus précieuse de sa récompense. Que fera-t-il donc pour les obtenir, s'il a le malheur d'être né chez un peuple, & dans des temps où les savants devenus à la mode ont mis une jeunesse frivole en état de donner le ton; où les hommes ont sacrifié leur goût aux tyrans de leur liberté * ; où l'un des

* Je suis bien éloigné de penser que cet ascendant des femmes soit un mal en soi. C'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre humain : mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels avantages naîtroient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain qui gouverne l'autre. Les hommes feront toujours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux, apprenez aux femmes ce que c'est que grandeur d'ame & vertu. Les réflexions que ce sujet fournit, & que Platon a faites autrefois, mériteroient fort d'être mieux développées par une plume digne d'écrire d'après un tel maître, & de défendre une si grande cause.

ſexes n'oſant approuver que ce qui eſt proportionné à la puſillanimité de l'autre, on laiſſe tomber des chefs-d'œuvres de poëſie dramatique, & des prodiges d'harmonie ſont rebutés. Ce qu'il fera, Meſſieurs, il rabaiſſera ſon génie au niveau de ſon ſiecle, & aimera mieux compoſer des ouvrages communs, qu'on admire pendant ſa vie, que des merveilles qu'on n'admireroit que longtemps après ſa mort. Dites-nous, célebre Arouet, combien vous avez ſacrifié de beautés mâles & fortes à notre fauſſe délicateſſe, & combien l'eſprit de la galanterie, ſi fertile en petites choſes, vous en a coûté de grandes ?

C'eſt ainſi que la diſſolution des mœurs, ſuite néceſſaire du luxe, entraine à ſon tour la corruption du goût. Que ſi par hazard, entre les hommes ordinaires par leurs talents, il s'en trouve quelqu'un qui ait de la fermeté dans l'ame & qui refuſe de ſe prêter au génie de ſon ſiecle, & de s'avilir par des productions puériles, malheur à lui! il mourra dans l'indigence & dans l'oubli. Que n'eſt-ce ici un pronoſtic que je fais, & non une expérience que je rapporte! Carle, Pierre, le moment eſt venu où ce pinceau deſtiné à augmenter la majeſté de nos temples par des images ſublimes & ſaintes, tombera de vos mains, ou ſera proſtitué à orner de peintures laſcives les panneaux d'un vis-à-vis. Et toi, rival des Praxiteles & de Phidias ; toi dont les Anciens auroient èmployé le ciſeau

à leur faire des dieux capables d'excuser à nos yeux leur idolâtrie, inimitable Pigal, ta main se résoudra à ravaler le ventre d'un magot, ou il faudra qu'elle demeure oisive.

On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rapeller l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux, & dont on se sent éloigner à regret. Quand les hommes innocents & vertueux aimoient à avoir les dieux pour témoins de leurs actions, ils habitoient ensemble sous les mêmes cabanes; mais bientôt devenus méchants, ils se lasserent de ces incommodes spectateurs, & les reléguérent dans des temples magnifiques. Ils les en chasserent enfin pour s'y établir eux-mêmes, ou du moins les temples des dieux ne se distinguerent plus des maisons des citoyens. Ce fut alors le comble de la dépravation; & les vices ne furent jamais poussés plus loin que quand on les vit, pour ainsi dire, soutenus à l'entrée des palais des grands sur des colonnes de marbre, gravés sur des chapiteaux corinthiens.

Tandis que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se perfectionnent & que le luxe s'étend, le vrai courage s'énerve, les vertus s'évanouissent, & c'est encore l'ouvrage des sciences, & de tous ces arts qui s'exercent dans l'ombre du cabinet. Quand les Gots ravagerent la Grece, toutes les bibliothéques ne furent sauvées du feu

que par cette opinion semée par l'un d'entr'eux, qu'il falloit laisser aux ennemis des meubles si propres à les détourner de l'exercice militaire, & à les amuser à des occupations oisives & sédentaires. Charles VIII. se vit maître de la Toscane & du royaume de Naples, sans avoir presque tiré l'épée; & toute sa cour attribua cette facilité inespérée à ce que les princes & la noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingénieux & savants, qu'ils ne s'exerçoient à devenir vigoureux & guerriers. En effet, dit l'homme de sens qui rapporte ces deux traits, tous les exemples nous apprennent qu'en cette martiale police & en toutes celles qui lui sont semblables, l'étude des sciences est bien plus propre à amollir & efféminer les courages, qu'à les affermir & les animer.

Les Romains ont avoué que la vertu militaire s'étoit éteinte parmi eux, à mesure qu'ils avoient commencé à se connoître en tableaux, en gravures, en vases d'orfévrerie, & à cultiver les beaux arts, & comme si cette contrée fameuse étoit destinée à servir sans cesse d'exemple aux autres peuples, l'élévation des Médicis & le rétablissement des lettres ont fait tomber derechef, & peut-être pour toujours, cette réputation guerriere que l'Italie sembloit avoir recouvrée il y a quelques siecles.

Les anciennes républiques de la Grece, avec cette sagesse qui brilloit dans la plûpart de leurs institutions, avoient interdit a leurs

citoyens tous ces métiers tranquilles & sédentaires, qui en affaissant & corrompant le corps, énervent si tôt la vigueur de l'ame. De quel œil en effet pense-t-on que puissent envisager la faim, la soif, les fatigues, les dangers & la mort, des hommes que le moindre besoin accable, & que la moindre peine rebute? Avec quel courage les soldats supporteront-ils des travaux excessifs, dont ils n'ont aucune habitude? Avec quelle ardeur feront-ils des marches forcées, sous des officiers qui n'ont pas même la force de voyager à cheval? Qu'on ne m'objecte point la valeur renommée de tous ces modernes guerriers si savamment disciplinés. On me vante bien leur bravoure en un jour de bataille; mais on ne me dit point comment ils supportent l'excès du travail, comment ils résistent à la rigueur des saisons & aux intempéries de l'air. Il ne faut qu'un peu de soleil ou de neige; il ne faut que la privation de quelques superfluités, pour fondre & détruire en peu de jours la meilleure de nos armées. Guerriers intrépides, souffrez une fois la vérité qu'il vous est si rare d'entendre; vous êtes braves, je le sais; vous eussiez triomphé avec Annibal à Cannes & à Trasiménes; César avec vous eût passé le Rubicon & asservi son pays; mais ce n'est point avec vous que le premier eût traversé les Alpes, & que l'autre eût vaincu vos aïeux.

Les combats ne font pas toujours le succès de la guerre; & il est pour les généraux un

art ſupérieur à celui de gagner des batailles. Tel court au feu avec intrépidité, qui ne laiſſe pas d'être un très-mauvais officier : dans le ſoldat même, un peu plus de force & de vigueur ſeroit peut-être plus néceſſaire que tant de bravoure qui ne le garantit pas de la mort ; & qu'importe à l'état que ſes troupes périſſent par la fievre & le froid, ou par le fer de l'ennemi ?

Si la culture des ſciences eſt nuiſible aux qualités guerrieres, elle l'eſt encore plus aux qualités morales. C'eſt dès nos premieres années qu'une éducation inſenſée orne notre eſprit, & corrompt notre jugement. Je vois de toutes parts des établiſſements immenſes, où l'on éleve à grands frais la jeuneſſe, pour lui apprendre toutes choſes, excepté ſes devoirs. Vos enfants ignoreront leur propre langue; mais ils en parleront d'autres qui ne ſont en uſage nulle part : ils ſauront compoſer des vers qu'à peine ils pourront comprendre : ſans ſavoir démêler l'erreur de la vérité, ils poſſéderont l'art de les rendre méconnoiſſables aux autres par des arguments ſpécieux; mais ces mots de magnanimité, d'équité, de tempérance, d'humanité, de courage, ils ne ſauront ce que c'eſt ; ce doux nom de patrie ne frappera jamais leur oreille; & s'ils entendent parler de Dieu*, ce ſera moins pour le craindre que pour en avoir peur. J'aimerois autant, diſoit un ſage, que

* Penſ. philoſoph.

mon écolier eût passé le temps dans un jeu de paume, au moins le corps en seroit plus dispos. Je sais qu'il faut occuper les enfants, & que l'oisiveté est pour eux le danger le plus à craindre. Que faut-il donc qu'ils apprennent? Voilà, certes, une belle question! Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes *, & non ce qu'ils doivent oublier.

* Telle étoit l'éducation des Spartiates, au rapport du plus grand de leurs rois. C'est, dit Montagne, chose digne de très-grande considération, qu'en cette excellente police de Lycurgus, &, à la vérité, monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfants, comme de sa principale charge, & au gîte même des Muses, il s'y fasse si peu mention de la doctrine: comme si cette généreuse jeunesse, dédaignant tout autre joug, on ait dû lui fournir, au lieu de nos maîtres de sciences, seulement des maîtres de vaillance, prudence & justice.

Voyons maintenant comment le même Auteur parle des anciens Perses. Platon, dit-il, raconte que le fils aîné de leur succession royale étoit ainsi nourri. Après sa naissance on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuques de la premiere autorité près du roi, à cause de leur vertu. Ceux-ci prenoient charge de lui rendre le corps beau & sain, & après sept ans le duisoient à monter à cheval & aller à la chasse. Quand il étoit arrivé au quatorzieme, ils le déposoient entre les mains de quatre: le plus sage, le plus juste, le plus tempérant, le plus vaillant de la nation. Le premier lui apprenoit la religion; le second, à être

Nos jardins ſont ornés de ſtatues, & nos galeries de tableaux. Que penſeriez-vous que repréſentent ces chefs-d'œuvres de l'art, expoſés à l'admiration publique ; les défenſeurs de la patrie, ou ces hommes plus grands encore, qui l'ont enrichie par leurs vertus ? Non : ce ſont des images de tous les égarements du cœur & de la raiſon, tirées ſoigneuſement de l'ancienne mythologie, & préſentées de bonne heure à la curioſité de nos enfants, ſans doute, afin qu'ils aient ſous leurs yeux des modeles de mauvaiſes

toujours véritable ; le tiers, à vaincre ſes cupidités ; le quart, à ne rien craindre. Tous, ajouterai-je, à le rendre bon, aucun à le rendre ſavant.

Aſtyage, en Xenophon, demande à Cyrus compte de ſa derniere leçon. C'eſt, dit-il, qu'en notre école un grand garçon ayant un petit ſaye, le donna à l'un de ſes compagnons de plus petite taille, & lui ôta ſon ſaye qui étoit plus grand. Notre précepteur m'ayant fait juge de ce différent, je jugeai qu'il falloit laiſſer les choſes en cet état, & que l'un & l'autre ſembloient être mieux accommodés en ce point. Sur quoi il me remontra que j'avois mal fait ; car je m'étois arrêté à conſidérer la bienſéance ; & il falloit premierement avoir pourvu à la juſtice, qui vouloit que nul ne fut forcé en ce qui lui appartenoit : & dit qu'il en fut puni, comme on nous punit en nos villages, pour avoir oublié le premier aoriſte de τύπτω. Mon régent me feroit une belle harangue, *in genere demonſtrativo*, avant qu'il me perſuadât que ſon école vaut celle-là.

actions, avant même que de savoir lire.

D'où naissent tous ces abus, si ce n'est de l'inégalité funeste, introduite entre les hommes par la distinction des talents, & par l'avilissement des vertus? Voilà l'effet le plus évident de toutes nos études, & la plus dangereuse de toutes leurs conséquences. On ne demande plus d'un homme s'il a de la probité, mais s'il a des talents; ni d'un livre, s'il est utile, mais s'il est bien écrit. Les récompenses sont prodiguées au bel esprit, & la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions. Qu'on me dise cependant, si la gloire attachée au meilleur des discours qui seront couronnés dans cette Académie, est comparable au mérite d'en avoir fondé le prix.

Le sage ne court point après la fortune, mais il n'est pas insensible à la gloire; & quand il la voit si mal distribuée, sa vertu, qu'un peu d'émulation auroit animée & rendue avantageuse à la société, tombe en langueur, & s'éteint dans la misere & dans l'oubli. Voilà ce qu'à la longue doit produire par-tout la préférence des talents agréables sur les talents utiles, & ce que l'expérience n'a que trop confirmé depuis le renouvellement des sciences & des arts. Nous avons des physiciens, des géometres, des chymistes, des astronomes, des poëtes, des musiciens, des peintres, nous n'avons plus de citoyens; ou s'il nous en reste encore, dis-

perſés dans nos campagnes abandonnées, ils y périſſent indigents & mépriſés. Tel eſt l'état où ſont réduits, tels ſont les ſentiments qu'obtiennent de nous ceux qui nous donnent du pain, & qui donnent du lait à nos enfants.

Je l'avoue cependant, le mal n'eſt pas auſſi grand qu'il auroit pu le devenir. La prévoyance éternelle, en plaçant à côté de diverſes plantes nuiſibles des ſimples ſalutaires, & dans la ſubſtance de pluſieurs animaux mal-faiſants, le remede à leurs bleſſures, a enſeigné aux ſouverains, qui ſont ſes miniſtres, à imiter ſa ſageſſe. C'eſt à ſon exemple que du ſein même des ſciences & des arts, ſource de mille déréglements, ce grand monarque, dont la gloire ne ſera qu'acquérir d'âge en âge un nouvel éclat, tira ces ſociétés célebres, chargées à la fois du dangereux dépôt des connoiſſances humaines, & du dépôt ſacré des mœurs, par l'attention qu'elles ont d'en maintenir chez elles toute la pureté, & de l'exiger dans les membres qu'elles reçoivent.

Ces ſages inſtitutions affermies par ſon auguſte ſucceſſeur, & imitées par tous les rois de l'Europe, ſerviront du moins de frein aux gens de lettres, qui tous, aſpirant à l'honneur d'être admis dans les académies, veilleront ſur eux-mêmes, & tâcheront de s'en rendre dignes par des ouvrages utiles & des mœurs irréprochables. Celles de ces compagnies, qui, pour le prix dont elles hono-

rent le mérite littéraire, feront un choix de sujets propres à ranimer l'amour de la vertu dans les cœurs des citoyens, montreront que cet amour régne parmi elles, & donneront aux peuples ce plaisir si rare & si doux, de voir des sociétés savantes se dévouer à verser sur le genre humain, non-seulement des lumieres agréables, mais aussi des instructions salutaires.

Qu'on ne propose donc point une objection qui n'est pour moi qu'une nouvelle preuve. Tant de soins ne montrent que trop la nécessité de les prendre, & l'on ne cherche point des remedes à des maux qui n'existent pas. Pourquoi faut-il que ceux-ci portent encore, par leur insuffisance, le caractere des remedes ordinaires? Tant d'établissements faits à l'avantage des savants, n'en sont que plus capables d'en imposer sur les objets des sciences, & de tourner les esprits à leur culture. Il semble, aux précautions qu'on prend, qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de philosophes. Je ne veux point hazarder ici une comparaison de l'agriculture & de la philosophie, on ne la supporteroit pas. Je demanderai seulement qu'est-ce que la philosophie? que contiennent les écrits des philosophes les plus connus? quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans, criant, chacun de son côté, sur une place publique: Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point.

L'un prétend qu'il n'y a point de corps, & que tout eſt en repréſentation. L'autre, qu'il n'y a d'autre ſubſtance que la matiere, ni d'autre Dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus ni vices, & que le bien & le mal moral ſont des chimeres. Celui-là, que les hommes ſont des loups, & peuvent ſe dévorer en toute sûreté de conſcience. O grands philoſophes! que ne réſervez-vous pour vos amis & pour vos enfants ces leçons profitables; vous en recevriez bientôt le prix, & nous ne craindrions pas de trouver dans les nôtres quelqu'un de vos Sectateurs.

Voilà donc les hommes merveilleux à qui l'eſtime de leurs contemporains a été prodiguée pendant leur vie, & l'immortalité réſervée après leur trépas! Voilà les ſages maximes que nous avons reçues d'eux, & que nous tranſmettons d'âge en âge à nos deſcendans. Le paganiſme, livré à tous les égarements de la raiſon humaine, a-t-il laiſſé à la poſtérité rien qu'on puiſſe comparer aux monuments honteux que lui a préparés l'Imprimerie ſous le régne de l'Evangile? Les écrits impies des Leucippes & des Diagoras ſont péris avec eux. On n'avoit point encore inventé l'art d'éterniſer les extravagances de l'eſprit humain; mais, graces aux caracteres typographiques *, & à l'uſage que nous en

* A conſidérer les déſordres affreux que l'Imprimerie a déjà cauſés en Europe; à juger de l'avenir par le progrès que le mal fait d'un

faisons, les dangereuses rêveries des Hobbes & des Spinosa resteront à jamais. Allez, écrits célebres, dont l'ignorance & la rusticité de nos peres n'auroient point été capables, accompagnez chez nos descendants ces ouvrages plus dangereux encore, d'où s'exhale la corruption des mœurs de notre siecle, & portez ensemble aux siecles à venir une histoire fidelle du progrès & des avantages de nos sciences & de nos arts. S'ils vous lisent, vous ne leur laisserez aucune perplexité sur la question que nous agitons

jour à l'autre, on peut prévoir aisément que les souverains ne tarderont pas à se donner autant de soin pour bannir cet art terrible de leurs états, qu'ils en ont pris pour l'y établir. Le Sultan Achmet, cédant aux importunités de quelques prétendus gens de goût, avoit consenti d'établir une imprimerie à Constantinople ; mais à peine la presse fut-elle en train, qu'on fut contraint de la détruire & d'en jetter les instruments dans un puits. On dit que le Califfe Omar, consulté sur ce qu'il falloit faire de la bibliothéque d'Alexandrie, répondit en ces termes : Si les livres de cette bibliothéque contiennent des choses opposées à l'Alcoran, ils sont mauvais, & il faut les brûler : S'ils ne contiennent que la doctrine de l'Alcoran, brûlez-les encore, ils sont superflus. Nos savants ont cité ce raisonnement, comme le comble de l'absurdité. Cependant, supposez Grégoire le Grand à la place d'Omar, & l'Evangile à la place de l'Alcoran, la bibliothéque auroit encore été brûlée, & ce seroit peut-être le plus beau trait de cet illustre Pontife.

aujourd'hui ; & à moins qu'ils ne soient plus insensés que nous, ils leveront leurs mains au ciel, & diront dans l'amertume de leur cœur : » Dieu tout-puissant, toi qui tiens » dans tes mains les esprits, délivre-nous » des lumieres & des funestes arts de nos » peres, & rends-nous l'ignorance, l'inno- » cence & la pauvreté, les seuls biens qui » puissent faire notre bonheur, & qui soient » précieux devant toi. «

Mais si le progrès des sciences & des arts n'a rien ajouté à notre véritable félicité ; s'il a corrompu nos mœurs, & si la corruption des mœurs a porté atteinte à la pureté du goût, que penserons-nous de cette foule d'auteurs élémentaires qui ont écarté du temple des muses les difficultés qui défendoient son abord, & que la nature y avoit répandues, comme une épreuve des forces de ceux qui seroient tentés de savoir ? Que penserons-nous de ces compilateurs d'ouvrages, qui ont indiscrettement brisé la porte des sciences, & introduit dans leur sanctuaire une populace indigne d'en approcher ; tandis qu'il seroit à souhaiter que tous ceux qui ne pouvoient avancer loin dans la carriere des lettres, eussent été rebutés dès l'entrée, & se fussent jettés dans des arts utiles à la société ? Tel qui sera toute sa vie un mauvais versificateur, un géométre subalterne, seroit peut-être devenu un grand fabricateur d'étoffes. Il n'a point fallu de maîtres à ceux que la nature destinoit à faire des disciples. Les Verulams, les Descartes & les

Newtons, ces précepteurs du genre humain, n'en ont point eu eux-mêmes ; & quels guides les eussent conduits jusqu'où leur vaste génie les a portés ? Des maîtres ordinaires n'auroient pu que rétrécir leur entendement, en le resserrant dans l'étroite capacité du leur. C'est par les premiers obstacles qu'ils ont appris à faire des efforts, & qu'ils se sont exercés à affranchir l'espace immense qu'ils ont parcouru. S'il faut permettre à quelques hommes de se livrer à l'étude des sciences & des arts, ce n'est qu'à ceux qui se sentiront la force de marcher seuls sur leurs traces & de les devancer : c'est à ce petit nombre qu'il appartient d'élever des monuments à la gloire de l'esprit humain. Mais si l'on veut que rien ne soit au-dessus de leur génie, il faut que rien ne soit au-dessus de leurs espérances. Voilà l'unique encouragement dont ils ont besoin. L'ame se proportionne insensiblement aux objets qui l'occupent, & ce sont les grandes occasions qui font les grands hommes. Le prince de l'éloquence fut consul de Rome, & le plus grand, peut-être, des philosophes, chancelier d'Angleterre. Croit-on que si l'un n'eût occupé qu'une chaire dans quelque université, & que l'autre n'eût obtenu qu'une modique pension d'académie, croit-on, dis-je, que leurs ouvrages ne se sentiroient pas de leur état ? Que les rois ne dédaignent point d'admettre dans leurs conseils les gens les plus capables de les bien conseiller; qu'ils renoncent à ce vieux

préjugé inventé par l'orgueil des grands, que l'art de conduire les peuples est plus difficile que celui de les éclairer; comme s'il étoit plus aisé d'engager les hommes à bien faire de leur bon gré, que de les y contraindre par la force. Que les savants du premier ordre trouvent dans leurs cours d'honorables asyles; qu'ils y obtiennent la seule récompense digne d'eux, celle de contribuer par leur crédit au bonheur des peuples à qui ils auront enseigné la sagesse; c'est alors seulement qu'on verra ce que peuvent la vertu, la science & l'autorité animées d'une noble émulation, & travaillant de concert à la félicité du genre humain. Mais tant que la puissance sera seule d'un côté, les lumieres & la sagesse seules d'un autre, les savants penseront rarement de grandes choses, les princes en feront plus rarement de belles, & les peuples continueront d'être vils, corrompus & malheureux.

Pour nous hommes vulgaires, à qui le ciel n'a point départi de si grands talents, & qu'il ne destine pas à tant de gloire, restons dans notre obscurité. Ne courons point après une réputation qui nous échapperoit, & qui, dans l'état présent des choses, ne nous rendroit jamais ce qu'elle nous auroit coûté, quand nous aurions tous les titres pour l'obtenir. A quoi bon chercher notre bonheur dans l'opinion d'autrui, si nous pouvons le trouver en nous-mêmes? Laissons à d'autres le soin d'instruire les peuples de leurs devoirs,

& bornons-nous à bien remplir les nôtres; nous n'avons pas besoin d'en savoir davantage.

O vertu, science sublime des ames simples! faut-il donc tant de peines & d'appareil pour te connoître? Tes principes ne sont-ils pas gravés dans tous les cœurs? & ne suffit-il pas, pour apprendre tes loix, de rentrer en soi-même, & d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions? Voilà la veritable philosophie; sachons nous en contenter; & sans envier la gloire de ces hommes célebres, qui s'immortalisent dans la république des lettres, tâchons de mettre entr'eux & nous cette distinction glorieuse qu'on remarquoit jadis entre deux grands peuples; que l'un savoit bien dire; & l'autre bien faire.





OBSERVATIONS *DE* JEAN-JAC. ROUSSEAU, DE GENEVE,

Sur la Réponse qui a été faite à son Discours.

JE devrois plutôt un remercîment qu'une replique à l'auteur anonyme, qui vient d'honorer mon discours d'une réponse; mais ce que je dois à la reconnoissance, ne me fera point oublier ce que je dois à la vérité; & je n'oublierai pas non plus que toutes les fois qu'il est question de raison, les hommes rentrent dans le droit de la nature, & reprennent leur premiere égalité.

Le discours auquel j'ai à repliquer est plein de choses très-vraies & très-bien prouvées, auxquelles je ne vois aucune réponse: car quoique j'y sois qualifié de docteur, je serois bien faché d'être au nombre de ceux qui savent répondre à tout.

Ma défense n'en sera pas moins facile ; elle se bornera à comparer avec mon sentiment les vérités qu'on m'objecte : car si je prouve qu'elles ne l'attaquent point, ce sera, je crois, l'avoir assez bien défendu.

Je puis réduire à deux points principaux toutes les propositions établies par mon adversaire ; l'un renferme l'éloge des sciences ; l'autre traite de leurs abus. Je les examinerai séparément.

Il semble, au ton de la réponse, qu'on seroit bien-aise que j'eusse dit des sciences beaucoup plus de mal que je n'en ai dit en effet. On y suppose que leur éloge qui se trouve à la tête de mon discours, a dû me coûter beaucoup : c'est, selon l'auteur, un aveu arraché par la vérité, & que je n'ai pas tardé à rétracter.

Si cet aveu est un éloge arraché par la vérité, il faut donc croire que je pensois des sciences le bien que j'en ai dit ; le bien que l'auteur en dit lui-même n'est donc point contraire à mon sentiment. Cet aveu, dit-on, est arraché par force : tant mieux pour ma cause ; car cela montre que la vérité est chez moi plus forte que le penchant. Mais sur quoi peut-on juger que cet éloge est forcé ? Seroit-ce pour être mal fait ? Ce seroit intenter un procès bien terrible à la sincérité des auteurs, que d'en juger sur ce nouveau principe. Seroit-ce pour être trop court ? Il me semble que j'aurois pu facilement dire moins de choses en plus de pages. C'est, dit-on, que

je me suis rétracté ; j'ignore en quel endroit j'ai fait cette faute ; & tout ce que je puis répondre, c'est que ce n'a pas été mon intention.

La science est très-bonne en soi, cela est évident ; & il faudroit avoir renoncé au bon sens pour dire le contraire. L'Auteur de toutes choses est la source de la vérité ; tout connoître est un de ses divins attributs ; c'est donc participer en quelque sorte à la suprême intelligence, que d'acquérir des connoissances, & d'étendre ses lumieres. En ce sens j'ai loué le savoir, & c'est en ce sens que je loue mon adversaire. Il s'étend encore sur les divers genres d'utilité que l'homme peut retirer des arts & des sciences ; & j'en aurois volontiers dit autant, si cela eût été de mon sujet. Ainsi nous sommes parfaitement d'accord en ce point.

Mais comment se peut-il faire que les sciences dont la source est si pure & la fin si louable, engendrent tant d'impiétés, tant d'héréfies, tant d'erreurs, tant de systêmes absurdes, tant de contrariétés, tant d'inepties, tant de satyres ameres, tant de miserables romans, tant de vers licencieux, tant de livres obscenes ; & dans ceux qui les cultivent, tant d'orgueil, tant d'avarice, tant de malignité, tant de cabales, tant de jalousie, tant de mensonges, tant de noirceur, tant de calomnies, tant de lâches & honteuses flatteries. Je disois que c'est parce que la science, toute belle, toute sublime qu'elle est, n'est point faite pour l'homme, qu'il a

l'esprit

l'esprit trop borné pour y faire de grands progrès, & trop de passions dans le cœur pour n'en pas faire un mauvais usage; que c'est assez pour lui de bien étudier ses devoirs, & que chacun a reçu toutes les lumieres dont il a besoin pour cette étude. Mon adversaire avoue de son côté que les sciences deviennent nuisibles quand on en abuse, & que plusieurs en abusent en effet. En cela nous ne disons pas, je crois, des choses fort différentes; j'ajoute, il est vrai, qu'on en abuse beaucoup, & qu'on en abuse toujours; & il ne me semble pas que dans la réponse on ait soutenu le contraire.

Je peux donc assurer que nos principes, & par conséquent toutes les propositions qu'on en peut déduire, n'ont rien d'opposé, & c'est ce que j'avois à prouver. Cependant quand nous venons à conclure, nos deux conclusions se trouvent contraires. La mienne étoit que, puisque les sciences font plus de mal aux mœurs que de bien à la société, il eût été à désirer que les hommes s'y fussent livrés avec moins d'ardeur. Celle de mon adversaire est que, quoique les sciences fassent beaucoup de mal, il ne faut pas laisser de les cultiver à cause du bien qu'elles font. Je m'en rapporte, non au public, mais au petit nombre de vrais philosophes, sur celle qu'il faut préférer de ces deux conclusions.

Il me reste de légeres observations à faire sur quelques endroits de cette réponse, qui m'ont paru manquer un peu de la justesse que

j'admire volontiers dans les autres, & qui ont pu contribuer par-là à l'erreur de la conséquence que l'auteur en tire.

L'ouvrage commence par quelques personnalités, que je ne releverai qu'autant qu'elles feront à la question. L'auteur m'honore de plusieurs éloges, & c'est assurément m'ouvrir une belle carriere; mais il y a trop peu de proportion entre ces choses: un silence respectueux sur les objets de notre admiration, est souvent plus convenable que des louanges indiscrettes. *

Mon discours, dit-on, a de quoi surprendre **. Il me semble que ceci demanderoit

* Tous les princes, bons & mauvais, seront toujours bassement & indifféremment loués, tant qu'il y aura des courtisans & des gens de lettres. Quant aux princes qui sont de grands hommes, il leur faut des éloges plus modérés & mieux choisis. La flatterie offense leur vertu, & la louange même peut faire tort à leur gloire. Je sais bien du moins, que Trajan seroit beaucoup plus grand à mes yeux, si Pline n'eût jamais écrit. Si Alexandre eût été en effet ce qu'il affectoit de paroître, il n'eût point songé à son portrait ni à sa statue; mais pour son panégyrique, il n'eût permis qu'à un Lacédémonien de le faire, au risque de n'en point avoir. Le seul éloge, digne d'un roi, est celui qui se fait entendre, non par la bouche mercenaire d'un orateur, mais par la voix d'un peuple libre.

** C'est de la question qu'on pourroit être surpris: grande & belle question, s'il en fut jamais,

quelque éclairciſſement. On eſt encore ſurpris de le voir couronné. Ce n'eſt pourtant pas un prodige de voir couronner de médiocres écrits. Dans tout autre ſens cette ſurpriſe ſeroit auſſi honorable à l'Académie de Dijon, qu'injurieuſe à l'intégrité des Académies en général ; & il eſt aiſé de ſentir combien j'en ferois le profit de ma cauſe.

On me taxe, par des phraſes fort agréablement arrangées, de contradiction entre ma conduite & ma doctrine ; on me reproche d'avoir cultivé moi-même les études que je condamne : * puiſque la ſcience & la ver-

& qui pourra bien n'être pas ſi tôt renouvellée. L'Académie Françaiſe vient de propoſer pour le prix d'éloquence de l'année 1752, un ſujet fort ſemblable à celui-là. Il s'agit de ſoutenir que l'*amour des lettres inſpire l'amour de la vertu.* L'Académie n'a pas jugé à propos de laiſſer un tel ſujet en problême ; & cette ſage compagnie a doublé dans cette occaſion le temps qu'elle accordoit ci-devant aux auteurs, même pour les ſujets les plus difficiles.

* Je ne ſaurois me juſtifier, comme bien d'autres, ſur ce que notre éducation ne dépend point de nous, & qu'on ne nous conſulte pas pour nous empoiſonner ; c'eſt de très-bon gré que je me ſuis jetté dans l'étude ; & c'eſt de meilleur cœur encore que je l'ai abandonnée en m'appercevant du trouble qu'elle jettoit dans mon ame ſans aucun profit pour ma raiſon. Je ne veux plus d'un métier trompeur, où l'on croit beaucoup faire pour la ſageſſe, en faiſant tout pour la vanité.

tu sont incompatibles, comme on prétend que je m'efforce de le prouver, on me demande d'un ton assez pressant comment j'ose employer l'une en me déclarant pour l'autre.

Il y a beaucoup d'adresse à m'impliquer ainsi moi-même dans la question : cette personnalité ne peut manquer de jetter de l'embarras dans ma réponse, ou plutôt dans mes réponses ; car malheureusement j'en ai plus d'une à faire. Tâchons du moins que la justesse y supplée à l'agrément.

1° Que la culture des sciences corrompe les mœurs d'une nation, c'est ce que j'ai osé soutenir, c'est ce que j'ose croire avoir prouvé. Mais comment aurois-je pu dire que dans chaque homme en particulier la science & la vertu sont incompatibles, moi qui ai exhorté les princes à appeller les vrais savants à leur cour, & à leur donner leur confiance, afin qu'on voie une fois ce que peuvent la science & la vertu réunies pour le bonheur du genre humain ? Ces vrais savants sont en petit nombre, je l'avoue ; car pour bien user de la science, il faut réunir de grands talents & de grandes vertus ; or c'est ce qu'on peut espérer de quelques ames privilégiées, mais qu'on ne doit point attendre de tout un peuple. On ne sauroit donc conclure de mes principes, qu'un homme ne puisse être savant & vertueux tout à la fois.

2° On pourroit encore moins me presser personnellement par cette prétendue con-

tradiction, quand même elle existeroit réellement. J'adore la vertu, mon cœur me rend ce témoignage ; il me dit trop aussi combien il y a loin de cet amour à la pratique qui fait l'homme vertueux ; d'ailleurs, je suis fort éloigné d'avoir de la science, & plus encore d'en affecter. J'aurois cru que l'aveu ingénu que j'ai fait au commencement de mon discours, me garantiroit de cette imputation, je craignois bien plutôt qu'on ne m'accusât de juger des choses que je ne connoissois pas. On sent assez combien il m'étoit impossible d'éviter à la fois ces deux reproches. Que sais-je même si l'on n'en viendroit point à les réunir, si je ne me hâtois de passer condamnation sur celui-ci, quelque peu mérité qu'il puisse être ?

3° Je pourrois rapporter à ce sujet ce que disoient les peres de l'Eglise des sciences mondaines qu'ils méprisoient, & dont pourtant ils se servoient pour combattre les philosophes payens. Je pourrois citer la comparaison qu'ils en faisoient avec les vases des Egyptiens, volés par les Israélites : mais je me contenterai, pour derniere réponse, de proposer cette question : si quelqu'un venoit pour me tuer, & que j'eusse le bonheur de me saisir de son arme, me seroit-il défendu, avant que de la jetter, de m'en servir pour le chasser de chez moi ?

Si la contradiction qu'on me reproche n'existe pas, il n'est donc pas nécessaire de supposer que je n'ai voulu que m'égayer sur un frivole paradoxe ; & cela me paroît d'autant

moins néceſſaire, que le ton que j'ai pris, quelque mauvais qu'il puiſſe être, n'eſt pas celui qu'on emploie dans les jeux d'eſprit.

Il eſt temps de finir ſur ce qui me regarde : on ne gagne jamais rien à parler de ſoi, & c'eſt une indiſcrétion que le public pardonne difficilement, même quand on y eſt forcé. La vérité eſt ſi indépendante de ceux qui l'attaquent, & de ceux qui la défendent, que les auteurs qui en diſputent, devroient bien s'oublier réciproquement ; cela épargneroit beaucoup de papier & d'encre. Mais cette regle ſi aiſée à pratiquer avec moi, ne l'eſt point du tout vis-à-vis de mon adverſaire ; & c'eſt une différence qui n'eſt pas à l'avantage de ma replique.

L'auteur, obſervant que j'attaque les ſciences & les arts par leurs effets ſur les mœurs, emploie, pour me répondre, le dénombrement des utilités qu'on en retire dans tous les états ; comme ſi, pour juſtifier un accuſé, on ſe contentoit de prouver qu'il ſe porte fort bien, qu'il a beaucoup d'habileté, ou qu'il eſt fort riche. Pourvu qu'on m'accorde que les arts & les ſciences nous rendent honnêtes gens, je ne diſconviendrai pas qu'ils ne nous ſoient d'ailleurs très-commodes ; c'eſt une conformité de plus qu'ils auront avec la plupart des vices.

L'auteur va plus loin, & prétend encore que l'étude nous eſt néceſſaire pour admirer les beautés de l'univers, & que le ſpectacle de la nature expoſé, ce ſemble, aux yeux de

tous, pour l'instruction des simples, exige lui-même beaucoup d'instruction dans les observateurs, pour en être apperçu. J'avoue que cette proposition me surprend. Seroit-ce qu'il est ordonné à tous les hommes d'être philosophes, ou qu'il n'est ordonné qu'aux seuls philosophes de croire en Dieu? L'écriture nous exhorte en mille endroits d'adorer la grandeur & la bonté de Dieu dans les merveilles de ses œuvres; je ne pense pas qu'elle nous ait prescrit nulle part d'étudier la physique, ni que l'Auteur de la nature soit moins bien adoré par moi qui ne sais rien, que par celui qui connoît & le cedre, & l'hysope, & la trompe de la mouche, & celle de l'éléphant.

On croit toujours avoir dit ce que font les sciences, quand on a dit ce qu'elles devroient faire. Cela me paroît pourtant fort différent: l'étude de l'univers devroit élever l'homme à son Créateur, je le sais; mais elle n'éleve que la vanité humaine. Le philosophe qui se flatte de pénétrer dans les secrets de Dieu, ose associer sa prétendue sagesse à la Sagesse éternelle: il approuve, il blâme, il corrige; il prescrit des loix à la nature, & des bornes à la divinité; tandis qu'occupé de ses vains systêmes, il se donne mille peines pour arranger la machine du monde; le laboureur qui voit la pluie & le soleil tour-à-tour fertiliser son champ, admire, loue & bénit la main dont il reçoit ces graces, sans se mêler de la maniere dont elles lui parviennent. Il ne cherche point à justifier son ignorance ou ses vices par

son incrédulité. Il ne censure point les œuvres de Dieu, & ne s'attaque point à son Maître pour faire briller sa suffisance. Jamais le mot impie d'Alphonse X. ne tombera dans l'esprit d'un homme vulgaire : c'est à une bouche savante que ce blasphême étoit réservé.

La curiosité naturelle à l'homme, continue-t-on, *lui inspire l'envie d'apprendre.* Il devroit donc travailler à la contenir comme tous ses penchants naturels. *Ses besoins lui en font sentir la nécessité.* A bien des égards les connoissances sont utiles ; cependant les sauvages sont des hommes, & ne sentent point cette nécessité-là. *Ses emplois lui en imposent l'obligation.* Ils lui imposent bien plus souvent celle de renoncer à l'étude pour vaquer à ses devoirs. * *Ses progrès lui en font goûter le plaisir.* C'est pour cela même qu'il devroit s'en défier. *Ses premieres découvertes augmentent l'avidité qu'il a de savoir.* Cela arrive en effet à ceux qui ont du talent. *Plus il connoît, plus il sent qu'il a de connoissances à acquérir.* C'est-à-dire que l'usage de tout le temps qu'il perd, est de l'exciter à en perdre encore davantage ; mais il n'y a guere qu'un petit nombre d'hommes de génie, en qui la vue de leur ignorance

* C'est une mauvaise marque pour une société, qu'il faille tant de science dans ceux qui la conduisent. Si les hommes étoient ce qu'ils doivent être, ils n'auroient guere besoin d'étudier pour apprendre les choses qu'ils ont à faire.

se développe en apprenant, & c'est pour eux seulement que l'étude peut être bonne : à peine les petits esprits ont-ils appris quelque chose, qu'ils croient tout savoir ; & il n'y a sorte de sottise que cette persuasion ne leur fasse dire & faire. *Plus il a de connoissances acquises, plus il a de facilité à bien faire.* On voit qu'en parlant ainsi, l'auteur a bien plus consulté son cœur, qu'il n'a observé les hommes.

Il avance encore qu'il est bon de connoître le mal pour apprendre à le fuir ; & il fait entendre qu'on ne peut s'assurer de sa vertu, qu'après l'avoir mise à l'épreuve. Ces maximes sont au moins douteuses & sujetes à bien des discussions. Il n'est pas certain que, pour apprendre à bien faire, on soit obligé de savoir en combien de manieres on peut faire le mal. Nous avons un guide intérieur, bien plus infaillible que tous les livres, & qui ne nous abandonne jamais dans le besoin. C'en seroit assez pour nous conduire innocemment, si nous voulions l'écouter toujours. Et comment seroit-on obligé d'éprouver ses forces, pour s'assurer de sa vertu, si c'est un des exercices de la vertu de fuir les occasions du vice?

L'homme sage est continuellement sur ses gardes, & se défie toujours de ses propres forces ; il réserve tout son courage pour le besoin, & ne s'expose jamais mal-à-propos. Le fanfaron est celui qui se vante sans cesse de plus qu'il ne peut faire, & qui, après

avoir bravé & insulté tout le monde, se laisse battre à la premiere rencontre. Je demande lequel de ces deux portraits ressemble le mieux à un philosophe aux prises avec ses passions ?

On me reproche d'avoir affecté de prendre chez les Anciens mes exemples de vertu. Il y a bien de l'apparence que j'en aurois trouvé encore davantage, si j'avois pu remonter plus haut. J'ai cité aussi un peuple moderne, & ce n'est pas ma faute, si je n'en ai trouvé qu'un. On me reproche encore, dans une maxime générale, des paralleles odieux, où il entre, dit-on, moins de zele & d'équité que d'envie contre mes compatriotes, & d'humeur contre mes contemporains. Cependant personne, peut-être, n'aime autant que moi son pays & ses compatriotes. Au surplus, je n'ai qu'un mot à répondre : j'ai dit mes raisons, & ce sont elles qu'il faut peser. Quant à mes intentions, il en faut laisser le jugement à celui-là seul auquel il appartient.

Je ne dois point passer ici sous silence une objection considérable, qui m'a déjà été faite par un philosophe : * *N'est-ce point*, me dit-on ici, *au climat, au tempéramment, au manque d'occasion, au défaut d'objet, à l'économie du gouvernement, aux coutumes, aux loix, à toute autre chose qu'aux sciences, qu'on doit attribuer cette différence qu'on remarque quelquefois dans les mœurs,*

* Préf. de l'Encycl.

en différents pays & en différents temps?

Cette question renferme de grandes vues, & demanderoit des éclaircissements trop étendus, pour convenir à cet écrit. D'ailleurs, il s'agiroit d'examiner les relations très-cachées, mais très-réelles, qui se trouvent entre la nature du gouvernement & le génie, les mœurs & les connoissances des citoyens; & ceci me jetteroit dans des discussions délicates qui me pourroient mener trop loin. De plus, il me seroit bien difficile de parler de gouvernement, sans donner trop beau jeu à mon adversaire; &, tout bien pesé, ce sont des recherches bonnes à faire à Geneve, & dans d'autres circonstances.

Je passe à une accusation bien plus grave que l'objection précédente: je la transcrirai dans ses propres termes; car il est important de la mettre fidelement sous les yeux du lecteur.

Plus le chrétien examine l'authenticité de ses titres, plus il se rassure dans la possession de sa croyance; plus il étudie la révélation, plus il se fortifie dans la foi. C'est dans les divines écritures qu'il en découvre l'origine & l'excellence; c'est dans les doctes écrits des Peres de l'Eglise qu'il en suit de siecle en siecle le développement; c'est dans les livres de morale, & les annales saintes, qu'il en voit les exemples & s'en fait l'application.

Quoi! la science enlevera à la religion & à la vertu des appuis si puissants; & ce sera à elle qu'un docteur de Geneve enseigne-

ra hautement qu'on doit l'irrégularité des mœurs? On s'étonneroit davantage d'entendre un si étrange paradoxe, si on ne savoit que la singularité d'un systême, quelque dangereux qu'il soit, n'est qu'une raison de plus pour qui n'a pour regle que l'esprit particulier.

J'ose le demander à l'auteur, comment a-t-il pu jamais donner une pareille interprétation aux principes que j'ai établis? Comment a-t-il pu m'accuser de blâmer l'étude de la religion, moi qui blâme sur-tout l'étude de nos vaines sciences, parce qu'elle nous détourne de celle de nos devoirs? Et qu'est-ce que l'étude des devoirs du chrétien, sinon celle de la religion même?

Sans doute j'aurois dû blâmer expressément toutes ces puériles subtilités de la scholastique, avec lesquelles, sous prétexte d'éclaircir les principes de la religion, on en anéantit l'esprit, en substituant l'orgueil scientifique à l'humilité chrétienne. J'aurois dû m'élever avec plus de force contre ces ministres indiscrets, qui les premiers ont osé porter les mains à l'arche, pour étayer avec leur foible savoir un édifice soutenu par la main de Dieu. J'aurois dû m'indigner contre ces hommes frivoles, qui, par leurs misérables pointilleries, ont avili la sublime simplicité de l'Evangile, & réduit en syllogismes la doctrine de Jesus-Christ; mais il s'agit aujourd'hui de me défendre, & non d'attaquer.

Je vois que c'est par l'histoire & les faits

qu'il faudroit terminer cette dispute. Si je savois rapporter en peu de mots ce que les sciences & la religion ont eu de commun dès le commencement, peut-être cela serviroit-il à décider la question sur ce point.

Le peuple que Dieu s'étoit choisi, n'a jamais cultivé les sciences, & on ne lui en a jamais conseillé l'étude; cependant si cette étude étoit bonne à quelque chose, il en auroit eu plus besoin qu'un autre. Au contraire, ses chefs firent tous leurs efforts pour le tenir séparé, autant qu'il étoit possible, des nations idolâtres & savantes qui l'environnoient. Précaution moins nécessaire pour lui d'un côté que de l'autre : car ce peuple foible & grossier étoit bien plus aisé à séduire par les fourberies des Prêtres de Baal, que par les sophismes des philosophes.

Après des dispersions fréquentes parmi les Egyptiens & les Grecs, la science eut encore mille peines à germer dans les têtes des Hébreux. Joseph & Philon, qui par-tout ailleurs n'auroient été que deux hommes médiocres, furent des prodiges parmi eux. Les Saducéens, reconnoissables à leur irréligion, furent les philosophes de Jérusalem; les Pharisiens, grands hypocrites, en furent les docteurs *. Ceux-ci, quoiqu'ils bornas-

* On voyoit régner entre ces deux partis cette haine & ce mépris réciproques qui régnerent de temps en temps entre les docteurs & les philosophes; c'est-à-dire, entre ceux qui font de leur tête un

sent à peu près leur science à l'étude de la loi, faisoient cette étude avec tout le faste & toute la suffisance dogmatique ; ils observoient aussi avec un très-grand soin toutes les pratiques de la religion, mais l'Evangile nous apprend l'esprit de cette exactitude, & le cas qu'il falloit en faire : au surplus, ils avoient tous très peu de science & beaucoup d'orgueil, & ce n'est pas en cela qu'ils différoient le plus de nos docteurs d'aujourd'hui.

Dans l'établissement de la nouvelle loi, ce ne fut point à des savants que Jesus-Christ voulut confier sa doctrine & son ministere. Il suivit dans son choix la prédilection qu'il a montrée en toute occasion pour les petits & les simples. Et dans les instructions qu'il donnoit à ses disciples, on ne voit pas un mot d'étude ni de science, si ce n'est pour marquer le prix qu'il faisoit de tout cela.

Après la mort de Jesus-Christ, douze pauvres pêcheurs & artisans entreprirent d'instruire & de convertir le monde. Leur méthode étoit simple ; ils prêchoient sans art,

répertoire de la science d'autrui & ceux qui se piquent d'en avoir une à eux. Mettez aux prises le maître de musique & le maître à danser du Bourgeois Gentilhomme, vous aurez l'antiquaire & le bel esprit, le chymiste & l'homme de lettres, le jurisconsulte & le médecin, le géometre & le versificateur, le théologien & le philosophe ; pour bien juger de tous ces gens-là, il suffit de s'en rapporter à eux-mêmes, & d'écouter ce que chacun vous dit, non de soi, mais des autres.

mais avec un cœur pénétré ; & de tous les miracles dont Dieu honoroit leur foi, le plus frappant étoit la ſainteté de leur vie ; leurs diſciples ſuivirent cet exemple, & le ſuccès fut prodigieux. Les Prêtres Payens alarmés firent entendre aux princes que l'état étoit perdu, parce que les offrandes diminuoient. Les perſécutions s'éleverent, & les perſécuteurs ne firent qu'accélérer les progrès de cette religion qu'ils vouloient étouffer. Tous les chrétiens couroient au martyre, tous les peuples couroient au baptême ; l'hiſtoire de ces premiers temps eſt un prodige continuel.

Cependant les Prêtres des idoles, non-contents de perſécuter les chrétiens, ſe mirent à les calomnier ; les philoſophes, qui ne trouvoient pas leur compte dans une religion qui prêche l'humilité, ſe joignirent à leurs Prêtres. Les railleries & les injures pleuvoient de toutes parts ſur la nouvelle ſecte. Il fallut prendre la plume pour ſe défendre. Saint Juſtin, martyr, * écrivit le premier l'apolo-

* Ces premiers écrivains, qui ſcelloient de leur ſang le témoignage de leur plume, ſeroient aujourd'hui des auteurs bien ſcandaleux ; car ils ſoutenoient préciſément le même ſentiment que moi. Saint Juſtin, dans ſon entretien avec Triphon, paſſe en revue les diverſes ſectes de philoſophie dont il avoit autrefois eſſayé, & les rend ſi ridicules, qu'on croiroit lire un dialogue de Lucien : auſſi voit-on, dans l'apologie de Tertulien, combien les premiers chrétiens ſe tenoient offenſés d'être pris pour des philoſophes.

gie de ſa foi. On attaqua les payens à leur tour ; les attaquer c'étoit les vaincre. Les

Ce ſeroit, en effet, un détail bien flétriſſant pour la philoſophie, que l'expoſition des maximes pernicieuſes & des dogmes impies de ſes diverſes ſectes. Les Epicuriens nioient toute providence ; les Académiciens doutoient de l'exiſtence de la Divinité, & les Stoïciens, de l'immortalité de l'ame. Les ſectes moyennes celebres n'avoient pas de meilleurs ſentiments : en voici un échantillon dans ceux de Théodore, chef d'une des deux branches des Cyrénaïques, rapporté par Diogene Laërce. *Suſtulit amicitiam quòd ea nequè inſipientibus nequè ſapientibus adſit . . . . . . Probabile dicebat prudentem virum non ſeipſum pro patriâ periculis exponere, nequè enim pro inſipientium commodis amittendam eſſe prudentiam. Furto quoquè & adulterio & ſacrilegio, cùm tempeſtivum erit, daturum operam ſapientem. Nihil quippè horum turpe naturâ eſſe. Sed auferatur de hiſce vulgaris opinio, quæ à ſtultorum imperitorumque plebeculâ conflata eſt . . . . . ſapientem publicè abſquè ullo pudore ac ſuſpicione ſcortis congreſſurum.*

Ces opinions ſont particulieres, je le ſais ; mais y a-t-il une ſeule de toutes les ſectes qui ne ſoit tombée dans quelque erreur dangereuſe ? Et que dirons-nous de la diſtinction des deux doctrines, ſi avidement reçues de tous les philoſophes, & par laquelle ils profeſſoient en ſecret des ſentiments contraires à ceux qu'ils enſeignoient publiquement ? Pythagore fut le premier qui fit uſage de la doctrine intérieure ; il ne la découvroit à ſes diſciples qu'après de longues épreuves & avec le plus grand myſtere ; il leur donnoit en ſecret des leçons d'Athéiſme, & offroit ſolemnellement des hécatombes à Jupiter. Les philoſophes ſe trouverent

premiers succès encouragerent d'autres écrivains. Sous prétexte d'exposer la turpitude du paganisme, on se jetta dans la mythologie & dans l'érudition; * on voulut montrer de la science & du bel esprit; les livres parurent en foule, & les mœurs commencerent à se relâcher.

Bientôt on ne se contenta plus de la simplicité de l'Evangile & de la foi des Apôtres;

si bien de cette méthode, qu'elle se répandit rapidement dans la Grece & delà dans Rome, comme on le voit par les ouvrages de Ciceron, qui se moquoit avec ses amis des Dieux immortels, qu'il attestoit avec tant d'emphase sur la tribune aux harangues.

La doctrine intérieure n'a point été portée d'Europe à la Chine; mais elle y est née aussi avec la philosophie, & c'est à elle que les Chinois sont redevables de cette foule d'athées ou de philosophes qu'ils ont parmi eux. L'histoire de cette fatale doctrine, faite par un homme instruit & sincere, seroit un terrible coup porté à la philosophie ancienne & moderne. Mais la philosophie bravera toujours la raison, la vérité, & le temps même, parce qu'elle a sa source dans l'orgueil humain, plus fort que toutes ces choses.

* On a fait de justes reproches à Clément d'Alexandrie, d'avoir affecté dans ses écrits une érudition profane, peu convenable à un chrétien. Cependant il semble qu'on étoit excusable alors de s'instruire de la doctrine contre laquelle on avoit à défendre. Mais qui pourroit voir, sans rire, toutes les peines que se donnent aujourd'hui nos savants pour éclaircir les rêveries de la mythologie?

il fallut toujours avoir plus d'eſprit que ſes prédéceſſeurs. On ſubtiliſa ſur tous les dogmes ; chacun voulut ſoutenir ſon opinion ; perſonne ne voulut céder, l'ambition d'être chef de ſecte ſe fit entendre; les héréſies pullulerent de toutes parts.

L'emportement & la violence ne tarderent pas à ſe joindre à la diſpute. Ces chrétiens ſi doux, qui ne ſavoient que tendre la gorge aux couteaux, devinrent entr'eux des perſécuteurs furieux, pires que les idolâtres: tous tomberent dans les mêmes excès, & le parti de la vérité ne fut pas ſoutenu avec plus de modération que celui de l'erreur.

Un autre mal encore plus dangereux naquit de la même ſource. C'eſt l'introduction de l'ancienne philoſophie dans la doctrine chrétienne. A force d'étudier les philoſophes Grecs, on crut y voir des rapports avec le chriſtianiſme. On oſa croire que la religion en deviendroit plus reſpectable, revêtue de l'autorité de la philoſophie. Il fut un temps où il falloit être platonicien pour être orthodoxe ; & peu s'en fallut que Platon d'abord, & enſuite Ariſtote ne fuſſent placés ſur l'autel à côté de Jeſus-Chriſt.

L'égliſe s'éleva plus d'une fois contre ces abus. Ses plus illuſtres défenſeurs les déplorerent ſouvent en termes pleins de force & d'énergie : ſouvent ils tenterent d'en bannir toute cette ſcience mondaine qui en ſouilloit la pureté. Un des plus illuſtres papes en vint même juſqu'à cet excès de zele, de ſoute-

nir que c'étoit une chose honteuse d'asservir la parole de Dieu aux regles de la grammaire.

Mais ils eurent beau crier; entrainés par le torrent, ils furent contraints de se conformer eux-mêmes à l'usage qu'ils condamnoient; & ce fut d'une maniere très-savante que la plupart d'entr'eux déclamerent contre le progrès des sciences.

Après de longues agitations, les choses prirent enfin une assiette plus fixe. Vers le dixieme siecle le flambeau des sciences cessa d'éclairer la terre; le clergé demeura plongé dans une ignorance que je ne veux pas justifier, puisqu'elle ne tomboit pas moins sur les choses qu'il doit savoir, que sur celles qui lui sont inutiles, mais à laquelle l'église gagna du moins un peu plus de repos qu'elle n'en avoit éprouvé jusques-là.

Après la renaissance des lettres les divisions ne tarderent pas à recommencer plus terribles que jamais. De savants hommes émurent la querelle, de savants hommes la soutinrent, & les plus capables se montrerent les plus obstinés. C'est en vain qu'on établit des conférences entre les docteurs des différents partis : aucun n'y portoit l'amour de la réconciliation, ni peut-être celui de la vérité; tous n'y portoient que le désir de briller aux dépens de leurs adversaires; chacun vouloit vaincre, nul ne vouloit s'instruire; le plus fort imposoit silence au plus foible; la dispute se terminoit toujours par des

injures, & la perſécution en a toujours été le fruit. Dieu ſeul ſait quand tous ces maux finiront.

Les ſciences ſont floriſſantes aujourd'hui, la littérature & les arts brillent parmi nous; quel profit en a tiré la religion? Demandons-le à cette multitude de philoſophes qui ſe piquent de n'en point avoir. Nos bibliotheques regorgent de livres de théologie; & les caſuiſtes fourmillent parmi nous. Autrefois nous avions des ſaints & point de caſuiſtes. La ſcience s'étend, & la foi s'anéantit. Tout le monde veut enſeigner à bien faire, & perſonne ne veut l'apprendre. Nous ſommes tous devenus docteurs, & nous avons ceſſé d'être chrétiens.

Non, ce n'eſt point avec tant d'art & d'appareil que l'Evangile s'eſt étendu par tout l'univers, & que ſa beauté raviſſante a pénétré les cœurs. Ce divin livre, le ſeul néceſſaire à un chrétien, & le plus utile de tous à quiconque même ne le ſeroit pas, n'a beſoin que d'être médité pour porter dans l'ame l'amour de ſon auteur, & la volonté d'accomplir ſes préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un ſi doux langage; jamais la plus profonde ſageſſe ne s'eſt exprimée avec tant d'énergie & de ſimplicité. On n'en quitte point la lecture ſans ſe ſentir meilleur qu'auparavant. O vous, miniſtres de la loi qui m'y eſt annoncée, donnez-vous moins de peine pour m'inſtruire de tant de choſes inutiles. Laiſſez-là tous ces livres ſavants qui ne ſavent ni me

convaincre ni me toucher. Prosternez-vous aux pieds de ce Dieu de miséricorde, que vous vous chargez de me faire connoître & aimer ; demandez-lui pour vous cette humilité profonde que vous devez me prêcher. N'étalez point à mes yeux cette science orgueilleuse, ni ce faste indécent qui vous déshonorent, & qui me révoltent ; soyez touchés vous-mêmes, si vous voulez que je le sois, & sur-tout montrez-moi dans votre conduite la pratique de cette loi dont vous prétendez m'instruire. Vous n'avez pas besoin d'en savoir, ni de m'en enseigner davantage, & votre ministere est accompli. Il n'est point en tout cela question de belles-lettres ni de philosophie. C'est ainsi qu'il convient de suivre & de prêcher l'Evangile, & c'est ainsi que tes premiers défenseurs l'ont fait triompher de toutes les nations : *non Aristotelico more*, disoient les peres de l'église, *sed Piscatorio*.

Je sens que je deviens long, mais j'ai cru ne pouvoir me dispenser de m'étendre un peu sur un point de l'importance de celui-ci. De plus, les lecteurs impatiens doivent faire réflexion que c'est une chose bien commode que la critique ; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour se défendre.

Je passe à la deuxieme partie de la réponse, sur laquelle je tâcherai d'être plus court, quoique je n'y trouve guere moins d'observations à faire.

Ce n'est pas des sciences, me dit-on, *c'est du*

ſein des richeſſes que ſont nés de tout temps la molleſſe & le luxe. Je n'avois pas dit non plus que le luxe fût né des ſciences, mais qu'ils étoient nés enſemble, & que l'un n'alloit guere ſans l'autre. Voici comment j'arrangeois cette généalogie : la premiere ſource du mal eſt l'inégalité ; de l'inégalité ſont venues les richeſſes ; car ces mots de pauvre & de riche ſont relatifs, & par-tout où les hommes ſeront égaux, il n'y aura ni riches ni pauvres. Des richeſſes, ſont nés le luxe & l'oiſiveté ; du luxe, ſont venus les beaux arts, & de l'oiſiveté, les ſciences. *Dans aucun temps les richeſſes n'ont été l'appanage des ſavants.* C'eſt en cela même que le mal eſt plus grand ; les riches & les ſavants ne ſervent qu'à ſe corrompre mutuellement. Si les riches étoient plus ſavants, ou que les ſavants fuſſent plus riches, les uns ſeroient de moins lâches flatteurs, les autres aimeroient moins la baſſe flatterie, & tous en vaudroient mieux. C'eſt ce qui peut ſe voir par le petit nombre de ceux qui ont le bonheur d'être ſavants & riches tout à la fois. *Pour un Platon dans l'opulence, pour un Ariſtippe accrédité à la cour, combien de philoſophes réduits au manteau & à la beſace, enveloppés dans leur propre vertu, & ignorés dans leur ſolitude !* Je ne diſconviens pas qu'il n'y ait un grand nombre de philoſophes très-pauvres, & sûrement très-fâchés de l'être : je ne doute pas non plus que ce ne ſoit à leur ſeule pauvreté que la plupart

d'entr'eux doivent leur philosophie ; mais quand je voudrois bien les supposer vertueux, seroit-ce sur leurs mœurs, que le peuple ne voit point, qu'il apprendroit à réformer les siennes ? *Les savants n'ont ni le goût ni le loisir d'amasser de grands biens.* Je consens à croire qu'ils n'en ont pas le loisir ; *ils aiment l'étude.* Celui qui n'aimeroit pas son métier, seroit un homme bien fou ou bien misérable. *Ils vivent dans la médiocrité* ; il faut être extrêmement disposé en leur faveur pour leur en faire un mérite. *Une vie laborieuse & modérée, passée dans le silence de la retraite, occupée de la lecture & du travail, n'est pas assurément une vie voluptueuse & criminelle :* non pas du moins aux yeux des hommes ; tout dépend de l'intérieur. Un homme peut être contraint à mener une telle vie, & avoir pourtant l'ame très-corrompue : d'ailleurs qu'importe qu'il soit lui-même vertueux & modeste, si les travaux, dont il s'occupe, nourrissent l'oisiveté, & gâtent l'esprit de ses concitoyens ? *Les commodités de la vie, pour être souvent le fruit des arts, n'en sont pas davantage le partage des artistes.* Il ne me paroît guere qu'ils soient gens à se les refuser, sur-tout ceux qui, s'occupant des arts tout-à-fait inutiles, & par conséquent très-lucratifs, sont plus en état de se procurer tout ce qu'ils desirent. *Ils ne travaillent que pour les riches.* Au train que prennent les choses, je ne serois pas étonné de voir quelque

jour les riches travailler pour eux; *& ce ſont les riches oiſifs qui profitent & abuſent de leur induſtrie.* Encore une fois, je ne vois point que nos artiſtes ſoient des gens ſi ſimples & ſi modeſtes. Le luxe ne ſauroit régner dans un ordre de citoyens, qu'il ne ſe gliſſe bientôt parmi tous les autres ſous différentes modifications, & par-tout il fait le même ravage.

Le luxe corrompt tout; & le riche qui en jouit, & le miſérable qui le convoite. On ne ſauroit dire que ce fût un mal en ſoi, de porter des manchettes de points, un habit brodé & une boëte émaillée; mais c'en eſt un très-grand de faire quelque cas de ces colifichets, d'eſtimer heureux le peuple qui les porte, & de conſacrer à ſe mettre en état d'en acquérir de ſemblables, un temps & des ſoins que tout homme doit à de plus nobles objets. Je n'ai pas beſoin d'apprendre quel eſt le métier de celui qui s'occupe de telles vues, pour ſavoir le jugement que je dois porter de lui.

J'ai paſſé le beau portrait qu'on nous fait ici des ſavants, & je crois pouvoir me faire un mérite de cette complaiſance. Mon adverſaire eſt moins indulgent; non-ſeulement il ne m'accorde rien qu'il puiſſe me refuſer, mais plutôt que de paſſer condamnation ſur le mal que je penſe de notre vaine & fauſſe politeſſe, il aime mieux excuſer l'hypocriſie. Il me demande ſi je voudrois que le vice ſe montrât à découvert; aſſurément je
le

se voudrois. La confiance & l'estime renaîtroient entre les bons ; on apprendroit à se défier des méchants, & la société en seroit plus sûre. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte, que de venir en trahison me frapper par derriere. Quoi donc ! faudra-t-il joindre le scandale au crime ? Je ne sais ; mais je voudrois bien qu'on n'y joignît pas la fourberie. C'est une chose très-commode pour les vicieux, que toutes les maximes qu'on nous débite depuis long-temps sur le scandale : si on les vouloit suivre à la rigueur, il faudroit se laisser piller, trahir, tuer impunément & ne jamais punir personne ; car c'est un objet très-scandaleux qu'un scélérat sur la roue. Mais l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. Oui, comme celui de assassins de César, qui se prosternoit à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Cette pensée a beau être plus brillante, elle a beau être autorisée du nom célebre de son auteur, elle n'en est pas plus juste. Dira-t-on jamais d'un filou, qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maison qu'il vole ? Non, couvrir sa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrisie, ce n'est point honorer la vertu, c'est l'outrager, en profanant ses enseignes ; c'est ajouter la lâcheté & la fourberie à tous les autres vices ; c'est se fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caracteres élevés qui portent jusques

dans le crime je ne ſais quoi de fier & de généreux, qui laiſſe voir au-dedans encore quelque étincelle de ce feu céleſte, fait pour animer les belles ames. Mais l'ame vile & rampante de l'hypocrite eſt ſemblable à un cadavre où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni retour à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands ſcélérats rentrer en eux-mêmes ; achever ſaintement leur carriere, & mourir en prédeſtinés. Mais ce que perſonne n'a jamais vu, c'eſt un hypocrite devenir homme de bien ; on auroit pu raiſonnablement tenter la converſion de Cartouche, jamais homme ſage n'eût entrepris celle de Cromwel.

J'ai attribué au rétabliſſement des lettres & des arts l'élégance & la politeſſe qui régnent dans nos manieres. L'auteur de la réponſe me le diſpute, & j'en ſuis étonné : car, puiſqu'il fait tant de cas de la politeſſe & des ſciences, je n'apperçois pas l'avantage qui lui reviendra d'ôter à l'une de ces choſes l'honneur d'avoir produit l'autre. Mais examinons ſes preuves, elles ſe réduiſont à ceci : *on ne voit point que les ſavants ſoient plus polis que les autres hommes ; au contraire, ils le ſont ſouvent beaucoup moins : donc notre politeſſe n'eſt pas l'ouvrage des ſciences.*

Je remarquerai d'abord qu'il s'agit moins ici de ſciences que de littérature, de beaux arts & d'ouvrages de goût ; & nos beaux eſprits, auſſi peu ſavants qu'on voudra,

mais si polis, si répandus, si brillants, si petits-maîtres, se reconnoîtront difficilement à l'air maussade & pédentesque que l'auteur de la réponse leur veut donner. Mais passons-lui cet antécédent ; accordons, s'il le faut, que les savants, les poëtes & les beaux esprits sont tous également ridicules ; que Messieurs de l'académie des belles-lettres, Messieurs de l'académie des sciences, Messieurs de l'académie Française, sont des gens grossiers, qui ne connoissent ni le ton ni les usages du monde, & exclus par état de la bonne compagnie ; l'auteur gagnera peu de chose à cela, & n'en sera pas plus en droit de nier que la politesse & l'urbanité, qui régnent parmi nous, soient l'effet du bon goût, puisé d'abord chez les anciens, & répandu parmi les peuples de l'Europe, par les livres agréables qu'on y publie de toutes parts. * Com-

* Quand il est question d'objets aussi généraux que les mœurs & les manieres d'un peuple, il faut prendre garde de ne pas toujours rétrecir ses vues sur des exemples particuliers. Ce seroit le moyen de ne jamais appercevoir les sources des choses. Pour savoir si j'ai raison d'attribuer la politesse à la culture des lettres, il ne faut pas chercher si un savant, ou un autre, sont des gens polis ; mais il faut examiner les rapports qui peuvent être entre la littérature & la politesse, & voir ensuite quels sont les peuples chez lesquels ces choses se sont trouvées réunies ou séparées. J'en dis autant du luxe, de la liberté & de toutes les autres choses qui influent sur les mœurs d'une

me les meilleurs maîtres à danſer ne ſont pas toujours les gens qui ſe préſentent le mieux, on peut donner de très-bonnes leçons de politeſſe, ſans vouloir ou pouvoir être fort poli ſoi-même. Ces peſants commentateurs, qu'on nous dit qui connoiſſoient tout dans les anciens, hors la grace & la fineſſe, n'ont pas laiſſé, par leurs ouvrages utiles, quoique mépriſés, de nous apprendre à ſentir ces beautés qu'ils ne ſentoient point. Il en eſt de même de cet agrément du commerce, & de cette élégance de mœurs qu'on ſubſtitue à leur pureté, & qui s'eſt fait remarquer chez tous les peuples où les lettres ont été en honneur; à Athenes, à Rome, à la Chine, par-tout on a vu la politeſſe, & du langage & des manieres, accompagner toujours, non les ſavants & les artiſtes, mais les ſciences & les beaux arts.

L'auteur attaque enſuite les louanges que j'ai données à l'ignorance; & me taxant d'avoir parlé plus en orateur qu'en philoſophe, il peint l'ignorance à ſon tour; & l'on peut bien ſe douter qu'il ne lui prête pas de belles couleurs.

nation, & ſur leſquelles j'entends faire chaque jour, tant de pitoyables raiſonnements. Examiner tout cela en petit & ſur quelques individus, ce n'eſt pas philoſopher, c'eſt perdre ſon temps & ſes réflexions: car on peut connoître à fond Pierre ou Jacques & avoir fait très-peu de progrès dans la connoiſſance des hommes.

Je ne nie point qu'il ait raison ; mais je ne crois pas avoir tort. Il ne faut qu'une distinction très-juste & très-vraie pour nous concilier.

Il y a une ignorance féroce * & brutale qui naît d'un mauvais cœur & d'un esprit faux, une ignorance criminelle qui s'étend jusqu'aux devoirs de l'humanité, qui multiplie les vices, qui dégrade la raison, avilit l'ame & rend les hommes semblables aux bêtes ; cette ignorance est celle que l'auteur attaque, & dont il fait un portrait fort odieux & fort ressemblant. Il y a une autre sorte d'ignorance raisonnable qui consiste à borner sa curiosité à l'étendue des facultés qu'on a reçues ; une ignorance modeste qui naît d'un vif amour pour la vertu, & n'inspire qu'indifférence sur toutes les choses qui ne sont point dignes de remplir le cœur de l'homme,

* Je serai fort étonné si quelqu'un de mes critiques ne part de l'éloge que j'ai fait de plusieurs peuples ignorants & vertueux, pour m'opposer la liste de toutes les troupes de brigands qui ont infecté la terre, & qui, pour l'ordinaire, n'étoient pas de fort savants hommes. Je les exhorte d'avance à ne pas se fatiguer à cette recherche, à moins qu'ils ne l'estiment nécessaire pour montrer de l'érudition. Si j'avois dit qu'il suffit d'être ignorant pour être vertueux, ce ne seroit pas la peine de me répondre ; & par la même raison, je me croirai très-dispensé de répondre moi-même à ceux qui perdront leur temps à me soutenir le contraire.

& qui ne contribuent point à le rendre meilleur ; une douce & précieuſe ignorance, tréſor d'une ame pure & contente de ſoi, qui met toute ſa félicité à ſe replier ſur elle-même, à ſe rendre témoignage de ſon innocence, & n'a pas beſoin de chercher un faux & vain honneur dans l'opinion que les autres pourroient avoir de ſes lumieres. Voilà l'ignorance que j'ai louée, & celle que je demande au ciel en punition du ſcandale que j'ai cauſé aux doctes par mon mépris déclaré pour les ſciences humaines.

Que l'on compare, dit l'auteur, *à ces temps d'ignorance & de barbarie, & ces ſiecles heureux où les ſciences ont répandu par-tout l'eſprit d'ordre & de juſtice.* Ces ſiecles heureux ſeront difficiles à trouver ; mais on en trouvera plus aiſément, où, grace aux ſciences, *ordre & juſtice* ne ſeront plus que de vains noms faits pour en impoſer au peuple, & où l'apparence en aura été conſervée avec ſoin, pour les détruire en effet plus impunément. *On voit de nos jours des guerres moins fréquentes, mais plus juſtes :* en quelque temps que ce ſoit, comment la guerre pourra-t-elle être plus juſte dans l'un des partis, ſans être plus injuſte dans l'autre ? Je ne ſaurois concevoir cela. *Des actions moins étonnantes, mais plus héroïques.* Perſonne aſſurément ne diſputera à mon adverſaire le droit de juger de l'héroïſme ; mais penſe-t-il que ce qui n'eſt point étonnant pour lui, ne le ſoit pas pour nous ? *Des victoires moins*

sanglantes, mais plus glorieuses; des conquêtes moins rapides, mais plus assurées; des guerriers moins violents, mais plus redoutés; sachant vaincre avec modération, traitant les vaincus avec humanité, l'honneur est leur guide, la gloire leur récompense. Je ne nie pas à l'auteur qu'il y ait de grands hommes parmi nous, il lui seroit trop aisé d'en fournir la preuve; ce qui n'empêche point que les peuples ne soient très-corrompus. Au reste, ces choses sont si vagues qu'on pourroit presque les dire de tous les âges; & il est impossible d'y répondre, parce qu'il faudroit feuilleter des bibliotheques & faire des in-folio pour établir des preuves pour ou contre.

Quand Socrate a maltraité les sciences, il n'a pu, ce me semble, avoir en vue, ni l'orgueil des Stoïciens, ni la mollesse des Epicuriens, ni l'absurde jargon des Pyrrhoniens, parce qu'aucun de tous ces gens-là n'existoit de son temps. Mais ce léger anachronisme n'est point messéant à mon adversaire: il a mieux employé sa vie qu'à vérifier des dates, & n'est pas plus obligé de savoir par cœur son Diogene-Laërce, que moi d'avoir vu de près ce qui se passe dans les combats.

Je conviens donc que Socrate n'a songé qu'à relever les vices des philosophes de son temps; mais je ne sais qu'en conclure, sinon que dès ce temps-là les vices pulluloient avec les philosophes. A cela on me répond que

c'est l'abus de la philosophie, & je ne pense pas avoir dit le contraire. Quoi ! faut-il donc supprimer toutes les choses dont on abuse? Oui, sans doute, répondrai-je sans balancer : toutes celles qui sont inutiles, toutes celles dont l'abus fait plus de mal que leur usage ne fait de bien.

Arrêtons-nous un instant sur cette derniere conséquence, & gardons-nous d'en conclure qu'il faille aujourd'hui brûler toutes les bibliotheques, & détruire toutes les universités & les académies. Nous ne ferions que replonger l'Europe dans la barbarie, & les mœurs n'y gagneroient rien *. C'est avec douleur que je vais prononcer une grande & fatale vérité. Il n'y a qu'un pas du savoir à l'ignorance; & l'alternative de l'un à l'autre est fréquente chez les nations; mais on n'a jamais vu de peuple une fois corrompu, revenir à la vertu. En vain vous prétendriez détruire les sources du mal; en vain vous ôteriez les aliments de la vanité, de l'oisiveté & du luxe; en vain même vous rameneriez les hommes à cette premiere égalité, conservatrice de l'innocence & source de toute vertu : leurs cœurs, une fois gâtés, le seront toujours; il n'y a plus de remede, à moins de quelque grande révolution presque

* *Les vices nous resteroient*, dit le philosophe que j'ai déjà cité, *& nous aurions l'ignorance de plus.* Dans le peu de lignes que cet auteur a écrites sur ce grand sujet, on voit qu'il a tourné les yeux de ce côté, & qu'il a vu loin.

aussi à craindre que le mal qu'elle pourroit guérir, & qu'il est blâmable de désirer, & impossible de prévoir.

Laissons donc les sciences & les arts adoucir en quelque sorte la férocité des hommes qu'ils ont corrompus; cherchons à faire une diversion sage, & tâchons de donner le change à leurs passions. Offrons quelques aliments à ces tygres, afin qu'ils ne dévorent pas nos enfants. Les lumieres du méchant sont encore moins à craindre que sa brutale stupidité; elles le rendent au moins plus circonspect sur le mal qu'il pourroit faire par la connoissance de celui qu'il en recevroit lui-même.

J'ai loué les académies & leurs illustres fondateurs, & j'en répéterai volontiers l'éloge. Quand le mal est incurable, le médecin applique des palliatifs, & proportionne les remedes, moins aux besoins qu'au tempérament du malade. C'est aux sages législateurs d'imiter sa prudence; & ne pouvant plus approprier aux peuples malades la plus excellente police, de leur donner du moins comme Solon, la meilleure qu'ils puissent comporter.

Il y a en Europe un grand Prince, & ce qui est bien plus, un vertueux citoyen, qui, dans la patrie qu'il a adoptée, & qu'il rend heureuse, vient de former plusieurs institutions en faveur des lettres. Il a fait en cela une chose très-digne de sa sagesse & de sa vertu. Quand il est question d'établissements

politiques, c'est le temps & le lieu qui décident de tout. Il faut, pour leurs propres intérêts, que les Princes favorisent toujours les sciences & les arts; j'en ai dit la raison: & dans l'état présent des choses, il faut encore qu'ils les favorisent aujourd'hui pour l'intérêt même des peuples. S'il y avoit actuellement parmi nous quelque monarque assez borné pour penser & agir différemment, ses sujets resteroient pauvres & ignorants, & n'en seroient pas moins vicieux. Mon adversaire a négligé de tirer avantage d'un exemple si frappant & si favorable en apparence à sa cause. Peut-être est-il le seul qui l'ignore, ou qui n'y ait songé. Qu'il souffre donc qu'on le lui rappelle; qu'il ne refuse point à de grandes choses les éloges qui leur sont dûs; qu'il les admire ainsi que nous, & ne s'en tienne pas plus fort contre les vérités qu'il attaque.





LETTRE DE JEAN-JAC. ROUSSEAU, DE GENEVE, A M. GRIMM,

Sur la réfutation de son Discours,

PAR M. GAUTIER,

Professeur de Mathématiques & d'Histoire, & Membre de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Nancy.



E vous renvoie, Monsieur, le Mercure d'Octobre que vous avez eu la bonté de me prêter. J'y ai lu avec beaucoup de plaisir la réfutation que M. Gautier a pris la peine de faire de mon discours, mais je ne crois pas être, comme vous le prétendez, dans la nécessité d'y répondre; & voici mes objections;

1° Je ne puis me perſuader que, pour avoir raiſon, on ſoit indiſpenſablement obligé de parler le dernier.

2° Plus je relis la réfutation, & plus je ſuis convaincu que je n'ai pas beſoin de donner à M. Gautier d'autre replique que le diſcours même auquel il a répondu. Liſez, je vous prie, dans l'un & l'autre écrit, les articles du luxe, de la guerre, des académies, de l'éducation, liſez la proſopopée de Louis le Grand, & celle de Fabricius; enfin, liſez la concluſion de M. Gautier & la mienne, & vous comprendrez ce que je veux dire.

3° Je penſe en tout ſi différemment de M. Gautier, que s'il me falloit relever tous les endroits où nous ne ſommes pas de même avis, je ſerois obligé de le combattre même dans les choſes que j'aurois dites comme lui, & cela me donneroit un air contrariant, que je voudrois bien pouvoir éviter. Par exemple, en parlant de la politeſſe, il fait entendre très-clairement que, pour devenir homme de bien, il eſt bon de commencer par être hypocrite, & que la fauſſeté eſt un chemin sûr pour arriver à la vertu. Il dit encore que les vices ornés par la politeſſe, ne ſont pas contagieux comme ils le ſeroient, s'ils ſe préſentoient de front avec ruſticité; que l'art de pénétrer les hommes a fait le même progrès que celui de ſe déguiſer; qu'on eſt convaincu qu'il ne faut pas compter ſur eux, à moins qu'on ne leur

plaisé, ou qu'on ne leur soit utile; qu'on sait évaluer les offres spécieuses de la politesse, c'est-à-dire sans doute, que quand deux hommes se font des compliments, & que l'un dit à l'autre dans le fond de son cœur : *je vous traite comme un sot, & je me moque de vous*, l'autre lui répond dans le fond du sien : *je sais que vous mentez impudemment, mais je vous le rends de mon mieux*. Si j'avois voulu employer la plus amere ironie, j'en aurois pu dire à peu près autant.

4° On voit à chaque page de la réfutation, que l'auteur n'entend point, ou ne veut point entendre l'ouvrage qu'il réfute, ce qui lui est assurément fort commode; parce que, répondant sans cesse à sa pensée, & jamais à la mienne, il a la plus belle occasion du monde de dire tout ce qui lui plaît.

D'un autre côté, si ma replique en devient plus difficile, elle en devient aussi moins nécessaire : car on n'a jamais oui dire qu'un peintre, qui expose en public un tableau, soit obligé de visiter les yeux des spectateurs, & de fournir des lunettes à tous ceux qui en ont besoin.

D'ailleurs, il n'est pas bien sûr que je me fisse entendre, même en repliquant. Par exemple : je sais, dirois-je à Monsieur Gautier, que nos soldats ne sont point des Reaumur & des Fontenelle, & c'est tant pis pour eux, pour nous, & sur-tout pour les ennemis. Je sais qu'ils ne savent rien,

qu'ils ſont brutaux & groſſiers ; & toutefois j'ai dit, & je dis encore qu'ils ſont énervés par les ſciences qu'ils mépriſent, & par les beaux arts qu'ils ignorent. C'eſt un des grands inconvénients de la culture des lettres que, pour quelques hommes qu'elles éclairent, elles corrompent à pure perte toute une nation. Or, vous voyez bien, Monſieur, que ceci ne ſeroit qu'un autre paradoxe inexplicable pour M. Gautier, pour ce M. Gautier qui me demande fierement ce que les troupes ont de commun avec les académies ; ſi les ſoldats en auront plus de bravoure pour être mal vêtus & mal nourris ; ce que je veux dire, en avançant qu'à force d'honorer les talents, on néglige les vertus, & d'autres queſtions ſemblables, qui toutes montrent qu'il eſt impoſſible d'y répondre intelligiblement au gré de celui qui les fait. Je crois que vous conviendrez que ce n'eſt pas la peine de m'expliquer une ſeconde fois, pour n'être pas mieux entendu que la premiere.

5° Si je voulois répondre à la premiere partie de la réfutation, ce ſeroit le moyen de ne jamais finir. M. Gautier juge à propos de me preſcrire les auteurs que je puis citer, & ceux qu'il faut que je rejette. Son choix eſt tout-à-fait naturel ; il récuſe l'autorité de ceux qui dépoſent pour moi, & veut que je m'en rapporte à ceux qu'il croit m'être contraires. En vain voudrois-je lui faire entendre qu'un ſeul témoignage en ma faveur eſt

décisif, tandis que cent témoignages ne prouvent rien contre mon sentiment, parce que les témoins sont parties dans le procès ; en vain le prierois-je de distinguer dans les exemples qu'ils alléguent; en vain lui représenterois-je qu'être barbare ou criminel sont deux choses tout-à-fait différentes, & que les peuples véritablement corrompus, sont moins ceux qui ont de mauvaises loix, que ceux qui méprisent les loix; sa replique est aisée à prévoir. Le moyen qu'on puisse ajouter foi à des écrivains scandaleux qui osent louer des barbares qui ne savent ni lire ni écrire ? le moyen qu'on puisse jamais supposer de la pudeur à des gens qui vont tout nuds, & de la vertu à ceux qui mangent de la chair crue ? Il faudra donc disputer. Voilà donc Herodote, Strabon, Pomponius-Mela, aux prises avec Xenophon, Justin, Quinte-Curce, Tacite. Nous voilà donc dans les recherches de critiques, dans les antiquités, dans l'érudition. Les brochures se transforment en volumes ; les livres se multiplient, & la question s'oublie. C'est le sort des disputes de littérature, qu'après des in-folio d'éclaircissements, on finit toujours par ne savoir plus où l'on en est : ce n'est pas la peine de commencer.

Si je voulois repliquer à la seconde partie, cela seroit bientôt fait, mais je n'apprendrois rien à personne. M. Gautier se contente, pour m'y réfuter, de dire oui par-tout où j'ai dit non, & non par-tout où j'ai dit oui;

je n'ai donc qu'à dire encore non par-tout où j'avois dit non, oui par-tout où j'avois dit oui, & supprimer les preuves, j'aurai très-exactement répondu. En suivant la méthode de M. Gautier, je ne puis donc répondre aux deux parties de la réfutation, sans en dire trop & trop peu : or je voudrois bien ne faire ni l'un ni l'autre.

6°. Je pourrois suivre une autre méthode, & examiner séparément les raisonnements de M. Gautier, & le style de la réfutation.

Si j'examinois ses raisonnements, il me seroit aisé de montrer qu'ils portent tous à faux, que l'auteur n'a point saisi l'état de la question, & qu'il ne m'a point entendu.

Par exemple, M. Gautier prend la peine de m'apprendre qu'il y a des peuples vicieux qui ne sont pas savants ; & je m'étois déjà bien douté que les Kalmouques, les Bedouins, les Caffres, n'étoient pas des prodiges de vertu ni d'érudition. Si M. Gautier avoit donné les mêmes soins à me montrer quelque peuple savant qui ne fût pas vicieux, il m'auroit surpris davantage. Par-tout il me fait raisonner comme si j'avois dit que la science est la seule source de corruption parmi les hommes. S'il a cru cela de bonne foi, j'admire la bonté qu'il a de me répondre.

Il dit que le commerce du monde suffit pour acquérir cette politesse dont se pique un galant homme ; d'où il conclut qu'on n'est pas fondé à en faire honneur aux scien-

ces. Mais à quoi donc nous permettra-t-il d'en faire honneur? Depuis que les hommes vivent en société, il y a eu des peuples polis, & d'autres qui ne l'étoient pas. Monsieur Gautier a oublié de nous rendre raison de cette différence.

M. Gautier est par-tout en admiration de la pureté de nos mœurs actuelles. Cette bonne opinion qu'il en a, fait assurément beaucoup d'honneur aux siennes; mais elle n'annonce pas une grande expérience. On diroit, au ton dont il parle, qu'il a étudié les hommes, comme les Péripatéticiens étudioient la physique, sans sortir de son cabinet. Quant à moi, j'ai fermé mes livres; & après avoir écouté parler les hommes, je les ai regardé agir. Ce n'est pas une merveille qu'ayant suivi des méthodes si différentes, nous nous rencontrions si peu dans nos jugements. Je vois qu'on ne sauroit employer un langage plus honnête que celui de notre siecle, & voilà ce qui frappe M. Gautier : mais je vois encore qu'on ne sauroit avoir des mœurs plus corrompues, & voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous donc être devenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décents à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir?

Il dit encore que, quand même on pourroit prouver par des faits que la dissolution des mœurs a toujours régné avec les sciences, il ne s'ensuivroit pas que le sort de la probité dépendît de leur progrès. Après avoir

employé la premiere partie de mon discours à prouver que ces choses avoient toujours marché ensemble, j'ai destiné la seconde à montrer qu'en effet l'une tenoit à l'autre. A qui donc puis-je imaginer que M. Gautier veut répondre ici?

Il me paroît sur-tout très-scandalisé de la maniere dont j'ai parlé de l'éducation des colleges. Il m'apprend qu'on y enseigne aux jeunes gens je ne sais combien de belles choses, qui peuvent être d'une bonne ressource pour leur amusement, quand ils seront grands, mais dont j'avoue que je ne vois point le rapport avec les devoirs des citoyens, dont il faut commencer par les instruire. » Nous nous enquérons volontiers:
» sait-il du Grec & du Latin? Ecrit-il en
» vers ou en prose? Mais s'il est devenu meil-
» leur ou plus avisé, c'étoit le principal; &
» c'est ce qui demeure derriere. Criez d'un
» passant à notre peuple: *ô le savant hom-*
» *me!* & d'un autre: *ô le bon homme!* Il
» ne faudra pas à détourner ses yeux, &
» son respect vers le premier; il y faudroit
» tiers crieur: *ô les lourdes têtes!* «

J'ai dit que la nature a voulu nous préserver de la science, comme une mere arrache une arme dangereuse des mains de son enfant, & que la peine que nous trouvons à nous instruire, n'est pas le moindre de ses bienfaits. M. Gautier aimeroit autant que j'eusse dit: peuples, sachez donc une fois que la nature ne veut pas que vous vous

nourrissiez des productions de la terre ; la peine qu'elle a attachée à sa culture, est un avertissement pour vous de la laisser en friche. M. Gautier n'a pas songé qu'avec un peu de travail, on est sûr de faire du pain ; mais qu'avec beaucoup d'étude, il est très-douteux qu'on parvienne à faire un homme raisonnable. Il n'a pas songé encore que ceci n'est précisément qu'une observation de plus en ma faveur : car pourquoi la nature nous a-t-elle imposé des travaux nécessaires, si ce n'est pour nous détourner des occupations oiseuses ? Mais, au mépris qu'il montre pour l'agriculture, on voit aisément que, s'il ne tenoit qu'à lui, tous les laboureurs déserteroient bientôt les campagnes, pour aller argumenter dans les écoles; occupation, selon M. Gautier, &, je crois, selon bien des professeurs, fort importante pour le bonheur de l'état.

En raisonnant sur un passage de Platon, j'avois présumé que peut-être les anciens Egyptiens ne faisoient pas des sciences tout le cas qu'on en auroit pu croire. L'auteur de la réfutation me demande comment on peut faire accorder cette opinion avec l'inscription qu'Osymandias avoit mise à sa bibliotheque. Cette difficulté eût pu être bonne du vivant de ce prince. A présent qu'il est mort, je demande, à mon tour, où est la nécessité de faire accorder le sentiment du roi Osymandias, avec celui des sages d'Egypte. S'il eût compté, & sur-tout pesé les

voix, qui me répondra que le mot de *poisons* n'eût pas été substitué à celui de *remedes ?* Mais passons cette fastueuse inscription. Ces remedes sont excellents, j'en conviens, & je l'ai déjà répété bien des fois; mais est-ce une raison pour les administrer inconsidérément & sans égard aux tempéraments des malades? Tel aliment est très-bon en soi, qui, dans un estomac infirme, ne produit qu'indigestions & mauvaises humeurs. Que diroit-on d'un médecin qui, après avoir fait l'éloge de quelques viandes succulentes, concluroit que tous les malades s'en doivent rassasier?

J'ai fait voir que les sciences & les arts énervent le courage. M. Gautier appelle cela une façon singuliere de raisonner; & il ne voit point la liaison qui se trouve entre le courage & la vertu. Ce n'est pourtant pas, ce me semble, une chose si difficile à comprendre: Celui qui s'est une fois accoutumé à préférer sa vie à son devoir, ne tardera guere à lui préférer encore les choses qui rendent la vie facile & agréable.

J'ai dit que la science convient à quelques grands génies; mais qu'elle est toujours nuisible aux peuples qui la cultivent. M. Gautier dit que Socrate & Caton, qui blâmoient les sciences, étoient pourtant eux-mêmes de fort savants hommes; & il appelle cela m'avoir réfuté.

J'ai dit que Socrate étoit le plus savant des Athéniens, & c'est delà que je tire l'au-

torité de son témoignage : tout cela n'empêche point M. Gautier de m'apprendre que Socrate étoit savant.

Il me blâme d'avoir avancé que Caton méprisoit les philosophes Grecs; & il se fonde sur ce que Carneade se faisoit un jeu d'établir & de renverser les mêmes propositions; ce qui prévint mal à propos Caton contre la littérature des Grecs. M. Gautier devroit bien nous dire quel étoit le pays & le métier de ce Carneade.

Sans doute que Carneade est le seul philosophe, ou le seul savant qui se soit piqué de soutenir le pour & le contre; autrement tout ce que dit ici M. Gautier ne signifieroit rien du tout. Je m'en rapporte sur ce point à son érudition.

Si la réfutation n'est pas abondante en bons raisonnements, en revanche elle l'est fort en belles déclamations. L'auteur substitue par-tout les ornements de l'art à la solidité des preuves qu'il promettoit en commençant; c'est en prodiguant la pompe oratoire dans une réfutation, qu'il me reproche à moi de l'avoir employée dans un discours académique.

A quoi tendent donc, dit M. Gautier, *les éloquentes déclamations de M. Rousseau ?* A abolir, s'il étoit possible, les vaines déclamations des colleges. *Qui ne seroit pas indigné de l'entendre assurer que nous avons les apparences de toutes les vertus, sans en avoir aucune ?* J'avoue qu'il y a un peu de flatterie

à dire que nous en avons les apparences; mais M. Gautier auroit dû, mieux que perſonne, me pardonner celle-là. *Eh! pourquoi n'a-t-on plus de vertu? C'eſt qu'on cultive les belles-lettres, les ſciences & les arts.* Pour cela préciſément. *Si l'on étoit impolis, ruſtiques, ignorants, Goths, Huns ou Vandales, on ſeroit dignes des éloges de M. Rouſſeau.* Pourquoi non? Y a-t-il quelqu'un de ces noms-là qui donne l'excluſion à la vertu? *Ne ſe laſſera-t-on point d'invectiver les hommes?* Ne ſe laſſeront-ils point d'être méchants? *Croira-t-on toujours les rendre plus vertueux, en leur diſant qu'ils n'ont point de vertu?* Croira-t-on les rendre meilleurs en leur perſuadant qu'ils ſont aſſez bons? *Sous prétexte d'épurer les mœurs, eſt-il permis d'en renverſer les appuis?* Sous prétexte d'éclairer les eſprits, faudra-t-il pervertir les ames? *O doux nœuds de la ſociété! charme des vrais philoſophes! aimables vertus! c'eſt par vos propres attraits que vous régnez dans les cœurs; vous ne devez votre empire, ni à l'âpreté Stoïque, ni à des clameurs barbares, ni aux conſeils d'une orgueilleuſe ruſticité.*

Je remarquerai d'abord une choſe aſſez plaiſante; c'eſt que de toutes les ſectes des anciens philoſophes que j'ai attaquées comme inutiles à la vertu, les Stoïciens ſont les ſeuls que M. Gautier m'abandonne, & qu'il ſemble même vouloir mettre de mon côté. Il a raiſon, je n'en ſerai guere plus fier.

Mais voyons un peu ſi je pourrois rendre

exactement en d'autres termes le sens de cette exclamation : *O aimables vertus ! c'est par vos propres attraits que vous régnez dans les ames. Vous n'avez pas besoin de tout ce grand appareil d'ignorance & de rusticité. Vous savez aller au cœur par des routes plus simples & plus naturelles. Il suffit de savoir la rhétorique, la logique, la physique, la métaphysique & les mathématiques, pour acquérir le droit de vous posséder.*

Autre exemple du style de M. Gautier.

Vous savez que les sciences dont on occupe les jeunes philosophes dans les universités, sont la logique, la métaphysique, la morale, la physique, les mathématiques élementaires. Si je l'ai su, je l'avois oublié, comme nous faisons tous, en devenant raisonnables. *Ce sont donc-là, selon vous, de stériles spéculations.* Stériles, selon l'opinion commune, mais, selon moi, très-fertiles en mauvaises choses. *Les universités vous ont une grande obligation de leur avoir appris que la vérité de ces sciences s'est retirée au fond d'un puits.* Je ne crois pas avoir appris cela à personne. Cette sentence n'est point de mon invention ; elle est aussi ancienne que la philosophie. Au reste, je sais que les universités ne me doivent aucune reconnoissance ; & je n'ignorois pas, en prenant la plume, que je ne pouvois à la fois faire ma cour aux hommes, & rendre hommage à la vérité. *Les grands philosophes, qui les possedent dans un degré éminent, sont sans doute bien surpris d'appren-*

dre qu'ils ne ſavent rien. Je crois qu'en effet ces grands philoſophes, qui poſſedent toutes ces grandes ſciences dans un degré éminent, ſeroient très-ſurpris d'apprendre qu'ils ne ſavent rien. Mais je ſerois bien plus ſurpris moi-même, ſi ces hommes, qui ſavent tant de choſes, ſavoient jamais celle-là.

Je remarque que M. Gautier, qui me traite par-tout avec la plus grande politeſſe, n'épargne aucune occaſion de me ſuſciter des ennemis; il étend ſes ſoins, à cet égard, depuis les régents de college juſqu'à la ſouveraine puiſſance. M. Gautier fait fort bien de juſtifier les uſages du monde; on voit qu'ils ne lui ſont point étrangers. Mais revenons à la réfutation.

Toutes ces manieres d'écrire & de raiſonner, qui ne vont point à un homme d'autant d'eſprit que M. Gautier me paroît en avoir, m'ont fait faire une conjecture que vous trouverez hardie, & que je crois raiſonnable. Il m'accuſe, très-ſûrement ſans en rien croire, de n'être point perſuadé du ſentiment que je ſoutiens. Moi, je le ſoupçonne avec plus de fondement, d'être en ſecret de mon avis. Les places qu'il occupe, les circonſtances où il ſe trouve, l'auront mis dans une eſpece de néceſſité de prendre parti contre moi. La bienſéance de notre ſiecle eſt bonne à bien des choſes; il m'aura donc réfuté par bienſéance; mais il aura pris toutes ſortes de précautions, & employé tout l'art poſſible pour le faire de maniere à ne perſuader perſonne. C'eſt

C'est dans cette vue qu'il commence par déclarer très mal-à-propos que la cause qu'il défend intéresse le bonheur de l'assemblée devant laquelle il parle, & la gloire du grand prince sous les loix duquel il a la douceur de vivre. C'est précisément comme s'il disoit: vous ne pouvez, Messieurs, sans ingratitude envers votre respectable protecteur, vous dispenser de me donner raison; & de plus, c'est votre propre cause que je plaide aujourd'hui devant vous; ainsi, de quelque côté que vous envisagiez mes preuves, j'ai droit de compter que vous ne vous rendrez pas difficiles sur leur solidité. Je dis que tout homme qui parle ainsi, a plus d'attention à fermer la bouche aux gens, que d'envie de les convaincre.

Si vous lisez attentivement la réfutation, vous n'y trouverez presque pas une ligne qui ne semble être là pour attendre & indiquer sa réponse. Un seul exemple suffira pour me faire entendre.

Les victoires que les Athéniens remporterent sur les Perses & sur les Lacédémoniens mêmes, font voir que les arts peuvent s'associer avec la vertu militaire. Je demande si ce n'est pas-là une adresse pour rappeller ce que j'ai dit de la défaite de Xerxès, & pour me faire songer au dénouement de la guerre du Peloponese. *Leur gouvernement, devenu vénal sous Periclès, prend une nouvelle face; l'amour du plaisir étouffe leur bravoure; les fonctions les plus honorables sont avi-*

lies, l'impunité multiplie les mauvais citoyens; les fonds destinés à la guerre, sont destinés à nourrir la mollesse & l'oisiveté: toutes ces causes de corruption, quel rapport ont-elles aux sciences?

Que fait ici M. Gautier, sinon de rappeller toute la seconde partie de mon discours, où j'ai montré ce rapport? Remarquez l'art avec lequel il nous donne pour causes les effets de la corruption, afin d'engager tout homme de bon sens à remonter de lui-même à la premiere cause de ces causes prétendues. Remarquez encore comment, pour en laisser faire la réflexion au lecteur, il feint d'ignorer ce qu'on ne peut supposer qu'il ignore en effet, & ce que tous les historiens disent unanimement, que la dépravation des mœurs & du gouvernement des Athéniens fut l'ouvrage des orateurs. Il est donc certain que m'attaquer de cette maniere, c'est bien clairement m'indiquer les réponses que je dois faire.

Ceci n'est pourtant qu'une conjecture, que je ne prétends point garantir. M. Gautier n'approuveroit peut-être pas que je voulusse justifier son savoir aux dépens de sa bonne foi; mais si en effet il a parlé sincérement, en réfutant mon discours, comment M. Gautier, professeur en histoire, professeur en mathématiques, membre de l'Académie de Nancy, ne s'est-il pas un peu défié de tous les titres qu'il porte?

Je ne repliquerai donc pas à M. Gautier;

c'eſt un point réſolu. Je ne pourrois jamais répondre ſérieuſement, & ſuivre la réfutation pied à pied : vous en voyez la raiſon ; & ce ſeroit mal reconnoître les éloges dont M. Gautier m'honore, que d'employer le *ridiculum acri*, l'ironie & l'amere plaiſanterie. Je crains bien déjà qu'il n'ait que trop à ſe plaindre du ton de cette lettre ; au moins n'ignoroit-il pas, en écrivant ſa réfutation, qu'il attaquoit un homme qui ne fait pas aſſez de cas de la politeſſe, pour vouloir apprendre d'elle à déguiſer ſon ſentiment.

Au reſte, je ſuis prêt à rendre à M. Gautier toute la juſtice qui lui eſt due. Son ouvrage me paroît celui d'un homme d'eſprit, qui a bien des connoiſſances. D'autres y trouveront peut-être de la philoſophie ; quant à moi, j'y trouve beaucoup d'érudition.

Je ſuis de tout mon cœur, Monſieur, &c.

P. S. Je viens de lire dans la gazette d'Utrecht, du 22 octobre, une pompeuſe expoſition de l'ouvrage de Monſieur Gautier, & cette expoſition ſemble faite exprès pour confirmer mes ſoupçons. Un auteur qui a quelque confiance en ſon ouvrage, laiſſe aux autres le ſoin d'en faire l'éloge, & ſe borne à en faire un bon extrait. Celui de la réfutation eſt tourné avec tant d'adreſſe, que, quoiqu'il tombe uniquement ſur des bagatelles que je n'avois employées que pour

servir de transition, il n'y en a pas une seule sur laquelle un lecteur judicieux puisse être de l'avis de M. Gautier.

Il n'est pas vrai, selon lui, que ce soit des vices des hommes que l'histoire tire son propre intérêt.

Je pourrois laisser les preuves de raisonnement, & pour mettre M. Gautier sur son terrein, je lui citerois des autorités.

Heureux les peuples dont les rois ont fait peu de bruit dans l'histoire.

Si jamais les hommes deviennent sages, leur histoire n'amusera guere.

M. Gautier dit avec raison qu'une société, fût-elle toute composée d'hommes justes, ne sauroit subsister sans loix; & il conclut delà, qu'il n'est pas vrai que, sans les injustices des hommes, la jurisprudence seroit inutile. Un si savant auteur confondroit-il la jurisprudence & les loix?

Je pourrois encore laisser les preuves de raisonnement; & pour mettre M. Gautier sur son terrein, je lui citerois des faits.

Les Lacédémoniens n'avoient ni jurisconsultes ni avocats; leurs loix n'étoient pas même écrites· cependant ils avoient des loix. Je m'en rapporte à l'érudition de M. Gautier, pour savoir si les loix étoient plus mal observées à Lacédémone, que dans les pays où fourmillent les gens de loi.

Je ne m'arrêterai point à toutes les minuties qui servent de texte à M. Gautier, & qu'il étale dans la gazette; mais je finirai par cette

observation, que je soumets à votre examen.

Donnons par-tout raison à M. Gautier, & retranchons de mon discours toutes les choses qu'il attaque; mes preuves n'auront presque rien perdu de leur force. Otons de l'écrit de M. Gautier tout ce qui ne touche pas le fond de la question; il n'y restera rien du tout.

Je conclus toujours qu'il ne faut point répondre à M. Gautier.

A Paris, ce 1 Novembre 1751.





DERNIERE RÉPONSE DE JEAN-JAC. ROUSSEAU, DE GENEVE,

Nè, dùm tacemus, non verecundiæ, ſed diffidentiæ cauſâ, tacere videamur. Cyprian. contrà Demet.



C'EST avec une extrême répugnance que j'amuſe de mes diſputes des lecteurs oiſifs qui ſe ſoucient très-peu de la vérité : mais la maniere dont on vient de l'attaquer, me force à prendre ſa défenſe encore une fois, afin que mon ſilence ne ſoit pas pris par la multitude pour un aveu, ni pour un dédain par les philoſophes.

Il faut me répéter, je le ſens bien, & le public ne me le pardonnera pas. Mais les

ſages diront: cet homme n'a pas beſoin de chercher ſans ceſſe de nouvelles raiſons ; c'eſt une preuve de la ſolidité des ſiennes. *

Comme ceux qui m'attaquent, ne manquent jamais de s'écarter de la queſtion, & de ſupprimer les diſtinctions eſſentielles que j'y ai miſes, il faut toujours commencer par y ramener. Voici donc un ſommaire des propoſitions que j'ai ſoutenues, & que je ſoutiendrai auſſi long-temps que je ne con-

* Il y a des vérités très-certaines, qui, au premier coup d'œil, paroiſſent des abſurdités, & qui paſſeront toujours pour telles auprès de la plupart des gens. Allez dire à un homme du peuple que le ſoleil eſt plus près de nous en hyver qu'en été, ou qu'il eſt couché avant que nous ceſſions de le voir, il ſe moquera de vous. Il en eſt ainſi du ſentiment que je ſoutiens. Les hommes les plus ſuperficiels ont toujours été les plus prompts à prendre parti contre moi; les vrais philoſophes ſe hâtent moins; & ſi j'ai la gloire d'avoir fait quelques proſélytes, ce n'eſt que parmi ces derniers. Avant que de m'expliquer, j'ai long-temps & profondément médité mon ſujet, & j'ai tâché de le conſidérer par toutes les faces. Je doute qu'aucun de mes adverſaires en puiſſe dire autant. Au moins n'apperçois-je point dans leurs écrits de ces vérités lumineuſes qui ne frappent pas moins par leur évidence que par leur nouveauté, & qui ſont toujours le fruit & la preuve d'une ſuffiſante méditation. J'oſe dire qu'ils ne m'ont jamais fait une objection raiſonnable que je n'euſſe prévue, & à laquelle je n'aie répondu d'avance. Voilà pourquoi je ſuis réduit à redire toujours les mêmes choſes.

ſulterai d'autre intérêt que celui de la vérité.

Les ſciences ſont le chef-d'œuvre du génie & de la raiſon. L'eſprit d'imitation a produit les beaux arts, & l'expérience les a perfectionnés. Nous ſommes redevables aux arts méchaniques d'un grand nombre d'inventions utiles qui ont ajouté aux charmes & aux commodités de la vie. Voilà des vérités dont je conviens de très-bon cœur aſſurément. Mais conſidérons maintenant toutes ces connoiſſances par rapport aux mœurs.*

* *Les connoiſſances rendent les hommes doux*, dit ce philoſophe célebre, dont l'ouvrage toujours profond, & quelquefois ſublime, reſpire par-tout l'amour de l'humanité. Il a écrit en ce peu de mots, &, ce qui eſt rare, ſans déclamation, ce qu'on a jamais écrit de plus ſolide à l'avantage des lettres. Il eſt vrai, les connoiſſances rendent les hommes doux; mais la douceur, qui eſt la plus aimable des vertus, eſt auſſi quelquefois une foibleſſe de l'ame. La vertu n'eſt pas toujours douce; elle ſait s'armer à propos de ſévérité contre le vice; elle s'enflamme d'indignation contre le crime.

Et le juſte au méchant ne ſait point pardonner.

Ce fut une réponſe très-ſage que celle d'un roi de Lacédémone, à ceux qui louoient en ſa préſence l'extrême bonté de ſon collegue Charillus. *Et comment ſeroit-il bon*, leur dit-il, *s'il ne ſait pas être terrible aux méchants?* Brutus n'étoit point un homme doux. Qui auroit le front de dire qu'il

Si des intelligences céleſtes cultivoient les ſciences, il n'en réſulteroit que du bien; j'en dis autant des grands hommes qui ſont faits pour guider les autres. Socrate, ſavant & vertueux, fut l'honneur de l'humanité. Mais les vices des hommes vulgaires empoiſonnent les plus ſublimes connoiſſances, & les rendent pernicieuſes aux nations; les méchants en tirent beaucoup de choſes nuiſibles; les bons en tirent peu d'avantage. Si nul autre que Socrate ne ſe fût piqué de philoſophie à Athenes, le ſang d'un juſte n'eût point crié vengeance contre la patrie des ſciences & des arts. *

C'eſt une queſtion à examiner, s'il ſeroit avantageux aux hommes d'avoir de la ſcience, en ſuppoſant que ce qu'ils appellent de ce nom, le méritât en effet; mais c'eſt une folie de prétendre que les chimeres de la

n'étoit pas vertueux? Au contraire, il y a des ames lâches & puſillanimes qui n'ont ni feu ni chaleur, & qui ne ſont douces que par indifférence pour le bien & pour le mal. Telle eſt la douceur qu'inſpire aux peuples le goût des lettres.

* Il en a couté la vie à Socrate pour avoir dit préciſément les mêmes choſes que moi. Dans le procès qui lui fut intenté, l'un de ſes accuſateurs plaidoit pour les artiſtes, l'autre pour les orateurs, le troiſieme pour les poëtes; tous pour la prétendue cauſe des dieux. Les poëtes, les artiſtes, les fanatiques, les rhéteurs triompherent, & Socrate périt. J'ai bien peur d'avoir fait trop d'honneur à mon ſiecle, en avançant que Socrate n'y eût point bu la cigue,

philosophie, les erreurs & les mensonges des philosophes puissent jamais être bons à rien. Serons-nous toujours dupes des mots, & ne comprendrons-nous jamais qu'étude, connoissance, savoir & philosophie, ne sont que de vains simulacres élevés par l'orgueil humain, & très-indignes des noms pompeux qu'il leur donne?

A mesure que le goût de ces niaiseries s'étend chez une nation, elle perd celui des solides vertus; car il en coûte moins, pour se distinguer par du babil, que par de bonnes mœurs, dès qu'on est dispensé d'être homme de bien, pourvu qu'on soit un homme agréable.

Plus l'intérieur se corrompt, & plus l'extérieur se compose: * c'est ainsi que la culture des lettres engendre insensiblement la politesse. Le goût naît encore de la même source. L'approbation publique étant le premier

* Je n'assiste jamais à la représentation d'une comédie de Moliere, que je n'admire la délicatesse des spectateurs. Un mot un peu libre, une expression plutôt grossiere qu'obscene, tout blesse leurs chastes oreilles; & je ne doute nullement que les plus corrompus ne soient toujours les plus scandalisés. Cependant, si l'on comparoit les mœurs du siecle de Moliere avec celles du nôtre, quelqu'un croira-t-il que le résultat fût à l'avantage de celui-ci? Quand l'imagination est une fois salie, tout devient pour elle un sujet de scandale. Quand on n'a plus rien de bon que l'extérieur, on redouble tous ses soins pour le conserver.

prix des travaux littéraires, il est naturel que ceux qui s'en occupent, réfléchissent sur les moyens de plaire; & ce sont ces réflexions qui, à la longue, forment le style, épurent le goût, & répandent par-tout les graces & l'urbanité. Toutes ces choses seront, si l'on veut, le supplément de la vertu: mais jamais on ne pourra dire qu'elles soient la vertu, & rarèment elles s'associeront avec elle. Il y aura toujours cette différence que celui qui se rend utile, travaille pour les autres, & que celui qui ne songe qu'à se rendre agréable, ne travaille que pour lui. Le flatteur, par exemple, n'épargne aucun soin pour plaire, & cependant il ne fait que du mal.

La vanité & l'oisiveté, qui ont engendré nos sciences, ont aussi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des lettres; & le goût des lettres accompagne souvent celui du luxe: * toutes ces choses

* On m'a opposé quelque part le luxe des Asiatiques, par cette même maniere de raisonner qui fait qu'on m'oppose les vices des peuples ignorants. Mais, par un malheur qui poursuit mes adversaires, ils se trompent même dans les faits qui ne prouvent rien contre moi. Je sais bien que les peuples de l'Orient ne sont pas moins ignorants que nous; mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient aussi vains & ne fassent presque autant de livres. Les Turcs, ceux de tous qui cultivent le moins les lettres, comptoient parmi eux cinq cens quatre-vingt poëtes classiques, vers le milieu du siecle dernier.

ſe tiennent aſſez fidelle compagnie, parce qu'elles ſont l'ouvrage des mêmes vices.

Si l'expérience ne s'accordoit pas avec ces propoſitions démontrées, il faudroit chercher les cauſes particulieres de cette contrariété. Mais la premiere idée de ces propoſitions eſt née elle-même d'une longue méditation ſur l'expérience; & pour voir à quel point elle les confirme, il ne faut qu'ouvrir les annales du monde.

Les premiers hommes furent très-ignorants. Comment oſeroit-on dire qu'ils étoient corrompus, dans des temps où les ſources de la corruption n'étoient pas encore ouvertes?

A travers l'obſcurité des anciens temps, & la ruſticité des anciens peuples, on apperçoit chez pluſieurs d'entr'eux de fort grandes vertus, ſur-tout une ſévérité de mœurs, qui eſt une marque infaillible de leur pureté; la bonne foi, l'hoſpitalité, la juſtice &, ce qui eſt très-important, une grande horreur pour la débauche, * mere féconde de

* Je n'ai nul deſſein de faire ma cour aux femmes; je conſens qu'elles m'honorent de l'épithete de pédant, ſi redoutée de tous nos galants philoſophes. Je ſuis groſſier, mauſſade, impoli par principes, & ne veux point de prôneurs; ainſi je vais dire la vérité tout à mon aiſe.

L'homme & la femme ſont faits pour s'aimer & s'unir; mais paſſé cette union légitime, tout commerce d'amour entr'eux eſt une ſource affreuſe de déſordres dans la ſociété & dans les mœurs. Il eſt certain que les femmes ſeules pourroient

tous les autres vices. La vertu n'est donc pas incompatible avec l'ignorance.

ramener l'honneur & la probité parmi nous : mais elles dédaignent des mains de la vertu un empire qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes ; ainsi elles ne font que du mal, & reçoivent souvent elles-mêmes la punition de cette préférence. On a peine à concevoir comment, dans une religion si pure, la chasteté a pu devenir une vertu basse & monacale, capable de rendre ridicule tout homme, & je dirois presque toute femme, qui oseroit s'en piquer ; tandis que chez les payens cette même vertu étoit universellement honorée, regardée comme propre aux grands hommes, & admirée dans leurs plus illustres héros. J'en puis nommer trois qui ne céderont le pas à nul autre, & qui, sans que la religion s'en mêlât, ont tous donné des exemples mémorables de continence : Cyrus, Alexandre & le jeune Scipion. De toutes les raretés que renferme le cabinet du Roi, je ne voudrois voir que le bouclier d'argent qui fut donné à ce dernier par les peuples d'Espagne, & sur lequel ils avoient fait graver le triomphe de sa vertu : c'est ainsi qu'il appartenoit aux Romains de soumettre les peuples, autant par la vénération due à leurs mœurs, que par l'effort de leurs armes ; c'est ainsi que la ville des Falisques fut subjuguée, & Pyrrhus, vainqueur, chassé d'Italie.

Je me souviens d'avoir lu quelque part une assez bonne réponse du poëte Dryden à un jeune seigneur Anglais, qui lui reprochoit que dans une de ses tragédies, Cléomenes s'amusoit à causer tête-à-tête avec son amante, au lieu de former quelque entreprise digne de son amour. Quand je suis auprès d'une belle, lui disoit le jeune Lord, je

Elle n'eſt pas non plus toujours ſa compagne : car pluſieurs peuples très-ignorants étoient très-vicieux. L'ignorance n'eſt un obſtacle, ni au bien ni au mal; elle eſt ſeulement l'état naturel de l'homme. *

On n'en pourra pas dire autant de la ſcience. Tous les peuples ſavants ont été corrompus, & c'eſt déjà un terrible préjugé contr'elle. Mais comme les comparaiſons de peuple à peuple ſont difficiles, qu'il y faut faire entrer un fort grand nombre d'objets, & qu'elles manquent toujours d'exactitude par quelque côté, on eſt beaucoup plus sûr de ce qu'on fait, en ſuivant l'hiſtoire d'un même peuple, & comparant les progrès de ſes connoiſſances avec les révolutions de ſes mœurs. Or le réſultat de cet examen eſt que le beau temps, le temps de la vertu de

ſais mieux mettre le temps à profit : Je le crois, lui repliqua Dryden ; mais auſſi m'avouerez-vous bien que vous n'êtes pas un héros.

* Je ne puis m'empêcher de rire, en voyant je ne ſais combien de fort ſavants hommes, qui m'honorent de leur critique, m'oppoſer toujours les vices d'une multitude de peuples ignorants, comme ſi cela faiſoit quelque choſe à la queſtion. De ce que la ſcience engendre néceſſairement le vice, s'enſuit-il que l'ignorance engendre néceſſairement la vertu ? Ces manieres d'argumenter peuvent être bonnes pour des rhéteurs, ou pour les enfants par leſquels on m'a fait réfuter dans mon pays ; mais les philoſophes doivent raiſonner d'une autre ſorte.

chaque peuple, a été celui de ſon ignorance, & qu'à meſure qu'il eſt devenu ſavant, artiſte & philoſophe, il a perdu ſes mœurs & ſa probité ; il eſt redeſcendu à cet égard au rang des nations ignorantes & vicieuſes, qui ſont la honte de l'humanité. Si l'on veut s'opiniâtrer à y chercher des différences, j'en puis reconnoître une, & la voici : c'eſt que tous les peuples barbares, ceux même qui ſont ſans vertu, honorent cependant toujours la vertu, au lieu qu'à force de progrès, les peuples ſavants & philoſophes parviennent enfin à la tourner en ridicule, & à la mépriſer. C'eſt quand une nation eſt une fois à ce point, qu'on peut dire que la corruption eſt au comble, & qu'il ne faut plus eſpérer de remedes.

Tel eſt le ſommaire des choſes que j'ai avancées, & dont je crois avoir donné les preuves. Voyons maintenant celui de la doctrine qu'on m'oppoſe.

» Les hommes ſont méchants naturelle-
» ment; ils ont été tels avant la formation
» des ſociétés, & par-tout où les ſciences
» n'ont pas porté leur flambeau, les peuples
» abandonnés aux ſeules *facultés de l'inſtinct*,
» réduits avec les lions & les ours à une vie
» animale, ſont demeurés plongés dans la
» barbarie & dans la miſere.

» La Grece dans les anciens temps, pen-
» ſa & *s'éleva par l'eſprit* à tout ce qui peut
» rendre un peuple recommandable. Des
» philoſophes formerent ſes mœurs, & lui
» donnerent des loix.

» Sparte, il eſt vrai, fut pauvre & igno-
» rante, par inſtitution & par choix ; mais
» ſes loix avoient de grands défauts ; ſes ci-
» toyens un grand penchant à ſe laiſſer cor-
» rompre : ſa gloire fut peu ſolide, & elle
» perdit bientot ſes inſtitutions, ſes loix &
» ſes mœurs.

» Athenes & Rome dégénérerent auſſi.
» L'une céda à la fortune de la Macédoine ;
» l'autre ſuccomba ſous ſa propre grandeur,
» parce que les loix d'une petite ville n'é-
» toient pas faites pour gouverner le monde.
» S'il eſt arrivé quelquefois que la gloire des
» grands empires n'ait pas duré long-temps
» avec celle des lettres, c'eſt qu'elle étoit à
» ſon comble, lorſque les lettres y ont été
» cultivées, & que c'eſt le ſort des choſes
» humaines de ne pas durer long-temps dans
» le même état. En accordant donc que l'al-
» tération des loix & des mœurs aient influé
» ſur ces grands événements, on ne ſera
» point forcé de convenir que les ſciences
» & les arts y aient contribué : & l'on peut
» obſerver, au contraire, que les progrès &
» la décadence des lettres eſt toujours en
» proportion avec la fortune & l'abaiſſement
» des empires.

» Cette vérité ſe confirme par l'expérience
» des derniers temps, où l'on voit, dans une
» monarchie vaſte & puiſſante la proſpérité
» de l'état, la culture des ſciences & des
» arts, & la vertu guerriere, concourir à
» la fois à la gloire & à la grandeur de l'em-
» pire.

» Nos mœurs sont les meilleures qu'on
» puisse avoir ; plusieurs vices ont été pros-
» crits parmi nous ; ceux qui nous restent
» appartiennent à l'humanité, & les scien-
» ces n'y ont nulle part.

» Le luxe n'a rien non plus de commun
» avec elles ; ainsi les désordres qu'il peut
» causer, ne doivent point leur être attribués.
» D'ailleurs le luxe est nécessaire dans les
» grands états ; il y fait plus de bien que de
» mal ; il est utile pour occuper les citoyens
» oisifs, & donner du pain aux pauvres.

» La politesse doit être plutôt comptée
» au nombre des vertus, qu'au nombre des
» vices ; elle empêche les hommes de se
» montrer tels qu'ils sont : précaution très-
» nécessaire pour les rendre supportables les
» uns aux autres.

» Les sciences ont rarement atteint le but
» qu'elles se proposent ; mais au moins elles
» y visent. On avance à pas lents dans la con-
» noissance de la vérité ; ce qui n'empêche pas
» que l'on y fasse quelques progrès.

» Enfin quand il seroit vrai que les scien-
» ces & les arts amollissent le courage, les
» biens infinis qu'ils nous procurent, ne
» seroient-ils pas encore préférables à cette
» vertu barbare & farouche, qui fait frémir
» l'humanité ? « Je passe l'inutile & pom-
peuse revue de ces biens : & pour commen-
cer sur ce dernier point par un aveu propre
à prévenir bien du verbiage, je déclare une
fois pour toutes, que, si quelque chose peut

compenſer la ruine des mœurs, je ſuis prêt à convenir que les ſciences font plus de bien que de mal. Venons maintenant au reſte.

Je pourrois, ſans beaucoup de riſque, ſuppoſer tout cela prouvé, puiſque de tant d'aſſertions ſi hardiment avancées, il y en a très-peu qui touchent le fond de la queſtion, moins encore dont on puiſſe tirer, contre mon ſentiment, quelque concluſion valable, & que même la plupart d'entr'elles fourniroient de nouveaux arguments en ma faveur, ſi ma cauſe en avoit beſoin.

En effet, 1° ſi les hommes ſont méchants par leur nature, il peut arriver, ſi l'on veut, que les ſciences produiront quelque bien entre leurs mains; mais il eſt très-certain qu'elles y feront beaucoup plus de mal. Il ne faut point donner d'armes à des furieux.

2° Si les ſciences atteignent rarement leur but, il y aura toujours beaucoup plus de temps perdu que de temps bien employé. Et quand il ſeroit vrai que nous aurions trouvé les meilleures méthodes, la plupart de nos travaux ſeroient encore auſſi ridicules que ceux d'un homme, qui, bien sûr de ſuivre exactement la ligne d'à-plomb, voudroit mener un puits juſqu'au centre de la terre.

3° Il ne faut point nous faire tant de peur de la vie purement animale, ni la conſidérer comme le pire état où nous puiſſions tomber; car il vaudroit encore mieux reſſembler à une brebis qu'à un mauvais ange.

4° La Gréce fut redevable de ses mœurs & de ses loix à des philosophes & à des législateurs. Je le veux. J'ai déjà dit cent fois qu'il est bon qu'il y ait des philosophes, pourvu que le peuple ne se mêle pas de l'être.

5° N'osant avancer que Sparte n'avoit pas de bonnes loix, on blâme les loix de Sparte d'avoir eu de grands défauts : de sorte que, pour rétorquer les reproches que je fais aux peuples savants d'avoir toujours été corrompus, on reproche aux peuples ignorants de n'avoir pas atteint la perfection.

6° Le progrès des lettres est toujours en proportion avec la grandeur des empires. Soit. Je vois qu'on me parle toujours de fortune & de grandeur. Je parlois, moi, de mœurs & de vertu.

7° Nos mœurs sont les meilleures que de méchants hommes, comme nous, puissent avoir ; cela peut être. Nous avons proscrit plusieurs vices, je n'en disconviens pas. Je n'accuse point les hommes de ce siecle d'avoir tous les vices ; ils n'ont que ceux des ames lâches ; ils sont seulement fourbes & frippons. Quant aux vices qui supposent du courage & de la fermeté, je les en crois incapables.

8° Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres ; mais, s'il n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres.* Il oc-

* Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, & en fait périr cent mille dans nos campagnes.

cupe les citoyens oiſifs. Et pourquoi y a-t-il des citoyens oiſifs? Quand l'agriculture étoit en honneur, il n'y avoit ni miſere ni oiſiveté, & il y avoit beaucoup moins de vices.

9° Je vois qu'on a fort à cœur cette cauſe du luxe, qu'on feint pourtant de vouloir ſéparer de celle des ſciences & des arts. Je conviendrai donc, puiſqu'on le veut ſi abſolument, que le luxe ſert au ſoutien des états, comme les cariatides ſervent à ſoutenir les palais qu'elles décorent, ou plutôt, comme ces poutres dont on étaie des bâtiments pourris, & qui ſouvent achevent de les renverſer. Hommes ſages & prudents, ſortez de toute maiſon qu'on étaie.

Ceci peut montrer combien il me ſeroit aiſé de retourner en ma faveur la plupart des choſes qu'on prétend m'oppoſer; mais, à

L'argent qui circule entre les mains des riches & artiſtes, pour fournir à leur ſuperfluité, eſt perdu pour la ſubſiſtance du laboureur; & celui-ci n'a point d'habit, préciſément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaſpillage des matieres qui ſervent à la nourriture des hommes, ſuffit ſeul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Mes adverſaires ſont bien heureux que la coupable délicateſſe de notre langue m'empêche d'entrer là-deſſus dans des détails qui les feroient rougir de la cauſe qu'ils oſent défendre. Il faut des jus dans nos cuiſines; voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs ſur nos tables; voilà pourquoi le payſan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques; voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

parler franchement, je ne les trouve pas assez bien prouvées pour avoir le courage de m'en prévaloir.

On avance que les premiers hommes furent méchans ; d'où il suit que l'homme est méchant naturellement. * Ceci n'est pas une assertion de légere importance ; il me semble qu'elle eût bien valu la peine d'être prouvée. Les annales de tous les peuples qu'on ose citer en preuve, sont beaucoup plus favorables à la supposition contraire ; & il faudroit bien des témoignages pour m'obliger de croire une absurdité. Avant que ces mots affreux de *tien* & de *mien* fussent inventés ; avant qu'il y eût de cette espece d'hommes cruels & brutaux, qu'on appelle maîtres, & de cette autre espece d'hommes frippons & menteurs,

* Cette note est pour les philosophes ; je conseille aux autres de la passer.

Si l'homme est méchant par sa nature, il est clair que les sciences ne feront que le rendre pire, ainsi voilà leur cause perdue par cette seule supposition. Mais il faut bien faire attention que, quoique l'homme soit naturellement bon, comme je le crois & comme j'ai le bonheur de le sentir, il ne s'ensuit pas pour cela que les sciences lui soient salutaires ; car toute position qui met un peuple dans le cas de les cultiver, annonce nécessairement un commencement de corruption, qu'elles accélerent bien vîte. Alors le vice de la constitution fait tout le mal qu'auroit pu faire celui de la nature ; & les mauvais préjugés tiennent lieu des mauvais penchants.

qu'on appelle esclaves ; avant qu'il y eût des hommes assez abominables, pour oser avoir du superflu, pendant que d'autres hommes meurent de faim ; avant qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes, jaloux & traîtres ; je voudrois bien qu'on m'expliquât en quoi pouvoient consister ces vices, ces crimes, qu'on leur reproche avec tant d'emphase. On m'assure qu'on est depuis long-temps désabusé de la chimere de l'âge d'or. Que n'ajoutoit-on encore qu'il y a long-temps qu'on est désabusé de la chimere de la vertu ?

J'ai dit que les premiers Grecs furent vertueux avant que la science les eût corrompus; & je ne veux pas me rétracter sur ce point, quoiqu'en y regardant de plus près, je ne sois pas sans défiance sur la solidité des vertus d'un peuple si babillard, ni sur la justice des éloges qu'il aimoit tant à se prodiguer, & que je ne vois confirmés par aucun autre témoignage. Que m'oppose-t-on à cela ? Que les premiers Grecs, dont j'ai loué la vertu, étoient éclairés & savants, puisque des Philosophes formerent leurs mœurs & leur donnerent des loix. Mais avec cette maniere de raisonner, qui m'empêchera d'en dire autant de toutes les autres nations ? Les Perses n'ont-ils pas eu leurs Mages ; les Assyriens, leurs Chaldéens ; les Indes, leurs Gymnosophistes ; les Celtes, leurs Druides ? Ochus n'a-t-il pas brillé chez les Phéniciens, Atlas chez les Lybiens, Zoroastre chez les

Perses, Zamolxis chez les Thraces? Et plusieurs même n'ont-ils pas prétendu que la philosophie étoit née chez les Barbares? C'étoient donc des savants, à ce compte, que tous ces peuples-là? *A côté des Miltiades & des Thémistocles, on trouvoit*, me dit-on, *les Aristides & les Socrates.* A côté, si l'on veut; car que m'importe? Cependant Miltiades, Aristides, Thémistocles, qui étoient des héros, vivoient dans un temps; Socrate & Platon, qui étoient des philosophes, vivoient dans un autre; & quand on commença à ouvrir des écoles publiques de philosophie, la Grece avilie & dégénérée, avoit déjà renoncé à sa vertu & vendu sa liberté.

La superbe Asie vit briser ses forces innombrables contre une poignée d'hommes que la philosophie conduisoit à la gloire. Il est vrai, la philosophie de l'ame conduit à la véritable gloire; mais celle-là ne s'apprend point dans les livres. *Telle est l'infaillible effet des connoissances de l'esprit.* Je prie le lecteur d'être attentif à cette conclusion. *Les mœurs & les loix sont la seule source du véritable héroïsme.* Les sciences n'y ont que faire. *En un mot, la Grece dut tout aux sciences, & le reste du monde dut tout à la Grece.* La Grece ni le monde ne dûrent donc rien aux loix ni aux mœurs. J'en demande pardon à mes adversaires; mais il n'y a pas moyen de leur passer ces sophismes.

Examinons encore un moment cette préférence qu'on prétend donner à la Grece

ſur tous les autres peuples, & dont il ſemble qu'on ſe ſoit fait un point capital. *J'admirerai, ſi l'on veut, des peuples qui paſſent leur vie à la guerre ou dans les bois, qui couchent ſur la terre, & vivent de légumes.* Cette admiration eſt en effet très-digne d'un vrai philoſophe : il n'appartient qu'au peuple aveugle & ſtupide d'admirer des gens qui paſſent leur vie, non à défendre leur liberté, mais à ſe voler & ſe trahir mutuellement, pour ſatisfaire leur molleſſe ou leur ambition, & qui oſent nourrir leur oiſiveté de la ſueur, du ſang & des travaux d'un million de malheureux. *Mais eſt-ce parmi ces gens groſſiers qu'on ira chercher le bonheur ?* On l'y chercheroit beaucoup plus raiſonnablement que la vertu parmi les autres. *Quel ſpectacle nous préſenteroit le genre humain compoſé uniquement de laboureurs, de ſoldats, de chaſſeurs & de bergers ?* Un ſpectacle infiniment plus beau que celui du genre humain compoſé de cuiſiniers, de poëtes, d'imprimeurs, d'orfevres, de peintres & de muſiciens. Il n'y a que le mot *ſoldat* qu'il faut rayer du premier tableau. La guerre eſt quelquefois un devoir & n'eſt point faite pour être un métier. Tout homme doit être ſoldat pour la défenſe de ſa liberté ; nul ne doit l'être pour envahir celle d'autrui ; & mourir, en ſervant la patrie, eſt un emploi trop beau pour le confier à des mercenaires. *Faut-il donc pour être dignes du nom d'hommes, vivre comme les lions & les ours ?* Si j'ai

j'ai le bonheur de trouver un seul lecteur impartial, & ami de la vérité, je le prie de jetter un coup d'œil sur la société actuelle, & d'y remarquer qui sont ceux qui vivent entr'eux comme les tigres & les crocodiles. *Erigera-t-on en vertus les facultés de l'instinct pour se nourrir, se perpétuer & se défendre?* Ce sont des vertus, n'en doutons pas, quand elles sont guidées par la raison & sagement ménagées; & ce sont sur-tout des vertus, quand elles sont employées à l'assistance de nos semblables. *Je ne vois là que des vertus animales, peu conformes à la dignité de notre être. Le corps est exercé, mais l'ame esclave ne fait que ramper & languir.* Je dirois volontiers, en parcourant les fastueuses recherches de toutes nos académies: » je » ne vois là que d'ingénieuses subtilités, peu » conformes à la dignité de notre être. L'es- » prit est exercé, mais l'ame esclave ne fait que » ramper & languir. « *Otez les arts du monde*, nous dit-on ailleurs, *que reste-il? les exercices du corps, & les passions.* Voyez, je vous prie, comment la raison, la vertu sont toujours oubliées. *Les arts ont donné l'être aux plaisirs de l'ame, les seuls qui soient dignes de nous.* C'est-à-dire, qu'ils en ont substitué d'autres à celui de bien faire, beaucoup plus digne de nous encore. Qu'on suive l'esprit de tout ceci, on y verra, comme dans les raisonnements de la plupart de mes adversaires, un enthousiasme si marqué sur les merveilles de l'entendement, que

cette autre faculté infiniment plus sublime & plus capable d'élever & d'ennoblir, n'y est jamais comptée pour rien. Voilà l'effet toujours assuré de la culture des lettres. Je suis sûr qu'il n'y a pas actuellement un savant qui n'estime beaucoup plus l'éloquence de Cicéron, que son zele, & qui n'aimât infiniment mieux avoir composé les Catilinaires, que d'avoir sauvé son pays.

L'embarras de mes adversaires est visible toutes les fois qu'il faut parler de Sparte. Que ne donneroient-ils point pour que cette fatale Sparte n'eût jamais existé? Et eux, qui prétendent que les grandes actions ne sont bonnes qu'à être célébrées, à quel prix ne voudroient-ils point que les siennes ne l'eussent jamais été? C'est une terrible chose, qu'au milieu de cette fameuse Grece, qui ne devoit sa vertu qu'à la philosophie, l'état où la vertu a été la plus pure, & a duré le plus long-temps, ait été précisément celui où il n'y avoit point de philosophes. Les mœurs de Sparte ont toujours été proposées en exemple à toute la Gréce. Toute la Grece étoit corrompue, & il y avoit de la vertu à Sparte; toute la Grece étoit esclave, Sparte seule étoit encore libre: cela est désolant. Mais enfin la fiere Sparte perdit ses mœurs & sa liberté, comme les avoit perdues la savante Athenes. Sparte a fini. Que puis-je répondre à cela?

Encore deux observations sur Sparte, & je passe à autre chose. Voici la premiere. *Après avoir été plusieurs fois sur le point*

de vaincre, Athenes fut vaincue, il est vrai; & il est surprenant qu'elle ne l'ait pas été plutôt, puisque l'Attique étoit un pays tout ouvert, & qui ne pouvoit se défendre que par la supériorité de succès. Athenes eût dû vaincre par toutes sortes de raisons. Elle étoit plus grande & beaucoup plus peuplée que Lacédémone; elle avoit de grands revenus, & plusieurs peuples étoient ses tributaires: Sparte n'avoit rien de tout cela. Athenes sur-tout par sa position, avoit un avantage dont Sparte étoit privée, qui la mit en état de désoler plusieurs fois le Péloponese, & qui devoit seul lui assurer l'empire de la Grece. C'étoit un port vaste & commode; c'étoit une marine formidable, dont elle étoit redevable à la prévoyance de ce rustre de Thémistocle, qui ne savoit pas jouer de la flûte. On pourroit donc être surpris qu'Athenes, avec tant d'avantages, ait pourtant enfin succombé. Mais quoique la guerre du Péloponese, qui a ruiné la Grece, n'ait fait honneur ni à l'une ni à l'autre République, & qu'elle ait sur-tout été de la part des Lacédémoniens, une infraction des maximes de leur sage législateur, il ne faut pas s'étonner qu'à la longue le vrai courage l'ait emporté sur les ressources, ni même que la réputation de Sparte lui en ait donné plusieurs qui lui facilitèrent la victoire. En vérité, j'ai bien de la honte de savoir ces choses-là, & d'être forcé de les dire.

L'autre observation ne sera pas moins re-

marquable. En voici le texte, que je crois devoir remettre ſous les yeux du lecteur.

Je ſuppoſe que tous les états, dont la Grece étoit compoſée, euſſent ſuivi les mêmes loix que Sparte, que nous reſteroit-il de cette contrée ſi célebre? A peine ſon nom ſeroit parvenu juſqu'à nous. Elle auroit dédaigné de former des hiſtoriens, pour tranſmettre ſa gloire à la poſtérité. Le ſpectacle de ſes farouches vertus eût été perdu pour nous; il nous ſeroit indifférent, par conſéquent, qu'elles euſſent exiſté, ou non. Les nombreux ſyſtêmes de philoſophie qui ont épuiſé toutes les combinaiſons poſſibles de nos idées, & qui, s'ils n'ont pas étendu beaucoup les limites de notre eſprit, nous ont appris du moins où elles étoient fixées; ces chefs-d'œuvres d'éloquence & de poëſie, qui nous ont enſeigné toutes les routes du cœur; les arts utiles ou agréables, qui conſervent ou embelliſſent la vie; enfin, l'ineſtimable tradition des penſées & des actions de tous les grands hommes, qui ont fait la gloire ou le bonheur de leurs pareils: toutes ces précieuſes richeſſes de l'eſprit euſſent été perdues pour jamais. Les ſiecles ſe ſeroient accumulés, les générations des hommes ſe ſeroient ſuccédées comme celles des animaux, ſans aucun fruit pour la poſtérité, & n'auroient laiſſé après elles qu'un ſouvenir confus de leur exiſtence: le monde auroit vieilli, & les hommes ſeroient demeurés dans une enfance éternelle.

Suppoſons à notre tour, qu'un Lacédé-

monien, pénétré de la force de ces raisons, eût voulu les exposer à ses compatriotes; & tâchons d'imaginer le discours qu'il eût pu faire dans la place publique de Sparte.

» Citoyens, ouvrez les yeux sur votre » aveuglement. Je vois avec douleur que » vous ne travaillez qu'à acquérir de la vertu, qu'à exercer votre courage, & maintenir votre liberté; & cependant vous oubliez le devoir plus important d'amuser les » oisifs des races futures. Dites-moi : à quoi » peut être bonne la vertu, si ce n'est à faire » du bruit dans le monde? Que vous aura » servi d'être gens de bien quand personne » ne parlera de vous? Qu'importera aux siecles à venir que vous vous soyez dévoués » à la mort aux Thermopiles, pour le salut » des Athéniens, si vous ne laissez comme » eux, ni systêmes de philosophie, ni vers, » ni comédies, ni statues? * Hâtez-vous

* Periclès avoit de grands talents, beaucoup d'éloquence, de magnificence & de goût : il embellit Athenes d'excellents ouvrages de sculpture, d'édifices somptueux, & de chefs-d'œuvres dans tous les arts. Aussi Dieu sait comment il a été prôné par la foule des écrivains! Cependant il reste encore à savoir si Periclès a été un bon magistrat : car dans la conduite des états, il ne s'agit pas d'élever des statues, mais de bien gouverner des hommes. Je ne m'amuserai point à développer les motifs secrets de la guerre du Péloponese qui fut la ruine de la république : je ne chercherai point si le conseil d'Alcibiade étoit bien ou mal

» donc d'abandonner des loix qui ne sont
» bonnes qu'à vous rendre heureux ; ne son-
» gez qu'à faire beaucoup parler de vous,
» quand vous ne serez plus ; & n'oubliez ja-
» mais que, si l'on ne célébroit les grands
» hommes, il seroit inutile de l'être. «

Voilà, je pense, à peu près, ce qu'auroit pu dire cet homme, si les Ephores l'eussent laissé achever.

Ce n'est pas dans cet endroit seulement qu'on nous avertit que la vertu n'est bonne qu'à faire parler de soi. Ailleurs on nous vante encore les pensées du philosophe, parce qu'elles sont immortelles & consacrées à l'admiration de tous les siecles, *tandis que les autres voient disparoître leurs idées avec le jour, la circonstance, le moment qui les a vu naître. Chez les trois quarts des hommes, le lendemain efface la veille, sans qu'il en reste la moindre trace.* Ah ! il en reste au moins quelqu'une dans le témoignage d'une

fondé ; si Periclès fut justement ou injustement accusé de malversation, je demanderai seulement si les Athéniens devinrent meilleurs ou pires sous son gouvernement : je prierai qu'on me nomme quelqu'un parmi les citoyens, parmi les esclaves, même parmi ses propres enfants, dont ses soins aient fait un homme de bien. Voilà pourtant, ce me semble, la premiere fonction du magistrat & du souverain. Car le plus sûr moyen de rendre les hommes heureux, n'est pas d'orner leurs villes, ni même de les enrichir, mais de les rendre bons.

bonne conscience, dans les malheureux qu'on a soulagés, dans les bonnes actions qu'on a faites, & dans la mémoire de ce Dieu bienfaisant, qu'on aura servi en silence. *Mort ou vivant*, disoit le bon Socrate, *l'homme de bien n'est jamais oublié des Dieux.* On me répondra, peut-être, que ce n'est pas de ces sortes de pensées qu'on a voulu parler; & moi, je dis que toutes les autres ne valent pas la peine qu'on en parle.

Il est aisé de s'imaginer que, faisant peu de cas de Sparte, on ne montre guere plus d'estime pour les anciens Romains. *On consent à croire que c'étoient de grands hommes, quoiqu'ils ne fissent que de petites choses.* Sur ce pied-là j'avoue qu'il y a long-temps qu'on n'en fait plus que de grandes. On reproche à leur tempérance & à leur courage de n'avoir pas été de vraies vertus, mais des qualités forcées. * Cependant quelques pages après, on avoue que Fabricius méprisoit l'or

* Je vois la plupart des esprits de mon temps faire les ingénieux à obscurcir la gloire & généreuses actions anciennes, en leur donnant quelque interprétation vile, & leur controuvant des occasions & des causes vaines. Grande subtilité! Qu'on me donne l'action la plus excellente & pure, je m'en vais y fournir vraisemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sait, à qui les veut étendre, quelle diversité d'images ne souffre pas notre interne volonté. Ils ne font pas tant malicieusement que lourdement, & grossiérement, les ingénieux avec leur médisance. La même peine qu'on prend à détracter ces grands noms,

de Pyrrhus, & l'on ne peut ignorer que l'hiſtoire Romaine eſt pleine d'exemples de la facilité qu'euſſent eue à s'enrichir ces magiſtrats, ces guerriers vénérables, qui faiſoient tant de cas de leur pauvreté. * Quant au courage, ne ſait-on pas que la lâcheté ne ſauroit entendre raiſon, & qu'un poltron ne laiſſe pas de fuir, quoique sûr d'être tué en fuyant? *C'eſt*, dit-on, *vouloir contraindre un homme fort & robuſte à bégayer dans un berceau, que de vouloir rappeller les grands états aux petites vertus des petites Républi-*

& la même licence, je la prendrois volontiers à leur donner un tour d'épaule pour les hauſſer. Ces rares figures, & tirées pour l'exemple du monde, par le conſentement des ſages, je ne me feindrois pas de les charger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interprétation & favorables circonſtances. Et il faut croire que les efforts de notre invention ſont bien au-deſſous de leur mérite. C'eſt l'office des gens de bien ſe peindre la vertu la plus belle qu'il ſe puiſſe. Et ne meſſiéroit pas, quand la paſſion nous tranſporteroit à la faveur de ſi ſaintes formes. Ce n'eſt pas Rouſſeau qui dit tout cela, c'eſt *Montagne*.

* Curius, refuſant les préſents des Samnites, diſoit qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or, que d'en avoir lui-même. Curius avoit raiſon. Ceux qui aiment les richeſſes, ſont faits pour ſervir; & ceux qui les mépriſent, pour commander. Ce n'eſt pas la force de l'or qui aſſervit les pauvres aux riches, mais c'eſt qu'ils veulent s'enrichir à leur tour; ſans cela, ils ſeroient néceſſairement les maîtres.

ques. Voilà une phrase qui ne doit pas être nouvelle dans les Cours. Elle eût été très-digne de Tibere ou de Catherine de Médicis, & je ne doute pas que l'un & l'autre n'en aient souvent employé de semblables.

Il seroit difficile d'imaginer qu'il faut mesurer la morale avec un instrument d'arpenteur. Cependant on ne sauroit dire que l'étendue des états fût tout-à-fait indifférente aux mœurs des citoyens. Il y a sûrement quelque proportion entre ces choses; je ne sais si cette proportion ne seroit point inverse. * Voilà une importante question à méditer; & je crois qu'on peut bien la regarder encore comme indécise, malgré le ton plus méprisant que philosophique, avec lequel elle est ici tranchée en deux mots.

C'étoit, continue-t-on, *la folie de Caton. Avec l'humeur & les préjugés héréditaires dans sa famille, il déclama toute sa vie, combattit & mourut sans avoir rien fait d'utile pour sa patrie.* Je ne sais s'il n'a rien fait pour sa patrie, mais je sais qu'il a beaucoup fait pour le genre humain, en lui donnant le spectacle & le modele de la vertu la plus pure qui ait jamais existé: il a appris à ceux

* La hauteur de mes adversaires me donneroit à la fin de l'indiscrétion, si je continuois à disputer contr'eux. Ils croient m'en imposer avec leur mépris pour les petits états. Ne craignent-ils point que je ne leur demande une fois, s'il est bon qu'il y en ait de grands?

qui aiment ſincérement le véritable honneur à ſavoir réſiſter aux vices de leur ſiecle, & à déteſter cette horrible maxime des gens à la mode, *qu'il faut faire comme les autres*; maxime avec laquelle ils iroient loin ſans doute, s'ils avoient le malheur de tomber dans quelque bande de Cartouchiens. Nos deſcendants apprendront un jour que, dans ce ſiecle de ſages & de philoſophes, le plus vertueux des hommes a été tourné en ridicule, & traité de fou, pour n'avoir pas voulu ſouiller ſa grande ame des crimes de ſes contemporains, pour n'avoir pas voulu être un ſcélérat avec Céſar & les autres brigands de ſon temps.

On vient de voir comment nos philoſophes parlent de Caton. On va voir comment en parloient les anciens philoſophes. *Ecce ſpectaculum dignum ad quod reſpiciet, intentus operi ſuo, Deus. Ecce par Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compoſitum. Non video, inquam, quid habeat in terris Jupiter pulchrius, ſi convertere animum velit, quàm ut ſpectet Catonem, jam partibus non ſemel fractis, nihilominus inter ruinas publicas erectum.*

Voici ce qu'on nous dit ailleurs des premiers Romains. *J'admire les Brutus, les Décius, les Lucrece, les Virginius, les Scévola.* C'eſt quelque choſe dans le ſiecle où nous ſommes. *Mais j'admirerai encore plus un état puiſſant & bien gouverné.* Un état puiſſant & bien gouverné! & moi auſſi, vrai-

ment. *Où les Citoyens ne seront point condamnés à des vertus si cruelles.* J'entends. Il est plus commode de vivre dans une constitution de choses où chacun soit dispensé d'être homme de bien. Mais si les Citoyens de cet état qu'on admire, se trouvoient réduits par quelque malheur, ou à renoncer à la vertu, ou à pratiquer ces vertus cruelles, & qu'ils eussent la force de faire leur devoir, seroit-ce donc une raison de les admirer moins?

Prenons l'exemple qui révolte le plus notre siecle, & examinons la conduite de Brutus, souverain magistrat, faisant mourir ses enfants, qui avoient conspiré contre l'état, dans un moment critique, où il ne falloit presque rien pour le renverser. Il est certain que, s'il leur eût fait grace, son collegue eût infailliblement sauvé tous les autres complices, & que la République étoit perdue. Qu'importe, me dira-t-on? Puisque cela est si indifférent, supposons donc qu'elle eût subsisté, & que Brutus, ayant condamné à mort quelque malfaicteur, le coupable lui eût parlé ainsi: » Consul, pourquoi me fais-» tu mourir? Ai-je fait pis que de trahir ma » patrie? & ne suis-je pas aussi ton enfant? « Je voudrois bien qu'on prît la peine de me dire ce que Brutus auroit pu répondre.

Brutus, me dira-t-on encore, devoit abdiquer le Consulat, plutôt que de faire périr ses enfants. Et moi, je dis que tout magistrat, qui dans une circonstance aussi périlleuse,

abandonne le ſoin de la patrie, & abdique la magiſtrature, eſt un traître, qui mérite la mort.

Il n'y a point de milieu; il falloit que Brutus fût un infame, ou que les têtes de Titus & de Tibérinus tombaſſent par ſon ordre ſous la hache des Licteurs. Je ne dis pas pour cela que beaucoup de gens euſſent choiſi comme lui.

Quoiqu'on ne ſe décide pas ouvertement pour les derniers temps de Rome, on laiſſe pourtant aſſez entendre qu'on les préfere aux premiers; & l'on a autant de peine à appercevoir de grands hommes à travers la ſimplicité de ceux-ci, que j'en ai moi-même à appercevoir d'honnêtes gens à travers la pompe des autres. On oppoſe Titus à Fabricius: mais on a omis cette différence, qu'au temps de Pyrrhus tous les Romains étoient des Fabricius, au lieu que, ſous le regne de Tite, il n'y avoit que lui ſeul homme de bien.* J'oublierai, ſi l'on veut, les actions héroïques des premiers Romains, & les crimes

* Si Titus n'eût été empereur, nous n'aurions jamais entendu parler de lui; car il eût continué de vivre comme les autres: & il ne devint homme de bien, que quand, ceſſant de recevoir l'exemple de ſon ſiecle, il lui fut permis d'en donner un meilleur. *Privatus atque etiam ſub patre principe, ne odio quidem, ne dum vituperatione publicâ caruit. At illi ea fama pro bono ceſſit, converſaque eſt in maximas laudes.*

des derniers : mais ce que je ne ſaurois oublier, c'eſt que la vertu étoit honorée des uns, & mépriſée des autres ; & que, quand il y avoit des couronnes pour les vainqueurs des jeux du Cirque, il n'y en avoit plus pour celui qui ſauvoit la vie à un citoyen. Qu'on ne croie pas, au reſte, que ceci ſoit particulier à Rome. Il fut un temps où la République d'Athenes étoit aſſez riche pour dépenſer des ſommes immenſes à ſes ſpectacles, & pour payer très-chérement les auteurs, les comédiens, & même les ſpectateurs ; ce même temps fut celui où il ne ſe trouva point d'argent pour défendre l'état contre les entrepriſes de Philippe.

On vient enfin aux peuples modernes ; & je n'ai garde de ſuivre les raiſonnements qu'on juge à propos de faire à ce ſujet. Je remarquerai ſeulement que c'eſt un avantage peu honorable que celui qu'on ſe procure, non en réfutant les raiſons de ſon adverſaire, mais en l'empêchant de les dire.

Je ne ſuivrai pas non plus toutes les réflexions qu'on prend la peine de faire ſur la politeſſe, ſur l'admirable éducation de nos enfants, * ſur les meilleures méthodes pour

* Il ne faut pas demander ſi les peres & les maîtres ſeront attentifs à écarter mes écrits dangereux des yeux de leurs enfants & de leurs éleves. En effet, quel affreux déſordre, quelle indécence ne ſeroit-ce point, ſi ces enfants, ſi bien élevés, venoient à dédaigner tant de jolies choſes & à préférer tout

étendre nos connoissances, sur l'utilité des sciences, & l'agrément des beaux arts, & sur d'autres points dont plusieurs ne me regardent pas, dont quelques-uns se réfutent d'eux-mêmes, & dont les autres ont déjà été réfutés. Je me contenterai de citer encore quelques morceaux pris au hazard, & qui me paroîtront avoir besoin d'éclaircissement. Il faut bien que je me borne à des paraphrases, dans l'impossibilité de suivre des raisonnements dont je n'ai pu saisir le fil.

On prétend que les nations ignorantes, qui ont eu *des idées de la gloire & de la vertu, sont des exceptions singulieres, qui ne peuvent former aucun préjugé contre les sciences.* Fort bien ; mais toutes les nations savantes, avec leurs belles idées de gloire & de vertu, en ont toujours perdu l'amour & la pratique. Cela est sans exception : passons à la preuve. *Pour nous en convaincre, jettons les yeux sur l'immense continent de l'Afrique, où nul mortel n'est assez hardi pour pénétrer, ou assez heureux pour l'a-*

de bon la vertu au savoir ! Ceci me rappelle la réponse d'un précepteur Lacédémonien, à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enseigneroit à son esclave. *Je lui apprendrai*, dit-il, *à aimer les choses honnêtes.* Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille : gardez-vous bien de parler ainsi ; car jamais vous n'auriez de disciples : mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, & je vous réponds de votre fortune.

voir tenté impunément. Ainsi, de ce que nous n'avons pu pénétrer dans le continent de l'Afrique, de ce que nous ignorons ce qui s'y passe, on nous fait conclure que les peuples en sont chargés de vices : c'est, si nous avions trouvé le moyen d'y porter les nôtres, qu'il faudroit tirer cette conclusion. Si j'étois chef de quelqu'un des peuples de la Nigritie, je déclare que je ferois élever, sur la frontiere du pays, une potence, où je ferois pendre, sans rémission, le premier Européen qui oseroit y pénétrer, & le premier citoyen qui tenteroit d'en sortir.* *L'Amérique ne nous offre pas des spectacles moins honteux pour l'espece humaine.* Sur-tout depuis que les Européens y sont. *On comptera cent peuples barbares, ou sauvages, dans l'ignorance, pour un seul vertueux.* Soit : on en comptera du moins un, mais de peuple vertueux, & cultivant les sciences, on n'en a jamais vu. *La terre, abandonnée sans culture, n'est point oisive ; elle produit des poisons, elle nourrit des monstres.* Voilà ce qu'elle commence à faire dans les lieux où le goût des arts frivoles a fait abandonner ce-

* On me demandera peut-être quel mal peut faire à l'état un citoyen, qui en sort pour n'y plus rentrer ? Il fait du mal aux autres par le mauvais exemple qu'il donne ; il en fait à lui-même par les vices qu'il va chercher. De toutes manieres, c'est à la loi de le prévenir, & il vaut encore mieux qu'il soit pendu que méchant.

lui de l'agriculture. *Notre ame*, peut-on dire aussi, *n'est point oisive, quand la vertu l'abandonne. Elle produit des fictions, des romans, des satyres, des vers ; elle nourrit des vices.*

Si des Barbares ont fait des conquêtes, c'est qu'ils étoient très-injustes. Qu'étions-nous donc, je vous prie, quand nous avons fait cette conquête de l'Amérique, qu'on admire si fort ? Mais le moyen que des gens qui ont du canon, des cartes marines & des boussoles, puissent commettre des injustices ? Me dira-t-on que l'événement marque la valeur des conquérans ? il marque seulement leur ruse & leur habileté ; il marque qu'un homme adroit & subtil peut tenir de son industrie le succès qu'un brave homme n'attend que de sa valeur. Parlons sans partialité. Qui jugerons nous le plus courageux, de l'odieux Cortez, subjuguant le Mexique à force de poudre, de perfidie & de trahisons, ou de l'infortuné Guatimozin, étendu, par d'honnêtes Européens, sur des charbons ardents, pour avoir ses trésors, tançant un de ses Officiers, à qui le même traitement arrachoit quelques plaintes, & lui disant fiérement : & moi, suis-je sur des roses ?

Dire que les sciences sont nées de l'oisiveté, c'est abuser visiblement des termes ; elles naissent du loisir, mais elles garantissent de l'oisiveté. Je n'entends point cette distinction de l'oisiveté & du loisir. Mais je sais très-certainement que nul honnête homme ne

peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à servir, des malheureux à soulager; & je défie qu'on me montre dans mes principes aucun sens honnête, dont ce mot, *loisir*, puisse être susceptible. *Le citoyen, que ses besoins attachent à la charrue, n'est pas plus occupé que le géometre, ou l'anatomiste*; pas plus que l'enfant qui éleve un château de cartes, mais plus utilement. *Sous prétexte que le pain est nécessaire, faut-il que tout le monde se mette à labourer la terre?* Pourquoi non? Qu'ils paissent même, s'il le faut. J'aime encore mieux voir les hommes brouter l'herbe dans les champs, que de s'entre-dévorer dans les villes. Il est vrai que tels que je les demande, ils ressembleroient beaucoup à des bêtes; & que, tels qu'ils sont, ils ressemblent beaucoup à des hommes.

L'état d'ignorance est un état de crainte & de besoin. Tout est danger alors pour notre fragilité. La mort gronde sur nos têtes; elle est cachée dans l'herbe que nous foulons aux pieds. Lorsqu'on craint tout, & qu'on a besoin de tout, quelles dispositions plus raisonnables que celles de vouloir tout connoître? Il ne faut que considérer les inquiétudes continuelles des médecins & des anatomistes, sur leur santé, pour savoir si les connoissances servent à nous rassurer sur nos dangers. Comme elles nous en découvrent toujours beaucoup plus que de moyens de nous en garantir, ce n'est pas une merveille, si

elles ne ſont qu'augmenter nos alarmes, & nous rendre puſillanimes. Les animaux vivent ſur tout cela dans une ſécurité profonde, & ne s'en trouvent pas plus mal. Une geniſſe n'a pas beſoin d'étudier la botanique pour apprendre à tirer ſon foin, & le loup dévore ſa proie, ſans ſonger à l'indigeſtion. Pour répondre à cela, oſera-t-on prendre le parti de l'inſtinct contre la raiſon? C'eſt préciſément ce que je demande.

Il ſemble, nous dit-on, *qu'on ait trop de laboureurs, & qu'on craigne de manquer de philoſophes. Je demanderai à mon tour, ſi l'on craint que les profeſſions lucratives ne manquent de ſujets pour les exercer? C'eſt bien mal connoître l'empire de la cupidité. Tout nous jette, dès notre enfance, dans les conditions utiles. Et quels préjugés n'a-t-on pas à vaincre? Quel courage ne faut-il pas pour oſer n'être qu'un Deſcartes, un Newton, un Locke.*

Leibnitz & Newton ſont morts, comblés de biens & d'honneurs, & ils en méritoient encore davantage. Dirons-nous que c'eſt par modération qu'ils ne ſe ſont point élevés juſqu'à la charrue? Je connois aſſez l'empire de la cupidité, pour ſavoir que tout nous porte aux profeſſions lucratives; voilà pourquoi je dis que tout nous éloigne des profeſſions utiles. Un Hebert, un Lafrenaye, un Dulac, un Martin gagnent plus d'argent en un jour, que tous les laboureurs d'une province ne ſauroient faire en un mois. Je pourrois

proposer un problême assez singulier sur le passage qui m'occupe actuellement. Ce seroit en ôtant les deux premieres lignes, & le lisant isolé, de deviner s'il est tiré de mes écrits, ou de ceux de mes adversaires.

Les bons livres sont la seule défense des esprits foibles; c'est-à-dire, des trois quarts des hommes, contre la contagion de l'exemple. Premierement, les savants ne feront jamais autant de bons livres, qu'ils donnent de mauvais exemples. Secondement, il y aura toujours plus de mauvais livres que de bons. En troisieme lieu, les meilleurs guides que les honnêtes gens puissent avoir, sont la raison, la conscience: *Paucis est opus litteris ad mentem bonam.* Quant à ceux qui ont l'esprit louche, ou la conscience endurcie, la lecture ne peut jamais leur être bonne à rien, enfin, pour quelqu'homme que ce soit, il n'y a de livres nécessaires que ceux de la religion, les seuls que je n'ai jamais condamnés.

On prétend nous faire regretter l'éducation des Perses. Remarquez que c'est Platon qui prétend cela. J'avois cru me faire une sauvegarde de l'autorité de ce philosophe: mais je vois que rien ne me peut garantir de l'animosité de mes adversaires. *Tros, Rutulusve fuat:* ils aiment mieux se percer l'un l'autre, que de me donner le moindre quartier, & se font plus de mal qu'à moi.* *Cette éducation étoit*, dit-

* Il me passe par la tête un nouveau projet de défense, je ne réponds pas que je n'aie encore la foiblesse de l'exécuter quelque jour. Cette défense ne se-

on, *fondée ſur des principes barbares, parce qu'on donnoit un maître pour l'exercice de chaque vertu, quoique la vertu ſoit indiviſible, parce qu'il s'agit de l'inſpirer, & non de l'enſeigner; d'en faire aimer la pratique, & non d'en démontrer la théorie.* Que de choſes n'aurois-je point à répondre? Mais il ne faut pas faire au lecteur l'injure de lui tout dire. Je me contenterai de ces deux remarques. La premiere, que celui qui veut élever un enfant, ne commence pas par lui dire qu'il faut pratiquer la vertu, car il n'en feroit pas entendu: mais il lui enſeigne premierement à être vrai, & puis à être tempérant, & puis courageux, &c. Et enfin il lui apprend que la collection de toutes ces choſes s'appelle vertu. La ſeconde, que c'eſt nous qui nous contentons de démontrer la théorie: mais les Perſes enſeignoient la pratique. V. mon Diſcours, *p. 35 & ſuiv. Note.*

Tous les reproches qu'on fait à la philoſophie attaquent l'eſprit humain, j'en conviens, *ou plutôt l'Auteur de la nature, qui nous a fait tels que nous ſommes.* S'il nous a fait philoſophes, à quoi bon nous donner tant de peine pour le devenir? *Les philoſophes étoient des hommes; ils ſe ſont trompés; doit-on s'en étonner?* C'eſt quand ils ne ſe tromperont plus, qu'il faudra s'étonner. *Plaignons-les*,

ra compoſée que de raiſons tirées des philoſophes; d'où il s'enſuivra qu'ils ont tous été des bavards, comme je le prétends, ſi l'on trouve leurs raiſons mauvaiſes; ou que j'ai cauſe gagnée, ſi on les trouve bonnes.

profitons de leurs fautes, & corrigeons-nous. Oui corrigeons-nous, & ne philosophons plus..... *Mille routes conduisent à l'erreur, une seule mene à la vérité.* Voilà précisément ce que je disois. *Faut-il être surpris qu'on se soit mépris si souvent sur celle-ci, & qu'elle ait été découverte si tard?* Ah! nous l'avons trouvée enfin.

On nous oppose un jugement de Socrate, qui porta, non sur les savants, mais sur les sophistes, non sur les sciences, mais sur les abus qu'on en peut faire. Que peut demander de plus celui qui soutient que toutes nos sciences ne sont qu'abus, & nos savants, de vrais sophistes? *Socrate étoit chef d'une secte qui enseignoit à douter.* Je rabattrois bien de ma vénération pour Socrate, si je croyois qu'il eût eu la sotte vanité de vouloir être chef d'une secte. *Et il censuroit avec justice l'orgueil de ceux qui prétendoient tout savoir;* c'est-à-dire, l'orgueil de tous les savants. *La vraie science est bien éloignée de cette affectation.* Il est vrai: mais c'est de la nôtre que je parle. *Socrate est ici témoin contre lui-même.* Ceci me paroît difficile à entendre. *Le plus savant des Grecs ne rougissoit point de son ignorance.* Le plus savant des Grecs ne savoit rien, de son propre aveu. Tirez la conclusion pour les autres. *Les sciences n'ont donc pas leurs sources dans nos vices.* Nos sciences ont donc leurs sources dans nos vices. *Elles ne sont donc pas toutes nées de l'orgueil humain.* J'ai déja dit mon sentiment là-dessus. *Déclamation vai-*

ne, qui ne peut faire illuſion qu'à des eſprits prévenus. Je ne ſais point répondre à cela.

En parlant des bornes du luxe, on prétend qu'il ne faut pas raiſonner ſur cette matiere, du paſſé au préſent. *Lorſque les hommes marchoient tout nuds, celui qui s'aviſa le premier de porter des ſabots, paſſa pour un voluptueux. De ſiecle en ſiecle on n'a ceſſé de crier à la corruption, ſans comprendre ce qu'on vouloit dire.*

Il eſt vrai que, juſqu'à ce temps, le luxe, quoique ſouvent en regne, avoit du moins été regardé dans tous les âges comme la ſource funeſte d'une infinité de maux. Il étoit réſervé à M. Melon de publier le premier cette doctrine empoiſonnée, dont la nouveauté lui a acquis plus de ſectateurs, que la ſolidité de ſes raiſons. Je ne crains point de combattre ſeul dans mon ſiecle ces maximes odieuſes, qui ne tendent qu'à détruire & avilir la vertu, & à faire des riches & des miſérables, c'eſt-à-dire, toujours des méchants.

On croit m'embarraſſer beaucoup, en me demandant à quel point il faut borner le luxe. Mon ſentiment eſt qu'il n'en faut point du tout. Tout eſt ſource de mal au-delà du néceſſaire phyſique. La nature ne nous donne que trop de beſoins; & c'eſt au moins une très-haute imprudence de les multiplier ſans néceſſité, & de mettre ainſi ſon ame dans une plus grande dépendance. Ce n'eſt pas ſans raiſon que Socrate, regardant l'étalage d'une boutique, ſe félicitoit de n'avoir affaire de

rien de tout cela. Il y a cent à parier contre un, que le premier, qui porta des ſabots, étoit un homme puniſſable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds Quant à nous, nous ſommes trop obligés d'avoir des ſouliers, pour n'être pas diſpenſés d'avoir de la vertu.

J'ai déjà dit ailleurs que je ne propoſois point de bouleverſer la ſociété actuelle, de brûler les bibliotheques & tous les livres, de détruire les colleges & les académies. Et je dois ajouter ici que je ne propoſe point non plus de réduire les hommes à ſe contenter du ſimple néceſſaire. Je ſens bien qu'il ne faut pas former le chimérique projet d'en faire d'honnêtes gens : mais je me ſuis cru obligé de dire, ſans déguiſement, la vérité qu'on m'a demandée. J'ai vu le mal & tâché d'en trouver les cauſes. D'autres, plus hardis, ou plus inſenſés, pourront chercher le remede.

Je me laſſe, & je poſe la plume, pour ne la plus reprendre dans cette trop longue diſpute. J'apprends qu'un très-grand nombre d'auteurs * ſe ſont exercés à me réfuter. Je ſuis très-fâché de ne pouvoir répondre à tous : mais je crois avoir montré, par ceux que j'ai

* Il n'y a pas juſqu'à de petites feuilles critiques, faites pour l'amuſement des jeunes gens, où l'on ne m'ait fait l'honneur de ſe ſouvenir de moi. Je ne les ai point lues, & ne les lirai point très-aſſurément, mais rien ne m'empêche d'en faire le cas qu'elles méritent, & je ne doute point que tout cela ne ſoit fort plaiſant.

choisis * pour cela, que ce n'est pas la crainte qui me retient à l'égard des autres.

J'ai tâché d'élever un monument qui ne dût point à l'art sa force & sa solidité. La vérité seule, à qui je l'ai consacré, a droit de le rendre inébranlable. Et si je repousse encore une fois les coups qu'on lui porte, c'est plus pour m'honorer moi-même, en la défendant, que pour lui prêter un secours dont elle n'a pas besoin.

Qu'il me soit permis de protester, en finissant, que le seul amour de l'humanité & de la vertu, m'a fait rompre le silence ; & que l'amertume de mes invectives contre les vices, dont je suis le témoin, ne naît que de la douleur qu'ils m'inspirent, & du désir ardent que j'aurois de voir les hommes plus heureux, & sur-tout plus dignes de l'être.

* On m'assure que M. Gautier m'a fait l'honneur de me repliquer, quoique je ne lui eusse point répondu, & que j'eusse même exposé mes raisons, pour n'en rien faire. Apparemment que M. Gautier ne trouve pas ces raisons bonnes, puisqu'il prend la peine de les réfuter. Je vois bien qu'il faut céder à M. Gautier ; & je conviens de très-bon cœur du tort que j'ai eu de ne lui pas répondre ; ainsi nous voilà d'accord. Mon regret est de ne pouvoir réparer ma faute. Car par malheur il n'est plus temps, & personne ne sauroit de quoi je veux parler.

F I N.

NARCISSE,

NARCISSE,

OU

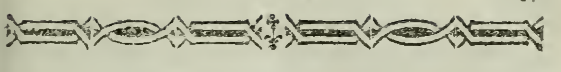
L'AMANT

DE LUI-MÊME,

COMÉDIE,

PAR JEAN-JAC. ROUSSEAU,

Représentée par les Comédiens du Roi, le 18 Décembre 1752.



PREFACE.

J'AI écrit cette comédie à l'âge de dix-huit ans, & je me ſuis gardé de la montrer auſſi long-temps que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'auteur. Je me ſuis enfin ſenti le courage de la publier; mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'eſt donc pas de ma piece, mais de moi-même, qu'il s'agit ici.

Il faut, malgré ma répugnance, que je parle de moi; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue, ou que je m'en juſtifie. Les armes ne feront pas égales, je le ſens bien; car on m'attaquera avec des plaiſanteries, & je ne me défendrai qu'avec des raiſons : mais pourvu que je convainque mes adverſaires, je me ſoucie très-peu de les perſuader. En travaillant à mériter ma propre eſtime, j'ai appris à me paſſer de celle des autres, qui, pour la plupart, ſe paſſent bien de la mienne. Mais, s'il ne m'importe guere qu'on penſe bien ou mal de moi, il m'importe que perſonne n'ait droit d'en mal penſer; & il importe à la vérité que j'ai ſoutenue, que ſon défenſeur ne ſoit point accuſé injuſtement de ne lui avoir prêté ſon ſecours que par caprice ou par vanité, ſans l'aimer & ſans la connoître.

Le parti que j'ai pris dans la queſtion que

j'examinois il y a quelques années, n'a pas manqué de me susciter une multitude d'adversaires, * plus attentifs peut-être à l'in-

* On m'assure que plusieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adversaires mes adversaires, & cela me paroit assez croyable dans un siecle où l'on n'ose plus rien appeller par son nom. J'apprends aussi que chacun de mes adversaires se plaint, quand je réponds à d'autres objections que les siennes, que je perds mon temps à me battre contre des chimeres; ce qui me prouve une chose dont je me doutois déjà bien; savoir, qu'ils ne perdent point le leur à se lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'est une peine que j'ai cru devoir prendre, & j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi, depuis la premiere réponse dont je fus honoré, jusqu'aux quatre sermons Allemands, dont l'un commence à peu près de cette maniere : *Mes freres, si Socrate revenoit parmi nous, & qu'il vît l'état florissant où les sciences sont en Europe; que dis-je en Europe? en Allemagne; que dis-je en Allemagne? en Saxe : que dis-je en Saxe? à Leipsic; que dis-je à Leipsic? dans cette Université : alors saisi d'étonnement, & pénétré de respect, Socrate s'assiéroit modestement parmi nos écoliers; & recevant nos leçons avec humilité, il perdroit bientôt avec nous cette ignorance dont il se plaignoit si justement.* J'ai lu tout cela, & n'y ai fait que peu de réponses; peut-être en ai-je encore trop fait; mais je suis fort aise que ces Messieurs les aient trouvées assez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour les gens qui sont choqués du mot d'*adversaires*, je consens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre, par lequel je puisse désigner, non-seulement tous ceux qui ont combattu mon

térêt des gens de lettres, qu'à l'honneur de la littérature. Je l'avois prévu, & je m'étois bien douté que leur conduite en cette occasion prouveroit en ma faveur plus que tous mes discours. En effet, ils n'ont déguisé ni leur surprise, ni leur chagrin, de ce qu'une académie s'étoit montrée integre si mal-à-propos. Ils n'ont épargné contr'elle, ni les invectives indiscrettes, ni même les faussetés, * pour tâcher d'affoiblir le poids de son jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Plusieurs ont entrepris de me réfuter hautement : les sages ont pu voir avec quelle force, & le public, avec quel succès ils l'ont fait. D'autres plus adroits, connoissant le danger de combattre directe-

sentiment, soit par écrit, soit plus prudemment, & plus à leur aise, dans les cercles de femmes & de beaux esprits, où ils étoient bien sûrs que je n'irois pas me défendre ; mais encore ceux qui, feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'adversaires, trouvoient d'abord sans replique les réponses de mes adversaires ; puis, quand j'ai repliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parce que, selon eux, on ne m'avoit point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeller mes adversaires mes adversaires ; car, malgré la politesse de mon siecle, je suis grossier comme les Macédoniens de Philippe.

* On peut voir dans le Mercure de 1752, le désaveu de l'académie de Dijon, au sujet de je ne sais quel écrit, attribué faussement par l'auteur à l'un des membres de cette académie.

ment des vérités démontrées, ont habilement détourné ſur ma perſonne une attention qu'il ne falloit donner qu'à mes raiſons, & l'examen des accuſations qu'ils m'ont intentées, a fait oublier les accuſations plus graves que je leur intentois moi-même. C'eſt donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

Ils prétendent que je ne penſe pas un mot des vérités que j'ai ſoutenues, & qu'en démontrant une propoſition, je ne laiſſois pas de croire le contraire : c'eſt-à-dire que j'ai approuvé des choſes ſi extravagantes, qu'on peut affirmer que je n'ai pu les ſoutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font en cela à la ſcience qui ſert de fondement à toutes les autres ; & l'on doit croire que l'art de raiſonner ſert de beaucoup à la découverte de la vérité, quand on le voit employer avec ſuccès à démontrer des folies.

Ils prétendent que je ne penſe pas un mot des vérités que j'ai ſoutenues. C'eſt ſans doute de leur part une maniere nouvelle & commode de répondre à des arguments ſans réponſe, de réfuter les démonſtrations mêmes d'Euclide, & tout ce qu'il y a de démontré dans l'univers. Il me ſemble, à moi, que ceux qui m'accuſent ſi téméairement de parler contre ma penſée, ne ſe font pas eux-mêmes un grand ſcrupule de parler contre la leur : car ils n'ont aſſurément rien trouvé dans mes écrits, ni dans ma conduite, qui ait dû leur inſpirer cette idée, comme je le

prouverai bientôt; & il ne leur eſt pas permis d'ignorer que, dès qu'un homme parle ſérieuſement, on doit penſer qu'il croit ce qu'il dit, à moins que ſes actions ou ſes diſcours ne le démentent: encore cela même ne ſuffit-il pas toujours pour s'aſſurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier, autant qu'il leur plaira, qu'en me déclarant contre les ſciences, j'ai parlé contre mon ſentiment. A une aſſertion auſſi téméraire, dénuée également de preuve & de vraiſemblance, je ne ſais qu'une réponſe; elle eſt courte & énergique, & je les prie de ſe la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma conduite eſt en contradiction avec mes principes, & il ne faut pas douter qu'ils n'emploient cette ſeconde inſtance à établir la premiere; car il y a beaucoup de gens qui ſavent trouver des preuves à ce qui n'eſt pas. Ils diront donc qu'en faiſant de la muſique & des vers, on a mauvaiſe grace à déprimer les beaux arts, & qu'il y a dans les belles-lettres, que j'affecte de mépriſer, mille occupations plus louables que d'écrire des comédies. Il faut répondre auſſi à cette accuſation.

Premierement, quand même on l'admettroit dans toute ſa rigueur, je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal, mais non que je ne parle pas de bonne foi. S'il étoit permis de tirer des actions des hommes, la preuve de leurs ſentiments, il faudroit dire

que l'amour de la juſtice eſt banni de tous les cœurs, & qu'il n'y a pas un ſeul chrétien ſur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agiſſent toujours conſéquemment à leurs maxime, & je paſſe condamnation ſur les miennes. Tel eſt le ſort de l'humanité, la raiſon nous montre le but, & les paſſions nous en écartent. Quand il feroit vrai que je n'agis pas ſelon mes principes, on n'auroit donc pas raiſon de m'accuſer pour cela ſeul de parler contre mon ſentiment, ni d'accuſer mes principes de fauſſeté.

Mais ſi je voulois paſſer condamnation ſur ce point, il me ſuffiroit de comparer les temps pour concilier les choſes. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penſer comme je fais. Long-temps ſéduit par les préjugés de mon ſiecle, je prenois l'étude pour la ſeule occupation digne d'un ſage; je ne regardois les ſciences qu'avec reſpect, & les ſavants qu'avec admiration. * Je ne comprenois pas que l'on pût s'égarer en démontrant toujours, ni mal faire en parlant toujours de ſageſſe.

* Toutes les fois que je ſonge à mon ancienne ſimplicité, je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne liſois pas un livre de morale ou de philoſophie, que je ne cruſſe y voir l'ame & les principes de l'auteur. Je regardois tous ces graves écrivains comme des hommes modeſtes, ſages, vertueux, irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques, & je n'aurois approché de la maiſon de l'un d'eux, que comme d'un ſanctuaire. Enfin je les ai vus; ce préjugé puérile s'eſt diſſipé, & c'eſt la ſeule erreur dont ils m'aient guéri.

Ce n'eſt qu'après avoir vu les choſes de près, que j'ai appris à les eſtimer ce qu'elles valent: & quoique dans mes recherches j'aie toujours trouvé *ſatis eloquentiæ, ſapientiæ parum*, il m'a fallu bien des réflexions, bien des obſervations, & bien du temps, pour détruire en moi l'illuſion de toute cette vaine pompe ſcientifique. Il n'eſt pas étonnant que, durant ces temps de préjugés & d'erreurs, où j'eſtimois tant la qualité d'auteur, j'aie quelquefois aſpiré à l'obtenir moi-même. C'eſt alors que furent compoſés les vers & la plupart des autres écrits qui ſont ſortis de ma plume, & entr'autres cette petite comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amuſements de ma jeuneſſe; & on auroit tort au moins de m'accuſer d'avoir contredit en cela des principes qui n'étoient pas encore les miens. Il y a long-temps que je ne mets plus à toutes ces choſes aucune eſpece de prétention; & hazarder de les donner au public dans ces circonſtances, après avoir eu la prudence de les garder ſi long-temps, c'eſt dire aſſez que je dédaigne également la louange & le blâme qui peuvent leur être dûs; car je ne penſe plus comme l'auteur dont ils ſont l'ouvrage. Ce ſont des enfants illégitimes que l'on careſſe encore avec plaiſir, en rougiſſant d'en être le pere, à qui l'on fait ſes derniers adieux, & qu'on envoie chercher fortune, ſans beaucoup s'embarraſſer de ce qu'ils deviendront.

Mais c'eſt trop raiſonner d'après des ſuppoſitions chimériques. Si l'on m'accuſe ſans raiſon de cultiver les lettres que je mépriſe, je m'en défends ſans néceſſité ; car, quand le fait ſeroit vrai, il n'y auroit en cela aucune inconſéquence : c'eſt ce qui me reſte à prouver.

Je ſuivrai pour cela, ſelon ma coutume, la méthode ſimple & facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état de la queſtion ; j'expoſerai de nouveau mon ſentiment, & j'attendrai que ſur cet expoſé on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes diſcours. Mes adverſaires, de leur côté, n'auront garde de demeurer ſans réponſe, eux qui poſſédent l'art merveilleux de diſputer pour & contre ſur toutes ſortes de ſujets. Ils commenceront, ſelon leur coutume, par établir une autre queſtion à leur fantaiſie ; ils me la feront réſoudre comme il leur conviendra. Pour m'attaquer plus commodément, ils me feront raiſonner, non à ma maniere, mais à la leur ; ils détourneront habilement les yeux du lecteur de l'objet eſſentiel, pour les fixer à droite & à gauche. Ils combattront un fantôme, & prétendront m'avoir vaincu : mais j'aurai fait ce que je dois faire, & je commence.

» La ſcience n'eſt bonne à rien, & ne fait
» jamais que du mal, car elle eſt mauvaiſe
» par ſa nature. Elle n'eſt pas plus inſépa-
» rable du vice que l'ignorance de la vertu.
» Tous les peuples lettrés ont toujours été

» corrompus; tous les peuples ignorants ont » été vertueux: en un mot, il n'y a de vices » que parmi les ſavants, ni d'homme ver- » tueux que celui qui ne ſait rien. Il y a » donc un moyen pour nous de redevenir » honnêtes gens : c'eſt de nous hâter de » proſcrire la ſcience & les ſavants, de brû- » ler nos bibliotheques, fermer nos acadé- » mies, nos colléges, nos univerſités, & » de nous replonger dans toute la barbarie » des premiers ſiecles. «

Voilà ce que mes adverſaires ont très-bien réfuté : auſſi jamais n'ai-je dit ni penſé un ſeul mot de tout cela, & l'on ne ſauroit rien imaginer de plus oppoſé à mon ſyſtême que cette abſurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit, & qu'on n'a point réfuté.

Il s'agiſſoit de ſavoir ſi le rétabliſſement des ſciences & des arts, a contribué à épurer nos mœurs.

En montrant, comme je l'ai fait, que nos mœurs ne ſe ſont point épurées,* la queſtion étoit à peu près réſolue.

* Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient corrompues, je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos ayeux fuſſent bonnes, mais ſeulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille ſources de corruption ; & quoique les ſciences ſoient peut-être la plus abondante & la plus rapide, il s'en faut bien que ce ſoit la ſeule. La ruine de l'Empire Romain ; les invaſions d'une multitude de Barbares, ont

Mais elle en renfermoit implicitement une autre plus générale & plus importante sur l'influence que la culture des sciences doit avoir en toute occasion sur les mœurs des peuples. C'est celle-ci, dont la premiere n'est qu'une conséquence, que je me proposai d'examiner avec soin.

fait un mêlange de tous les peuples, qui a dû nécessairement détruire les mœurs & les coutumes de chacun d'eux. Les croisades, le commerce, la découverte des Indes, la navigation, les voyages de long cours, & d'autres causes encore que je ne veux pas dire, ont entretenu & augmenté le désordre. Tout ce qui facilite la communication entre les diverses nations, porte aux unes, non les vertus des autres, mais leurs crimes, & altére chez toutes les mœurs qui sont propres à leur climat & à la constitution de leur gouvernement. Les sciences n'ont donc pas fait tout le mal; elles y ont seulement leur bonne part, & celui sur-tout qui leur appartient en propre, c'est d'avoir donné à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua pour la premiere fois la comédie du *Méchant*, je me souviens qu'on ne trouvoit pas que le rolle principal répondît au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire; il étoit, disoit-on, comme tout le monde. Ce scélérat abominable, dont le caractere si bien exposé auroit dû faire frémir sur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui ressembler, parut un caractere tout-à-fait manqué; & ses noirceurs passerent pour des gentillesses, parce que tel, qui se croyoit un fort honnête homme, s'y reconnoissoit trait pour trait.

Je commençai par les faits, & je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde, à mesure que le goût de l'étude & des lettres s'est étendu parmi eux.

Ce n'étoit pas assez; car sans pouvoir nier que ces choses eussent toujours marché ensemble, on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre; je m'appliquai donc à montrer cette liaison nécessaire. Je fis voir que la source de nos erreurs sur ce point vient de ce que nous confondons nos vaines & trompeuses connoissances avec la souveraine Intelligence qui voit d'un coup d'œil la vérité de toutes choses. La science prise d'une maniere abstraite, mérite toute notre admiration. La folle science des hommes n'est digne que de risée & de mépris.

Le goût des lettres annonce toujours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accélere très-promptement. Car ce goût ne peut naître ainsi dans toute une nation que de deux mauvaises sources, que l'étude entretient & grossit à son tour, savoir l'oisiveté & le désir de se distinguer. Dans un état bien constitué, chaque citoyen a ses devoirs à remplir; & ces soins importants lui sont trop chers pour lui laisser le loisir de vaquer à de frivoles spéculations. Dans un état bien constitué, tous les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus savant, ni même comme le plus habile, mais tout au plus comme le meilleur; encore cette derniere dis-

tinction eſt-elle ſouvent dangereuſe; car elle fait des fourbes & des hypocrites.

Le goût des lettres qui naît du déſir de ſe diſtinguer, produit néceſſairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font n'eſt utile; c'eſt de rendre à la fin ceux qui s'y livrent, très-peu ſcrupuleux ſur les moyens de réuſſir. Les premiers philoſophes ſe firent une grande réputation en enſeignant aux hommes la pratique de leurs devoirs & les principes de la vertu. Mais bientôt, ces préceptes étant devenus communs, il fallut ſe diſtinguer en frayant des routes contraires. Telle eſt l'originedes ſyſtêmes abſurdes des Leucippe, des Diogène, des Pyrrhon, des Protagore, des Lucrèce. Les Hobbe, les Mandeville & mille autres ont affecté de ſe diſtinguer de même parmi nous; & leur dangereuſe doctrine a tellement fructifié, que, quoiqu'il nous reſte de vrais philoſophes ardents à rapeller dans nos cœurs les loix de l'humanité & de la vertu, on eſt épouventé de voir juſqu'à quel point notre ſiecle raiſonneur a pouſſé dans ſes maximes le mépris des devoirs de l'homme & du citoyen.

Le goût des lettres, de la philoſophie & des beaux arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talents ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne ſe ſoucie d'être un homme de bien. De-là naît encore cette autre

inconséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talents naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Les premiers & presque les uniques soins qu'on donne à notre éducation, sont les fruits & les semences de ces ridicules préjugés. C'est pour nous enseigner les lettres, qu'on tourmente notre misérable jeunesse. Nous savons toutes les régles de la grammaire, avant que d'avoir oui parler des devoirs de l'homme : nous savons tout ce qui s'est fait jusqu'à présent, avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire ; & pourvu qu'on exerce notre babil, personne ne se soucie que nous sachions agir ni penser. En un mot, il n'est prescrit d'être savant que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien ; & nos enfants sont précisément élevés comme les anciens athletes des jeux publics, qui destinant leurs membres robustes à un exercice inutile & superflu, se gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des lettres, de la philosophie & des beaux arts amollit les corps & les ames. Le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, & l'ame garde difficilement sa vigueur, quand le corps a perdu la sienne. L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage ; & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous : c'est ainsi qu'on devient lâche & pusillanime, incapa-

ble de résister également à la peine & aux passions. Chacun sait combien les habitants des villes sont peu propres à soutenir les travaux de la guerre, & l'on n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure. * Or rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.

Tant de réflexions sur la foiblesse de notre nature, ne servent souvent qu'à nous détourner des entreprises généreuses. A force de méditer sur les miseres de l'humanité, notre imagination nous accable de leur poids, & trop de prévoyance nous ôte le courage, en nous ôtant la sécurité. C'est bien en vain que nous prétendons nous munir contre les accidents imprévus, » si la science, essayant » de nous armer de nouvelles défenses con» tre les inconvénients naturels, nous a plus » imprimé en la fantaisie leur grandeur & » poids, qu'elle n'a ses raisons & vaines » subtilités à nous en couvrir. «

Le goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime & de bienveillance, qui attachent les hommes à la société; & c'est

* Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La République de Genes, cherchant à subjuguer plus aisément les Corses, n'a pas éprouvé de moyen plus sûr que d'établir chez eux une Académie. Il ne me seroit pas difficile d'allonger cette note; mais ce seroit faire tort à l'intelligence des seuls lecteurs dont je me soucie.

peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientot insipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'humanité, à force d'observer les hommes, le philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur; & il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables : son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil; son amour propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'univers. La famille, la patrie, deviennent pour lui des mots vuides de sens: il n'est ni parent, ni citoyen, ni homme; il est philosophe.

En même temps que la culture des sciences retire en quelque sorte de la presse le cœur du philosophe, elle y engage en un autre sens celui de l'homme de lettres, & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talents agréables, veut plaire, être admiré; & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudissements publics appartiennent à lui seul: je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faisoit encore plus pour en priver ses concurrents. De-là naissent, d'un côté, les rafinements du goût & de la politesse, vile & basse flatterie, soins séducteurs, insidieux, puériles, qui, à la longue, rappetissent l'ame, & corrompent le cœur; & de l'autre, les jalousies, les rivalités, les haines d'artistes si renom-

mées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahifon, & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le philofophe méprife les hommes, l'artifte s'en fait bientôt méprifer, & tous deux concourent enfin à les rendre méprifables.

Il y a plus; & de toutes les vérités que j'ai propofées à la confidération des fages, voici la plus étonnante & la plus cruelle. Nos écrivains regardent tous comme le chef-d'œuvre de la politique de notre fiecle, les fciences, les arts, le luxe, le commerce, les loix & les autres liens, qui, refferrant entre les hommes les nœuds de la fociété, * par l'intérêt perfonnel, les mettent tous dans une dépendance mutuelle, leur donnent des befoins réciproques, & des intérêts communs, & obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres, pour pouvoir faire le fien. Ces idées font belles, fans doute, & préfentées fous un jour favorable: mais en les examinant avec attention & fans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles femblent préfenter d'abord.

* Je me plains de ce que la philofophie relâche les liens de la fociété, qui font formés par l'eftime & la bienveillance mutuelle; & je me plains de ce que les fciences, les arts & tous les autres objets de commerce refferrent les liens de la fociété par l'intérêt perfonnel. C'eft qu'en effet on ne peut refferrer un de ces liens, que l'autre ne fe relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.

C'eſt donc une choſe bien merveilleuſe que d'avoir mis les hommes dans l'impoſſibilité de vivre entr'eux, ſans ſe prévenir, ſe ſupplanter, ſe tromper, ſe trahir, ſe détruire mutuellement ! Il faut déſormais ſe garder de nous laiſſer jamais voir tels que nous ſommes : car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur ſont oppoſés ; & il n'y a d'autres moyens pour réuſſir, que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la ſource funeſte des violences, des trahiſons, des perfidies, & de toutes les horreurs qu'exige néceſſairement un état de choſes, où chacun, feignant de travailler à la fortune ou à la réputation des autres, ne cherche qu'à élever la ſienne au-deſſus d'eux, & à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela ? Beaucoup de babil, des riches & des raiſonneurs, c'eſt-à-dire des ennemis de la vertu & du ſens commun. En revanche, nous avons perdu l'innocence & les mœurs. La foule rampe dans la miſere ; tous ſont les eſclaves du vice. Les crimes non commis ſont déjà dans le fond des cœurs, & il ne manque à leur exécution que l'aſſurance de l'impunité.

Etrange & funeſte conſtitution, où les richeſſes accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, & où il eſt impoſſible à celui qui n'a rien, d'acquérir quelque choſe ; où l'homme de bien n'a nul moyen de ſortir de la miſere, où les plus frippons ſont les plus honorés, &

où il faut néceſſairement renoncer à la vertu pour devenir honnête homme. Je ſais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela ; mais ils le diſoient en déclamant, & moi, je le dis ſur des raiſons : ils ont apperçu le mal, & moi j'en découvre les cauſes, & je fais voir ſur-tout une choſe très-conſolante & très-utile, en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme, qu'à l'homme mal gouverné. *

* Je remarque qu'il regne actuellement dans le monde une multitude de petites maximes, qui ſéduiſent les ſimples par un faux air de philoſophie, & qui, outre cela, ſont très-commodes pour terminer les diſputes d'un ton important & déciſif, ſans avoir beſoin d'examiner la queſtion. Telle eſt celle-ci : » Les hommes ont par-tout les mê» mes paſſions ; par-tout l'amour-propre & l'inté» rêt les conduiſent ; donc ils ſont par-tout les » mêmes. « Quand les géometres ont fait une ſuppoſition, qui, de raiſonnement en raiſonnement, les conduit à une abſurdité, ils reviennent ſur leurs pas, & démontrent ainſi la ſuppoſition fauſſe. La même méthode appliquée à la maxime en queſtion, en montreroit aiſément l'abſurdité : mais raiſonnons autrement. Un Sauvage eſt un homme, & un Européen eſt un homme. Le demi philoſophe conclut auſſi-tôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre ; mais le philoſophe dit : En Europe, le gouvernement, les loix, les coutumes, l'intérêt, tout met les particuliers dans la néceſſité de ſe tromper mutuellement & ſans ceſſe ; tout leur fait un devoir du vice ; il faut qu'ils ſoient méchants pour être ſa-

Telles ſont les vérités que j'ai développées, & que j'ai tâché de prouver dans les divers écrits que j'ai publiés ſur cette matiere. Voici maintenant les concluſions que j'en ai tirées.

La ſcience n'eſt point faite pour l'homme

ges ; car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des frippons aux dépens du ſien. Parmi les Sauvages l'intérêt perſonnel parle auſſi fortement que parmi nous, mais il ne dit pas les mêmes choſes : l'amour de la ſociété, & le ſoin de leur commune défenſe, ſont les ſeuls liens qui les uniſſent : ce mot de *propriété*, qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens, n'a preſque aucun ſens parmi eux : ils n'ont entr'eux nulle diſcuſſion, qui les diviſe ; rien ne les porte à ſe tromper l'un l'autre ; l'eſtime publique eſt le ſeul bien auquel chacun aſpire, & qu'ils méritent tous. Il eſt très-poſſible qu'un Sauvage faſſe une mauvaiſe action, mais il n'eſt pas poſſible qu'il prenne l'habitude de mal faire ; car cela ne lui ſeroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très-juſte eſtimation des mœurs des hommes ſur la multitude des affaires qu'ils ont entr'eux : plus ils commercent enſemble, plus ils admirent leurs talents & leur induſtrie ; plus ils ſe fripponnent décemment & adroitement, & plus ils ſont dignes de mépris. Je le dis à regret ; l'homme de bien eſt celui qui n'a beſoin de tromper perſonne, & le Sauvage eſt cet homme-là :

Illum non populi faſces, non purpura regum
Flexit, & infidos agitans diſcordia fratres ;
Non res Romanæ, perituraque regna. Neque ille
Aut doluit miſerans inopem, aut invidit habenti.

en général. Il s'égare ſans ceſſe dans ſa recherche ; & s'il l'obtient quelquefois, ce n'eſt preſque jamais qu'à ſon préjudice. Il eſt né pour agir & penſer, & non pour réfléchir. La réflexion ne ſert qu'à le rendre malheureux, ſans le rendre meilleur ni plus ſage : elle lui fait regretter les biens paſſés, & l'empêche de jouir du préſent : elle lui préſente l'avenir heureux pour le ſéduire par l'imagination, & le tourmenter par les déſirs ; & l'avenir malheureux, pour le lui faire ſentir d'avance. L'étude corrompt ſes mœurs, altére ſa ſanté, détruit ſon tempérament, & gâte ſouvent ſa raiſon : ſi elle lui apprenoit quelque choſe, je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies ſublimes qui ſavent pénétrer à travers des voiles dont la vérité s'enveloppe, quelques ames privilégiées, capables de réſiſter à la bêtiſe de la vanité, à la baſſe jalouſie & aux autres paſſions qu'engendre le goût de lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités, eſt la lumiere & l'honneur du genre humain ; c'eſt à eux ſeuls qu'il convient, pour le bien de tous, de s'exercer à l'étude ; & cette exception même confirme la regle : car ſi tous les hommes étoient des Socrate, la ſcience alors ne leur ſeroit pas nuiſible ; mais ils n'auroient aucun beſoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs, & qui par conſéquent reſpecte ſes loix, & ne veut

point rafiner ſur les anciens uſages, doit ſe garantir avec ſoin des ſciences, & ſur-tout des ſavants, dont les maximes ſententieuſes & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriſer ſes uſages & ſes loix ; ce qu'une nation ne peut jamais faire ſans ſe corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs : car les coutumes ſont la morale du peuple ; & dès qu'il ceſſe de les reſpecter, il n'a plus de regle que ſes paſſions, ni de frein que les loix, qui peuvent quelquefois contenir les méchants, mais jamais les rendre bons. D'ailleurs, quand la philoſophie a une fois appris au peuple à mépriſer ſes coutumes, il trouve bientôt le ſecret d'éluder ſes loix. Je dis donc qu'il en eſt des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme ; c'eſt un tréſor qu'il faut conſerver, mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu. *

* Je trouve dans l'hiſtoire un exemple unique, mais frappant, qui ſemble contredire cette maxime ; c'eſt celui de la fondation de Rome, faite par une troupe de bandits, dont les deſcendants devinrent, en peu de générations, le plus vertueux peuple qui ait jamais exiſté. Je ne ſerois pas en peine d'expliquer ce fait, ſi c'en étoit ici le lieu ; mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étoient moins des hommes, dont les mœurs fuſſent corrompues, que des hommes dont les mœurs n'étoient point formées : ils ne mépriſoient pas la vertu, mais ils ne la con-

Mais quand un peuple eſt une fois corrompu à un certain point, ſoit que les ſciences y aient contribué, ou non, faut-il les bannir ou l'en préſerver, pour le rendre meilleur, ou pour l'empêcher de devenir pire? C'eſt une autre queſtion dans laquelle je me ſuis poſitivement déclaré pour la négative. Car premierement, puiſqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le ſont plus, mais de conſerver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En ſecond lieu, les mêmes cauſes, qui ont corrompu les peuples, ſervent quelquefois à prévenir une plus grande corruption; c'eſt ainſi que celui, qui s'eſt gâté le tempérament par un uſage indiſcret de la médecine, eſt forcé de recourir encore aux médecins pour ſe conſerver en vie; & c'eſt ainſi que les arts & les ſciences, après avoir fait éclorre les vices, ſont néceſſaires pour les empêcher de ſe tourner en crimes; ils les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poiſon de s'exhaler

noiſſoient pas encore; car ces mots *vertus & vices*, ſont des notions collectives qui ne naiſſent que de la fréquentation des hommes. Au ſurplus, on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des ſciences: car des deux premiers Rois de Rome, qui donnerent une forme à la République, & inſtituerent ſes coutumes & ſes mœurs, l'un ne s'occupoit que de guerre, l'autre que des rites ſacrés; les deux choſes du monde les plus éloignées de la philoſophie.

s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu, mais elles en laissent le simulacre public, * qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & les bienséances ; à la crainte de paroître méchant, elles substituent celle de paroître ridicule.

Mon avis est donc, & je l'ai déjà dit plus d'une fois, de laisser subsister, & même d'entretenir avec soin les académies, les colleges, les universités, les bibliotheques, les spectacles, & tous les autres amusements qui peuvent faire quelque diversion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses. Car dans une contrée où il ne seroit plus question d'honnêtes gens, ni de bonnes mœurs, il vaudroit encore mieux vivre avec des frippons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où est la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès ? Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire, il

* Ce simulacre est une certaine douceur de mœurs qui supplée quelquefois à leur pureté, une certaine apparence d'ordre, qui prévient l'horrible confusion : une certaine admiration des belles choses, qui empêche les bonnes de tomber tout-à-fait dans l'oubli. C'est le vice qui prend le masque de la vertu, non comme l'hypocrisie, pour tromper & trahir ; mais pour s'ôter, sous cette aimable & sacrée effigie, l'horreur qu'il a de lui-même, quand il se voit à découvert.

faut ſeulement les diſtraire de faire le mal ; il faut les occuper à des niaiſeries pour les détourner des mauvaiſes actions ; il faut les amuſer au lieu de les prêcher. Si mes écrits ont édifié le petit nombre des bons, je leur ai fait tout le bien qui dépendoit de moi, & c'eſt peut-être les ſervir utilement encore que d'offrir aux autres des objets de diſtraction qui les empêchent de ſonger à eux. Je m'eſtimerois trop heureux d'avoir tous les jours une piece à faire ſiffler, ſi je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais deſſeins d'un ſeul des ſpectateurs, & ſauver l'honneur de la fille ou de la femme de ſon ami, le ſecret de ſon confident, ou la fortune de ſon créancier. Lorſqu'il n'y a plus de mœurs, il ne faut ſonger qu'à la police ; & l'on ſait aſſez que la muſique & les ſpectacles en ſont un des plus importants objets.

S'il reſte quelque difficulté à ma juſtification, j'oſe le dire hardiment, ce n'eſt vis-à-vis ni du public ni de mes adverſaires, c'eſt vis-à-vis de moi ſeul : car ce n'eſt qu'en m'obſervant moi-même, que je puis juger ſi je dois me compter dans le petit nombre, & ſi mon ame eſt en état de ſoutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai ſenti plus d'une fois le danger ; plus d'une fois je les ai abandonnés dans le deſſein de ne les plus reprendre ; & renonçant à leur charme ſéducteur, j'ai ſacrifié à la paix de mon cœur les ſeuls plaiſirs qui pouvoient encore le flat-

rer. Si dans les langueurs qui m'accablent, si sur la fin d'une carriere pénible & douloureuse, j'ai osé les reprendre encore quelques moments pour charmer mes maux, je crois au moins n'y avoir mis ni assez d'intérêt ni assez de prétention, pour mériter à cet égard les justes reproches que j'ai faits aux gens de lettres.

Il me falloit une preuve pour achever la connoissance de moi-même, & je l'ai faite sans balancer. Après avoir reconnu la situation de mon ame dans les succès littéraires, il me restoit à l'examiner dans les revers. Je sais maintenant qu'en penser, & je puis mettre le public au pire. Ma piece a eu le sort qu'elle méritoit, & que j'avois prévu; mais à l'ennui près qu'elle m'a causé, je suis sorti de la représentation bien plus content de moi & à plus juste titre, que si elle eût réussi.

Je conseille donc à ceux qui sont si ardents à chercher des reproches à me faire, de vouloir mieux étudier mes principes, & mieux observer ma conduite, avant que de m'y taxer de contradiction & d'inconséquence. S'ils s'appercevoient jamais que je commence à briguer les suffrages du public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chansons, ou que je rougisse d'avoir écrit de mauvaises comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrents, ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon siecle, pour tâcher de m'élever à leur niveau,

en les rabaiſſant au mien, ou que j'aſpire à des places d'académie, ou que j'aille faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encenſe la ſottiſe des grands, ou que, ceſſant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tienne à ignominie le métier que je me ſuis choiſi, & faſſe des pas vers la fortune : s'ils remarquent, en un mot, que l'amour de la réputation me faſſe oublier celui de la vertu, je les prie de m'en avertir, & même publiquement, & je leur promets de jetter à l'inſtant au feu mes écrits & mes livres, & de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

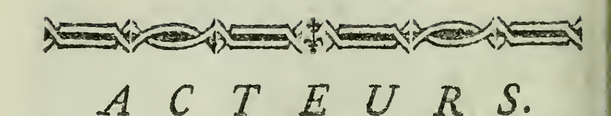
En attendant, j'écrirai des livres, je ferai des vers & de la muſique, ſi j'en ai le talent, le temps, la force & la volonté : je continuerai à dire très-franchement tout le mal que je penſe des lettres, & de ceux qui les cultivent,* & croirai n'en valoir pas moins pour cela. Il eſt vrai qu'on pourroit dire quelque

* J'admire combien la plupart des gens de lettres ont pris le change dans cette affaire-ci. Quand ils ont vu les ſciences & les arts attaqués, ils ont cru qu'on en vouloit perſonnellement à eux, tandis que, ſans ſe contredire eux-mêmes, ils pourroient tous penſer comme moi, que, quoique ces choſes aient fait beaucoup de mal à la ſociété, il eſt très-eſſentiel de s'en ſervir aujourd'hui comme d'une médecine au mal qu'elles ont cauſé, ou comme de ces animaux malfaiſants qu'il faut écraſer ſur la morſure. En un mot, il n'y a pas un homme de lettres, qui, s'il peut ſoutenir dans ſa conduite l'article précédent, ne puiſſe dire en ſa faveur ce que je dis en la mienne ;

jour: cet ennemi si déclaré des sciences & des arts, fit pourtant & publia des pieces de théâtre; & ce discours sera, je l'avoue, une satyre très-amere, non de moi, mais de mon siecle.

& cette maniere de raisonner me paroît leur convenir d'autant mieux, qu'entre nous, ils se soucient fort peu des sciences, pourvu qu'elles continuent de mettre les savants en honneur. C'est comme les prêtres du paganisme, qui ne tenoient à la religion qu'autant qu'elle les faisoit respecter.





ACTEURS.

LISIMON,

VALERE, LUCINDE, } Enfants de Lisimon.

ANGELIQUE, LEANDRE, } Frere & sœur pupilles de Lisimon.

MARTON, Suivante.

FRONTIN, Valet de Valere.

La Scene est dans l'appartement de Valere.



L'AMANT DE LUI-MÊME, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.



E viens de voir mon frere ſe promener dans le jardin, hâtons-nous, avant ſon retour, de placer ſon portrait ſur ſa toilette.

MARTON.

Le voilà, Mademoiſelle, changé dans ſes ajuſtements de maniere à le rendre mépriſable. Quoiqu'il ſoit le plus joli homme du monde, il brille ici en femme encore avec de nouvelles graces.

LUCINDE.

Valere eſt, par ſa délicateſſe & par l'af-

fectation de ſa parure, une eſpece de femme cachée ſous des habits d'homme, & ce portrait ainſi traveſti, ſemble moins le déguiſer que le rendre à ſon état naturel.

MARTON.

Eh bien, où eſt le mal? puiſque les femmes aujourd'hui cherchent à ſe rapprocher des hommes, n'eſt-il pas convenable que ceux-ci faſſent la moitié du chemin, & qu'ils tâchent de gagner en agréments autant qu'elles en ſolidité? Grace à la mode, tout s'en mettra plus aiſément de niveau.

LUCINDE.

Je ne puis me faire à des modes auſſi ridicules. Peut-être notre ſexe aura-t-il le bonheur de n'en plaire pas moins, quoiqu'il devienne plus eſtimable. Mais pour les hommes, je plains leur aveuglement. Que prétend cette jeuneſſe étourdie en uſurpant tous nos droits? Eſperent-ils de mieux plaire aux femmes, en s'efforçant de leur reſſembler?

MARTON.

Pour celui-là, ils auroient tort, & elles ſe haïſſent trop mutuellement pour aimer ce qui leur reſſemble. Mais revenons au portrait. Ne craignez-vous point que cette petite raillerie ne fâche Monſieur le Chevalier?

LUCINDE.

Non, Marton; mon frere eſt naturellement bon: il eſt même raiſonnable, à ſon défaut près. Il ſentira qu'en lui faiſant, par

ce portrait, un reproche muet & badin, je n'ai ſongé qu'à le guérir d'un travers qui choque jusqu'à cette tendre Angélique, cette aimable pupille de mon pere, que Valere épouſe aujourd'hui. C'eſt lui rendre ſervice, que de corriger les défauts de ſon amant, & tu ſais combien j'ai beſoin des ſoins de cette chere amie, pour me délivrer de Léandre ſon frere, que mon pere veut auſſi me faire épouſer.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte, que vous vîtes l'été dernier à Paſſy, vous tient toujours au cœur?

LUCINDE.

Je ne m'en défends point: je compte même ſur la parole qu'il m'a donnée de reparoître bientôt, & ſur la promeſſe que m'a faite Angélique d'engager ſon frere à renoncer à moi.

MARTON.

Bon, renoncer! Songez que vos yeux auront plus de force pour ſerrer cet engagement, qu'Angélique n'en ſauroit avoir pour le rompre.

LUCINDE.

Sans diſputer ſur tes flatteries, je te dirai que, comme Léandre ne m'a jamais vue, il ſera aiſé à ſa ſœur de le prévenir, & de lui faire entendre que, ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur eſt engagé ailleurs, il ne ſauroit mieux

faire que de s'en dégager par un refus honnête.

MARTON,

Un refus honnête! ah! Mademoiselle, refuser une femme faite comme vous, avec quarante mille écus, c'est une honnêteté dont jamais Léandre ne sera capable. *A part.* Si elle savoit que Léandre & Cléonte ne sont que la même personne, un tel refus changeroit bien d'épithete.

LUCINDE.

Ah! Marton, j'entends du bruit ; cachons vîte ce portrait. C'est sans doute mon frere qui revient, & en nous amusant à jaser, nous nous sommes ôté le loisir d'exécuter notre projet.

MARTON.

Non, c'est Angélique.

SCENE II.

ANGELIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGELIQUE.

MA chere Lucinde, vous savez avec quelle répugnance je me prêtai à votre projet, quand vous fites changer la parure du portrait de Valere en des ajustements de femme. A présent que je vous vois prête à l'exécuter, je tremble que le déplaisir de se voir jouer, ne l'indispose contre nous. Renon-

çons, je vous prie, à ce frivole badinage. Je ſens que je ne puis trouver de goût à m'égayer au riſque du repos de mon cœur.

LUCINDE.

Que vous êtes timide! Valere vous aime trop pour prendre en mauvaiſe part tout ce qui lui viendra de la vôtre, tant que vous ne ſerez que ſa maîtreſſe. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carriere à vos fantaiſies, & que le tour des ſiennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs il eſt queſtion de le guérir d'une foibleſſe qui l'expoſe à la raillerie, & voilà proprement l'ouvrage d'une maîtreſſe. Nous pouvons corriger les défauts d'un amant: mais hélas! il faut ſupporter ceux d'un mari.

ANGELIQUE.

Que lui trouvez-vous après tout de ſi ridicule? Puiſqu'il eſt aimable, a-t-il ſi grand tort de s'aimer? & ne lui en donnons-nous pas l'exemple? Il cherche à plaire. Ah! ſi c'eſt un défaut, quelle vertu plus charmante un homme pourroit-il apporter dans la ſociété?

MARTON.

Sur-tout dans la ſociété des femmes.

ANGELIQUE.

Enfin, Lucinde, ſi vous m'en croyez, nous ſupprimerons, & le portrait & cet air de raillerie, qui peut auſſi bien paſſer pour une inſulte que pour une correction.

LUCINDE.

Oh! non. Je ne perds pas ainſi les frais

de mon induſtrie. Mais je veux courir ſeule les riſques du ſuccès, & rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

MARTON.

Belle diſtinction !

LUCINDE.

Je me réjouis de voir la contenance de Valere. De quelque maniere qu'il prenne la choſe, cela ſera toujours une ſcene aſſez plaiſante.

MARTON.

J'entends. Le prétexte eſt de corriger Valere ; mais le vrai motif eſt de rire à ſes dépens. Voilà le génie & le bonheur des femmes. Elles corrigent ſouvent les ridicules en ne ſongeant qu'à s'en amuſer.

ANGELIQUE.

Enfin, vous le voulez : mais je vous avertis que vous me répondrez de l'événement.

LUCINDE.

Soit.

ANGELIQUE.

Depuis que nous ſommes enſemble, vous m'avez fait cent pieces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-ci me cauſe la moindre tracaſſerie avec Valere, prenez garde à vous.

LUCINDE.

Oui, oui.

ANGELIQUE.

Songez un peu à Léandre.

LUCINDE.

Ah ! ma chere Angélique......

Oh! ſi vous me brouillez avec votre frere, je vous jure que vous épouſerez le mien. *Bas.* Marton, vous m'avez promis le ſecret.

MARTON.

Bas. Ne craignez rien.

LUCINDE.

Enfin je ....

MARTON.

J'entends la voix du Chevalier. Prenez au plutôt votre parti, à moins que vous ne vouliez lui donner un cercle de filles à ſa toilette.

LUCINDE.

Il faut bien éviter qu'il nous apperçoive. *Elle met le portrait ſur la toilette.* Voilà le piege tendu.

MARTON.

Je veux un peu gúetter mon homme, pour voir .....

LUCINDE.

Paix. Sauvons-nous.

ANGELIQUE.

Que j'ai de mauvais preſſentimens de tout ceci !



SCENE III.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

SANGARIDE, ce jour eſt un grand jour pour vous.

FRONTIN.

Sangaride, c'eſt-à-dire Angélique. Oui, c'eſt un grand jour que celui de la noce, & qui même allonge diablement tous ceux qui le ſuivent.

VALERE.

Que je vais goûter de plaiſir à rendre Angélique heureuſe!

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veuve?

VALERE.

Mauvais plaiſant. . . . Tu ſais à quel point je l'aime. Dis-moi, que connois-tu qui puiſſe manquer à ſa félicité? Avec beaucoup d'amour, quelque peu d'eſprit, & une figure.... comme tu vois, on peut, je penſe, ſe tenir toujours aſſez ſûr de plaire.

FRONTIN.

La choſe eſt indubitable, & vous en avez fait ſur vous-même la premiere expérience.

VALERE.

Ce que je plains en tout cela, c'eſt je ne ſais combien de petites perſonnes que mon mariage fera ſécher de regret, & qui vont ne ſavoir plus que faire de leur cœur.

FRONTIN.

Oh ! que ſi. Celles qui vous ont aimé, par exemple, s'occuperont à bien déteſter votre chere moitié. Les autres... Mais où diable les prendre ces autres-là ?

VALERE.

La matinée s'avance ; il eſt temps de m'habiller pour aller voir Angélique. Allons. *Il ſe met à ſa toilette.* Comment me trouves-tu ce matin : je n'ai point de feu dans les yeux ; j'ai le teint battu ; il me ſemble que je ne ſuis point à l'ordinaire.

FRONTIN,

A l'ordinaire ! Non, vous êtes ſeulement à votre ordinaire.

VALERE.

C'eſt une fort méchante habitude que l'uſage du rouge ; à la fin je ne pourrai m'en paſſer, & je ſerai du dernier mal ſans cela. Où eſt donc ma boëte à mouches ? Mais que vois-je là ? un portrait !... Ah ! Frontin ; le charmant objet !... Où as-tu pris ce portrait ?

FRONTIN.

Moi ! je veux être pendu ſi je ſais de quoi vous me parlez.

VALERE.

Quoi ! ce n'eſt pas toi qui as mis ce portrait ſur ma toilette ?

FRONTIN.

Non, que je meure.

VALERE.

Qui feroit-ce donc ?

FRONTIN.

Ma foi, je n'en fais rien. Ce ne peut être que le diable ou vous.

VALERE.

A d'autres. On t'a payé pour te taire ..... Sais-tu bien que la comparaifon de cet objet nuit à Angélique ? .... Voilà d'honneur la plus jolie figure que j'aie vue de ma vie. Quels yeux, Frontin !.... Je crois qu'ils reffemblent aux miens.

FRONTIN.

C'eft tout dire.

VALERE.

Je lui trouve beaucoup de mon air ...... Elle eft ma foi charmante ..... Ah ! fi l'efprit foutient tout cela .... Mais fon goût me répond de fon efprit. La friponne eft connoiffeufe en mérite.

FRONTIN.

Que diable ! Voyons donc toutes ces merveilles.

VALERE.

Tiens, tiens. Penfes-tu me duper avec ton air niais ? Me crois-tu novice en aventures ?

FRONTIN.

Ne me trompai-je point ? C'eft lui ..... c'eft lui-même. Comme le voilà paré ! Que de fleurs ! Que de pompons ! C'eft fans dou-

te quelque tour de Lucinde : Marton y sera tout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiscrétions précédentes m'ont coûté trop cher.

VALERE.

Hé bien ! Monsieur Frontin reconnoîtroit-il l'original de cette peinture ?

FRONTIN.

Pouh ! si je le connois ! Quelques centaines de coups de pied au cul, & autant de soufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail, ont bien cimenté la connoissance.

VALERE.

Une fille, des coups de pied ! Cela est un peu gaillard.

FRONTIN.

Ce sont de petites impatiences domestiques qui la prennent à propos de rien.

VALERE.

Comment ! l'aurois-tu servie ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur ; & j'ai même l'honneur d'être toujours son très-humble serviteur.

VALERE.

Il seroit assez plaisant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connoissance ! .... Parle-moi sincérement. L'original est-il aussi aimable que le portrait ?

FRONTIN.

Comment, aimable ! savez-vous, Monsieur, que si quelqu'un pouvoit approcher de vos perfections, je ne trouverois qu'elle seule à vous comparer.

VALERE *considérant le portrait.*

Mon cœur n'y résiste pas .... Frontin, dis-moi le nom de cette belle.

FRONTIN *à part.*

Ah! ma foi, me voilà pris sans verd.

VALERE.

Comment s'appelle-t-elle? Parle donc.

FRONTIN.

Elle s'appelle .... elle s'appelle .... elle ne s'appelle point. C'est une fille anonyme, comme tant d'autres.

VALERE.

Dans quels tristes soupçons me jette ce coquin! Se pourroit-il que des traits aussi charmants ne fussent que ceux d'une grisette?

FRONTIN.

Pourquoi non? La beauté se plaît à parer des visages qui ne tirent leur fierté que d'elle.

VALERE.

Quoi! c'est....

FRONTIN.

Une petite personne bien coquette, bien minaudiere, bien vaine, sans grand sujet de l'être : en un mot, un vrai petit-maître femelle.

VALERE.

Voilà comment ces faquins de valets parlent des gens qu'ils ont servis. Il faut voir cependant. Dis-moi où elle demeure?

FRONTIN.

Bon, demeurer? est-ce que cela demeure jamais?

VALERE.

Si tu m'impatientes.... Où loge-t-elle, maraud ?

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, à ne vous point mentir, vous le ſavez tout auſſi bien que moi.

VALERE.

Comment ?

FRONTIN.

Je vous jure que je ne connois pas mieux que vous l'original de ce portrait.

VALERE.

Ce n'eſt pas toi qui l'as placé-là ?

FRONTIN.

Non, la peſte m'étouffe.

VALERE.

Ces idées que tu m'en as données......

FRONTIN.

Ne voyez-vous pas que vous me les fourniſſez vous-même? Eſt-ce qu'il y a quelqu'un dans le monde auſſi ridicule que cela ?

VALERE.

Quoi, je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait ! Le myſtere & la difficulté irritent mon empreſſement. Car, je te l'avoue, j'en ſuis très-réellement épris.

FRONTIN *à part.*

La choſe eſt impayable ! le voilà amoureux de lui-même.

VALERE.

Cependant Angélique, la charmante Angélique.... En vérité, je ne comprends rien à mon cœur, & je veux voir cette nouvelle

maîtresse, avant que de rien déterminer sur mon mariage.

FRONTIN.

Comment, Monsieur ? vous ne..... Ah ! vous vous moquez.

VALERE.

Non, je te dis très-sérieusement que je ne saurois offrir ma main à Angélique, tant que l'incertitude de mes sentiments sera un obstacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'épouser aujourd'hui ; c'est un point résolu.

FRONTIN

Oui, chez vous. Mais Monsieur votre pere, qui a fait aussi ses petites résolutions à part, est l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres. Vous savez que son foible n'est pas la complaisance.

VALERE.

Il faut la trouver à quelque prix que ce soit. Allons, Frontin, courons, cherchons partout.

FRONTIN.

Allons, courons, volons ; faisons l'inventaire & le signalement de toutes les jolies filles de Paris. Peste, le bon petit livre que nous aurions-là ! Livre rare, dont la lecture n'endormiroit pas.

VALERE.

Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

FRONTIN.

Attendez, voici tout-à-propos Monsieur votre pere. Proposons-lui d'être de la partie.

VALERE.

Tais-toi, bourreau. Le malheureux contretemps !

SCENE IV.

LISIMON, VALERE, FRONTIN.

LISIMON, *qui doit toujours avoir le ton brusque.*

Hé bien, mon fils ?

VALERE.

Frontin, un ſiege à Monſieur.

LISIMON.

Je veux reſter debout. Je n'ai que deux mots à te dire.

VALERE.

Je ne ſaurois, Monſieur, vous écouter que vous ne ſoyez aſſis.

LISIMON.

Que diable! il ne me plaît pas, moi. Vous verrez que l'impertinent fera des compliments avec ſon pere.

VALERE.

Le reſpect....

LISIMON.

Oh, le reſpect conſiſte à m'obéir, à ne me point gêner. Mais qu'eſt-ce ? encore en déshabillé ! un jour de noces ! Voilà qui eſt joli ! Angélique n'a donc point encore reçu ta viſite ?

VALERE.

J'achevois de me coëffer, & j'allois m'habiller pour me présenter décemment devant elle.

LISIMON.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des cheveux & mettre un habit? Parbleu, dans ma jeunesse, nous usions mieux du temps, & sans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir, nous savions à plus juste titre avancer nos affaires auprès des belles.

VALERE.

Il semble cependant que, quand on veut être aimé, on ne sauroit prendre trop de soin pour se rendre aimable, & qu'une parure si négligée ne devroit pas annoncer des amants bien occupés du soin de plaire.

LISIMON.

Pure sottise. Un peu de négligence sied quelquefois bien quand on aime. Les femmes nous tenoient plus de compte des empressements que du temps que nous aurions perdu à notre toilette; & sans affecter tant de délicatesse dans la parure, nous en avions davantage dans le cœur. Mais laissons cela-là. J'avois pensé à différer ton mariage jusqu'à l'arrivée de Léandre, afin qu'il eût le plaisir d'y assister, & que j'eusse, moi, celui de faire tes noces & celles de ta sœur en un même jour.

VALERE, *bas.*

Frontin, quel bonheur!

FRONTIN.

Oui, un mariage reculé ; c'eſt toujours autant de gagné ſur le repentir.

LISIMON.

Qu'en dis-tu, Valere ? Il ſemble qu'il ne ſeroit pas ſéant de marier la ſœur ſans attendre le frere, puiſqu'il eſt en chemin.

VALERE.

Je dis, mon pere, qu'on ne peut rien de mieux penſé.

LISIMON.

Ce délai ne te feroit donc pas de peine ?

VALERE.

L'empreſſement de vous obéir ſurmontera toujours toutes mes répugnances.

LISIMON.

C'étoit pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avois pas propoſé.

VALERE.

Votre volonté n'eſt pas moins la regle de mes déſirs, que celle de mes actions. *Bas.* Frontin, quel bon homme de pere !

LISIMON.

Je ſuis charmé de te trouver ſi docile : tu en auras le mérite à bon marché ; car par une lettre que je reçois à l'inſtant, Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

VALERE.

Hé bien, mon pere ?

LISIMON.

Hé bien, mon fils, par ce moyen rien ne ſera dérangé.

VALERE.

Comment, vous voudriez le marier en arrivant ?

FRONTIN.

Marier un homme tout botté !

LISIMON.

Non pas cela ; puisque d'ailleurs, Lucinde & lui ne s'étant jamais vus, il faut bien leur laisser le loisir de faire connoissance : mais il assistera au mariage de sa sœur, & je n'aurai pas la dureté de faire languir un fils aussi complaisant.

VALERE.

Monsieur....

LISIMON.

Ne crains rien ; je connois & j'approuve trop ton empressement, pour te jouer un aussi mauvais tour.

VALERE.

Mon pere......

LISIMON.

Laissons cela, te dis-je : je devine tout ce que tu pourrois me dire.

VALERE.

Non, mon pere ..... j'ai fait .... des réflexions.....

LISIMON.

Des réflexions, toi ? Je n'aurois pas deviné celui-là. Sur quoi donc, s'il vous plaît, roulent vos méditations sublimes ?

VALERE.

Sur les inconvénients du mariage.

FRONTIN.

FRONTIN.

Voilà un texte qui fournit.

LISIMON.

Un ſot peut réfléchir quelquefois ; mais ce n'eſt jamais qu'après la ſottiſe. Je reconnois-là mon fils.

VALERE.

Comment, après la ſottiſe ! Mais je ne ſuis point encore marié.

LISIMON.

Apprenez, Monſieur le philoſophe, qu'il n'y a nulle différence de ma volonté à l'acte. Vous pouviez moraliſer quand je vous propoſai la choſe, & que vous en étiez vous-même ſi empreſſé. J'aurois de bon cœur écouté vos raiſons ; car vous ſavez ſi je ſuis complaiſant.

FRONTIN.

Oh ! oui, Monſieur, nous ſommes là-deſſus en état de vous rendre juſtice.

LISIMON.

Mais aujourd'hui que tout eſt arrêté, vous pouvez ſpéculer à votre aiſe ; ce ſera, s'il vous plaît, ſans préjudice de la noce.

VALERE.

La crainte redouble ma répugnance. Songez, je vous ſupplie, à l'importance de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours.

LISIMON.

Adieu, mon fils, tu ſeras marié ce ſoir, ou... tu m'entends. Comme j'étois la dupe de la déférence du pendard !

SCENE V.

VALERE, FRONTIN.

VALERE.

CIEL! dans quelle peine me jette son inflexibilité!

FRONTIN.

Oui; marié, ou déshérité ; épouser une femme ou la pauvreté ! on balanceroit à moins.

VALERE.

Moi, balancer! Non, mon choix étoit encore incertain, l'opiniâtreté de mon pere l'a déterminé.

FRONTIN.

En faveur d'Angélique?

VALERE.

Tout au contraire.

FRONTIN.

Je vous félicite, Monsieur, d'une résolution aussi héroïque. Vous allez mourir de faim en digne martyr de la liberté. Mais s'il étoit question d'épouser le portrait ? hem! le mariage ne vous paroîtroit plus si affreux?

VALERE.

Non ; mais si mon pere prétendoit m'y forcer, je crois que j'y résisterois avec la même fermeté, & je sens que mon cœur me rameneroit vers Angélique si-tôt qu'on m'en voudroit éloigner.

FRONTIN.

Quelle docilité! Si vous n'héritez pas des biens de Monsieur votre pere, vous hériterez au moins de ses vertus, *regardant le portrait*. Ah!

VALERE.

Qu'as-tu?

FRONTIN.

Depuis notre disgrace, ce portrait me semble avoir pris une physionomie famélique, un certain air allongé.

VALERE.

C'est trop perdre de temps à des impertinences. Nous devrions déjà avoir couru la moitié de Paris. *Il sort.*

FRONTIN.

Au train dont vous allez, vous courrez bientôt les champs. Attendons cependant le dénouement de tout ceci; & pour feindre de mon côté une recherche imaginaire, allons nous cacher dans un cabaret.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

AH! ah! ah! ah! la plaisante scene! qui l'eût jamais prévue? Que vous avez perdu, Mademoiselle, à n'être point ici cachée avec

moi, quand il s'eſt ſi bien épris de ſes propres charmes !

ANGÉLIQUE.

Il s'eſt vu par mes yeux.

MARTON.

Quoi ! vous auriez la foibleſſe de conſerver des ſentiments pour un homme capable d'un pareil travers ?

ANGÉLIQUE.

Il te paroît donc bien coupable ? Qu'a-t-on cependant à lui reprocher que le vice univerſel de ſon âge ? Ne crois pas pourtant qu'inſenſible à l'outrage du Chevalier, je ſouffre qu'il me préfere ainſi le premier viſage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicateſſe : & Valere me ſacrifiera ſes folies dès ce jour ou je ſacrifierai mon amour à ma raiſon.

MARTON.

Je crains bien que l'un ne ſoit auſſi difficile que l'autre.

ANGÉLIQUE.

Voici Lucinde. Mon frere doit arriver aujourd'hui. Prends bien garde qu'elle ne le ſoupçonne point d'être ſon inconnu juſqu'à ce qu'il en ſoit temps.



SCENE VII.

LUCINDE, ANGÉLIQUE, MARTON.

MARTON.

Je gage, Mademoiſelle, que vous ne devineriez jamais quel a été l'effet du portrait. Vous en rirez ſûrement.

LUCINDE.

Eh! Marton, laiſſons-là le portrait; j'ai bien d'autres choſes en tête. Ma chere Angélique, je ſuis déſolée, je ſuis mourante. Voici l'inſtant où j'ai beſoin de tout votre ſecours. Mon pere vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre. Il veut que je me diſpoſe à le recevoir aujourd'hui, & à lui donner la main dans huit jours.

ANGELIQUE.

Que trouvez-vous donc-là de ſi terrible?

MARTON.

Comment, terrible! Vouloir marier une belle perſonne de dix-huit ans avec un homme de vingt-deux, riche & bien fait! En vérité, cela fait peur, & il n'y a point de fille en âge de raiſon, à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fievre.

LUCINDE.

Je ne veux rien vous cacher. J'ai reçu en même-temps une lettre de Cléonte, il ſera inceſſamment à Paris; il va faire agir auprès de

mon pere; il me conjure de différer mon mariage: enfin, il m'aime toujours. Ah! ma chere, serez-vous insensible aux alarmes de mon cœur? & cette amitié que vous m'avez jurée.....

ANGÉLIQUE.

Plus cette amitié m'est chere, & plus je dois souhaiter d'en voir resserrer les nœuds par votre mariage avec mon frere. Cependant, Lucinde, votre repos est le premier de mes désirs, & mes vœux sont encore plus conformes aux vôtres que vous ne pensez.

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeller vos promesses. Faites bien comprendre à Léandre que mon cœur ne sauroit être à lui que......

MARTON.

Mon Dieu! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de ressources, & les femmes tant d'inconstance, que si Léandre se mettoit bien dans la tête de vous plaire, je parie qu'il en viendroit à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton!

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour supplanter votre inconnu, sans vous en laisser même le moindre regret.

LUCINDE.

Allons, continuez.... Chere Angélique, je compte sur vos soins; & dans le trouble qui m'agite, je cours tout tenter auprès de

mon pere, pour différer, s'il eſt poſſible, un hymen que la préoccupation de mon cœur me fait enviſager avec effroi. *Elle ſort.*

ANGÉLIQUE.

Je voudrois l'arrêter. Mais Liſimon n'eſt pas homme à céder aux ſollicitations de ſa fille ; & toutes ſes prieres ne feront qu'affermir ce mariage, qu'elle-même ſouhaite d'autant plus qu'elle paroît le craindre. Si je me plais à jouir pendant quelques inſtants de ſes inquiétudes, c'eſt pour lui en rendre l'événement plus doux. Quelle autre vengeance pourroit être autoriſée par l'amitié ?

MARTON.

Je vais la ſuivre ; & ſans trahir notre ſecret, l'empêcher, s'il ſe peut, de faire quelque folie.

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE.

INSENSÉE que je ſuis! mon eſprit s'occupe à des badineries pendant que j'ai tant d'affaires avec mon cœur. Hélas! peut-être qu'en ce moment Valere confirme ſon infidélité. Peut-être qu'inſtruit de tout & honteux de s'être laiſſé ſurprendre, il offre par dépit ſon cœur à quelqu'autre objet. Car voilà les hommes : ils ne ſe vengent jamais avec plus d'emportement que quand ils ont le plus tort. Mais le voici, bien occupé de ſon portrait.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, VALERE.

VALERE *sans voir Angélique.*

JE cours ſans ſavoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t-il point mes pas?

ANGÉLIQUE *à part.*

Ingrat! il ne les a conduit que trop bien.

VALERE.

Ainſi l'amour a toujours ſes peines. Il faut que je les éprouve à chercher la beauté que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGÉLIQUE *à part.*

Quelle impertinence! Hélas! comment peut-on être ſi fat & ſi aimable tout à la fois?

VALERE.

Il faut attendre Frontin; il aura peut-être mieux réuſſi. En tout cas, Angélique m'adore....

ANGÉLIQUE *à part.*

Ah, traître! tu connois trop mon foible.

VALERE.

Après tout, je ſens toujours que je ne perdrai rien auprès d'elle; le cœur, les appas, tout s'y trouve.

ANGÉLIQUE *à part.*

Il me fera l'honneur de m'agréer pour ſon pis aller.

VALERE.

Que j'éprouve de bizarrerie dans mes ſentiments ! Je renonce à la poſſeſſion d'un objet charmant, & auquel, dans le fond, mon penchant me ramene encore. Je m'expoſe à la diſgrace de mon pere pour m'entêter d'une belle, peut-être indigne de mes ſoupirs, peut-être imaginaire, ſur la ſeule foi d'un portrait tombé des nues & flatté à coup sûr. Quel caprice ! quelle folie ! Mais quoi ! la folie & les caprices ne ſont-ils pas le relief d'un homme aimable ? *regardant le portrait.* Que de graces ! .. Quels traits ! .... Que cela eſt enchanté ! .... Que cela eſt divin ! Ah ! qu'Angélique ne ſe flatte pas de ſoutenir la comparaiſon avec tant de charmes.

ANGÉLIQUE *ſaiſiſſant le portrait.*

Je n'ai garde aſſurément. Mais qu'il me ſoit permis de partager votre admiration. La connoiſſance des charmes de cette heureuſe rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

VALERE.

O ciel !

ANGÉLIQUE.

Qu'avez-vous donc ? vous paroiſſez tout interdit. Je n'aurois jamais cru qu'un petit-maître fût ſi aiſé à décontenancer.

VALERE.

Ah ! cruelle, vous connoiſſez tout l'aſcendant que vous avez ſur moi, & vous m'outragez ſans que je puiſſe répondre.

ANGÉLIQUE.

C'eſt fort mal fait, en vérité, & réguliérement vous devriez me dire des injures. Allez, Chevalier, j'ai pitié de votre embarras. Voilà votre portrait; & je ſuis d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'original, que vos ſentiments ſont ſur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

VALERE.

Quoi! vous connoiſſez la perſonne...

ANGÉLIQUE.

Non-ſeulement je la connois, mais je puis vous dire qu'elle eſt ce que j'ai de plus cher au monde.

VALERE.

Vraiment, voici du nouveau, & le langage eſt un peu ſingulier dans la bouche d'une rivale.

ANGÉLIQUE.

Je ne ſais: mais il eſt ſincere. *A part.* S'il ſe pique, je triomphe.

VALERE.

Elle a donc bien du mérite?

ANGÉLIQUE.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

VALERE.

Point de défaut ſans doute?

ANGÉLIQUE.

Oh! beaucoup. C'eſt une petite perſonne bizarre, capricieuſe, éventée, étourdie, volage, & ſur-tout d'une vanité inſupportable. Mais quoi! elle eſt aimable avec tout cela, & je prédis d'avance que vous l'aimerez juſqu'au tombeau.

VALERE.

Vous y consentez donc ?

ANGÉLIQUE.

Oui.

VALERE.

Cela ne vous fâchera point ?

ANGÉLIQUE.

Non.

VALERE *à part*.

Son indifférence me désespere. *Haut*. Oserai-je me flatter qu'en ma faveur vous voudrez bien resserrer encore votre union avec elle ?

ANGÉLIQUE.

C'est tout ce que je demande.

VALERE *outré*.

Vous dites tout cela avec une tranquillité qui me charme.

ANGÉLIQUE.

Comment donc ? vous vous plaigniez tout-à-l'heure de mon enjouement, & à présent vous vous fâchez de mon sang froid. Je ne sais plus quel ton prendre avec vous.

VALERE.

Bas. Je crève de dépit. *Haut*. Mademoiselle m'accordera-t-elle la faveur de me faire faire connoissance avec elle ?

ANGÉLIQUE.

Voilà, par exemple, un genre de service que je suis bien sûre que vous n'attendez pas de moi : mais je veux passer votre espérance, & je vous le promets encore.

VALERE.

Ce ſera bientôt, au moins ?

ANGÉLIQUE.

Peut-être dès aujourd'hui.

VALERE.

Je n'y puis plus tenir. *Il veut s'en aller.*

ANGÉLIQUE *à part.*

Je commence à bien augurer de tout ceci : il a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. *Haut.* Où allez-vous, Valere ?

VALERE.

Je vois que ma préſence vous gêne, & je vais vous céder la place.

ANGÉLIQUE.

Ah ! point. Je vais me retirer moi-même, il n'eſt pas juſte que je vous chaſſe de chez vous.

VALERE.

Allez, allez ; ſouvenez-vous que qui n'aime rien, ne mérite pas d'être aimé.

ANGELIQUE.

Il vaut encore mieux n'aimer rien que d'être amoureux de ſoi-même.

SCENE X.

VALERE.

AMOUREUX de ſoi-même ! Eſt-ce un crime de ſentir un peu ce qu'on vaut ? Je ſuis cependant bien piqué. Eſt-il poſſible qu'on

perde un amant tel que moi ſans douleur? On diroit qu'elle me regarde comme un homme ordinaire. Hélas ! je me déguiſe en vain le trouble de mon cœur, & je tremble de l'aimer encore après ſon inconſtance. Mais non ; tout mon cœur n'eſt qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches, & joignons au ſoin de faire mon bonheur, celui d'exciter la jalouſie d'Angélique. Mais voici Frontin.

SCENE XI.

VALERE, FRONTIN *ivre.*

FRONTIN.

QUE diable ! je ne ſais pourquoi je ne puis plus me tenir ; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

VALERE.

Eh bien, Frontin, as-tu trouvé....

FRONTIN.

Oh ! oui, Monſieur.

VALERE.

Ah ! ciel ! ſeroit-il poſſible ?

FRONTIN.

Auſſi, j'ai bien eu de la peine.

VALERE.

Hâte-toi donc de me dire....

FRONTIN.

Il m'a fallu courir tous les cabarets du quartier.

VALERE.

Des cabarets !

FRONTIN.

Mais j'ai réuffi au-delà de mes efpérances.

VALERE.

Conte-moi donc....

FRONTIN.

C'étoit un feu.... une mouffe....

VALERE.

Que diable barbouille cet animal ?

FRONTIN.

Attendez que je reprenne la chofe par ordre.

VALERE.

Tais-toi, ivrogne, faquin ; ou réponds-moi fur les ordres que je t'ai donnés au fujet de l'original du portrait.

FRONTIN.

Ah ! oui, l'original. Juftement. Réjouiffez-vous, réjouiffez-vous, vous dis-je.

VALERE.

Hé bien !

FRONTIN.

Il n'eft déjà ni à la Croix blanche, ni au Lion d'or, ni à la Pomme de pin, ni....

VALERE.

Bourreau, finiras-tu ?

FRONTIN.

Patience. Puifqu'il n'eft pas-là, il faut qu'il foit ailleurs ; &.... oh ! je le trouverai, je le trouverai....

VALERE.

Il me prend des demangeaiſons de l'aſſommer ; ſortons.

SCENE XII.

FRONTIN.

ME voilà, en effet, aſſez joli garçon..... Ce plancher eſt diablement raboteux. Où en étois-je ? Ma foi, je n'y ſuis plus. Ah ! ſi fait.....

SCENE XIII.

LUCINDE, FRONTIN.

LUCINDE.

FRONTIN, où eſt ton maître ?

FRONTIN.

Mais, je crois qu'il ſe cherche actuellement.

LUCINDE.

Comment, il ſe cherche !

FRONTIN.

Oui, il ſe cherche pour s'épouſer.

LUCINDE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce galimatias ?

FRONTIN.

Ce galimatias ! vous n'y comprenez donc rien ?

LUCINDE.

Non, en vérité.

FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus : je vais pourtant vous l'expliquer, ſi vous voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas ?

FRONTIN.

Oh ! dame, j'ai fait mes études, moi.

LUCINDE.

Il eſt ivre, je crois. Eh ! Frontin, je t'en prie, rappelle un peu ton bon ſens ; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi, rien n'eſt plus aiſé. Tenez. C'eſt un portrait.... métamor.... non, métaphor.... oui, métaphoriſé. C'eſt mon maître ; c'eſt une fille.... vous avez fait un certain mêlange.... Car j'ai deviné tout ça, moi. Hé bien, peut-on parler plus clairement ?

LUCINDE.

Non, cela n'eſt pas poſſible.

FRONTIN.

Il n'y a que mon maître qui n'y comprenne rien. Car il eſt devenu amoureux de ſa reſſemblance.

LUCINDE.

Quoi ! ſans ſe reconnoître ?

FRONTIN.

Oui, & c'eſt bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

LUCINDE.

Ah! je comprends tout le reſte. Et qui pouvoit prévoir cela? Cours vîte, mon pauvre Frontin, vole chercher ton maître, & dis-lui que j'ai les choſes les plus preſſantes à lui communiquer. Prends garde ſur-tout de ne lui point parler de tes divinations. Tiens, voilà pour....

FRONTIN.

Pour boire, n'eſt-ce pas?

LUCINDE.

Oh non, tu n'en as pas beſoin.

FRONTIN.

Ce ſera par précaution.

SCENE XIV.

LUCINDE.

NE balançons pas un inſtant, avouons tout; & quoi qu'il m'en puiſſe arriver, ne ſouffrons pas qu'un frere ſi cher ſe donne un ridicule, par les moyens mêmes que j'avois employés pour l'en guérir. Que je ſuis malheureuſe! J'ai déſobligé mon frere; mon pere irrité de ma réſiſtance n'en eſt que plus abſolu; mon amant abſent n'eſt point en état de me ſecourir; je crains les trahiſons

d'une amie, les précautions d'un homme que je ne puis ſouffrir : car je le hais sûrement, & je ſens que je préférerois la mort à Léandre.

SCENE XV.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

ANGÉLIQUE.

CONSOLEZ-vous, Lucinde, Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue cependant qu'il a voulu vous voir ſans que vous le ſuſſiez.

LUCINDE.

Hélas ! tant pis.

ANGÉLIQUE.

Mais ſavez-vous bien que voilà un tant pis qui n'eſt pas trop modeſte ?

MARTON.

C'eſt une petite veine du ſang fraternel.

LUCINDE.

Mon Dieu, que vous êtes méchante ! Après cela, qu'a-t-il dit ?

ANGÉLIQUE.

Il m'a dit qu'il ſeroit au déſeſpoir de vous obtenir contre votre gré.

MARTON.

Il a même ajouté que votre réſiſtance lui faiſoit plaiſir en quelque maniere. Mais il a dit cela d'un certain air.... Savez-vous qu'à

bien juger de vos ſentiments pour lui, je gagerois qu'il n'eſt guere en reſte avec vous. Haïſſez-le toujours de même, il ne vous rendra pas mal le change.

LUCINDE.

Voilà une façon de m'obéir qui n'eſt pas trop polie.

MARTON.

Pour être poli avec nous autres femmes, il ne faut pas toujours être ſi obéiſſant.

ANGÉLIQUE.

La ſeule condition qu'il a miſe à ſa renonciation, eſt que vous recevrez ſa viſite d'adieu.

LUCINDE.

Oh! pour cela non; je l'en quitte.

ANGÉLIQUE.

Ah! vous ne ſauriez lui refuſer cela. C'eſt d'ailleurs un engagement que j'ai pris avec lui. Je vous avertis même confidemment qu'il compte beaucoup ſur le ſuccès de cette entrevue, & qu'il oſe eſpérer qu'après avoir paru à vos yeux, vous ne réſiſterez plus à cette alliance.

LUCINDE.

Il a donc bien de la vanité.

MARTON.

Il ſe flatte de vous apprivoiſer.

ANGÉLIQUE.

Et ce n'eſt que ſur cet eſpoir qu'il a conſenti au traité que je lui ai propoſé?

MARTON.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché

que parce qu'il eſt bien sûr que vous ne le prendrez pas au mot.

LUCINDE.

Il faut être d'une fatuité bien inſupportable. Hé bien, il n'a qu'à paroître : je ſerai curieuſe de voir comment il s'y prendra pour étaler ſes charmes ; & je vous donne ma parole qu'il ſera d'un air.... faites-le venir. Il a beſoin d'une leçon ; comptez qu'il la recevra .... inſtructive.

ANGÉLIQUE.

Vous voyez, ma chere Lucinde ; on ne tient pas tout ce qu'on ſe propoſe ; je gage que vous vous radoucirez.

MARTON.

Les hommes ſont furieuſement adroits, vous verrez qu'on vous appaiſera.

LUCINDE.

Soyez en repos là-deſſus.

ANGÉLIQUE.

Prenez-y garde au moins ; vous ne direz pas qu'on ne vous a point avertie.

MARTON.

Ce ne ſera pas notre faute ſi vous vous laiſſez ſurprendre.

LUCINDE.

En vérité, je crois que vous voulez me faire devenir folle.

ANGÉLIQUE.

Bas à Marton. La voilà au point. *Haut.* Puiſque vous le voulez donc, Marton va vous l'amener.

LUCINDE.

Comment?

MARTON.

Nous l'avons laiſſé dans l'antichambre, il va être ici à l'inſtant.

LUCINDE.

O cher Cléonte! que ne peux-tu voir la maniere dont je reçois tes rivaux!

SCENE XVI.

ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON, LEANDRE.

ANGÉLIQUE.

APPROCHEZ, Léandre, venez apprendre à Lucinde à mieux connoître ſon propre cœur; elle croit vous haïr, & va faire tous ſes efforts pour vous mal recevoir: mais je vous réponds que toutes ces marques apparentes de haine ſont en effet autant de preuves réelles de ſon amour pour vous.

LUCINDE *toujours ſans regarder Léandre.*

Sur ce pied-là, il doit s'eſtimer bien favoriſé, je vous aſſure. Le mauvais petit eſprit!

ANGÉLIQUE.

Allons, Lucinde, faut-il que la colere vous empêche de regarder les gens?

LÉANDRE.

Si mon amour excite votre haine, connoiſſez combien je ſuis criminel.

Il ſe jette aux genoux de Lucinde.

LUCINDE.

Ah! Cléonte! ah! méchante Angélique!

LÉANDRE.

Léandre vous a trop déplu pour que j'oſe me prévaloir ſous ce nom des graces que j'ai reçues ſous celui de Cléonte. Mais ſi le motif de mon déguiſement en peut juſtifier l'effet, vous le pardonnerez à la délicateſſe d'un cœur, dont le foible eſt de vouloir être aimé pour lui-même.

LUCINDE.

Levez-vous, Léandre; un excès de délicateſſe n'offenſe que les cœurs qui en manquent, & le mien eſt auſſi content de l'épreuve, que le vôtre doit l'être du ſuccès. Mais vous, Angélique! ma chere Angélique a eu la cruauté de ſe faire un amuſement de mes peines!

ANGÉLIQUE.

Vraiment, il vous ſiéroit bien de vous plaindre. Hélas! vous êtes heureux l'un & l'autre, tandis que je ſuis en proie aux alarmes.

LÉANDRE.

Quoi! ma chere ſœur, vous avez ſongé à mon bonheur, pendant même que vous aviez des inquiétudes ſur le vôtre? Ah! c'eſt une bonté que je n'oublierai jamais. *Il lui baiſe la main.*

SCENE XVII.

LÉANDRE, VALERE, ANGÉLIQUE, LUCINDE, MARTON.

VALERE.

QUE ma présence ne vous gêne point. Comment, Mademoiselle ? je ne connoissois pas toutes vos conquêtes, ni l'heureux objet de votre préférence ; & j'aurai soin de me souvenir par humilité, qu'après avoir soupiré le plus constamment, Valere a été le plus maltraité.

ANGÉLIQUE.

Ce seroit mieux fait que vous ne pensez, & vous auriez besoin en effet de quelques leçons de modestie.

VALERE.

Quoi ! vous osez joindre la raillerie à l'outrage ! vous avez le front de vous applaudir, quand vous devriez mourir de honte !

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous vous fâchez ! je vous laisse ; je n'aime pas les injures.

VALERE.

Non, vous demeurerez ; il faut que je jouisse de toute votre honte.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, jouissez.

VALERE.

Car j'eſpere que vous n'aurez pas la hardieſſe de tenter votre juſtification.

ANGÉLIQUE.

N'ayez pas peur.

VALERE.

Et que vous ne vous flattez pas que je conſerve encore les moindres ſentiments en votre faveur.

ANGÉLIQUE.

Mon opinion là-deſſus ne changera rien à la choſe.

VALERE.

Je vous déclare que je ne veux plus avoir pour vous que de la haine.

ANGÉLIQUE.

C'eſt fort bien fait.

VALERE, *tirant le portrait.*

Et voici déſormais l'unique objet de tout mon amour.

ANGÉLIQUE.

Vous avez raiſon. Et moi je vous déclare que j'ai pour Monſieur (*montrant ſon frere*) un attachement, qui n'eſt guere inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

VALERE.

L'ingrate ! Hélas, il ne me reſte plus qu'à mourir.

ANGÉLIQUE.

Valere, écoutez. J'ai pitié de l'état où je vous vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuſte des hommes, de vous emporter ſur une apparence d'infidélité, dont

dont vous m'avez vous-même donné l'exemple : mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui paſſer vos travers.

VALERE.

Vous verrez qu'on me fera la grace de me pardonner.

ANGÉLIQUE.

En vérité, vous ne le méritez guere. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y réſoudre. Vous m'avez ci-devant témoigné des ſentiments, que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un ingrat. Malgré cela, vous m'avez indignement outragée par un amour extravagant, conçu ſur un ſimple portrait, avec toute la légéreté, & j'oſe dire, toute l'étourderie de votre âge & de votre caractere. Il n'eſt pas temps d'examiner ſi j'ai dû vous imiter, & ce n'eſt pas à vous qui êtes coupable, qu'il conviendroit de blâmer ma conduite.

VALERE.

Ce n'eſt pas à moi, grands Dieux ! Mais voyons où tendent ces beaux diſcours.

ANGÉLIQUE.

Le voici. Je vous ai dit que je connoiſſois l'objet de votre nouvel amour, & cela eſt vrai. J'ai ajouté que je l'aimois tendrement, & cela n'eſt encore que trop vrai. En vous avouant ſon mérite, je ne vous ai point déguiſé ſes défauts. J'ai fait plus, je vous ai promis de vous le faire connoître ; & je vous engage à préſent ma parole de le faire aujourd'hui, dès cette heure même : car je

vous avertis qu'il eſt plus près de vous que vous ne penſez.

VALERE.

Qu'entends-je ? quoi ! là . . . .

ANGÉLIQUE.

Ne m'interrompez point, je vous prie. Enfin la vérité me force encore à vous répéter que cette perſonne vous aime avec ardeur, & je puis vous répondre de ſon attachement comme du mien propre. C'eſt à vous maintenant de choiſir, entr'elle & moi, celle à qui vous deſtinez toute votre tendreſſe. Choiſiſſez, Chevalier ; mais choiſiſſez dès cet inſtant, & ſans retour.

MARTON.

Le voilà, ma foi, bien embarraſſé. L'alternative eſt plaiſante. Croyez-moi, Monſieur, choiſiſſez le portrait ; c'eſt le moyen d'être à l'abri des rivaux.

LUCINDE.

Ah! Valere, faut-il balancer ſi long-temps pour ſuivre les impreſſions du cœur?

VALERE *aux pieds d'Angélique, & jettant le portrait.*

C'en eſt fait ; vous avez vaincu, belle Angélique, & je ſens combien les ſentiments qui naiſſent du caprice ſont inférieurs à ceux que vous inſpirez. (*Marton ramaſſe le portrait.*) Mais, hélas! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flatter qu'il me ramenera le vôtre?

ANGÉLIQUE.

Vous pouvez juger de ma reconnoiſſance

par le ſacrifice que vous venez de me faire. Levez-vous, Valere, & conſidérez bien ces traits.

LÉANDRE *regardant auſſi.*

Attendez donc! Mais je crois reconnoître cet objet-là... C'eſt..oui, ma foi, c'eſt lui...

VALERE.

Qui, lui? Dites donc elle. C'eſt une femme à qui je renonce comme à toutes les femmes de l'univers, ſur qui Angélique l'emportera toujours.

ANGÉLIQUE.

Oui, Valere; c'étoit une femme juſqu'ici: mais j'eſpere que ce ſera déſormais un homme ſupérieur à ces petites foibleſſes, qui dégradoient ſon ſexe & ſon caractere.

VALERE.

Dans quelle étrange ſurpriſe vous me jettez!

ANGÉLIQUE.

Vous devriez d'autant moins méconnoître cet objet, que vous avez eu avec lui le commerce le plus intime, & qu'aſſurément on ne vous accuſera pas de l'avoir négligé. Otez cette parure étrange que votre ſœur y a fait ajouter....

VALERE.

Ah! que vois-je?

MARTON.

Lac hoſe n'eſt-elle pas claire? vous voyez le portrait, & voilà l'original.

VALERE.

O ciel! & je ne meurs pas de honte!

MARTON.

Eh, Monſieur, vous êtes peut-être le ſeul de votre ordre qui la connoiſſez.

ANGÉLIQUE.

Ingrat! avois-je tort de vous dire que j'aimois l'original de ce portrait?

VALERE.

Et moi je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez bien que pour affermir notre réconciliation, je vous préſente Léandre mon frere.

LÉANDRE.

Souffrez, Monſieur....

VALERE.

Dieux! quel comble de félicité! Quoi! même quand j'étois ingrat, Angélique n'étoit pas infidelle!

LUCINDE.

Que je prends de part à votre bonheur! & que le mien même en eſt augmenté!

SCENE DERNIERE.

LISIMON, FRONTIN. *Les Acteurs de la Scene précédente.*

LISIMON.

AH! vous voici tous raſſemblés fort à propos. Valere & Lucinde ayant tous deux réſiſté à leurs mariages, j'avois d'abord réſolu

de les y contraindre. Mais j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon pere, & que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujourd'hui tout ce qui avoit été arrêté: & voici les nouveaux arrangements que j'y substitue. Angélique m'épousera, Lucinde ira dans un couvent, Valere sera déshérité; & quant à vous, Léandre, vous prendrez patience, s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien, ma foi, voilà qui est toisé, on ne peut mieux.

LISIMON.

Qu'est-ce donc! vous voilà tous interdits! Est-ce que ce projet ne vous accommode pas?

FRONTIN.

Voyez si pas un d'eux desserrera les dents! La peste des sots amants & de la sotte jeunesse!

LISIMON.

Allons, vous savez tous mes intentions; vous n'avez qu'à vous y conformer.

LÉANDRE.

Eh, Monsieur! daignez suspendre votre courroux. Ne lisez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux & dans leur embarras? & voulez-vous confondre les innocents dans la même punition?

LISIMON.

Çà, je veux bien avoir la foiblesse d'éprouver leur obéissance encore une fois. Voyons un peu. Eh bien, Monsieur Valere, faites-vous toujours des réflexions?

VALERE.

Oui, mon pere; mais au lieu des peines du mariage, elles ne m'en offrent plus que les plaiſirs.

LISIMON.

Oh, oh! vous avez bien changé de langage. Et toi, Lucinde, aime-tu toujours bien ta liberté?

LUCINDE.

Je ſens, mon pere, qu'il peut être doux de la perdre ſous les loix du devoir.

LISIMON.

Ah! les voilà tous raiſonnables. J'en ſuis charmé. Embraſſez-moi, mes enfants, & allons conclure ces heureux hyménées. Ce que c'eſt qu'un coup d'autorité frappé à propos!

VALERE.

Venez, belle Angélique; vous m'avez guéri d'un ridicule qui faiſoit la honte de ma jeuneſſe; & je vais déſormais éprouver près de vous, que quand on aime bien on ne ſonge plus à ſoi-même.

FIN.

LETTRE
SUR
LA MUSIQUE
FRANÇAISE.

Sunt verba & voces prætereàque nihil.



AVERTISSEMENT.

LA querelle excitée l'année derniere à l'Opéra, n'ayant abouti qu'à des injures, dites d'un côté avec beaucoup d'esprit, & de l'autre avec beaucoup d'animosité, je n'y voulus prendre aucune part; car cette espece de guerre ne me convenoit en aucun sens, & je sentois bien que ce n'étoit pas le temps de ne dire que des raisons. Maintenant que les bouffons sont congédiés, ou prêts à l'être, ou qu'il n'est plus question de cabales, je crois pouvoir hazarder mon sentiment; & je le dirai avec ma franchise ordinaire, sans craindre en cela d'offenser personne. Il me semble même que sur un pareil sujet, toute précaution seroit injurieuse pour les Lecteurs; car j'avoue que j'aurois fort mauvaise opinion d'un Peuple qui donneroit à des Chansons une importance ridicule; qui feroit plus de cas de ses Musiciens que de ses Philosophes, & chez lequel il faudroit parler de Musique avec plus de circonspec-

tion, que des plus graves ſujets de morale.

C'eſt par la raiſon que je viens d'expoſer, que, quoique quelques-uns m'accuſent, à ce qu'on dit, d'avoir manqué de reſpect à la Muſique française dans ma premiere édition, le reſpect beaucoup plus grand, & l'eſtime que je dois à la Nation, m'empêchent de rien changer à cet égard dans celle-ci.

Une choſe preſque incroyable, ſi elle regardoit tout autre que moi, c'eſt qu'on oſe m'accuſer d'avoir parlé de la langue avec mépris dans un Ouvrage, où il n'en peut être queſtion que par rapport à la Muſique. Je n'ai pas changé là-deſſus un ſeul mot dans cette édition; ainſi en la parcourant de ſens froid, le Lecteur pourra voir ſi cette accuſation eſt juſte. Il eſt vrai que, quoique nous ayons eu d'excellents Poëtes, & même quelques Muſiciens qui n'étoient pas ſans génie, je crois notre langue peu propre à la Poëſie, & point du tout à la Muſique. Je ne crains pas de m'en rapporter ſur ce point aux Poëtes mêmes; car quant aux Muſiciens, chacun ſait qu'on peut ſe diſpenſer de les conſulter ſur toute affaire de raiſonnements. En revanche, la langue française me paroît

*celle des Philoſophes & des Sages * : elle ſemble faite pour être l'organe de la vérité & de la raiſon : malheur à quiconque offenſe l'une ou l'autre dans des écrits qui la déshonorent. Quant à moi, le plus digne hommage que je crois pouvoir rendre à cette belle & ſage langue, dont j'ai le bonheur de faire uſage, eſt de tâcher de ne la point avilir.*

Quoique je ne veuille & ne doive point changer de ton avec le Public, que je n'attende rien de lui, & que je me ſoucie tout auſſi peu de ſes ſatyres que de ſes éloges, je crois le reſpecter beaucoup plus que cette foule d'Ecrivains mercenaires & dangereux qui le flattent pour leur intérêt. Ce reſpect, il eſt vrai, ne conſiſte pas dans de vains ménagements, qui marquent l'opinion qu'on a de la foibleſſe de ſes Lecteurs; mais à rendre hommage à leur jugement; en appuyant par des raiſons ſolides le ſentiment qu'on leur propoſe, & c'eſt ce que je me ſuis toujours efforcé de faire. Ainſi, de quelque ſens qu'on veuille enviſager les choſes, en

* C'eſt le ſentiment de l'Auteur de la Lettre ſur les ſourds & les muets, ſentiment qu'il ſoutient très-bien dans l'addition à cet Ouvrage, & qu'il prouve encore mieux par tous ſes Ecrits.

appréciant équitablement toutes les clameurs que cette Lettre a excitées, j'ai bien peur qu'à la fin mon plus grand tort ne soit d'avoir raison ; car je sais trop que celui-là ne me sera jamais pardonné.





LETTRE SUR LA MUSIQUE FRANÇAISE.

VOus ſouvenez-vous, Monſieur, de l'hiſtoire de cet enfant de Siléſie dont parle M. de Fontenelle, & qui étoit né avec une dent d'or? Tous les Docteurs de l'Allemagne s'épuiſerent en ſavantes diſſertations pour expliquer comment on pouvoit naître avec une dent d'or : la derniere choſe dont on s'aviſa, fut de vérifier le fait, & il ſe trouva que la dent n'étoit pas d'or. Pour éviter un ſemblable inconvénient, avant que de parler de l'excellence de notre Muſique, il ſeroit peut-être bon de s'aſſurer de ſon exiſtence, & d'examiner d'abord, non pas ſi elle eſt d'or, mais ſi nous en avons une.

Les Allemands, les Eſpagnols & les Anglais ont long-temps prétendu poſſéderune muſique propre à leur langue. En effet, ils avoient des Opéra nationaux qu'ils admi-

roient de très-bonne foi ; & ils étoient bien perſuadés qu'il y alloit de leur gloire à laiſſer abolir ces chefs-d'œuvres inſupportables à toutes les oreilles, excepté les leurs. Enfin le plaiſir l'a emporté chez eux ſur la vanité, ou du moins, ils s'en ſont fait une mieux entendue, de ſacrifier au goût & à la raiſon des préjugés, qui rendent ſouvent les nations ridicules, par l'honneur même qu'elles y attachent.

Nous ſommes en France dans les ſentiments où ils étoient alors ; mais qui nous aſſurera que pour avoir été plus opiniâtres, notre entêtement en ſoit mieux fondé ? Ne ſeroit-il point à propos, pour en bien juger, de mettre une fois la muſique françaiſe à la coupelle de la raiſon, & de voir ſi elle en ſoutiendra l'épreuve.

Je n'ai pas deſſein d'approfondir ici cet examen ; ce n'eſt pas l'affaire d'une lettre, ni peut-être la mienne. Je voudrois ſeulement tâcher d'établir quelques principes, ſur leſquels, en attendant qu'on en trouve de meilleurs, les Maîtres de l'Art, ou plutôt les Philoſophes, puſſent diriger leurs recherches : car, diſoit autrefois un ſage, c'eſt au Poëte à faire de la poëſie, & au Muſicien à faire de la muſique ; mais il n'appartient qu'au Philoſophe de bien parler de l'une & de l'autre.

Toute muſique ne peut être compoſée que de ces trois choſes ; mélodie ou chant,

harmonie ou accompagnement, mouvement ou meſure. *

Quoique le chant tire ſon principal caractere de la meſure; comme il naît immédiatement de l'harmonie, & qu'il aſſujettit toujours l'accompagnement à ſa marche, j'unirai ces deux parties dans un même article; puis je parlerai de la meſure ſéparément.

L'harmonie ayant ſon principe dans la nature, eſt la même pour toutes les nations, ou ſi elle a quelques différences, elles ſont introduites par celle de la mélodie; ainſi, c'eſt de la mélodie ſeulement qu'il faut tirer le caractere particulier d'une muſique nationale; d'autant plus que, ce caractere étant principalement donné par la langue, le chant proprement dit doit reſſentir ſa plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la muſique les unes que les autres; on en peut concevoir qui ne le feroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne ſeroit compoſée que de ſons mixtes, de ſyllabes muettes, ſourdes ou nazales, peu de voyelles ſonores, beaucoup de conſonnes & d'articulations, & qui manqueroit encore d'autres conditions eſſentielles, dont je par-

* Quoiqu'on entende par *meſure* la détermination du nombre & du rapport des temps, & par *mouvement*, celle du degré de viteſſe, j'ai cru pouvoir ici confondre ces choſes ſous l'idée générale de modification de la durée ou du temps.

lerai dans l'article de la meſure. Cherchons, par curioſité, ce qui réſulteroit de la muſique appliquée à une telle langue.

Premierement, le défaut d'éclat dans le ſon des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes ; & parce que la langue ſeroit ſourde, la muſique ſeroit criarde. En ſecond lieu, la dureté & la fréquence des conſonnes forceroient à exclure beaucoup de mots, à ne procéder ſur les autres que par des intonations élémentaires, & la muſique ſeroit inſipide & monotone, ſa marche ſeroit encore lente & ennuyeuſe par la même raiſon : & quand on voudroit preſſer un peu le mouvement, ſa vîteſſe reſſembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule ſur le pavé.

Comme une telle muſique ſeroit dénuée de toute mélodie agréable, on tâcheroit d'y ſuppléer par des beautés factices & peu naturelles ; on la chargeroit de modulations fréquentes & régulieres, mais froides, ſans graces, & ſans expreſſion. On inventeroit des fredons, des cadences, des ports de voix, & d'autres agréments poſtiches qu'on prodigueroit dans le chant, & qui ne feroient que le rendre ridicule ſans le rendre moins plat. La muſique avec toute cette mauſſade parure reſteroit languiſſante & ſans expreſſion ; & ſes images, dénuées de force & d'énergie, peindroient peu d'objets en beaucoup de notes, comme ces écritures gothiques, dont les lignes remplies de traits &

de lettres figurées, ne contiennent que deux ou trois mots, & qui renferment très-peu de ſens en un grand eſpace.

L'impoſſibilité d'inventer des chants agréables obligeroit les compoſiteurs à tourner tous leurs ſoins du côté de l'harmonie; & faute de beautés réelles, ils y introduiroient des beautés de convention, qui n'auroient preſque d'autre mérite que la difficulté vaincue: au lieu d'une bonne muſique, ils s'imagineroient une muſique ſavante; pour ſuppléer au chant, ils multiplieroient les accompagnements: il leur en coûteroit moins de placer beaucoup de mauvaiſes parties les unes au-deſſus des autres, que d'en faire une qui fût bonne. Pour ôter l'inſipidité, ils augmenteroient la confuſion; ils croiroient faire de la muſique, & ils ne feroient que du bruit.

Un autre effet qui réſulteroit du défaut de mélodie, ſeroit que les Muſiciens n'en ayant qu'une fauſſe idée, trouveroient partout une mélodie à leur maniere : n'ayant pas de véritable chant, les parties de chant ne leur coûteroient rien à multiplier, parce qu'ils donneroient hardiment ce nom à ce qui n'en ſeroit pas; même juſqu'à la baſſe-continue, à l'uniſſon de laquelle ils feroient ſans façon réciter les baſſes-tailles, ſauf à couvrir le tout d'une ſorte d'accompagnement, dont la prétendue mélodie n'auroit aucun rapport à celle de la partie vocale. Par-tout où ils verroient des notes, ils trouveroient

dû chant, attendu qu'en effet leur chant ne ſeroit que des notes. *Voces, prœtereàque nihil.*

Paſſons maintenant à la meſure, dans le ſentiment de laquelle conſiſtent en grande partie la beauté & l'expreſſion du chant. La meſure eſt à peu près à la mélodie ce que la ſyntaxe eſt au diſcours : c'eſt elle qui fait l'enchaînement des mots, qui diſtingue les phraſes, & qui donne un ſens, une liaiſon au tout. Toute muſique dont on ne ſent point la meſure, reſſemble, ſi la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut néceſſairement trouver la clef pour en démêler le ſens ; mais ſi en effet cette muſique n'a pas de meſure ſenſible, ce n'eſt alors qu'une collection confuſe de mots pris au hazard & écrits ſans ſuite, auxquels le lecteur ne trouve aucun ſens, parce que l'auteur n'y en a point mis.

J'ai dit que toute muſique nationale tire ſon principal caractere de la langue qui lui eſt propre ; & je dois ajouter que c'eſt principalement la proſodie de la langue qui conſtitue ce caractere. Comme la muſique vocale a précédé de beaucoup l'inſtrumentale, celle-ci a toujours reçu de l'autre ſes tours de chant & ſa meſure; & les diverſes meſures de la muſique vocale n'ont pu naître que des diverſes manieres dont on pouvoit ſcander les diſcours, & placer les breves & les longues les unes à l'égard des autres ; ce qui eſt très-évident dans la mu-

ſique grecque, dont toutes les meſures n'étoient que les formules d'autant de rythmes fournis par tous les arrangements de ſyllabes longues ou breves, & des pieds dont la langue & la poëſie étoient ſuſceptibles. De ſorte que, quoiqu'on puiſſe très-bien diſtinguer dans le rythme muſical la meſure de la proſodie, la meſure du vers & la meſure du chant, il ne faut pas douter que la muſique la plus agréable, ou du moins la mieux cadencée, ne ſoit celle où ces trois meſures concourent enſemble le plus parfaitement qu'il eſt poſſible.

Après ces éclairciſſements, je reviens à mon hypotheſe; & je ſuppoſe que la même langue, dont je viens de parler, eût une mauvaiſe proſodie, peu marquée, ſans exactitude & ſans préciſion; que les longues & breves n'euſſent pas entr'elles une durée, & en nombres des rapports ſimples, & propres à rendre le rythme agréable, exact, régulier; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres; des breves plus ou moins breves, des ſyllabes ni breves ni longues, & que les différences des unes & des autres fuſſent indéterminées & preſque incommenſurables, il eſt clair que la muſique nationale étant contrainte de recevoir dans ſa meſure les irrégularités de la proſodie, n'en auroit qu'une fort vague, inégale & très-peu ſenſible; que le récitatif ſe ſentiroit ſur-tout de cette irrégularité; qu'on ne ſauroit preſque comment

y faire accorder les valeurs des notes, & celles des ſyllabes ; qu'on ſeroit contraint d'y changer des meſures à tous moments, qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rythme exact & cadencé ; que, même dans les airs meſurés, tous les mouvements ſeroient peu naturels ſans préciſion ; que pour peu de lenteur qu'on joignît à ce défaut, l'idée de l'égalité des temps ſe perdroit entiérement dans l'eſprit du chanteur & de l'auditeur, & qu'enfin la meſure n'étant plus ſenſible, ni ſes retours égaux, elle ne ſeroit aſſujettie qu'au caprice du Muſicien, qui pourroit à chaque inſtant la preſſer ou ralentir à ſon gré : de ſorte qu'il ne ſeroit pas poſſible dans un concert de ſe paſſer de quelqu'un qui la marquât à tous, ſelon la fantaiſie ou la commodité d'un ſeul.

C'eſt ainſi que les acteurs contracteroient tellement l'habitude de s'aſſervir la meſure, qu'on les entendroit même l'altérer à deſſein dans les morceaux où le compoſiteur ſeroit venu à bout de la rendre ſenſible. Marquer la meſure ſeroit une faute contre la compoſition, & la ſuivre en ſeroit encore une contre le goût du chant : les défauts paſſeroient pour des beautés, & les beautés pour des défauts : les vices ſeroient établis en regles ; & pour faire de la muſique au goût de la nation, il ne faudroit que s'attacher avec ſoin à ce qui déplaît à toutes les autres.

Auſſi, avec quelque art qu'on cherchât à couvrir les défauts d'une pareille muſique,

il seroit impossible qu'elle plût jamais à d'autres oreilles qu'à celles des naturels du pays où elle seroit en usage. A force d'essuyer des reproches sur leur mauvais goût ; à force d'entendre dans une langue plus favorable de la véritable musique, ils chercheroient à en rapprocher la leur, & ne feroient que lui ôter son caractere & la convenance qu'elle avoit avec la langue pour laquelle elle avoit été faite. S'ils vouloient dénaturer leur chant, ils le rendroient dur, baroque & presque inchantable : s'ils se contentoient de l'orner par d'autres accompagnements que ceux qui lui sont propres, ils ne feroient que marquer mieux sa platitude par un contraste inévitable : ils ôteroient à leur musique la seule beauté dont elle étoit susceptible, en ôtant à toutes ses parties l'uniformité du caractere, qui la faisoit être une, & en accoutumant les oreilles à dédaigner le chant pour n'écouter que la symphonie, ils parviendroient enfin à ne faire servir les voix que d'accompagnement à l'accompagnement.

Voilà par quel moyen la musique d'une telle nation se diviseroit en musique vocale & instrumentale ; voilà comment, en donnant des caracteres différents à ces deux especes, on feroit un tout monstrueux. La symphonie voudroit aller en mesure, & le chant ne pouvant souffrir aucune gêne, on entendroit souvent dans les mêmes morceaux les acteurs & l'orchestre se contrarier & se faire obstacle mutuellement. Cette in-

certitude & le mêlange des deux caracteres introduiroient dans la maniere d'accompagner, une froideur & une lacheté qui se tourneroit tellement en habitude, que les symphonistes ne pourroient pas, même en exécutant de bonne musique, lui laisser de la force & de l'énergie. En la jouant comme la leur, ils l'énerveroient entiérement; ils feroient fort les *doux*, doux les *fort*, & ne connoîtroient pas une des nuances de ces deux mots. Ces autres mots, *rinforzando*, *dolce*, * *risoluto*, *con gusto*, *spiritoso*, *sostenuto*, *con brio*, n'auroient pas même de synonymes dans leur langue, & celui d'*expression* n'y auroit aucun sens. Ils substitueroient je ne sais combien de petits ornements froids & maussades à la vigueur du coup d'archet. Quelque nombreux que fût l'orchestre, il ne feroit aucun effet, ou n'en feroit qu'un très-désagréable. Comme l'exécution seroit toujours lache, & que les Symphonistes aimeroient mieux jouer proprement que d'aller en mesure, ils ne feroient jamais ensemble: ils ne pourroient venir à bout de tirer un son net & juste, ni de rien exécuter dans son caractere: les étrangers seroient tous surpris que, à quelques-uns près, un orchestre vanté comme

* Il n'y a peut-être pas quatre Symphonistes français qui sachent la différence de *piano* & *dolce*. Et c'est fort inutilement qu'ils la sauroient; car qui d'entr'eux seroit en état de la rendre?

le premier du monde, seroit à peine digne des tretaux d'une guinguette. * Il devroit naturellement arriver que de tels Musiciens prissent en haine la musique qui auroit mis leur honte en évidence : & bientôt joignant la mauvaise volonté au mauvais goût, ils mettroient encore du dessein prémédité dans la ridicule exécution dont ils auroient bien pu se fier à leur mal-adresse.

D'après une autre supposition contraire à celle que je viens de faire, je pourrois déduire aisément toutes les qualités d'une véritable musique, faite pour émouvoir, pour imiter, pour plaire, & pour porter au cœur les plus douces impressions de l'harmonie & du chant ; mais comme ceci nous écarteroit trop de notre sujet, & sur-tout des idées qui nous sont connues, j'aime mieux me borner à quelques observations sur la musique italienne, qui puissent nous aider à mieux juger de la nôtre.

Si l'on demandoit laquelle de toutes les langues doit avoir une meilleure Grammaire, je répondrois que c'est celle du peuple qui

* Comme on m'a assuré qu'il y avoit parmi les Symphonistes de l'opéra, non-seulement de très-bons violons ; ce que je confesse qu'ils sont presque tous, pris séparement ; mais de véritablement honnêtes gens, qui ne se prêtent point aux cabales de leurs confreres pour mal servir le public ; je me hâte d'ajouter ici cette distinction, pour réparer, autant qu'il est en moi, le tort que je puis avoir vis-à-vis de ceux qui la méritent.

raisonne le mieux ; & si l'on demandoit lequel de tous les peuples doit avoir une meilleure musique, je dirois que c'est celui dont la langue y est la plus propre. C'est ce que j'ai déjà établi ci-devant, & que j'aurai occasion de confirmer dans la suite de cette lettre. Or, s'il y a en Europe une langue propre à la musique, c'est certainement l'italienne ; car cette langue est douce, sonore, harmonieuse, & accentuée plus qu'aucune autre ; & ces quatre qualités sont précisément les plus convenables au chant.

Elle est douce, parce que les articulations y sont peu composées, que la rencontre des consonnes y est rare & sans rudesse, & qu'un très-grand nombre de syllabes n'y étant formées que de voyelles, les fréquentes élisions en rendent la prononciation plus coulante. Elle est sonore, parce que la plûpart des voyelles y sont éclatantes, qu'elle n'a pas de diphtongues composées, qu'elle a peu ou point de voyelles nazales, & que les articulations rares & faciles distinguent mieux le son des syllabes, qui en devient plus net & plus plein. A l'égard de l'harmonie, qui dépend du nombre & de la prosodie autant que des sons, l'avantage de la langue italienne est manifeste sur ce point : car il faut remarquer que ce qui rend une langue harmonieuse & véritablement pittoresque, dépend moins de la force réelle de ses termes, que de la distance qu'il y a du doux au fort entre les sons qu'elle emploie, & du choix qu'on en

en peut faire pour les tableaux qu'on a à peindre. Ce suppofé, que ceux qui penfent que l'Italien n'eft que le langage de la douceur & de la tendreffe, prennent la peine de comparer entr'elles ces deux ftrophes du Taffe.

Teneri fdegni, e placide e tranquille
Repulfe, e cari vezzi, e liete paci,
Sorrifi, parolette, e dolci ftille.
Di pianto e fofpir, tronchi e molli bacci:
Fufe tai cofé tutte, e pofcia unille,
Et al foce tempro di lente faci;
E ne formo quel si mirabil cinto
Di ch'ella aveva il bel fianco fuccinto,

Chiama gl' abitator de l'ombre eterne
Il rauco fuon de la tartarea tromba;
Treman le fpaziofe atre caverne,
E l'aer cieco a quel romor rimbomba;
Ne si ftridendo mai da le fuperne
Regioni del Cielo il folgor piomba,
Ne si fcoffa giammai tremma la terra
Quando i vapori in fen gravida ferra.

Et s'ils défefperent de rendre en français la douce harmonie de l'une, qu'ils effaient d'exprimer la rauque dureté de l'autre : il n'eft pas befoin pour juger de ceci d'entendre la langue, il ne faut qu'avoir des oreilles & de la bonne foi. Au refte, vous obferverez que cette dureté de la derniere ftrophe n'eft point fourde, mais très-fonore, & qu'elle n'eft que pour l'oreille & non pour

la prononciation : car la langue n'articule pas moins facilement les *r* multipliées qui font la rudeffe de cette ftrophe, que les *l* qui rendent la premiere fi coulante. Au contraire, toutes les fois que nous voulons donner de la dureté à l'harmonie de notre langue, nous fommes forcés d'entaffer des confonnes de toute efpece qui forment des articulations difficiles & rudes, ce qui retarde la marche du chant, & contraint fouvent la Mufique d'aller plus lentement, précifément quand le fens des paroles exigeroit le plus de vîteffe.

Si je voulois m'étendre fur cet article, je pourrois peut-être vous faire voir encore que les inverfions de la langue italienne font beaucoup plus favorables à la bonne mélodie que l'ordre didactique de la nôtre ; & qu'une phrafe muficale fe développe d'une maniere plus agréable & plus intéreffante, quand le fens du difcours, long-temps fufpendu, fe réfout fur le verbe avec la cadence, que quand il fe développe à mefure, & laiffe affoiblir ou fatisfaire ainfi par dégrés le défir de l'efprit, tandis que celui de l'oreille augmente en raifon contraire jufqu'à la fin de la phrafe. Je vous prouverois encore que l'art des fufpenfions & des mots entrecoupés, que l'heureufe conftitution de la langue rend fi familiers à la Mufique italienne, eft entiérement inconnu dans la nôtre, & que nous n'avons d'autres moyens pour y fuppléer, que des filences, qui ne font

jamais du chant, & qui, dans ces occasions, montrent plutôt la pauvreté de la Musique que les ressources du Musicien.

Il me resteroit à parler de l'accent, mais ce point important demande une si profonde discussion, qu'il vaut mieux la réserver à une meilleure main : je vais donc passer aux choses plus essentielles à mon objet, & tâcher d'examiner notre Musique en elle-même.

Les Italiens prétendent que notre mélodie est plate & sans aucun chant, & toutes les nations * neutres confirment unanimement leur jugement sur ce point. De notre côté nous accusons la leur d'être bizarre & barroque. ** J'aime mieux croire que les uns ou les autres se trompent, que d'être réduit à dire que dans des contrées où les sciences & tous les arts sont parvenus à un si haut dégré, la musique seule est encore à naître.

* Il a été un temps, dit Milord Schaftesbury, où l'usage de parler français avoit mis parmi nous la musique française à la mode. Mais bientôt la musique italienne nous montrant la nature de plus près, nous dégoûta de l'autre, & nous la fit appercevoir aussi lourde, aussi plate, & aussi maussade qu'elle l'est en effet.

** Il me semble qu'on n'ose plus tant faire ce reproche à la mélodie italienne, depuis qu'elle s'est fait entendre parmi nous : c'est ainsi que cette musique admirable n'a qu'à se montrer telle qu'elle est pour se justifier de tous les torts dont on l'accuse.

Les moins prévenus d'entre nous * se contentent de dire que la musique italienne & la françaife sont toutes deux bonnes, chacune dans son genre, chacune pour la langue qui lui est propre; mais outre que les autres nations ne conviennent pas de cette parité, il resteroit toujours à savoir laquelle des deux langues peut comporter le meilleur genre de musique en soi : question fort agitée en France, mais qui ne le sera jamais ailleurs; question qui ne peut être décidée que par une oreille parfaitement neutre, & qui par conséquent devient tous les jours plus difficile à résoudre dans le seul pays où elle soit en problême. Voici sur ce sujet quelques expériences que chacun est maître de vérifier, & qui me paroissent pouvoir servir à cette solution, du moins quant à la mélodie, à laquelle seule se réduit presque toute la dispute.

J'ai pris dans les deux musiques des airs également estimés chacun dans son genre, & les dépouillant les uns de leurs ports de voix & de leurs cadences éternelles, les autres de notes sous-entendues que le compositeur ne se donne point la peine d'écri-

* Plusieurs condamnent l'exclusion totale que les amateurs de musique donnent sans balancer à la musique françaife; ces modérés conciliateurs ne voudroient pas de goûts exclusifs, comme si l'amour des bonnes choses devoit faire aimer les mauvaises.

re, & dont il ſe remet à l'intelligence du chanteur ; * je les ai ſolfiés exactement ſur la note, ſans aucun ornement, & ſans rien fournir de moi-même au ſens ni à la liaiſon de la phraſe. Je ne vous dirai point quel a été dans mon eſprit le réſultat de cette comparaiſon, parce que j'ai le droit de vous propoſer mes raiſons & non pas mon autorité : je vous rends compte ſeulement des moyens que j'ai pris pour me déterminer, afin que, ſi vous les trouvez bons, vous puiſſiez les employer à votre tour. Je dois vous avertir ſeulement, que cette expérience demande bien plus de précautions qu'il ne ſemble. La premiere, & la plus difficile de toutes, eſt d'être de bonne foi, & de ſe rendre également équitable dans le choix & dans le jugement. La ſeconde eſt que pour tenter cet examen, il faut néceſſairement être éga-

* C'eſt donner toute la faveur à la muſique françaiſe, que de s'y prendre ainſi : car ces notes ſous-entendues dans l'italienne, ne ſont pas moins de l'eſſence de la mélodie que celles qui ſont ſur le papier. Il s'agit moins de ce qui eſt écrit que de ce qui doit ſe chanter, & cette maniere de noter doit ſeulement paſſer pour une ſorte d'abréviation, au lieu que les cadences & les ports de voix du chant français ſont bien, ſi l'on veut, exigés par le goût, mais ne conſtituent point la mélodie, & ne ſont pas de ſon eſſence ; c'eſt pour elle une ſorte de fard qui couvre ſa laideur ſans la détruire, & qui ne la rend que plus ridicule aux oreilles ſenſibles.

lement verſé dans les deux ſtyles ; autrement celui qui ſeroit le plus familier préſenteroit à chaque inſtant à l'eſprit au préjudice de l'autre ; & cette deuxieme condition n'eſt guere plus facile que la premiere: car de tous ceux qui connoiſſent bien l'une & l'autre muſique, nul ne balance ſur le choix; & l'on a pu voir par les plaiſants barbouillages de ceux qui ſe ſont mêlés d'attaquer l'italienne, quelle connoiſſance ils avoient d'elle & de l'art en général.

Je dois ajouter qu'il eſt eſſentiel d'aller bien exactement en meſure, mais je prévois que cet avertiſſement, ſuperflu dans tout autre pays, ſera fort inutile dans celui-ci, & cette ſeule omiſſion entraîne néceſſairement l'incompétence du jugement.

Avec toutes ces précautions, le caractere de chaque genre ne tarde pas à ſe déclarer, & alors il eſt bien difficile de ne pas revêtir les phraſes des idées qui leur conviennent, & de n'y pas ajouter, du moins par l'eſprit, les tours & les ornements qu'on a la force de leur refuſer par le chant. Il ne faut pas non plus s'en tenir à une ſeule épreuve ; car un air peut plaire plus qu'un autre, ſans que cela décide de la préférence du genre ; & ce n'eſt qu'après un grand nombre d'eſſais qu'on peut établir un jugement raiſonnable. D'ailleurs, en s'ôtant la connoiſſance des paroles, on s'ôte celle de la partie la plus importante de la mélodie, qui eſt l'expreſſion ; & tout ce qu'on peut décider par cette voie,

c'est si la modulation est bonne, & si le chant a du naturel & de la beauté. Tout cela nous montre combien il est difficile de prendre assez de précautions contre les préjugés, & combien le raisonnement nous est nécessaire pour nous mettre en état de juger sainement des choses de goût.

J'ai fait une autre épreuve qui demande moins de précautions, & qui vous paroîtra peut-être plus décisive. J'ai donné à chanter à des Italiens les plus beaux airs de Lulli, & à des Musiciens français des airs de Leo & du Pergolese, & j'ai remarqué que, quoique ceux-ci fussent fort éloignés de saisir le vrai goût de ces morceaux, ils en sentoient pourtant la mélodie, & en tiroient à leur maniere des phrases de musique chantantes, agréables & bien cadencées Mais les Italiens solfiant très-exactement nos airs les plus pathétiques, n'ont jamais pu y reconnoître ni phrases, ni chant; ce n'étoit pas pour eux de la musique qui eût du sens, mais seulement des suites de notes placées sans choix & comme au hazard; ils les chantoient précisément comme vous liriez des mots arabes écrits en caracteres français. *

* Nos Musiciens prétendent tirer un grand avantage de cette différence : *nous exécutons la musique italienne*, disent - ils avec leur fierté accoutumée, *& les Italiens ne peuvent exécuter la notre ; donc notre musique vaut mieux que la leur.* Ils ne voient pas qu'ils devroient tirer une consé-

Troiſieme expérience. J'ai vu à Veniſe un Arménien, homme d'eſprit, qui n'avoit jamais entendu de muſique, & devant lequel on exécuta dans un même concert un monologue français qui commence par ce vers :

Temple ſacré, ſéjour tranquille ;

Et un air de Galuppi, qui commence par celui-ci :

Voi che languite ſenza ſperanza :

l'un & l'autre furent chantés, médiocrement pour le français, & mal pour l'Italien, par un homme accoutumé ſeulement à la muſique françaiſe, & alors très-enthouſiaſte de celle de M. Rameau. Je remarquai dans l'Arménien, durant tout le chant français, plus de ſurpriſe que de plaiſir ; mais tout le monde obſerva dès les premieres meſures de l'air italien, que ſon viſage & ſes yeux s'adouciſſoient. Il étoit enchanté : il prêtoit ſon ame aux impreſſions de la muſique ; & quoiqu'il entendît peu la langue, les ſimples ſons lui cauſoient un raviſſement ſenſible. Dès ce moment on ne put plus lui faire écouter aucun air français.

Mais ſans chercher ailleurs des exemples, n'avons-nous pas même parmi nous pluſieurs perſonnes qui ne connoiſſant que notre Opéra,

quence toute contraire, & dire *donc les Italiens, ont une mélodie, & nous n'en avons point.*

croient de bonne foi n'avoir aucun goût pour le chant, & n'ont été désabusées que par les intermedes italiens. C'est précisément parce qu'ils n'aimoient que la véritable musique, qu'ils croyoient ne pas aimer la musique.

J'avoue que tant de faits m'ont rendu douteuse l'existence de notre mélodie, & m'ont fait soupçonner qu'elle pourroit bien n'être qu'une sorte de plein-chant modulé, qui n'a rien d'agréable en lui-même, qui ne plaît qu'à l'aide de quelques ornements arbitraires, & seulement à ceux qui sont convenus de les trouver beaux. Aussi à peine notre musique est-elle supportable à nos propres oreilles, lorsqu'elle est exécutée par des voix médiocres qui manquent d'art pour la faire valoir. Il faut des Fel & des Jeliotte pour chanter la musique française : mais toute voix est bonne pour l'italienne, parce que les beautés du chant italien sont dans la musique même, au lieu que celles du chant français, s'il en a, ne sont que dans l'art du Chanteur. *

* Au reste, c'est une erreur de croire qu'en général les Chanteurs italiens aient moins de voix que les français. Il faut au contraire qu'ils aient le timbre plus fort & plus harmonieux pour pouvoir se faire entendre sur les théâtres immenses de l'Italie, sans cesser de ménager les sons, comme le veut la musique italienne. Le chant français exige tout l'effort des poumons, toute l'étendue de la voix : plus fort, nous disent nos Maîtres ;

Trois choſes me paroiſſent concourir à la perfection de la mélodie italienne. La premiere eſt la douceur de la langue, qui rend toutes les inflexions faciles, laiſſe au goût du Muſicien la liberté d'en faire un choix plus exquis, de varier davantage les combinaiſons, & de donner à chaque Acteur un tour de chant particulier, de même que chaque homme a ſon geſte & ſon ton qui lui ſont propres, & qui le diſtinguent d'un autre homme.

La deuxieme eſt la hardieſſe des modulations, qui, quoique moins ſervilement préparées que les nôtres, ſe rendent plus agréables, en ſe rendant plus ſenſibles, & ſans donner de la dureté au chant, ajoutent une vive énergie à l'expreſſion. C'eſt par elle que le Muſicien, paſſant bruſquement d'un ton ou d'un mode à un autre, & ſupprimant quand il le faut les tranſitions intermédiaires & ſcholaſtiques, ſait exprimer les réticences, les interruptions, les diſcours entre-coupés qui ſont le langage des paſſions impétueuſes, que le bouillant Métaſtaſe a

enflez les ſons; ouvrez la bouche; donnez toute votre voix. Plus doux, diſent les Maîtres italiens; ne forcez point; chantez ſans gêne; rendez vos ſons doux, flexibles & coulants; réſervez les éclats pour ces moments rares & paſſagers où il faut ſurprendre & déchirer. Or il me paroît que dans la néceſſité de ſe faire entendre, celui-là doit avoir plus de voix, qui peut ſe paſſer de crier.

employé si souvent, que les Porpora, les Galuppi, les Cocchi, les Jumella, les Terradeglias ont su rendre avec succès, & que nos Poëtes lyriques connoissent aussi peu que nos Musiciens.

Le troisieme avantage, & celui qui prête à la mélodie son plus grand effet, est l'extrême précision de mesure qui s'y fait sentir dans les mouvements les plus lents, ainsi que dans les plus gais: précision qui rend le chant animé & intéressant, les accompagnements vifs & cadencés, qui multiplie réellement les chants, en faisant d'une même combinaison de sons autant de différentes mélodies qu'il y a de manieres de les scander; qui porte au cœur tous les sentiments, & à l'esprit tous les tableaux; qui donne au Musicien le moyen de mettre en air tous les caracteres de paroles imaginables, plusieurs dont nous n'avons pas même l'idée, * & qui rend les mouvements propres à exprimer tous les caracte-

* Pour ne pas sortir du genre comique, le seul connu à Paris, voyez les airs, *Quando sciolto avrò il contratto*, &c. *Io ò un vespajo*, &c. *O questo o quello t'ai a risolvere*, &c. *A un gusto da stordite*, &c. *Stizzoso mio, 'stizzoso*, &c. *Io sono una Donzella*, &c. *Quanti maestri, quanti dottori* &c. *I Sbirri già lo aspetano*, &c. *Ma dunque il testamento*, &c. *Senti me, se brami stare. O che risa, che piacere*, &c; tous caracteres d'airs dont la musique françaife n'a pas les premiers éléments, & dont elle n'est pas en état d'exprimer un seul mot.

res, * ou un ſeul mouvement propre à conſtater & changer de caractere au gré du compoſiteur.

Voilà, ce me ſemble, les ſources d'où le chant italien tire ſes charmes & ſon énergie; à quoi l'on peut ajouter une nouvelle & très-forte preuve de l'avantage de ſa mélodie, en ce qu'elle n'exige pas autant que la nôtre de ces fréquents renverſements d'harmonie, qui donnent à la baſſe continue le véritable chant d'un deſſus. Ceux qui trouvent de ſi grandes beautés dans la mélodie françaiſe, devroient bien nous dire à laquelle de ces choſes elle en eſt redevable, ou nous montrer les avantages qu'elle a pour y ſuppléer.

Quand on commence à connoître la mélodie italienne, on ne lui trouve d'abord que des graces, & on ne la croit propre qu'à exprimer des ſentiments agréables; mais pour peu qu'on étudie ſon caractere pathétique & tragique, on eſt bientôt ſurpris de la force que lui prête l'art des compoſiteurs dans les grands morceaux de muſique. C'eſt à l'aide de ces modulations ſavantes,

* Je me contenterai d'en citer un ſeul exemple, mais très-frappant; c'eſt l'air *Se pur d'un infelice*, &c. de la fauſſe ſuivante; &c. Air très-pathétique ſur un mouvement très-gai, auquel il n'a manqué qu'une voix pour le chanter, un Orcheſtre pour l'accompagner, des oreilles pour l'entendre, & la ſeconde partie qu'il ne falloit pas ſupprimer.

de cette harmonie ſimple & pure, de ces accompagnements vifs & brillants, que ces chants divins déchirent ou raviſſent l'ame, mettent le ſpectateur hors de lui-même, & lui arrachent, dans ſes tranſports, des cris, dont jamais nos tranquilles Opéra ne furent honorés.

Comment le Muſicien vient-il à bout de produire ces grands effets? Eſt-ce à force de contraſter les mouvements, de multiplier les accords, les notes, les parties? Eſt-ce à force d'entaſſer deſſeins ſur deſſeins, inſtruments ſur inſtruments? Tout ce fatras, qui n'eſt qu'un mauvais ſupplément où le génie manque, étoufferoit le chant, loin de l'animer, & détruiroit l'intérêt en partageant l'attention. Quelque harmonie que puiſſent faire enſemble pluſieurs parties toutes bien chantantes, l'effet de ces beaux chants s'évanouit auſſi-tôt qu'ils ſe font entendre à la fois, & il ne reſte que celui d'une ſuite d'accords, qui, quoi qu'on puiſſe dire, eſt toujours froide quand la mélodie ne l'anime pas; de ſorte que plus on entaſſe des chants mal à propos, & moins la muſique eſt agréable & chantante: parce qu'il eſt impoſſible à l'oreille de ſe prêter au même inſtant à pluſieurs mélodies, & que l'une effaçant l'impreſſion de l'autre, il ne réſulte du tout que de la confuſion & du bruit. Pour qu'une muſique devienne intéreſſante, pour qu'elle porte à l'ame les ſentiments qu'on y veut exciter, il faut que toutes les parties concourent à

fortifier l'expreſſion du ſujet ; que l'harmonie ne ſerve qu'à le rendre plus énergique ; que l'accompagnement l'embelliſſe, ſans le couvrir ni le défigurer ; que la baſſe, par une marche uniforme & ſimple, guide en quelque ſorte celui qui chante, & celui qui écoute, ſans que ni l'un ni l'autre s'en apperçoive ; il faut, en un mot, que le tout enſemble ne porte à la fois qu'une mélodie à l'oreille, & qu'une idée à l'eſprit.

Cette unité de mélodie me paroît une regle indiſpenſable & non moins importante en muſique, que l'unité d'action dans une tragédie ; car elle eſt fondée ſur le même principe, & dirigée vers le même objet. Auſſi tous les bons Compoſiteurs italiens s'y conforment-ils avec un ſoin qui dégénere quelquefois en affectation ; & pour peu qu'on y réflechiſſe, on ſent bientôt que c'eſt d'elle que leur muſique tire ſon principal effet. C'eſt dans cette grande regle qu'il faut chercher la cauſe des fréquents accompagnements à l'uniſſon qu'on remarque dans la muſique italienne, & qui fortifiant l'idée du chant, en rendent en même-temps les ſons plus moëlleux, plus doux & moins fatigants pour la voix. Ces uniſſons ne ſont point praticables dans notre muſique, ſi ce n'eſt ſur quelques caracteres d'airs choiſis & tournés exprès pour cela. Jamais un air pathétique français ne ſeroit ſupportable accompagné de cette maniere, parce que la muſique vocale & l'inſtrumentale ayant parmi

nous des caracteres différents, on ne peut, ſans pécher contre la mélodie & le goût, appliquer à l'une les mêmes tours qui conviennent à l'autre, ſans compter que la meſure étant toujours vague & indéterminée, ſur-tout dans les airs lents, les inſtruments & la voix ne pourroient jamais s'accorder, & ne marcheroient point aſſez de concert pour produire enſemble un effet agréable. Une beauté qui réſulte encore de ces uniſſons, c'eſt de donner une expreſſion plus ſenſible à la mélodie, tantôt en renforçant tout d'un coup les inſtruments ſur un paſſage, tantôt en les radouciſſant, tantôt en leur donnant un trait de chant énergique & ſaillant que la voix n'auroit pu faire, & que l'auditeur adroitement trompé ne laiſſe pas de lui attribuer, quand l'orcheſtre ſait le faire ſortir à propos. Delà naît encore cette parfaite correſpondance de la ſymphonie & du chant, qui fait que tous les traits qu'on admire dans l'une, ne ſont que des développements de l'autre, de ſorte que c'eſt toujours dans la partie vocale qu'il faut chercher la ſource de toutes les beautés de l'accompagnement. Cet accompagnement eſt ſi bien uni avec le chant, & ſi exactement relatif aux paroles, qu'il ſemble ſouvent déterminer le jeu, & dicter à l'acteur le geſte qu'il doit faire; *

* On en trouve des exemples fréquents dans les intermedes qui nous ont été donnés cette année; entr'autres dans l'air *à un guſto da ſtordire*, du maî-

& tel qui n'auroit pu jouer le rôle ſur les paroles ſeules, le jouera très-juſte ſur la muſique, parce qu'elle fait bien ſa fonction d'interprete.

Au reſte, il s'en faut beaucoup que les accompagnements italiens ſoient toujours à l'uniſſon de la voix. Il y a deux cas aſſez fréquents où le Muſicien les en ſépare : l'un, quand la voix roulant avec légereté ſur des cordes d'harmonie, fixe aſſez l'attention pour que l'accompagnement ne puiſſe la partager ; encore alors donne-t-on tant de ſimplicité à cet accompagnement, que l'oreille affectée ſeulement d'accords agréables, n'y ſent aucun chant qui puiſſe la diſtraire.

L'autre cas demande un peu plus de ſoin pour le faire entendre.

Quand le Muſicien ſaura ſon art, dit l'auteur de la lettre ſur les ſourds & les muets, *les parties d'accompagnement concourreront ou à fortifier l'expreſſion de la partie chantante, ou à ajouter de nouvelles idées que le ſujet demandoit, & que la partie chantante n'aura pu rendre.* Ce paſſage me paroît renfermer un précepte très-utile ; & voici comment je penſe qu'on doit l'entendre.

Si le chant eſt de nature à exiger quelques additions, ou, comme diſoient nos anciens

tre de muſique ; dans celui *ſon Padrone*, de la femme orgueilleuſe ; dans celui *vi ſto ben*, du Tracollo ; dans celui *tu non penſi no ſignora*, de la Bohémienne, & dans preſque tous ceux qui demandent du jeu.

Musiciens, quelques *diminutions*, * qui ajoutent à l'expression ou à l'agrément sans détruire en cela l'unité de mélodie; de sorte que l'oreille, qui blâmeroit peut-être ces additions faites par la voix, les approuve dans l'accompagnement, & s'en laisse doucement affecter, sans cesser pour cela d'être attentive au chant; alors l'habile Musicien, les ménageant à propos & les employant avec goût, embellira son sujet, & le rendra plus expressif, sans le rendre moins un; & quoique l'accompagnement n'y soit pas exactement semblable à la partie chantante, l'un & l'autre ne feront pourtant qu'un chant & qu'une mélodie. Que si le sens des paroles comporte une idée accessoire que le chant n'aura pas pu rendre, le Musicien l'enchassera dans des silences ou dans des tenues, de maniere qu'il puisse la présenter à l'auditeur, sans le détourner de celle du chant. L'avantage seroit encore plus grand, si cette idée accessoire pouvoit être rendue par un accompagnement contraint & continu, qui fît plutôt un léger murmure qu'un véritable chant, comme seroit le bruit d'une riviere ou le gazouillement des oiseaux: car alors le compositeur pourroit séparer tout-à-fait le chant de l'accompagnement; destinant uniquement ce dernier à rendre l'idée accessoire, il disposera son chant de

* On trouvera le mot *diminution* dans le quatrieme volume de l'Encyclopédie.

maniere à donner des jours fréquents à l'orchestre, en obſervant avec ſoin que la ſymphonie ſoit toujours dominée par la partie chantante; ce qui dépend encore plus de l'art du compoſiteur, que de l'exécution des inſtruments : mais ceci demande une expérience conſommée pour éviter la duplicité de mélodie.

Voilà tout ce que la regle de l'unité peut accorder au goût du Muſicien, pour parer le chant, ou le rendre plus expreſſif, ſoit en embelliſſant le ſujet principal, ſoit en y ajoutant un autre qui lui reſte aſſujetti. Mais de faire chanter à part, des violons d'un côté, de l'autre des flûtes, de l'autre des baſſons, chacun ſur un deſſein particulier, & preſque ſans rapport entr'eux; & d'appeller tout ce chaos de la muſique, c'eſt inſulter également l'oreille & le jugement des auditeurs.

Une autre choſe, qui n'eſt pas moins contraire que la multiplication des parties, à la regle que je viens d'établir, c'eſt l'abus ou plutot l'uſage des fugues, imitations, doubles deſſeins, & autres beautés arbitraires, & de pure convention, qui n'ont preſque de mérite que la difficulté vaincue, & qui toutes ont été inventées dans la naiſſance de l'art pour faire briller le ſavoir en attendant qu'il fût queſtion du génie. Je ne dis pas qu'il ſoit tout-à-fait impoſſible de conſerver l'unité de mélodie dans une fugue, en conduiſant habilement l'attention de l'auditeur d'une

partie à l'autre, à mesure que le sujet y passe; mais ce travail est si pénible, que presque personne n'y réussit; & si ingrat, qu'à peine le succès peut-il dédommager de la fatigue d'un tel ouvrage. Tout cela n'aboutissant qu'à faire du bruit, ainsi que la plupart de nos cœurs si admirés *, est également indigne d'occuper la plume d'un homme de génie, & l'attention d'un homme de goût. A l'égard des contre-fugues, doubles-fugues, fugues renversées, basses, contraintes, & autres sottises difficiles, que l'oreille ne peut souffrir, & que la raison ne peut justifier, ce sont évidemment des restes de barbarie & de mauvais goût, qui ne subsistent, comme les portails de nos églises gothiques, que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire.

Il a été un temps où l'Italie étoit barbare; & même après la renaissance des autres arts,

* Les Italiens ne sont pas eux-mêmes tout-à-fait revenus de ce préjugé barbare. Ils se piquent encore d'avoir dans leurs Eglises de la musique bruyante; ils ont souvent des Messes & des motets à quatre chœurs, chacun sur un dessein différent; mais les grands maîtres ne font que rire de tout ce fatras. Je me souviens que Terradeglias me parlant de plusieurs motets de sa composition, où il avoit mis des chœurs travaillés avec un grand soin, étoit honteux d'en avoir fait de si beaux, & s'en excusoit sur sa jeunesse. Autrefois, disoit-il, j'aimois à faire du bruit; à présent je tâche de faire de la musique.

que l'Europe lui doit tous, la musique plus tardive n'y a point pris aisément cette pureté de goût qu'on y voit briller aujourd'hui; & l'on ne peut guere donner une plus mauvaise idée de ce qu'elle étoit alors, qu'en remarquant qu'il n'y a eu pendant long-temps qu'une même musique en France & en Italie, & * que les Musiciens des deux contrées communiquoient familierement entr'eux, non pourtant sans qu'on pût remarquer déjà dans les nôtres le germe de cette jalousie, qui est inséparable de l'infériorité. Lulli même, alarmé de l'arrivée de Corelli, se hâta de le faire chasser de France: ce qui lui fut d'autant plus aisé que Corelli étoit plus grand homme, & par conséquent moins courtisan que lui. Dans ce temps où la musique naissoit à peine, elle avoit en Italie cette

* L'Abbé du Bos se tourmente beaucoup pour faire honneur aux Pays-Bas du renouvellement de la musique, & cela pourroit s'admettre, si l'on donnoit le nom de musique à un continuel remplissage d'accords; mais si l'harmonie n'est que la basse commune, & que la mélodie seule constitue le caractere, non-seulement la musique moderne est née en Italie, mais il y a quelque apparence que dans toutes nos langues vivantes, la musique italienne est la seule qui puisse réellement exister. Du temps d'Orlande & de Goudimel, on faisoit de l'harmonie & des sons; Lulli y a joint un peu de cadence; Corelli, Buononcini, Vinci & Pergolese, sont les premiers qui aient fait de la musique.

ridicule emphase de science harmonique, ces pédantesques prétentions de doctrine qu'elle a chérement conservées parmi nous, & par lesquelles on distingue aujourd'hui cette musique méthodique, compassée, mais sans génie, sans invention & sans goût, qu'on appelle à Paris *musique écrite* par excellence, & qui, tout au plus, n'est bonne en effet qu'à écrire, & jamais à exécuter.

Depuis même que les Italiens ont rendu l'harmonie plus pure, plus simple, & donné tous leurs soins à la perfection de la mélodie, je ne nie pas qu'il ne soit encore demeuré parmi eux quelques légeres traces de fugues & desseins gothiques, & quelquefois de doubles & triples mélodies. C'est de quoi je pourrois citer plusieurs exemples dans les intermedes qui nous sont connus, & entr'autres le mauvais quatuor qui est à la fin de *la femme orgueilleuse.* Mais outre que ces choses sortent du caractere établi; outre qu'on ne trouve jamais rien de semblable dans les tragédies, & qu'il n'est pas plus juste de juger l'Opéra italien sur ces farces, que de juger notre Théâtre français sur l'*In-promptu de Campagne*, ou *le Baron de la Crasse*; il faut aussi rendre justice à l'art avec lequel les compositeurs ont souvent évité dans ces intermedes les pieges qui leur étoient tendus par les Poëtes, & ont fait tourner au profit de la regle des situations qui sembloient les forcer à l'enfreindre.

De toutes les parties de la musique, la

plus difficile à traiter ſans ſortir de l'unité de mélodie, eſt le Duo, & cet article mérite de nous arrêter un moment. L'auteur de la Lettre ſur Omphale a déjà remarqué que les Duo ſont hors de la nature ; car rien n'eſt moins naturel que de voir deux perſonnes ſe parler à la fois durant un certain temps, ſoit pour dire la même choſe, ſoit pour ſe contredire, ſans jamais s'écouter ni ſe répondre. Et quand cette ſuppoſition pourroit s'admettre en certain cas, il eſt bien certain que ce ne ſeroit jamais dans la tragédie, où cette indécence n'eſt convenable ni à la dignité des perſonnages qu'on y fait parler, ni à l'éducation qu'on leur ſuppoſe. Or, le meilleur moyen de ſauver cette abſurdité, c'eſt de traiter le plus qu'il eſt poſſible le Duo en Dialogue, & ce premier ſoin regarde le Poëte ; ce qui regarde le Muſicien, c'eſt de trouver un chant convenable au ſujet, & diſtribué de telle ſorte, que chacun des Interlocuteurs parlant alternativement, toute la ſuite du dialogue ne forme qu'une mélodie, qui ſans changer de ſujet, ou du moins ſans altérer le mouvement, paſſe dans ſon progrès d'une partie à l'autre, ſans ceſſer d'être une, & ſans enjamber. Quand on joint enſemble les deux parties, ce qui doit ſe faire rarement & durer peu, il faut trouver un chant ſuſceptible d'une marche par tierces, ou par ſixtes, dans lequel la ſeconde partie faſſe ſon effet ſans diſtraire l'oreille de la premiere. Il faut

garder la dureté des dissonances, les sons perçants & renforcés, le fortissimo de l'orchestre pour des instants de désordre & de transport, où les acteurs semblant s'oublier eux-mêmes, portent leurs égarements dans l'ame de tout spectateur sensible, & lui font éprouver le pouvoir de l'harmonie sobrement ménagée. Mais ces instants doivent être rares & amenés avec art. Il faut, par une musique douce & affectueuse, avoir déjà disposé l'oreille & le cœur à l'émotion, pour que l'un & l'autre se prêtent à ces ébranlements violents, & il faut qu'ils passent avec la rapidité qui convient à notre foiblesse; car, quand l'agitation est trop forte, elle ne sauroit durer, & tout ce qui est au-delà de la nature ne touche plus.

En disant ce que les Duo doivent être, j'ai dit précisément ce qu'ils sont dans les opéra italiens. Si quelqu'un a pu entendre sur un théâtre d'Italie un Duo tragique chanté par deux bons acteurs, & accompagné par un véritable orchestre, sans en être attendri; s'il a pu d'un œil sec assister aux adieux de Mandane & d'Arbace, je le tiens digne de pleurer à ceux de Lybie & d'Epaphus.

Mais, sans insister sur les Duo tragiques, genre de musique dont on n'a pas même l'idée à Paris, je puis vous citer un Duo comique qui y est connu de tout le monde, & je le citerai hardiment comme un modele de chant, d'unité de mélodie, de

dialogue & de goût, auquel, selon moi, rien ne manquera, quand il sera bien exécuté, que des auditeurs qui sachent l'entendre : c'est celui du premier acte de la Serva Padrona, *Lo coosco a quegl' occhietti*, &c. J'avoue que peu de Musiciens français sont en état d'en sentir les beautés, & je dirois volontiers du Pergolese, comme Cicéron disoit d'Homere, que c'est déjà avoir fait beaucoup de progrès dans l'art, que de se plaire à sa lecture.

J'espere, Monsieur, que vous me pardonnerez la longueur de cet article, en faveur de sa nouveauté, & de l'importance de son objet. J'ai cru devoir m'étendre un peu sur une regle aussi essentielle que celle de l'unité de mélodie ; regle dont aucun théoricien, que je sache, n'a parlé jusqu'à ce jour ; que les Compositeurs italiens ont seuls sentie & pratiquée, sans se douter, peut-être, de son existence, & de laquelle dépendent la douceur du chant, la force de l'expression, & presque tout le charme de la bonne musique. Avant que de quitter ce sujet, il me reste à vous montrer qu'il en résulte de nouveaux avantages pour l'harmonie même, aux dépens de laquelle je semblois accorder tout l'avantage à la mélodie ; & que l'expression du chant donne lieu à celle des accords, en forçant le compositeur à les ménager.

Vous ressouvenez-vous, Monsieur, d'avoir entendu quelquefois dans les interme-

des

des qu'on nous a donnés cette année, le fils de l' Entrepreneur italien, jeune enfant de dix ans au plus, accompagner quelquefois à l'Opéra. Nous fûmes frappés, dès le premier jour, de l'effet que produiſoit ſous ſes petits doigts l'accompagnement du claveſſin; & tout le ſpectacle s'apperçut à ſon jeu précis & brillant, que ce n'étoit pas l'accompagnateur ordinaire. Je cherchai auſſi-tôt les raiſons de cette différence; car je ne doutois pas que le ſieur Noblet fût bon harmoniſte, & n'accompagnât très-exactement; mais quelle fut ma ſurpriſe en obſervant les mains du petit bon-homme, de voir qu'il ne rempliſſoit preſque jamais les accords, qu'il ſupprimoit beaucoup de ſons, & n'employoit très-ſouvent que deux doigts, dont l'un ſonnoit preſque toujours l'octave de la baſſe! Quoi! diſois-je en moi-même, l'harmonie complete fait moins d'effet que l'harmonie mutilée, & nos accompagnateurs en rendant tous les accords pleins, ne font qu'un bruit confus, tandis que celui-ci avec moins de ſons fait plus d'harmonie, ou du moins, rend ſon accompagnement plus ſenſible & plus agréable! Ceci fut pour moi un problême inquiétant; & j'en compris encore mieux toute l'importance, quand après d'autres obſervations, je vis que les Italiens accompagnoient tous de la même maniere que le petit Bambin, & que, par conſéquent, cette épargne dans leur accompagnement devoit tenir au même principe

que celle qu'ils affectent dans leurs partitions.

Je comprenois bien que la baſſe étant le fondement de toute l'harmonie, doit toujours dominer ſur le reſte, & que quand les autres parties l'étouffent ou la couvrent, il en réſulte une confuſion qui peut rendre l'harmonie plus ſourde ; je m'expliquois ainſi pourquoi les Italiens ſi économes de leur main droite dans l'accompagnement, redoublent ordinairement à la gauche l'octave de la baſſe ; pourquoi ils mettent tant de contre-baſſes dans leurs orcheſtres, & pourquoi ils font ſi ſouvent marcher leurs quintes * avec la baſſe, au lieu de leur donner une autre partie, comme les Français ne manquent jamais de faire. Mais ceci, qui pouvoit rendre raiſon de la netteté des accords, n'en rendoit pas de leur énergie, & je vis bientôt qu'il devoit y avoir quelque principe plus caché & plus fin de l'expreſſion que je remarquois dans la ſimplicité de l'harmonie italienne, tandis que je trouvois la nôtre ſi compoſée, ſi froide & ſi languiſſante.

* On peut remarquer à l'orcheſtre de notre Opéra, que dans la muſique italienne les quintes ne jouent preſque jamais leur partie quand elle eſt à l'octave de la baſſe ; peut-être ne daigne-t-on pas même la copier en pareil cas. Ceux qui conduiſent l'orcheſtre ignoreroient-ils que ce défaut de liaiſon entre la baſſe & le deſſus, rend l'harmonie trop ſeche ?

Je me souvins alors d'avoir lu dans quelque ouvrage de M. Rameau, que chaque consonance a son caractere particulier, c'est-à-dire, une maniere d'affecter l'ame qui lui est propre ; que l'effet de la tierce n'est point le même que celui de la quinte, ni l'effet de la quarte le même que celui de la sixte. De même les tierces & les sixtes mineures doivent produire des affectations différentes de celles que produisent les tierces & les sixtes majeures ; & ces faits une fois accordés, il s'ensuit assez évidemment que les dissonances & tous les intervalles possibles seront aussi dans le même cas. Expérience que la raison confirme, puisque toutes les fois que les rapports sont différents, l'impression ne sauroit être la même.

Or, me disois-je à moi-même, en raisonnant d'après cette supposition, je vois clairement que deux consonances ajoutées l'une à l'autre mal-à-propos, quoique selon les regles des accords, pourront, même en augmentant l'harmonie, affoiblir mutuellement leur effet, le combattre ou le partager. Si tout l'effet d'une quinte m'est nécessaire pour l'expression dont j'ai besoin, je peux risquer d'affoiblir cette expression par un troisieme son, qui divisant cette quinte en deux autres intervalles, en modifiera nécessairement l'effet par celui des deux tierces dans lesquelles je la résous ; & ces tierces mêmes, quoique le tout ensemble fasse une fort bonne harmonie, étant de différentes especes, peuvent en-

core nuire mutuellement à l'impreſſion l'une de l'autre. De même, ſi l'impreſſion ſimultanée de la quinte & des deux tierces m'étoit néceſſaire, j'affoiblirois & j'altérerois mal-à-propos cette impreſſion, en retranchant un des trois ſons qui en forment l'accord. Ce raiſonnement devient encore plus ſenſible, appliqué à la diſſonance. Suppoſons que j'aie beſoin de toute la dureté du triton, ou de toute la fadeur de la fauſſe quinte; oppoſition, pour le dire en paſſant, qui prouve combien les divers renverſements des accords en peuvent changer l'effet; ſi dans une telle circonſtance, au lieu de porter à l'oreille les deux uniques ſons qui forment la diſſonance, je m'aviſe de remplir l'accord de tous ceux qui lui conviennent, alors j'ajoute au triton la ſeconde & la ſixte, & à la fauſſe quinte la ſixte & la tierce, c'eſt-à-dire, qu'introduiſant dans chacun de ces accords une nouvelle diſſonance, j'y introduis en même-temps trois conſonances, qui doivent néceſſairement en tempérer & affoiblir l'effet, en rendant un de ces accords moins fade, & l'autre moins dur. C'eſt donc un principe certain & fondé dans la nature, que toute muſique où l'harmonie eſt ſcrupuleuſement remplie, tout accompagnement où tous les accords ſont complets, doit faire beaucoup de bruit, mais avoir très-peu d'expreſſion: ce qui eſt préciſément le caractere de la muſique françaiſe. Il eſt vrai qu'en ménageant les accords & les parties, le choix devient

difficile, & demande beaucoup d'expérience & de goût pour le faire toujours à propos; mais s'il y a une regle pour aider au compositeur à se bien conduire en pareille occasion, c'est certainement celle de l'unité de mélodie que j'ai tâché d'établir; ce qui se rapporte au caractere de la musique Italienne, & rend raison de la douceur du chant, jointe à la force d'expression qui y regne.

Il suit de tout ceci, qu'après avoir bien étudié les regles élémentaires de l'harmonie, le Musicien ne doit point se hâter de la prodiguer inconsidérément, ni se croire en état de composer, parce qu'il sait remplir des accords, mais qu'il doit, avant que de mettre la main à l'œuvre, s'appliquer à l'étude beaucoup plus longue & plus difficile des impressions diverses que les consonances, les dissonances & tous les accords font sur les oreilles sensibles, & se dire souvent à lui-même, que le grand art du compositeur ne consiste pas moins à savoir discerner dans l'occasion les sons qu'on doit supprimer, que ceux dont il faut faire usage. C'est en étudiant & feuilletant sans cesse les chefs-d'œuvres de l'Italie qu'il apprendra à faire ce choix exquis, si la nature lui a donné assez de génie & de goût pour en sentir la nécessité; car les difficultés de l'art ne se laissent appercevoir qu'à ceux qui sont faits pour les vaincre, & ceux-là ne s'aviseront pas de compter avec mépris les portées vuides d'une partition; mais voyant la facilité qu'un éco-

lier auroit eue à les remplir, ils ſoupçonneront & chercheront les raiſons de cette ſimplicité trompeuſe, d'autant plus admirable, qu'elle cache des prodiges ſous une feinte négligence, & que l'*arte che tutto fà, nulla ſi ſcuopre.*

Voilà, à ce qu'il me ſemble, la cauſe des effets ſurprenants que produit l'harmonie de la muſique italienne, quoique beaucoup moins chargée que la nôtre, qui en produit ſi peu. Ce qui ne ſignifie pas qu'il ne faille jamais remplir l'harmonie; mais qu'il ne faut la remplir qu'avec choix & diſcernement; ce n'eſt pas non plus à dire que pour ce choix le Muſicien ſoit obligé de faire tous ces raiſonnements; mais qu'il en doit ſentir le réſultat. C'eſt à lui d'avoir du génie & du goût pour trouver les choſes d'effet; c'eſt au théoricien à en chercher les cauſes, & à dire pourquoi ce ſont des choſes d'effet.

Si vous jettez les yeux ſur nos compoſitions modernes, ſur-tout ſi vous les écoutez, vous reconnoîtrez bientôt que nos Muſiciens ont ſi mal compris tout ceci, que, s'efforçant d'arriver au même but, ils ont directement ſuivi la route oppoſée; & s'il m'eſt permis de vous dire naturellement ma penſée, je trouve que plus notre muſique ſe perfectionne en apparence, & plus elle ſe gâte en effet. Il étoit peut-être néceſſaire qu'elle vînt au point où elle eſt, pour accoutumer inſenſiblement nos oreilles à rejetter les préjugés de l'habitude, & à goûter d'autres

airs que ceux dont nos nourrices nous ont endormis ; mais je prévois que pour la porter au très-médiocre degré de bonté dont elle est susceptible, il faudra tôt ou tard commencer par redescendre ou remonter au point où Lully l'avoit mise. Convenons que l'harmonie de ce célebre Musicien est plus pure & moins renversée, que ses basses sont plus naturelles & marchent plus rondement, que son chant est mieux suivi, que ses accompagnements moins chargés naissent mieux du sujet & en sortent moins, que son récitatif est beaucoup moins maniéré, & par conséquent beaucoup meilleur que le nôtre ; ce qui se confirme par le goût de l'exécution : car l'ancien récitatif étoit rendu par les acteurs de ce temps-là tout autrement que nous ne faisons aujourd'hui ; il étoit plus vif & moins traînant : on le chantoit moins, & on le déclamoit davantage. * Les cadences, les ports de voix se sont multipliés dans le nôtre ; il est devenu encore plus languissant, & l'on n'y trouve presque plus rien qui le distingue de ce qu'il nous plaît d'appeller *air*.

Puisqu'il est question d'airs & de récitatifs, vous voulez bien, Monsieur, que je termine cette lettre par quelques observa-

* Cela se prouve par la durée des Opéra de Lully, beaucoup plus grande aujourd'hui que de son temps, selon le rapport unanime de tous ceux qui les ont vus anciennement. Aussi toutes les fois qu'on redonne ces Opéra, est-on obligé d'y faire des retranchements considérables.

tions ſur l'un & ſur l'autre, qui deviendront peut-être des éclairciſſements utiles à la ſolution du problême dont il s'agit.

On peut juger de l'idée de nos Muſiciens ſur la conſtitution d'un Opéra, par la ſingularité de leur nomenclature. Ces grands morceaux de la muſique italienne qui raviſſent; ces chefs-d'œuvres de génie qui arrachent des larmes, qui offrent les tableaux les plus frappants, qui peignent les ſituations les plus vives, & portent dans l'ame toutes les paſſions qu'ils expriment, les Français les appellent des *ariettes*. Ils donnent le nom d'*airs* à ces inſipides chanſonnettes, dont ils entremêlent les ſcenes de leurs Opéra, & réſervent celui des monologues par excellence à ces traînantes & ennuyeuſes lamentations, à qui il ne manque, pour aſſoupir tout le monde, que d'être chantées juſte & ſans cris.

Dans les Opéra italiens tous les airs ſont en ſituation & font partie des ſcenes. Tantôt c'eſt un pere déſeſpéré, qui croit voir l'ombre d'un fils qu'il a fait mourir injuſtement, lui reprocher ſa cruauté : tantôt c'eſt un Prince débonnaire, qui, forcé de donner un exemple de ſévérité, demande aux Dieux de lui ôter l'empire, ou de lui donner un cœur moins ſenſible. Ici, c'eſt une mere tendre qui verſe des larmes en retrouvant ſon fils qu'elle croyoit mort. Là, c'eſt le langage de l'amour, non rempli de ce fade & puérile galimatias de flammes & de chaînes, mais tragique, vif, bouillant, entrecoupé,

& tel qu'il convient aux paſſions impétueuſes. C'eſt ſur de telles paroles qu'il ſied bien de déployer toutes les richeſſes d'une muſique pleine de force & d'expreſſion, & de renchérir ſur l'énergie de la poëſie par celle de l'harmonie & du chant. Au contraire, les paroles de nos ariettes, toujours détachées du ſujet, ne ſont qu'un miſérable jargon emmiellé, qu'on eſt trop heureux de ne pas entendre : c'eſt une collection faite au hazard du très-petit nombre de mots ſonores que notre langue peut fournir, tournés & retournés de toutes les manieres, excepté de celle qui pourroit leur donner du ſens. C'eſt ſur ces impertinents amphigouris que nos Muſiciens épuiſent leur goût & leur ſavoir, & nos auteurs leurs geſtes & leurs poumons ; c'eſt à ces morceaux extravagants que nos femmes ſe pâment d'admiration ; & la preuve la plus marquée que la muſique françaiſe ne ſait ni peindre ni parler, c'eſt qu'elle ne peut développer le peu de beautés dont elle eſt ſuſceptible, que ſur des paroles qui ne ſignifient rien. Cependant, à entendre les Français parler de muſique, on croiroit que c'eſt dans leurs Opéra qu'elle peint de grands tableaux & de grandes paſſions, & qu'on ne trouve que des ariettes dans les Opéra italiens, où le nom même d'ariette, & la ridicule choſe qu'il exprime, ſont également inconnus. Il ne faut pas être ſurpris de la groſſiéreté de ces préjugés : la muſique italienne n'a d'ennemis, même

parmi nous, que ceux qui n'y connoiſſent rien ; & tous Français qui ont tenté de l'étudier, dans le ſeul deſſein de la critiquer en connoiſſance de cauſe, ont bientôt été ſes plus zélés admirateurs. *

Après les ariettes, qui ſont à Paris le triomphe du goût moderne, viennent les fameux monologues qu'on admire dans nos anciens Opéra : ſur quoi l'on doit remarquer que nos plus beaux airs ſont toujours dans les monologues, & jamais dans les ſcenes, parce que nos acteurs n'ayant aucun jeu muet, & la muſique n'indiquant aucun geſte, & ne peignant aucune ſituation, celui qui garde le ſilence ne ſait que faire de ſa perſonne pendant que l'autre chante.

Le caractere traînant de la langue, le peu de flexibilité de nos voix, & le ton lamentable qui regne perpétuellement dans notre Opéra, mettent preſque tous les monologues français ſur un mouvement lent, & comme la meſure ne s'y fait ſentir ni dans le chant, ni dans la baſſe, ni dans l'accompagnement, rien n'eſt ſi traînant, ſi lâche, ſi languiſſant que ces beaux monologues que tout le monde admire en bâillant. Ils voudroient être triſtes, & ne ſont qu'ennuyeux ; ils vou-

* C'eſt un préjugé peu favorable à la muſique françaiſe, que ceux qui la mépriſent le plus ſoient précíſément ceux qui la connoiſſent le mieux ; car elle eſt auſſi ridicule quand on l'examine, qu'inſupportable quand on l'écoute.

droient toucher le cœur, & ne font qu'affliger les oreilles.

Les Italiens ſont plus adroits dans leurs Adagio; car, lorſque le chant eſt ſi lent, qu'il ſeroit à craindre qu'il ne laiſſât affoiblir l'idée de la meſure, ils font marcher la baſſe par notes égales qui marquent le mouvement, & l'accompagnement le marque auſſi par des ſubdiviſions de notes, qui ſoutenant la voix & l'oreille en meſure, ne rendent le chant que plus agréable, & ſur-tout plus énergique par cette préciſion. Mais la nature du chant français interdit cette reſſource à nos compoſiteurs; car, dès que l'acteur ſeroit forcé d'aller en meſure, il ne pourroit plus développer ſa voix ni ſon jeu, traîner ſon chant, renfler, prolonger ſes ſons, ni crier à pleine tête, & par conſéquent il ne ſeroit plus applaudi.

Mais ce qui prévient encore plus efficacement la monotonie & l'ennui dans les tragédies italiennes, c'eſt l'avantage de pouvoir exprimer tous les ſentiments, & peindre tous les caracteres avec telle meſure & tel mouvement qu'il plaît au compoſiteur. Notre mélodie, qui ne dit rien par elle-même, tire toute ſon expreſſion du mouvement qu'on lui donne; elle eſt forcément triſte ſur une meſure lente, furieuſe ou gaie ſur un mouvement vif, grave ſur un mouvement modéré: le chant n'y fait preſque rien, la meſure ſeule, ou pour parler plus juſte, le ſeul degré de vîteſſe détermine le caractere.

Mais la mélodie italienne trouve dans chaque mouvement des expreſſions pour tous les caracteres, des tableaux pour tous les objets. Elle eſt, quand il plaît au Muſicien, triſte ſur un mouvement vif, gaie ſur un mouvement lent, & comme je l'ai déjà dit, elle change ſur le même mouvement de caractere au gré du compoſiteur; ce qui lui donne la facilité des contraſtes, ſans dépendre en cela du Poëte, & ſans s'expoſer à des contre-ſens.

Voilà la ſource de cette prodigieuſe variété, que les grands Maîtres d'Italie ſavent répandre dans leur Opéra, ſans jamais ſortir de la nature: variété qui prévient la monotonie, la langueur & l'ennui, & que les Muſiciens français ne peuvent imiter, parce que leurs mouvements ſont donnés par le ſens des paroles, & qu'ils ſont forcés de s'y tenir, s'ils ne veulent tomber dans des contre-ſens ridicules.

A l'égard du récitatif, dont il me reſte à parler, il ſemble que pour en bien juger, il faudroit une fois ſavoir préciſément ce que c'eſt; car juſqu'ici je ne ſache pas que de tous ceux qui en ont diſputé, perſonne ſe ſoit aviſé de le définir. Je ne ſais, Monſieur, quelle idée vous pouvez avoir de ce mot; quant à moi, j'appelle récitatif une déclamation harmonieuſe, c'eſt-à-dire une déclamation dont toutes les inflexions ſe font par intervalles harmoniques. D'où il ſuit que, comme chaque langue a une déclama-

tion qui lui eſt propre, chaque langue doit auſſi avoir ſon récitatif particulier; ce qui n'empêche pas qu'on ne puiſſe très-bien comparer un récitatif à un autre, pour ſavoir lequel des deux eſt le meilleur, ou ce qui ſe rapporte le mieux à ſon objet.

Le récitatif eſt néceſſaire dans les drames lyriques. 1. Pour lier l'action & rendre le ſpectacle un. 2. Pour faire valoir les airs, dont la continuité deviendroit inſupportable. 3. Pour exprimer une multitude de choſes qui ne peuvent ou ne doivent point être exprimées par la muſique chantante & cadencée. La ſimple déclamation ne pouvoit convenir à tout cela dans un ouvrage lyrique, parce que la tranſition de la parole au chant, & ſur-tout du chant à la parole, a une dureté à laquelle l'oreille ſe prête difficilement, & forme un contraſte choquant qui détruit toute l'illuſion, & par conſéquent l'intérêt; car il y a une ſorte de vraiſemblance qu'il faut conſerver, même à l'Opéra, en rendant le diſcours tellement uniforme, que le tout puiſſe être pris au moins pour une langue hypothétique. Joignez à cela que le ſecours des accords augmente l'énergie de la déclamation harmonieuſe, & dédommage avantageuſement de ce qu'elle a de moins naturel dans les intonations.

Il eſt évident, d'après ces idées, que le meilleur récitatif, dans quelque langue que ce ſoit, ſi elle a d'ailleurs les conditions néceſſaires, eſt celui qui approche le plus de la

parole; s'il en avoit un qui en approchât tellement, en conſervant l'harmonie qui lui convient, que l'oreille ou l'eſprit pût s'y tromper, on devroit prononcer hardiment que celui-là auroit atteint toute la perfection dont aucun récitatif puiſſe être ſuſceptible.

Examinons maintenant ſur cette regle ce qu'on appelle en France récitatif; & dites-moi, je vous prie, quel rapport vous pouvez trouver entre ce récitatif & notre déclamation? Comment concevrez-vous jamais que la langue françaiſe, dont l'accent eſt ſi uni, ſi ſimple, ſi modeſte, ſi peu chantant, ſoit bien rendue par les bruyantes & criardes intonations de ce récitatif, & qu'il y ait quelque rapport entre les douces inflexions de la parole, & ces ſons ſoutenus & renflés, ou plutôt ces cris éternels qui font le tiſſu de cette partie de notre muſique, encore plus même que des airs? Faites, par exemple, réciter à quelqu'un qui ſache lire, les quatre premiers vers de la fameuſe reconnoiſſance d'Iphigénie. A peine reconnoîtrez-vous quelques légeres inégalités, quelques foibles inflexions de voix dans un récit tranquille, qui n'a rien de vif, ni de paſſionné, rien qui doive engager celle qui le fait à élever ou à baiſſer la voix. Faites enſuite réciter par une de nos actrices ces mêmes vers ſur la note du Muſicien, & tâchez, ſi vous le pouvez, de ſupporter cette extravagante criaillerie, qui paſſe à chaque inſtant

de bas en haut, & de haut en bas, parcourt ſans ſujet toute l'étendue de la voix, & ſuſpend le récit hors de propos pour *filer de beaux ſons* ſur des ſyllabes qui ne ſignifient rien, & qui ne forment aucun repos dans le ſens.

Qu'on joigne à cela les fredons, les cadences, les ports de voix qui reviennent à chaque inſtant, & qu'on me diſe quelle analogie il peut y avoir entre la parole & toute cette mauſſade prétintaille, entre la déclamation & ce prétendu récitatif? Qu'on me montre au moins quelque côté par lequel on puiſſe raiſonnablement vanter ce merveilleux récitatif français, dont l'invention fait la gloire de Lully ?

C'eſt une choſe aſſez plaiſante que d'entendre les partiſans de la muſique françaiſe ſe retrancher dans le caractere de la langue, & rejetter ſur elle des défauts dont ils n'oſent accuſer leur idole, tandis qu'il eſt de toute évidence que le meilleur récitatif qui peut convenir à la langue françaiſe doit être oppoſé preſque en tout à celui qui y eſt en uſage; qu'il doit rouler entre de fort petits intervalles, n'élever, ni abaiſſer beaucoup la voix, peu de ſons ſoutenus, jamais d'éclats, encore moins de cris, rien ſur-tout qui reſſemble au chant, peu d'inégalité dans la durée ou valeur des notes, ainſi que dans leurs degrés. En un mot, le vrai récitatif français, s'il peut y en avoir un, ne ſe trouvera que dans une route directement con-

traire à celle de Lully & de ses successeurs ; dans quelque route nouvelle, qu'assurément les Compositeurs Français, si fiers de leur faux savoir, & par conséquent si éloignés de sentir & d'aimer le véritable, ne s'aviseront pas de chercher si-tôt, & que probablement ils ne trouveront jamais.

Ce seroit ici le lieu de vous montrer par l'exemple du récitatif italien, que toutes les conditions que j'ai supposées dans un bon récitatif, peuvent en effet s'y trouver ; qu'il peut avoir à la fois toute la vivacité de la déclamation, & toute l'énergie de l'harmonie ; qu'il peut marcher aussi rapidement que la parole, & être aussi mélodieux qu'un véritable chant ; qu'il peut marquer toutes les inflexions dont les passions les plus véhémentes animent le discours, sans forcer la voix du chanteur, ni étourdir les oreilles de ceux qui écoutent. Je pourrois vous montrer comment, à l'aide d'une marche fondamentale particuliere, on peut multiplier les modulations du récitatif d'une maniere qui lui soit propre, & qui contribue à le distinguer des airs, où, pour conserver les graces de la mélodie, il faut changer de ton moins fréquemment ; comment, sur-tout, quand on veut donner à la passion le temps de déployer tous ses mouvements, on peut, à l'aide d'une symphonie habilement ménagée, faire exprimer à l'orchestre, par des chants pathétiques & variés, ce que l'acteur ne doit que réciter ; chef-d'œuvre de l'art

du musicien, par lequel il fait, dans un récitatif obligé, * joindre la mélodie la plus touchante à toute la véhémence de la déclamation, sans jamais confondre l'une avec l'autre: je pourrois vous déployer les beautés sans nombre de cet admirable récitatif, dont on fait en France tant de contes aussi absurdes que les jugements qu'on s'y mêle d'en porter; comme si quelqu'un pouvoit prononcer un récitatif, sans connoître à fond la langue à laquelle il est propre. Mais pour entrer dans ces détails, il faudroit, pour ainsi dire, créer un nouveau Dictionnaire, inventer à chaque instant des termes pour offrir aux lecteurs français des idées inconnues parmi eux, & leur tenir des discours qui leur paroîtroient du galimatias. En un mot, pour en être compris, il faudroit leur parler un langage qu'ils entendissent, & par conséquent de science & d'arts de tout genre, excepté la seule musique. Je n'entrerai donc point sur cette matiere dans un détail affecté qui ne serviroit de rien pour l'instruction des lecteurs, & sur lequel ils pourroient présumer que je ne dois qu'à leur

* J'avois espéré que le sieur Caffarelli nous donneroit, au concert spirituel, quelque morceau de grand récitatif & de chant pathétique, pour faire entendre une fois aux prétendus connoisseurs ce qu'ils jugent depuis si long-temps; mais sur ses raisons pour n'en rien faire, j'ai trouvé qu'il connoissoit encore mieux que moi la portée des ses auditeurs.

ignorance en cette partie la force apparente de mes preuves.

Par la même raiſon, je ne tenterai pas non plus le parallele qui a été propoſé cet hiver dans un écrit adreſſé au petit Prophete & à ſes adverſaires, de deux morceaux de muſique, l'un italien & l'autre français, qui y ſont indiqués. La ſcene italienne confondue en Italie avec mille autres chefs-d'œuvres égaux, ou ſupérieurs, étant peu connue à Paris, peu de gens pourroient ſuivre la comparaiſon; & il ſe trouveroit que je n'aurois parlé que pour le petit nombre de ceux qui ſavoient déjà ce que j'avois à leur dire. Mais, quant à la ſcene françaiſe, j'en crayonnerai volontiers l'analyſe avec d'autant plus de plaiſir, qu'étant le morceau conſacré dans la nation par les plus unanimes ſuffrages, je n'aurai pas à craindre qu'on m'accuſe d'avoir mis de la partialité dans le choix, ni d'avoir voulu ſouſtraire mon jugement à celui des lecteurs par un ſujet peu connu.

Au reſte, comme je ne puis examiner ce morceau ſans en adopter le genre, au moins par hypotheſe, c'eſt rendre à la muſique françaiſe tout l'avantage que la raiſon m'a forcé de lui ôter dans le cours de cette lettre; c'eſt la juger ſur ſes propres regles; de ſorte que quand cette ſcene ſeroit auſſi parfaite qu'on le prétend, on n'en pourroit conclure autre choſe, ſinon que c'eſt de la muſique françaiſe bien faite; ce qui n'empêcheroit pas

que le genre étant démontré mauvais, ce ne fût absolument de mauvaise musique. Il ne s'agit donc ici que de voir si l'on peut l'admettre pour bonne, au moins dans son genre.

Je vais pour cela tâcher d'analyser en peu de mots ce célebre monologue d'Armide: *enfin il est en ma puissance*, qui passe pour un chef-d'œuvre de déclamation, & que les maîtres donnent eux-mêmes pour le modele le plus parfait du vrai récitatif français.

Je remarque d'abord que M. Rameau l'a cité avec raison en exemple d'une modulation exacte & très-bien liée: mais cet éloge appliqué au morceau dont il s'agit, devient une véritable satyre; & M. Rameau lui-même se seroit bien gardé de mériter une semblable louange en pareil cas: car que peut-on penser de plus mal conçu que cette régularité scholastique dans une scene où l'emportement, la tendresse & le contraste des passions opposées mettent l'actrice & les spectateurs dans la plus vive agitation? Armide furieuse vient poignarder son ennemi. A son aspect elle hésite, elle se laisse attendrir, le poignard lui tombe des mains; elle oublie tous ses projets de vengeance, & n'oublie pas un seul instant sa modulation. Les réticences, les interruptions, les transitions intellectuelles que le Poëte offroit au Musicien n'ont pas été une seule fois saisies par celui-ci. L'Héroïne finit par adorer celui qu'elle vouloit égorger au commencement; le Mu-

ſicien finit en *E ſi mi*, comme il avoit commencé, ſans avoir jamais quitté les cordes les plus analogues au ton principal, ſans avoir mis une ſeule fois dans la déclamation de l'actrice la moindre inflexion extraordinaire qui fît foi de l'agitation de ſon ame, ſans avoir donné la moindre expreſſion à l'harmonie : & je défie qui que ce ſoit d'aſſigner par la muſique ſeule, ſoit dans le ton, ſoit dans la mélodie, ſoit dans la déclamation, ſoit dans l'accompagnement, aucune différence ſenſible entre le commencement & la fin de cette ſcene, par où le ſpectateur puiſſe juger du changement prodigieux qui ſe fait dans le cœur d'Armide.

Obſervez cette baſſe-continue : que de croches ! que de petites notes paſſageres, pour courir après la ſucceſſion harmonique ! Eſt-ce ainſi que marche la baſſe d'un bon récitatif, où l'on ne doit entendre que de groſſes notes, de loin en loin, le plus rarement qu'il eſt poſſible, & ſeulement pour empêcher la voix du récitant, & l'oreille du ſpectateur de s'égarer.

Mais voyons comment ſont rendus les beaux vers de ce monologue, qui peut paſſer en effet pour un chef-d'œuvre de Poéſie.

Enfin il eſt en ma puiſſance.

Voilà un *trille*, * & qui pis eſt, un repos

* Je ſuis contraint de franciſer ce mot pour exprimer le battement de goſier que les Italiens

abſolu dès le premier vers, tandis que le ſens n'eſt achevé qu'au ſecond. J'avoue que le Poëte eût peut-être mieux fait d'omettre ce ſecond vers, & de laiſſer aux ſpectateurs le plaiſir d'en lire le ſens dans l'ame de l'actrice ; mais puiſqu'il l'a employé, c'étoit au Muſicien de le rendre.

Ce fatal ennemi, ce ſuperbe vainqueur.

Je pardonnerois peut-être au Muſicien d'avoir mis ce ſecond vers dans un autre ton que le premier, s'il ſe permettoit un peu plus d'en changer dans les occaſions néceſſaires.

Le charme du ſommeil le livre à ma vengeance:

Les mots de *charme* & de *ſommeil* ont été pour le Muſicien un piege inévitable ; il a oublié la fureur d'Armide, pour faire ici un petit ſomme, dont il ſe réveillera au mot *percer*. Si vous croyez que c'eſt par hazard qu'il a employé des ſons doux ſur le premier hémiſtiche, vous n'avez qu'à écouter la baſſe : Lulli n'étoit pas homme à employer de ces dieſes pour rien.

Je vais percer ſon invincible cœur.

Que cette cadence finale eſt ridicule dans un mouvement auſſi impétueux ! Que ce

appellent ainſi, parce que me trouvant à chaque inſtant dans la néceſſité de me ſervir du mot de *cadence* dans une autre acception, il ne m'étoit pas poſſible d'éviter autrement des équivoques continuelles.

trille eſt froid & de mauvaiſe grace! Qu'il eſt mal placé ſur une ſyllabe breve, dans un récitatif qui devroit voler, & au milieu d'un tranſport violent!

Par lui tous mes Captifs ſont ſortis d'eſclavage:
Qu'il éprouve toute ma rage.

On voit qu'il y a ici une adroite réticence du Poëte. Armide, après avoir dit qu'elle va percer l'invincible cœur de Renaut, ſent dans le ſien les premiers mouvements de la pitié, ou plutôt de l'amour; elle cherche des raiſons pour ſe raffermir: & cette tranſition intellectuelle amene fort bien ces deux vers, qui, ſans cela, ſe lieroient mal avec les précédents & deviendroient une répétition tout-à-fait ſuperflue de ce qui n'eſt ignoré ni de l'actrice, ni des ſpectateurs.

Voyons maintenant comment le Muſicien a exprimé cette marche ſecrete du cœur d'Armide. Il a bien vu qu'il falloit mettre un intervalle entre ces deux vers & les précédents, il a fait un ſilence qu'il n'a rempli de rien, dans un moment où Armide avoit tant de choſes à ſentir, & par conſéquent l'orcheſtre à exprimer. Après cette pauſe, il recommence exactement dans le même ton, ſur le même accord, ſur la même note par où il vient de finir, paſſe ſucceſſivement par tous les ſons de l'accord durant une meſure entiere, & quitte enfin avec peine, & dans un moment où cela n'eſt plus néceſſaire, le ton autour duquel il vient de tourner ſi mal-à-propos.

Quel trouble me ſaiſit? Qui me fait héſiter?

Autre ſilence, & puis c'eſt tout. Ce vers eſt dans le même ton, preſque dans le même accord que le précédent. Pas une altération qui puiſſe indiquer le changement prodigieux qui ſe fait dans l'ame & dans les diſcours d'Armide. La tonique, il eſt vrai, devient dominante par un mouvement de baſſe. Eh Dieux! il eſt bien queſtion de tonique & de dominante dans un inſtant où toute liaiſon harmonique doit être interrompue, où tout doit peindre le déſordre & l'agitation! D'ailleurs, une légere altération qui n'eſt que dans la baſſe, peut donner plus d'énergie aux inflexions de la voix, mais jamais y ſuppléer. Dans ce vers, le cœur, les yeux, le viſage, le geſte d'Armide, tout eſt changé, hormis ſa voix: elle parle plus bas, mais elle garde le même ton.

Qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire?
Frappons.

Comme ce vers peut être pris en deux ſens différents, je ne veux pas chicaner Lulli pour n'avoir pas préféré celui que j'aurois choiſi. Cependant il eſt incomparablement plus vif, plus animé, & fait mieux valoir ce qui ſuit. Armide, comme Lulli la fait parler, continue à s'attendrir en s'en demandant la cauſe à elle-même:

Qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire?

Puis tout d'un coup elle revient à ſa fureur par ce ſeul mot:

Frappons.

Armide, indignée, comme je la conçois, après avoir héſité, rejette avec précipitation ſa vaine pitié, & prononce vivement, & tout d'une haleine, en levant le poignard:

Qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire ?
Frappons.

Peut-être Lulli même a-t-il entendu ainſi ce vers, quoiqu'il l'ait rendu autrement: car ſa note décide ſi peu la déclamation, qu'on lui peut donner ſans riſque le ſens que l'on aime mieux.

.... Ciel! qui peut m'arrêter ?
Achevons .... je frémis! vengeons-nous .... je ſoupire.

Voilà certainement le moment le plus violent de toute la ſcene. C'eſt ici que ſe fait le plus grand combat dans le cœur d'Armide. Qui croiroit que le Muſicien a laiſſé toute cette agitation dans le même ton, ſans la moindre tranſition intellectuelle, ſans le moindre écart harmonique, d'une maniere ſi inſipide, avec une mélodie ſi peu caractériſée, & une ſi inconcevable mal-adreſſe, qu'au lieu du dernier vers que dit le Poëte,

Achevons; je frémis. Vengeons-nous; je ſoupire:

le Muſicien dit exactement celui-ci:

Achevons; achevons. Vengeons-nous; vengeons-nous.

Les *trilles* ſont ſur-tout un bel effet ſur de telles paroles; & c'eſt une choſe bien trouvée

vée que la cadence parfaite ſur le mot ſoupire!

Eſt-ce ainſi que je dois me venger aujourd'hui?
Ma colere s'éteint quand j'approche de lui.

Ces deux vers ſeroient bien déclamés, s'il y avoit plus d'intervalle entr'eux, & que le ſecond ne finît pas par une cadence parfaite. Ces cadences parfaites ſont toujours la mort de l'expreſſion, ſur-tout dans le récitatif français, où elles tombent ſi lourdement.

Plus je le vois, plus ma vengeance eſt vaine.

Toute perſonne qui ſentira la véritable déclamation de ce vers, jugera que le ſecond hémiſtiche eſt à contre-ſens; la voix doit s'élever ſur ma *vengeance*, & retomber doucement ſur *vaine*.

Mon bras tremblant ſe refuſe à ma haine.

Mauvaiſe cadence parfaite, d'autant plus qu'elle eſt accompagnée d'un trille.

Ah! quelle cruauté de lui ravir le jour!

Faites déclamer ce vers à Mademoiſelle Dumeſnil, & vous trouverez que le mot *cruauté* ſera le plus élevé, & que la voix ira toujours en baiſſant juſqu'à la fin du vers: mais le moyen de ne pas faire poindre *le jour*? Je reconnois-là le Muſicien.

Je paſſe pour abréger le reſte de cette ſcene, qui n'a plus rien d'intéreſſant, ni de remarquable, que les contre-ſens ordinaires, & des trilles continuels: & je finis par le vers qui la termine.

Que, s'il ſe peut, je le haïſſe.

Cette parentheſe, *s'il ſe peut*, me ſemble une épreuve ſuffiſante du talent du Muſicien; quand on la trouve ſur le même ton, ſur les mêmes notes que *je le haïſſe*, il eſt bien difficile de ne pas ſentir combien Lulli étoit peu capable de mettre de la muſique ſur les paroles du grand homme qu'il tenoit à ſes gages.

A l'égard du petit air de guinguette qui eſt à la fin de ce monologue, je veux bien conſentir à n'en rien dire; & s'il y a quelques amateurs de la muſique française qui connoiſſent la ſcene italienne qu'on a miſe en parallele avec celle-ci, & ſur-tout l'air impétueux, pathétique & tragique qui la termine, ils me ſauront gré, ſans doute, de ce ſilence.

Pour réſumer en peu de mots mon ſentiment ſur ce célebre monologue, je dis que, ſi on l'enviſage comme du chant, on n'y trouve ni meſure, ni caractere, ni mélodie; ſi l'on veut que ce ſoit du récitatif, on n'y trouve ni naturel, ni expreſſion; quelque nom qu'on veuille lui donner, on le trouve rempli de ſons filés, de trilles, & autres ornements du chant, bien plus ridicules encore dans une pareille ſituation, qu'ils ne le ſont communément dans la muſique française. La modulation en eſt réguliere, mais puérile par cela même, ſcholaſtique, ſans énergie, ſans affection ſenſible. L'accompagne-

ment s'y borne à la basse-continue, dans une situation où toutes les puissances de la musique doivent être déployées ; & cette basse est plutôt celle qu'on feroit mettre à un écolier sous la leçon de musique, que l'accompagnement d'une vive scene d'Opéra, dont l'harmonie doit être choisie & appliquée avec un discernement exquis, pour rendre la déclamation plus sensible & l'expression plus vive. En un mot, si l'on s'avisoit d'exécuter la musique de cette scene, sans y joindre les paroles, sans crier, ni gesticuler, il ne seroit pas possible d'y rien démêler d'analogue à la situation qu'elle veut peindre, & aux sentiments qu'elle veut exprimer, & tout cela ne paroîtroit qu'une ennuyeuse suite de sons modulés au hazard, & seulement pour la faire durer.

Cependant ce monologue a toujours fait, & je ne doute pas qu'il ne fît encore un grand effet au théâtre, parce que les vers en sont admirables, & la situation vive & intéressante. Mais sans les bras & le jeu de l'actrice, je suis persuadé que personne n'en pourroit souffrir le récitatif, & qu'une pareille musique a grand besoin du secours des yeux pour être supportable aux oreilles.

Je crois avoir fait voir qu'il n'y a ni mesure, ni mélodie dans la musique française, parce que la langue n'en est pas susceptible ; que le chant français n'est qu'un aboiement continuel, insupportable à toute oreille non prévenue ; que l'harmonie en est brute, sans

expreſſion, & ſentant uniquement ſon rempliſſage d'écolier; que les airs français ne ſont point des airs; que le récitatif français n'eſt point du récitatif. D'où je conclus que les Français n'ont point de muſique, & n'en peuvent avoir; * ou que ſi jamais ils en ont une, ce ſera tant pis pour eux.

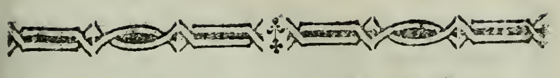
Je ſuis, &c.

* Je n'appelle pas avoir une muſique, que d'emprunter celle d'une autre langue pour tâcher de l'appliquer à la ſienne; & j'aimerois mieux que nous gardaſſions notre mauſſade & ridicule chant, que d'aſſocier encore plus ridiculement la mélodie italienne à la françaiſe. Ce dégoûtant aſſemblage, qui peut-être ſera déſormais l'étude de nos Muſiciens, eſt trop monſtrueux pour être admis, & le caractere de notre langue ne s'y prêtera jamais. Tout au plus quelques pieces comiques pourront-elles paſſer en faveur de la ſymphonie; mais je prédis hardiment que le genre tragique ne ſera pas même tenté. On a applaudi cet été à l'Opéra comique l'ouvrage d'un homme de talent, qui paroît avoir écouté la bonne muſique avec de bonnes oreilles, & qui en a traduit le genre en français d'auſſi près qu'il étoit poſſible; ſes accompagnements ſont bien imités, ſans être copiés; & s'il n'a point fait de chant, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible d'en faire. Jeunes Muſiciens, qui vous ſentez du talent, continuez de mépriſer en public la muſique italienne; je ſens bien que votre intérêt préſent l'exige; mais hâtez vous d'étudier en particulier cette langue & cette muſique, ſi vous voulez pouvoir tourner un jour contre vos camarades le dédain que vous affectez aujourd'hui contre vos maîtres.

LE DEVIN
DU VILLAGE,
INTERMEDE,

Repréſenté à Fontaine-Bleau devant le Roi les 18 & 24 Octobre 1752.

Et à Paris, par l'Académie royale de Muſique, le Jeudi premier Mars 1753.



A MONSIEUR

DUCLOS,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE, l'un des quarante de l'Académie françaiſe, & de celle des Belles-Lettres.

SOuffrez, MONSIEUR, que votre nom ſoit à la tête de cet Ouvrage, qui ſans vous n'eût point vu le jour. Ce ſera ma premiere & unique Dédicace : puiſſe-t-elle vous faire autant d'honneur qu'à moi !

Je ſuis de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
J. J. ROUSSEAU.

ACTEURS.

COLIN.	M. Jelyote.
COLETTE.	Mlle Fel.
LE DEVIN.	M. Cuvillier.

Troupe de jeunes gens du Village.



LE DEVIN DU VILLAGE, INTERMEDE.

Le Théâtre représente d'un côté la maison du Devin, de l'autre des arbres & des fontaines, dans le fond un hameau.

SCENE PREMIERE.

COLETTE *soupirant, & s'essuyant les yeux de son tablier.*



J'AI perdu tout mon bonheur,
J'ai perdu mon serviteur;
Colin me délaisse.

Hélas! il a paru changer!
Je voudrois n'y plus songer:
J'y songe sans cesse.

J'ai perdu mon ſerviteur,
J'ai perdu tout mon bonheur;
Colin me délaiſſe.

Il m'aimoit autrefois, & ce fut mon malheur:
Mais quelle eſt donc celle qu'il me préfere?
Elle eſt donc bien charmante? Imprudente Bergere,
Ne crains-tu point les maux que j'éprouve en ce jour?
Colin m'a pu changer, tu peux avoir ton tour.

Que me ſert d'y rêver ſans ceſſe?
Rien ne peut guérir mon amour,
Et tout augmente ma triſteſſe.

J'ai perdu mon ſerviteur,
J'ai perdu tout mon bonheur;
Colin me délaiſſe.

Je veux le haïr..... je le dois.....
Peut-être il m'aime encor...... Pourquoi me fuir ſans ceſſe?
Il me cherchoit tant autrefois.

Le Devin du canton fait ici ſa demeure;
Il ſait tout; il ſaura le ſort de mon amour:
Je le vois, & je veux m'éclaircir en ce jour.

SCENE II.

LE DEVIN, COLETTE.

Tandis que le Devin s'avance gravement, Colette compte dans ſa main de la monnoie; puis elle la plie dans un papier, & la préſente au Devin, après avoir un peu héſité à l'aborder.

COLETTE *d'un air timide.*

PERDRAI-JE Colin ſans retour?
Dites-moi s'il faut que je meure?

LE DEVIN *gravement.*

Je lis dans votre cœur, & j'ai lu dans le ſien.

COLETTE.

O Dieux!

LE DEVIN.

Modérez-vous.

COLETTE.

Eh bien?
Colin.....

LE DEVIN.

Vous eſt infidele.

COLETTE.

Je me meurs.

LE DEVIN.

Et pourtant il vous aime toujours.

COLETTE *vivement.*

Que dites-vous?

N 6

LE DEVIN.

Plus adroite & moins belle,

La Dame de ces lieux.....

COLETTE.

Il me quitte pour elle!

LE DEVIN.

Je vous l'ai déjà dit, il vous aime toujours.

COLETTE *triſtement.*

Et toujours il me fuit.

LE DEVIN.

Comptez ſur mon ſecours.

Je prétends à vos pieds ramener le volage.

Colin veut être brave, il aime à ſe parer:

Sa vanité vous a fait un outrage

Que ſon amour doit réparer.

COLETTE.

Si des galants de la ville
J'euſſe écouté les diſcours,
Ah! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours!

Miſe en riche Demoiſelle,
Je brillerois tous les jours;
De rubans & de dentelle
Je chargerois mes atours.

Pour l'amour de l'infidele
J'ai refuſé mon bonheur;
J'aimois mieux être moins belle,
Et lui conſerver mon cœur.

LE DEVIN.

Je vous rendrai le ſien; ce ſera mon ouvrage.

Vous, à le mieux garder appliquez tous vos ſoins.

Pour vous faire aimer davantage,
Feignez d'aimer un peu moins.
L'amour croît, s'il s'inquiette;
Il s'endort, s'il est content:
La bergere un peu coquette
Rend le berger plus constant.

COLETTE.
A vos sages leçons Colette s'abandonne.

LE DEVIN.
Avec Colin prenez un autre ton.

COLETTE.
Je feindrai d'imiter l'exemple qu'il me donne.

LE DEVIN.
Ne l'imitez pas tout de bon;
Mais qu'il ne puisse le connoître.

Mon art m'apprend qu'il va paroître;
Je vous appellerai quand il en sera temps.

SCENE III.

LE DEVIN.

J'AI tout su de Colin; & ces pauvres enfants
Admirent tous les deux la science profonde
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.
Leur amour à propos en ce jour me seconde;
En les rendant heureux, il faut que je confonde
De la Dame du lieu les airs & les mépris.

SCENE IV.

LE DEVIN, COLIN.

COLIN.

L'AMOUR & vos leçons m'ont enfin rendu sage :
Je préfere Colette à des biens superflus :
Je sus lui plaire en habit de village ;
Sous un habit doré qu'obtiendrois-je de plus ?

LE DEVIN.

Colin, il n'est plus temps, & Colette t'oublie.

COLIN.

Elle m'oublie ! ô ciel ! Colette a pu changer !

LE DEVIN.

Elle est femme, jeune & jolie ;
Manqueroit-elle à se venger ?

COLIN.

Non, Colette n'est point trompeuse,
Elle m'a promis sa foi :
Peut-elle être l'amoureuse
D'un autre berger que moi ?

LE DEVIN.

Ce n'est point un Berger qu'elle préfere à toi,
C'est un beau Monsieur de la ville.

COLIN.

Qui vous l'a dit ?

LE DEVIN, *avec emphase.*

Mon art.

COLIN.

Je n'en ſaurois douter.
Hélas ! qu'il m'en va coûter
Pour avoir été trop facile !

Aurois-je donc perdu Colette ſans retour ?

LE DEVIN.

On ſert mal à la fois la fortune & l'amour.
D'être ſi beau garçon quelquefois il en coûte.

COLIN.

De grace, apprenez-moi le moyen d'éviter
Le coup affreux que je redoute.

LE DEVIN

Laiſſe-moi ſeul un moment conſulter.

Le Devin tire de ſa poche un livre de grimoire & un petit bâton de jacob, avec leſquels il fait un charme. De jeunes Payſannes qui venoient le conſulter, laiſſent tomber leurs préſents, & ſe ſauvent toutes effrayées en voyant ſes contorſions.

LE DEVIN.

Le charme eſt fait. Colette en ce lieu va ſe rendre ;
Il faut ici l'attendre.

COLIN.

A l'appaiſer pourrai-je parvenir ?
Hélas ! voudra-t-elle m'entendre ?

LE DEVIN.

Avec un cœur fidèle & tendre
On a droit de tout obtenir.

à part.

Sur ce qu'elle doit dire allons la prévenir.

SCENE V.

COLIN.

JE vais revoir ma charmante maîtreſſe.
Adieu, châteaux, grandeurs, richeſſe,
Votre éclat ne me tente plus.
Si mes pleurs, mes ſoins aſſidus
Peuvent toucher ce que j'adore,
Je vous verrai renaître encore,
Doux moments que j'ai perdus.

Quand on ſait aimer & plaire,
A-t-on beſoin d'autre bien?
Rends-moi ton cœur, ma bergere,
Colin t'a rendu le ſien.

Mon chalumeau, ma houlette,
Soyez mes ſeules grandeurs;
Ma parure eſt ma Colette,
Mes tréſors ſont ſes faveurs.

Que de Seigneurs d'importance
Voudroient bien avoir ſa foi!
Malgré toute leur puiſſance,
Ils ſont moins heureux que moi.

SCENE VI.

COLIN, COLETTE parée.

COLIN *à part.*

JE l'apperçois ... Je tremble en m'offrant à sa vue ...
.... Sauvons-nous .... Je la perds si je fuis ....

COLETTE *à part.*

Il me voit...... Que je suis émue !
Le cœur me bat.....

COLIN.

Je ne sais où j'en suis.

COLETTE.

Trop près, sans y songer, je me suis approchée.

COLIN.

Je ne puis m'en dédire, il la faut aborder.

A Colette, d'un ton radouci, & d'un air moitié riant, moitié embarrassé.

Ma Colette..... êtes-vous fâchée ?
Je suis Colin : daignez me regarder.

COLETTE.

Colin m'aimoit, Colin m'étoit fidele :
Je vous regarde, & ne vois plus Colin.

COLIN.

Mon cœur n'a point changé : mon erreur trop cruelle

Venoit d'un ſort jetté par quelqu'eſprit malin :
Le Devin l'a détruit. Je ſuis, malgré l'envie,
Toujours Colin, toujours plus amoureux.

COLETTE.

Par un ſort, à mon tour, je me ſens pourſuivie.
Le Devin n'y peut rien.

COLIN.

Que je ſuis malheureux !

COLETTE.

D'un amant plus conſtant ....

COLIN.

Ah ! de ma mort ſuivie,
Votre infidélité ....

COLETTE.

Vos ſoins ſont ſuperflus ;
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

Ta foi ne m'eſt point ravie ;
Non, conſulte mieux ton cœur :
Toi-même, en m'ôtant la vie,
Tu perdrois tout ton bonheur.

COLETTE.

à part. *A Colin.*
Hélas ! non, vous m'avez trahie,
Vos ſoins ſont ſuperflus :
Non, Colin, je ne t'aime plus.

COLIN.

C'en eſt donc fait ! Vous voulez que je meure ;
Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau.

COLETTE *rappellant Colin qui s'éloigne lentement.*

Colin ?

COLIN.

Quoi?

COLETTE.

Tu me fuis?

COLIN.

Faut-il que je demeure,
Pour vous voir un amant nouveau?

COLETTE.

Tant qu'à mon Colin j'ai ſu plaire
Mon ſort combloit mes déſirs.

COLIN.

Quand je plaiſois à ma bergere,
Je vivois dans les plaiſirs.

COLETTE.

Depuis que ſon cœur me mépriſe,
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

Après les doux nœuds qu'elle briſe,
Seroit-il un autre bien?

D'un ton pénétré.

Ma Colette ſe dégage!

COLETTE.

Je crains un amant volage.

Enſemble.

Je me dégage à mon tour.
Mon cœur, devenu paiſible,
Oubliera, s'il eſt poſſible,
Que tu lui fus {cher / chere} un jour.

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette
Dans les nœuds qui me ſont offerts,

J'euſſe encor préféré Colette
A tous les biens de l'univers.

C O L E T T E.

Quoiqu'un Seigneur jeune, aimable,
Me parle aujourd'hui d'amour,
Colin m'eût ſemblé préférable
A tout l'éclat de la Cour.

C O L I N *tendrement.*

Ah, Colette!

C O L E T T E *avec un ſoupir.*

Ah, berger volage!
Faut-il t'aimer malgré moi?

Colin ſe jette aux pieds de Colette; elle lui fait remarquer à ſon chapeau un ruban fort riche qu'il a reçu de la Dame: Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus ſimple, dont elle étoit parée, & qu'il reçoit avec tranſport.

Enſemble.

A jamais, Colin { je t'engage / t'engage }
{ Mon / Son } cœur & { ma / ſa } foi.
Qu'un doux mariage
M'uniſſe avec toi.

Aimons-nous toujours ſans partage;
Que l'amour ſoit notre loi.

A jamais, &c.

SCENE VII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

LE DEVIN.

JE vous ai délivrés d'un cruel maléfice ;
Vous vous aimez encor, malgré les envieux.

COLIN.

Ils offrent chacun un présent au Devin.

Quel don pourroit jamais payer un tel ſervice ?

LE DEVIN *recevant des deux mains.*

Je ſuis aſſez payé, ſi vous êtes heureux.

Venez, jeunes garçons ; venez, aimables filles,
Raſſemblez-vous, venez les imiter.
Venez, galants bergers ; venez, beautés gentilles,
En chantant leur bonheur, apprendre à le goûter.

SCENE DERNIERE.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE. GARÇONS & FILLES DU VILLAGE.

LE CHŒUR.

COLIN revient à ſa bergere ;
Célébrons un retour ſi beau.

Que leur amitié ſincere
Soit un charme toujours nouveau.

Du Devin de notre village
Chantons le pouvoir éclatant:
Il ramene un amant volage,
Et le rend heureux & conſtant.

COLIN.

ROMANCE.

Dans ma cabanne obſcure,
Toujours ſoucis nouveaux;
Vent, ſoleil, ou froidure,
Toujours peine & travaux.
Colette, ma bergere,
Si tu viens l'habiter,
Colin dans ſa chaumiere
N'a rien à regretter.

Des champs, de la prairie
Retournant chaque ſoir,
Chaque ſoir plus chérie
Je viendrai te revoir:
Du ſoleil dans nos plaines
Devançant le retour,
Je charmerai mes peines
En chantant notre amour.

Pantomime.

LE DEVIN.
Il faut tous à l'envi
Nous ſignaler ici;

Si je ne puis ſauter ainſi,
Je dirai pour ma part une chanſon nouvelle.
Il tire une chanſon de ſa poche.

I.

L'art à l'amour eſt favorable,
Et ſans art l'amour ſait charmer;
A la ville on eſt plus aimable,
Au village on ſait mieux aimer.
Ah ! pour l'ordinaire
L'amour ne ſait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

COLIN *répete le refrain.*

Ah ! pour l'ordinaire
L'amour ne ſait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

Regardant la chanſon.

Elle a d'autres couplets; je la trouve aſſez belle.

COLETTE *avec empreſſement.*

Voyons, voyons, nous chanterons auſſi.
(*Elle prend la chanſon.*)

II.

Ici de la ſimple nature
L'amour ſuit la naïveté;
En d'autres lieux, de la parure
Il cherche l'éclat emprunté.
Ah ! pour l'ordinaire
L'amour ne ſait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

CHŒUR.

C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

COLIN.

III.

Souvent une flamme chérie
Eſt celle d'un cœur ingénu :
Souvent par la coquetterie
Un cœur volage eſt retenu.
Ah! pour l'ordinaire, &c.

(*A la fin de chaque couplet le chœur répete ce vers*)

C'eſt un enfant, c'eſt un enfant.

LE DEVIN.

IV.

L'amour, ſelon ſa fantaiſie,
Ordonne & diſpoſe de nous:
Ce Dieu permet la jalouſie,
Et ce Dieu punit les jaloux.
Ah! pour l'ordinaire, &c.

COLIN.

V.

A voltiger de belle en belle
On perd ſouvent l'heureux inſtant;
Souvent un berger trop fidele
Eſt moins aimé qu'un inconſtant.
Ah! pour l'ordinaire, &c.

COLETTE.

VI.

A ſon caprice on eſt en bute,
Il veut les ris, il veut les pleurs;
Par les.... par les....

COLIN *lui aidant à lire.*

Par les rigueurs on le rebute.

COLETTE.

COLETTE.

On l'affoiblit par les faveurs:

Ensemble.

Ah! pour l'ordinaire,
L'Amour ne fait guere
Ce qu'il permet, ce qu'il défend;
C'est un enfant, c'est un enfant.

CHŒUR.

C'est un enfant, c'est un enfant.

On danse.

COLETTE.

Avec l'objet de mes amours,
Rien ne m'afflige, tout m'enchante;
Sans cesse il rit, toujours je chante:
C'est une chaîne d'heureux jours.
Quand on sait bien aimer, que la vie est charmante!
Tel, au milieu des fleurs qui brillent sur son cours,
Un doux ruisseau coule & serpente.
Quand on sait bien aimer que la vie est charmante!

On danse.

COLETTE.

Allons danser sous les ormeaux:
Animez-vous, jeunes fillettes.
Allons danser sous les ormeaux:
Galants, prenez vos chalumeaux.

LES VILLAGEOISES *répetent ces quatre vers.*

COLETTE.

Répétons mille chansonnettes:
Et pour avoir le cœur joyeux,

Danſons avec nos amoureux;
Mais n'y reſtons jamais ſeulettes.

Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

COLETTE.

A la ville on fait bien plus de fracas;
Mais ſont-ils auſſi gais dans leurs ébats?
Toujours contents,
Toujours chantants;
Beauté ſans fard.
Plaiſir ſans art;
Tous leurs concerts valent-ils nos muſettes?

Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danſer ſous les ormeaux, &c.

FIN.

DISCOURS
SUR L'ORIGINE
ET LES FONDEMENTS
DE L'INÉGALITÉ PARMI LES HOMMES,
PAR JEAN-JAC. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENEVE.

Non in depravatis, ſed in his quæ benè ſecundùm naturam ſe habent, conſiderandum eſt quid ſit naturale. ARISTOT. Politic. L. 2.



A LA RÉPUBLIQUE *DE GENEVE.*

MAGNIFIQUES, TRÈS-HONORÉS ET SOUVERAINS SEIGNEURS,

CONVAINCU qu'il n'appartient qu'au citoyen vertueux de rendre à ſa patrie des honneurs qu'elle puiſſe avouer, il y a trente ans que je travaille à mériter de vous offrir un hommage public; & cette heureuſe occaſion ſuppléant en partie à ce que mes efforts n'ont pu faire, j'ai cru qu'il me ſeroit permis de conſulter ici le zele qui m'anime, plus que le droit qui devroit m'autoriſer. Ayant eu le bonheur de naître parmi vous, comment pourrois-je méditer ſur l'égalité que la nature a miſe entre les hommes, & ſur l'inégalité qu'ils ont inſtituée, ſans penſer à la profonde ſageſſe avec laquelle l'une & l'autre, heureuſement combinées dans cet Etat, concourent de la maniere la plus approchante de la loi naturelle, & la plus favorable à la ſociété, au maintien de l'ordre public, & au bonheur des particuliers? En recherchant

les meilleures maximes que le bon ſens puiſſe dicter ſur la conſtitution d'un gouvernement, j'ai été ſi frappé de les voir toutes en exécution dans le vôtre, que même, ſans être né dans vos murs, j'aurois cru ne pouvoir me diſpenſer d'offrir ce tableau de la ſociété humaine à celui de tous les peuples qui me paroît en poſſéder les plus grands avantages, & en avoir le mieux prévenu les abus.

Si j'avois eu à choiſir le lieu de ma naiſſance, j'aurois choiſi une ſociété d'une grandeur bornée par l'étendue des facultés humaines, c'eſt-à-dire, par la poſſibilité d'être bien gouvernée, & où chacun ſuffiſant à ſon emploi, nul n'eût été contraint de commettre à d'autres les fonctions dont il étoit chargé: un Etat où tous les particuliers ſe connoiſſant entr'eux, les manœuvres obſcures du vice, ni la modeſtie de la vertu, n'euſſent pu ſe dérober aux regards & au jugement du public; & où cette douce habitude de ſe voir & de ſe connoître, fît de l'amour de la patrie, l'amour des citoyens, plutôt que celui de la terre.

J'aurois voulu naître dans un pays où le Souverain & le peuple ne puſſent avoir qu'un ſeul & même intérêt, afin que tous les mouvements de la machine ne tendiſſent jamais qu'au bonheur commun; ce qui ne pouvant ſe faire, à moins que le peuple & le Souverain ne ſoient une même perſonne, il s'enſuit que j'aurois voulu naître ſous un gouvernement démocratique, ſagement tempéré.

J'aurois voulu vivre & mourir libre, c'eſt-à-dire, tellement ſoumis aux loix, que ni moi, ni perſonne n'en pût ſecouer l'honorable joug, ſalutaire & doux, que les têtes les plus fieres portent d'autant plus docilement, qu'elles ſont faites pour n'en porter aucun autre.

J'aurois donc voulu que perſonne dans l'Etat n'eût pu ſe dire au-deſſus de la loi, & que perſonne au dehors n'en pût impoſer que l'Etat fût obligé de reconnoître. Car, quelle que puiſſe être la conſtitution d'un gouvernement, s'il s'y trouve un ſeul homme qui ne ſoit pas ſoumis à la loi, tous les autres ſont néceſſairement à la diſcrétion de celui-là, (*) & s'il y a un chef national, & un autre chef étranger, quelque partage d'autorité qu'ils puiſſent faire, il eſt impoſſible que l'un & l'autre ſoient bien obéis, & que l'Etat ſoit bien gouverné.

Je n'aurois point voulu habiter une république de nouvelle inſtitution, quelques bonnes loix qu'elle pût avoir; de peur que le gouvernement autrement conſtitué peut-être qu'il ne faudroit pour le moment, ne convenant pas aux nouveaux citoyens, ou les citoyens au nouveau gouvernement, l'Etat ne fût ſujet à être ébranlé & détruit preſque dès ſa naiſſance. Car il en eſt de la liberté comme de ces aliments ſolides & ſucculents, ou de ces vins généreux, propres à nourrir & fortifier les tempéraments robuſtes qui en ont l'habitude; mais qui accablent, ruinent

& enivrent les foibles & délicats qui n'y ſont point faits. Les peuples une fois accoutumés à des maîtres, ne ſont plus en état de s'en paſſer. S'ils tentent de ſecouer le joug, ils s'éloignent d'autant plus de la liberté, que, prenant pour elle une licence effrénée qui lui eſt oppoſée, leurs révolutions les livrent preſque toujours à des ſéducteurs qui ne font qu'aggraver leurs chaînes. Le peuple romain lui-même, ce modele de tous les peuples libres, ne fut point en état de ſe gouverner en ſortant de l'oppreſſion des Tarquins. Avili par l'eſclavage & les travaux ignominieux qu'ils lui avoient impoſés, ce n'étoit d'abord qu'une ſtupide populace qu'il fallut ménager, & gouverner avec la plus grande ſageſſe, afin que s'accoutumant peu à peu à reſpirer l'air ſalutaire de la liberté, ces ames énervées, ou plutôt abruties ſous la tyrannie, acquiſſent par degrés cette ſévérité de mœurs, & cette fierté de courage qui en firent enfin le plus reſpectable de tous les peuples. J'aurois donc cherché pour ma patrie une heureuſe & tranquille république, dont l'ancienneté ſe perdît en quelque ſorte dans la nuit des temps; qui n'eût éprouvé que des atteintes propres à manifeſter & affermir dans ſes habitans le courage & l'amour de la patrie, & où les citoyens, accoutumés de longue main à une ſage indépendance, fuſſent non-ſeulement libres, mais dignes de l'être.

J'aurois voulu me choiſir une patrie dé-

tournée, par une heureuse impuissance, du féroce amour des conquêtes, & garantie par une position encore plus heureuse, de la crainte de devenir elle-même la conquête d'un autre Etat : une ville libre placée entre plusieurs peuples, dont aucun n'eût intérêt à l'envahir, & dont chacun eût intérêt d'empêcher les autres de l'envahir eux-mêmes : une république, en un mot, qui ne tentât point l'ambition de ses voisins, & qui pût raisonnablement compter sur leur secours au besoin. Il s'ensuit que dans une position si heureuse, elle n'auroit eu rien à craindre que d'elle-même ; & que si ses citoyens s'étoient exercés aux armes, c'eût été plutôt pour entretenir chez eux cette ardeur guerrière, & cette fierté de courage qui sied si bien à la liberté, & qui en nourrit le goût, que par la nécessité de pourvoir à leur propre défense.

J'aurois cherché un pays où le droit de législation fût commun à tous les citoyens; car qui peut mieux savoir qu'eux sous quelles conditions il leur convient de vivre ensemble dans une même société ? Mais je n'aurois pas approuvé des plébiscites semblables à ceux des Romains, où les chefs de l'Etat & les plus intéressés à sa conservation, étoient exclus des délibérations dont souvent dépendoit son salut ; & où par une absurde inconséquence les Magistrats étoient privés des droits dont jouissoient les simples citoyens.

Au contraire, j'aurois désiré que pour arrêter les projets intéressés & mal conçus, & les innovations dangereuses qui perdirent enfin les Athéniens, chacun n'eût pas le pouvoir de proposer de nouvelles loix à sa fantaisie; que ce droit appartînt aux seuls Magistrats; qu'ils en usassent même avec tant de circonspection; que le peuple de son côté fût si réservé à donner son consentement à ces loix, & que la promulgation ne pût s'en faire qu'avec tant de solemnité, qu'avant que la constitution fût ébranlée, on eût le temps de se convaincre que c'est surtout la grande antiquité des loix qui les rend saintes & vénérables, que le peuple méprise bientôt celles qu'il voit changer tous les jours, & qu'en s'accoutumant à négliger les anciens usages, sous prétexte de faire mieux, on introduit souvent de grands maux pour en corriger de moindres.

J'aurois fui sur-tout, comme nécessairement mal gouvernée, une république où le peuple croyant pouvoir se passer de ses Magistrats, ou ne leur laisser qu'une autorité précaire, auroit imprudemment gardé l'administration des affaires civiles, & l'exécution de ses propres loix. Telle dut être la grossiere constitution des premiers gouvernements sortant immédiatement de l'état de nature; & tel fut encore un des vices qui perdirent la république d'Athenes.

Mais j'aurois choisi celle où les particuliers se contentant de donner la sanction aux

loix, & de décider en corps, & ſur le rapport des chefs, les plus importantes affaires publiques, établiroient des tribunaux reſpectés; en diſtingueroient avec ſoin les divers départements; éliroient d'année en année les plus capables & les plus integres de leurs concitoyens, pour adminiſtrer la Juſtice & gouverner l'Etat; & où la vertu des Magiſtrats portant ainſi témoignage de la ſageſſe du peuple, les uns & les autres s'honoreroient mutuellement. De ſorte que, ſi jamais de funeſtes mal-entendus venoient à troubler la concorde publique, ces temps mêmes d'aveuglement & d'erreurs fuſſent marqués par des témoignages de modération, d'eſtime réciproque, & d'un commun reſpect pour les loix; préſages & garants d'une réconciliation ſincere & perpétuelle.

Tels ſont, MAGNIFIQUES, TRÈS-HONORÉS ET SOUVERAINS SEIGNEURS, les avantages que j'aurois recherché dans la patrie que je me ſerois choiſie. Que ſi la Providence y avoit ajouté de plus une ſituation charmante, un climat tempéré, un pays fertile, & l'aſpect le plus délicieux qui ſoit ſous le ciel, je n'aurois déſiré pour combler mon bonheur, que de jouir de tous ces biens dans le ſein de cette heureuſe patrie, vivant paiſiblement dans une douce ſociété avec mes concitoyens, exerçant envers eux, & à leur exemple, l'humanité, l'amitié & toutes les vertus, & laiſſant après moi l'honorable mémoire d'un homme de bien,

& d'un honnête & vertueux patriote.

Si, moins heureux, ou trop tard sage, je m'étois vu réduit à finir en d'autres climats une infirme & languissante carriere, regrettant inutilement le repos & la paix dont une jeunesse imprudente m'auroit privé, j'aurois du moins nourri dans mon ame ces mêmes sentiments dont je n'aurois pu faire usage dans mon pays; & pénétré d'une affection tendre & désintéressée pour mes concitoyens éloignés, je leur aurois adressé du fond de mon cœur à peu près le discours suivant:

Mes chers concitoyens, ou plutôt mes freres, puisque les liens du sang, ainsi que les loix, nous unissent presque tous, il m'est doux de ne pouvoir penser à vous, sans penser en même-temps à tous les biens dont nul de vous peut-être ne sent mieux le prix que moi, qui les ai perdus. Plus je réfléchis sur votre situation politique & civile, & moins je puis imaginer que la nature des choses humaines puisse en comporter une meilleure. Dans tous les autres gouvernements, quand il est question d'assurer le plus grand bien de l'état, tout se borne toujours à des projets en idées, & tout au plus à de simples possibilités. Pour vous, votre bonheur est tout fait, il ne faut qu'en jouir, & vous n'avez plus besoin, pour devenir parfaitement heureux, que de savoir vous contenter de l'être. Votre souveraineté acquise ou recouvrée à la pointe de l'épée, & con-

ſervée durant deux ſiecles à force de valeur & de ſageſſe, eſt enfin pleinement & univerſellement reconnue. Des traités honorables fixent vos limites, aſſurent vos droits, & affermiſſent votre repos. Votre conſtitution eſt excellente, dictée par la plus ſublime raiſon, & garantie par des Puiſſances amies & reſpectables ; votre Etat eſt tranquille, vous n'avez ni guerre, ni conquérants à craindre ; vous n'avez point d'autres maîtres que de ſages loix que vous avez faites, adminiſtrées par des Magiſtrats integres qui ſont de votre choix ; vous n'êtes ni aſſez riches pour vous énerver par la molleſſe, & perdre dans de vaines délices le goût du vrai bonheur & des ſolides vertus, ni aſſez pauvres pour avoir beſoin de plus de ſecours étrangers que ne vous en procure votre induſtrie ; & cette liberté précieuſe qu'on ne maintient chez les grandes nations qu'avec des impôts exorbitants, ne vous coûte preſque rien à conſerver.

Puiſſe durer toujours, pour le bonheur de ſes citoyens, & l'exemple des peuples, une république ſi ſagement & ſi heureuſement conſtituée ! Voilà le ſeul vœu qui vous reſte à faire, & le ſeul ſoin qui vous reſte à prendre. C'eſt à vous ſeuls déſormais, non à faire votre bonheur (vos ancêtres vous en ont évité la peine), mais à le rendre durable par la ſageſſe d'en bien uſer. C'eſt de votre union perpétuelle, de votre obéiſſance aux loix, de votre reſpect pour leurs miniſtres,

que dépend votre conſervation. S'il reſte parmi vous le moindre germe d'aigreur ou de défiance, hâtez-vous de le détruire comme un levain funeſte, d'où réſulteroit tôt ou tard vos malheurs & la ruine de l'Etat. Je vous conjure de rentrer tous au fond de votre cœur, & de conſulter la voix ſecrete de votre conſcience. Quelqu'un parmi vous connoît-il dans l'univers un corps plus integre, plus éclairé, plus reſpectable que celui de votre magiſtrature ? Tous ſes membres ne vous donnent-ils pas l'exemple de la modération, de la ſimplicité de mœurs, du reſpect pour les loix, & de la plus ſincere réconciliation ? Rendez donc ſans réſerve à de ſi ſages chefs, cette ſalutaire confiance que la raiſon doit à la vertu ; ſongez qu'ils ſont de votre choix, qu'ils le juſtifient ; & que les honneurs dûs à ceux que vous avez conſtitués en dignité, retombent néceſſairement ſur vous-mêmes. Nul de vous n'eſt aſſez peu éclairé pour ignorer qu'où ceſſe la vigueur des loix, & l'autorité de leurs défenſeurs, il ne peut y avoir ni sûreté, ni liberté pour perſonne. De quoi s'agit-il donc entre vous, que de faire de bon cœur & avec une juſte confiance, ce que vous ſeriez toujours obligés de faire par un véritable intérêt, par devoir, & pour la raiſon ? Qu'une coupable & funeſte indifférence pour le maintien de la conſtitution ne vous faſſe jamais négliger au beſoin les ſages avis des plus éclairés, & des plus zélés d'entre vous : mais que l'équité,

la modération, la plus respectueuse fermeté, continuent de régler toutes vos démarches, & de montrer en vous à tout l'univers l'exemple d'un peuple fier & modeste, aussi jaloux de sa gloire que de sa liberté. Gardez-vous sur-tout, & ce sera mon dernier conseil, d'écouter jamais des interprétations sinistres, & des discours envenimés; dont les motifs secrets sont souvent plus dangereux que les actions qui en sont l'objet. Toute une maison s'éveille, & se tient en alarmes aux premiers cris d'un bon & fidele gardien, qui n'aboie jamais qu'à l'approche des voleurs; mais on hait l'importunité de ces animaux bruyants, qui troublent sans cesse le repos public, & dont les avertissements continuels & déplacés ne se font pas même écouter au moment qu'ils sont nécessaires.

Et vous, MAGNIFIQUES ET TRÈS-HONORÉS SEIGNEURS; vous, dignes & respectables Magistrats d'un peuple libre, permettez-moi de vous offrir en particulier mes hommages & mes devoirs. S'il y a dans le monde un rang propre à illustrer ceux qui l'occupent, c'est, sans doute, celui que donnent les talents & la vertu, celui dont vous vous êtes rendus dignes, & auquel vos concitoyens vous ont élevés. Leur propre mérite ajoute encore au vôtre un nouvel éclat; & choisis par des hommes capables d'en gouverner d'autres, pour les gouverner eux-mêmes, je vous trouve autant au-dessus des autres Magistrats, qu'un peuple libre, & sur-

tout celui que vous avez l'honneur de conduire, eſt par ſes lumieres & par ſa raiſon au-deſſus de la populace des autres Etats.

Qu'il me ſoit permis de citer un exemple dont il devroit reſter de meilleures traces, & qui ſera toujours préſent à mon cœur. Je ne me rappelle point ſans la plus douce émotion la mémoire du vertueux citoyen de qui j'ai reçu le jour, & qui ſouvent entretint mon enfance du reſpect qui vous étoit dû. Je le vois encore vivant du travail de ſes mains, & nourriſſant ſon ame des vérités les plus ſublimes. Je vois Tacite, Plutarque, & Grotius, mêlés devant lui avec les inſtruments de ſon métier. Je vois à ſes côtés un fils chéri recevant avec trop peu de fruit les tendres inſtructions du meilleur des peres. Mais ſi les égarements d'une folle jeuneſſe me firent oublier durant un temps de ſi ſages leçons, j'ai le bonheur d'éprouver enfin que, quelque penchant qu'on ait vers le vice, il eſt difficile qu'une éducation dont le cœur ſe mêle, reſte perdue pour toujours.

Tels ſont, MAGNIFIQUES ET TRÈS-HONORÉS SEIGNEURS, les citoyens, & même les ſimples habitants nés dans l'Etat que vous gouvernez; tels ſont ces hommes inſtruits & ſenſés, dont, ſous le nom d'ouvriers & de peuple, on a chez les autres Nations des idées ſi baſſes & ſi fauſſes. Mon pere, je l'avoue avec joie, n'étoit point diſtingué parmi ſes concitoyens; il n'étoit que ce qu'ils ſont tous; & tel qu'il étoit, il n'y

a point de pays où sa société n'eût été recherchée, cultivée, & même avec fruit, par les plus honnêtes gens. Il ne m'appartient pas, & grace au ciel, il n'est pas nécessaire de vous parler des égards que peuvent attendre de vous des hommes de cette trempe, vos égaux par l'éducation, ainsi que par les droits de la nature & de la naissance; vos inférieurs par leur volonté, par la préférence qu'ils devoient à votre mérite, qu'ils lui ont accordée, & pour laquelle vous leur devez à votre tour une sorte de reconnoissance. J'apprends avec une vive satisfaction de combien de douceur & de condescendance vous tempérez avec eux la gravité convenable aux ministres des loix; combien vous leur rendez en estime & en attentions ce qu'ils vous doivent d'obéissance & de respects; conduite pleine de justice & de sagesse, propre à éloigner de plus en plus la mémoire des événements malheureux qu'il faut oublier pour ne les revoir jamais : conduite d'autant plus judicieuse, que ce peuple équitable & généreux se fait un plaisir de son devoir, qu'il aime naturellement à vous honorer, & que les plus ardents à soutenir leurs droits, sont les plus portés à respecter les vôtres.

Il ne doit pas être étonnant que les chefs d'une société civile en aiment la gloire & le bonheur : mais il l'est trop pour le repos des hommes, que ceux qui se regardent comme les Magistrats, ou plutôt comme les maîtres d'une patrie plus sainte & plus sublime, té-

moignent quelque amour pour la patrie terrestre qui les nourrit. Qu'il m'est doux de pouvoir faire en notre faveur une exception si rare, & placer au rang de nos meilleurs citoyens, ces zélés dépositaires des dogmes sacrés, autorisés par les loix, ces vénérables pasteurs des ames, dont la vive & douce éloquence porte d'autant mieux dans les cœurs les maximes de l'Evangile, qu'ils commencent toujours par les pratiquer eux-mêmes! Tout le monde sait avec quel succès le grand art de la chaire est cultivé à Geneve; mais trop accoutumés à voir dire d'une maniere, & faire d'une autre, peu de gens savent jusqu'à quel point l'esprit du Christianisme, la sainteté des mœurs, la sévérité pour soi-même, & la douceur pour autrui, regnent dans le corps de nos ministres. Peut-être appartient-il à la seule ville de Geneve de montrer l'exemple édifiant d'une aussi parfaite union entre une société de théologiens & de gens de lettres. C'est en grande partie sur leur sagesse & leur modération reconnues, c'est sur leur zele pour la prospérité de l'état que je fonde l'espoir de son éternelle tranquillité: & je remarque avec un plaisir mêlé d'étonnement & de respect, combien ils ont d'horreur pour les affreuses maximes de ces hommes sacrés & barbares, dont l'histoire fournit plus d'un exemple, & qui, pour soutenir les prétendus droits de Dieu, c'est-à-dire, leurs intérêts, étoient d'autant moins avares du sang humain, qu'ils se flattoient

que le leur feroit toujours refpecté.

Pourrois-je oublier cette précieufe moitié de la République qui fait le bonheur de l'autre, & dont la douceur & la fageffe y maintiennent la paix & les bonnes mœurs? Aimables & vertueufes citoyennes, le fort de votre fexe fera toujours de gouverner le nôtre. Heureux quand votre chafte pouvoir, exercé feulement dans l'union conjugale, ne fe fait fentir que pour la gloire de l'Etat & le bonheur public! C'eft ainfi que les femmes commandoient à Sparte, & c'eft ainfi que vous méritez de commander à Geneve. Quel homme barbare pourroit réfifter à la voix de l'honneur & de la raifon dans la bouche d'une tendre époufe? Et qui ne mépriferoit un vain luxe, en voyant votre fimple & modefte parure, qui par l'éclat qu'elle tient de vous, femble être la plus favorable à la beauté? C'eft à vous de maintenir toujours par votre aimable & innocent empire, & par votre efprit infinuant, l'amour des loix dans l'Etat & la concorde parmi les citoyens; de réunir par d'heureux mariages les familles divifées, & fur-tout de corriger par la perfuafive douceur de vos leçons, & par les graces modeftes de votre entretien, les travers que nos jeunes gens vont prendre en d'autres pays, d'où, au lieu de tant de chofes utiles dont ils pourroient profiter, ils ne rapportent, avec un ton puérile & des airs ridicules, pris parmi des femmes perdues, que l'admiration de je ne fais quelles prétendues

grandeurs, frivoles dédommagements de la servitude, qui ne vaudront jamais l'auguste liberté. Soyez donc toujours ce que vous êtes, les chastes gardiennes des mœurs, & les doux liens de la paix; & continuez de faire valoir en toute occasion les droits du cœur & de la nature au profit du devoir & de la vertu.

Je me flatte de n'être point démenti par l'événement, en fondant sur de tels garants l'espoir du bonheur commun des citoyens, & de la gloire de la République. J'avoue qu'avec tous ces avantages, elle ne brillera pas de cet éclat dont la plupart des yeux sont éblouis, & dont le puérile & funeste goût est le plus mortel ennemi du bonheur & de la liberté. Qu'une jeunesse dissolue aille chercher ailleurs des plaisirs faciles, & de longs repentirs: que les prétendus gens de goût admirent en d'autres lieux la grandeur des palais, la beauté des équipages, les superbes ameublements, la pompe des spectacles, & tous les rafinements de la mollesse & du luxe. A Geneve, on ne trouvera que des hommes, mais pourtant un tel spectacle a bien son prix, & ceux qui le rechercheront, vaudront bien les admirateurs du reste.

Daignez, MAGNIFIQUES, TRÈS-HONORÉS ET SOUVERAINS SEIGNEURS, recevoir tous avec la même bonté les respectueux témoignages de l'intérêt que je prends à votre prospérité commune. Si j'étois assez

malheureux pour être coupable de quelque transſport indiſcret dans cette vive effuſion de mon cœur, je vous ſupplie de le pardonner à la tendre affection d'un vrai patriote, & au zele ardent & légitime d'un homme qui n'enviſage point de plus grand bonheur pour lui-même que celui de vous voir tous heureux.

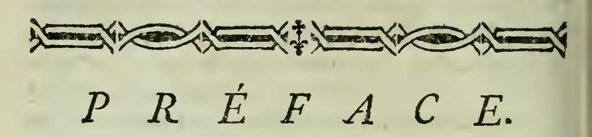
Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MAGNIFIQUES, TRÈS-HONORÉS ET SOUVERAINS SEIGNEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur & concitoyen,

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

A Chamberri le 12 Juin 1754.



PRÉFACE.

LA plus utile & la moins avancée de toutes les connoiſſances humaines, me paroît être celle de l'homme; (*2) & j'oſe dire que la ſeule inſcription du temple de Delphes contenoit un précepte plus important & plus difficile que tous les gros livres des Moraliſtes. Auſſi je regarde le ſujet de ce Diſcours, comme une des queſtions les plus intéreſſantes que la Philoſophie puiſſe propoſer, & malheureuſement pour nous, comme une des plus épineuſes que les Philoſophes puiſſent réſoudre. Car comment connoître la ſource de l'inégalité parmi les hommes, ſi l'on ne commence par les connoître eux-mêmes? Et comment l'homme viendra-t-il à bout de ſe voir tel que l'a formé la nature, à travers tous les changements que la ſucceſſion des temps & des choſes a dû produire dans ſa conſtitution originelle, & de démêler ce qui tient de ſon propre fond, d'avec ce que les circonſtances & ſes progrès ont ajouté ou changé à ſon état primitif? Semblable à la ſtatue de Glaucus, que le temps, la mer & les orages avoient tellement défigurée, qu'elle reſſembloit moins à un Dieu qu'à une bête féroce, l'ame humaine altérée au ſein de la

ſociété par mille cauſes ſans ceſſe renaiſſantes, par l'acquiſition d'une multitude de connoiſſances & d'erreurs, par les changements arrivés à la conſtitution des corps, & par le choc continuel des paſſions, a pour ainſi dire changé d'apparence, au point d'être preſque méconnoiſſable; & l'on n'y retrouve plus, au lieu d'un être agiſſant toujours par des principes certains & invariables, au lieu de cette céleſte & majeſtueuſe ſimplicité dont ſon auteur l'avoit empreinte, que le difforme contraſte de la paſſion qui croit raiſonner, & de l'entendement en délire.

Ce qu'il y a de plus cruel encore, c'eſt que tous les progrès de l'eſpece humaine l'éloignant ſans ceſſe de ſon état primitif, plus nous accumulons de nouvelles connoiſſances, & plus nous nous ôtons les moyens d'acquérir la plus importante de toutes, & que c'eſt en un ſens à force d'étudier l'homme, que nous nous ſommes mis hors d'état de le connoître.

Il eſt aiſé de voir que c'eſt dans ces changements ſucceſſifs de la conſtitution humaine, qu'il faut chercher la premiere origine des différences qui diſtinguent les hommes, leſquels, d'un commun aveu, ſont naturellement auſſi égaux entr'eux, que l'étoient les animaux de chaque eſpece, avant que diverſes cauſes phyſiques euſſent introduit dans quelques-unes les variétés que nous y remarquons. En effet il n'eſt pas concevable que ces premiers changements, par quelque moyen qu'ils

ſoient arrivés, aient altéré tout à la fois & de la même maniere tous les individus de l'eſpece; mais les uns s'étant perfectionnés ou détériorés, & ayant acquis diverſes qualités bonnes ou mauvaiſes, qui n'étoient point inhérentes à leur nature, les autres reſterent plus long-temps dans leur état originel; & telle fut parmi les hommes la premiere ſource de l'inégalité, qu'il eſt plus aiſé de démontrer ainſi en général, que d'en aſſigner avec préciſion les véritables cauſes.

Que mes lecteurs ne s'imaginent donc pas que j'oſe me flatter d'avoir vu ce qui me paroît ſi difficile à voir. J'ai commencé quelques raiſonnements; j'ai hazardé quelques conjectures, moins dans l'eſpoir de réſoudre la queſtion, que dans l'intention de l'éclaircir & de la réduire à ſon véritable état. D'autres pourront aiſément aller plus loin dans la même route, ſans qu'il ſoit facile à perſonne d'arriver au terme. Car ce n'eſt pas une légere entrepriſe de démêler ce qu'il y a d'originaire & d'artificiel dans la nature actuelle de l'homme, & de bien connoître un état qui n'exiſte plus, qui n'a peut-être point exiſté, qui probablement n'exiſtera jamais, & dont il eſt pourtant néceſſaire d'avoir des notions juſtes pour bien juger de notre état préſent. Il faudroit même plus de philoſophie qu'on ne penſe, à celui qui entreprendroit de déterminer exactement les précautions à prendre pour faire ſur ce ſujet de ſolides obſer-

vations;

vations ; & une bonne ſolution du problême ſuivant ne me paroîtroit pas indigne des Ariſtote & des Pline de notre ſiecle : *quelles expériences, ſeroient néceſſaires pour parvenir à connoître l'homme naturel ; & quels ſont les moyens de faire ces expériences au ſein de la ſociété ?* Loin d'entreprendre de réſoudre ce problême, je crois en avoir aſſez médité le ſujet, pour oſer répondre d'avance, que les plus grands Philoſophes ne ſeront pas trop bons pour diriger ces expériences, ni les plus puiſſants Souverains pour les faire ; concours auquel il n'eſt guere raiſonnable de s'attendre, ſur-tout avec la perſévérance, ou plutôt la ſucceſſion de lumieres & de bonne volonté, néceſſaire de part & d'autre pour arriver au ſuccès.

Ces recherches ſi difficiles à faire, & auxquelles on a ſi peu ſongé juſqu'ici, ſont pourtant les ſeuls moyens qui nous reſtent de lever une multitude de difficultés qui nous dérobent la connoiſſance des fondements réels de la ſociété humaine. C'eſt cette ignorance de la nature de l'homme, qui jette tant d'incertitude & d'obſcurité ſur la véritable définition du droit naturel : car l'idée du droit, dit M. Burlamaqui, & plus encore celle du droit naturel, ſont manifeſtement des idées relatives à la nature de l'homme. C'eſt donc de cette nature même de l'homme, continue-t-il, de ſa conſtitution & de ſon état, qu'il faut déduire les principes de cette ſcience.

Ce n'eſt point ſans ſurpriſe & ſans ſcandale, qu'on remarque le peu d'accord qui regne ſur cette importante matiere entre les divers Auteurs qui en ont traité. Parmi les plus graves écrivains, à peine en trouve-t-on deux qui ſoient du même avis ſur ce point. Sans parler des anciens Philoſophes, qui ſemblent avoir pris à tâche de ſe contredire entr'eux ſur les principes les plus fondamentaux: les Juriſconſultes romains aſſujettiſſent indifféremment l'homme, & tous les autres animaux, à la même loi naturelle, parce qu'ils conſiderent plutôt ſous ce nom la loi que la nature s'impoſe à elle-même, que celle qu'elle preſcrit, ou plutôt, à cauſe de l'acception particuliere ſelon laquelle ces Juriſconſultes entendent le mot de loi, qu'ils ſemblent n'avoir pris en cette occaſion, que pour l'expreſſion des rapports généraux, établis par la nature entre tous les êtres animés, pour leur commune conſervation. Les modernes, ne reconnoiſſant ſous le nom de loi, qu'une regle preſcrite à un être moral, c'eſt-à-dire, intelligent, libre & conſidéré dans ſes rapports avec d'autres êtres, bornent conſéquemment au ſeul animal doué de raiſon, c'eſt-à-dire à l'homme, la compétence de la loi naturelle; mais définiſſant cette loi chacun à ſa mode, ils l'établiſſent tous ſur des principes ſi métaphyſiques, qu'il y a même parmi nous bien peu de gens en état de comprendre ces principes, loin de pouvoir les trouver d'eux-mêmes. De ſorte que

toutes les définitions de ces ſavants hommes, d'ailleurs en perpétuelle contradiction entre elles, s'accordent ſeulement en ceci, qu'il eſt impoſſible d'entendre la loi de nature, & par conſéquent d'y obéir, ſans être un très-grand raiſonneur & un profond Métaphyſicien. Ce qui ſignifie précisément que les hommes ont dû employer pour l'établiſſement de la ſociété, des lumieres qui ne ſe développent qu'avec beaucoup de peine, & pour fort peu de gens, dans le ſein de la ſociété même.

Connoiſſant ſi peu la nature, & s'accordant ſi mal ſur le ſens du mot *loi*, il ſeroit bien difficile de convenir d'une bonne définition de la loi naturelle. Auſſi toutes celles qu'on trouve dans les livres, outre le défaut de n'être point uniformes, ont-elles encore celui d'être tirées de pluſieurs connoiſſances que les hommes n'ont point naturellement, & des avantages dont ils ne peuvent concevoir l'idée, qu'après être ſortis de l'état de nature. On commence par rechercher les regles, dont, pour l'utilité commune, il ſeroit à propos que les hommes convinſſent entr'eux; & puis on donne le nom de loi naturelle à la collection de ces regles, ſans autre preuve que le bien qu'on trouve, qui réſulteroit de leur pratique univerſelle. Voilà aſſurément une maniere très-commode de compoſer des définitions, & d'expliquer la nature des choſes par des convenances preſque arbitraires.

Mais tant que nous ne connoîtrons point l'homme naturel, c'eſt en vain que nous voudrons déterminer la loi qu'il a reçue, ou celle qui convient le mieux à ſa conſtitution. Tout ce que nous pouvons voir très-clairement au ſujet de cette loi, c'eſt que non-ſeulement, pour qu'elle ſoit loi, il faut que la volonté de celui qu'elle oblige, puiſſe s'y ſoumettre avec connoiſſance, mais qu'il faut encore, pour qu'elle ſoit naturelle, qu'elle parle immédiatement par la voix de la nature.

Laiſſons donc tous les livres ſcientifiques qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils ſe ſont faits; & méditant ſur les premieres & plus ſimples opérations de l'ame humaine, j'y crois appercevoir deux principes antérieurs à la raiſon, dont l'un nous intéreſſe ardemment à notre bien-être & à la conſervation de nous-mêmes, & l'autre nous inſpire une répugnance naturelle à voir périr ou ſouffrir tout être ſenſible, & principalement nos ſemblables. C'eſt du concours & de la combinaiſon que notre eſprit eſt en état de faire de ces deux principes, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'y faire entrer celui de la ſociabilité, que me paroiſſent découler toutes les regles du droit naturel; regles que la raiſon eſt enſuite forcée de rétablir ſur d'autres fondements, quand, par ſes développements ſucceſſifs, elle eſt venue à bout d'étouffer la nature.

De cette maniere, on n'eſt point obligé

de faire de l'homme un Philoſophe, avant que d'en faire un homme. Ses devoirs envers autrui ne lui ſont pas uniquement dictés par les tardives leçons de la ſageſſe ; & tant qu'il ne réſiſtera point à l'impulſion intérieure de la commiſération, il ne fera jamais du mal à un autre homme, ni même à aucun être ſenſible, excepté dans le cas légitime où, ſa converſation ſe trouvant intéreſſée, il eſt obligé de ſe donner la préférence à lui-même. Par ce moyen, on termine auſſi les anciennes diſputes ſur la participation des animaux à la loi naturelle : car il eſt clair que, dépourvus de lumieres & de liberté, ils ne peuvent reconnoître cette loi ; mais tenant en quelque choſe à notre nature par la ſenſibilité dont ils ſont doués, on jugera qu'ils doivent auſſi participer au droit naturel, & que l'homme eſt aſſujetti envers eux à quelque eſpece de devoirs. Il ſemble en effet que ſi je ſuis obligé de ne faire aucun mal à mon ſemblable, c'eſt moins parce qu'il eſt un être raiſonnable, que parce qu'il eſt un être ſenſible ; qualité qui, étant commune à la bête & à l'homme, doit au moins donner à l'une le droit de n'être point maltraitée inutilement par l'autre.

Cette même étude de l'homme originel, de ſes vrais beſoins, & des principes fondamentaux de ſes devoirs, eſt encore le ſeul bon moyen qu'on puiſſe employer, pour lever ces foules de difficultés qui ſe préſentent ſur l'origine de l'inégalité morale, ſur

les vrais fondements du corps politique, ſur les droits réciproques de ſes membres, & ſur mille autres queſtions ſemblables, auſſi importantes que mal éclaircies.

En conſidérant la ſociété humaine d'un regard tranquille & déſintéreſſé, elle ne ſemble montrer d'abord que la violence des hommes puiſſants, & l'oppreſſion des foibles; l'eſprit ſe révolte contre la dureté des uns; on eſt porté à déplorer l'aveuglement des autres: & comme rien n'eſt moins ſtable parmi les hommes que ces relations extérieures, que le hazard produit plus ſouvent que la ſageſſe, & qu'on appelle foibleſſe ou puiſſance, richeſſe ou pauvreté, les établiſſements humains paroiſſent au premier coup d'œil fondés ſur des monceaux de ſable mouvant: ce n'eſt qu'en les examinant de près; ce n'eſt qu'après avoir écarté la pouſſiere & le ſable qui environnent l'édifice, qu'on apperçoit la baſe inébranlable ſur laquelle il eſt élevé, & qu'on apprend à en reſpecter les fondements. Or, ſans l'étude ſérieuſe de l'homme, de ſes facultés naturelles, & de leurs développements ſucceſſifs, on ne viendra jamais à bout de faire ces diſtinctions, & de ſéparer dans l'actuelle conſtitution des choſes, ce qu'a fait la volonté divine, d'avec ce que l'art humain a prétendu faire. Les recherches politiques & morales, auxquelles donne lieu l'importante queſtion que j'examine, ſont donc utiles de toutes manieres; & l'hiſtoire hypothétique des gouverne-

ments eſt pour l'homme une leçon inſtructive à tous égards. En conſidérant ce que nous ſerions devenus, abandonnés à nous-mêmes, nous devons apprendre à bénir celui dont la main bienfaiſante, corrigeant nos inſtitutions, & leur donnant un aſſiette inébranlable, a prévenu les déſordres qui devroient en réſulter, & fait naître notre bonheur des moyens qui ſembloient devoir combler notre miſere.

Quem te Deus eſſe
Juſſit, & humanâ quâ parte locatus es, in re
Diſce.



AVERTISSEMENT SUR LES NOTES.

J'Ai ajouté quelques notes à cet ouvrage, ſelon ma coutume pareſſeuſe de travailler à bâton rompu. Ces notes s'écartent quelquefois aſſez du ſujet, pour n'être pas bonnes à lire avec le texte. Je les ai donc rejettées à la fin du Diſcours, dans lequel j'ai tâché de ſuivre de mon mieux le plus droit chemin. Ceux qui auront le courage de recommencer, pourront s'amuſer la ſeconde fois à battre les buiſſons, & tenter de parcourir les notes. Il y aura peu de mal que les autres ne les liſent point du tout.

QUESTION
PROPOSÉE
PAR L'ACADÉMIE
DE DIJON.

Quelle eſt l'origine de l'inégalité parmi les hommes ; & ſi elle eſt autoriſée par la loi naturelle ?



DISCOURS
SUR L'ORIGINE
ET LES FONDEMENTS
DE L'INÉGALITÉ
PARMI LES HOMMES.



C'EST de l'homme que j'ai à parler ; & la question que j'examine m'apprend que je vais parler à des hommes ; car on n'en propose point de semblables quand on craint d'honorer la vérité. Je défendrai donc avec confiance la cause de l'humanité devant les sages qui m'y invitent ; & je ne serai pas mécontent de moi-même, si je me rends digne de mon sujet & de mes juges.

Je conçois, dans l'espece humaine, deux sortes d'inégalités ; l'une que j'appelle naturelle ou physique, parce qu'elle est établie par la nature, & qui consiste dans la différence des âges, de la santé, des forces du corps, & des qualités de l'esprit, ou de l'ame : l'autre

qu'on peut appeller inégalité morale, ou politique, parce qu'elle dépend d'une sorte de convention, & qu'elle est établie, ou du moins autorisée par le consentement des hommes. Celle-ci consiste dans les différents priviléges dont quelques-uns jouissent, au préjudice des autres, comme d'être plus riches plus honorés, plus puissants qu'eux, ou même de s'en faire obéir.

On ne peut pas demander quelle est la source de l'inégalité naturelle, parce que la réponse se trouveroit énoncée dans la simple définition du mot: on peut encore moins chercher s'il n'y auroit point quelque liaison essentielle entre les deux inégalités; car ce seroit demander en d'autres termes, si ceux qui commandent valent nécessairement mieux que ceux qui obéissent; & si la force du corps ou de l'esprit, la sagesse ou la vertu, se trouvent toujours dans les mêmes individus, en proportion de la puissance, ou de la richesse: question bonne peut-être à agiter entre des esclaves entendus de leurs maîtres, mais qui ne convient pas à des hommes raisonnables & libres, qui cherchent la vérité.

De quoi s'agit-il donc précisément dans ce Discours? De marquer dans le progrès des choses, le moment où le droit succédant à la violence, la nature fut soumise à la loi; d'expliquer par quel enchaînement de prodiges le fort put se résoudre à servir le foible, & le peuple à acheter un repos en idée, au prix d'une félicité réelle.

Les Philosophes qui ont examiné les fondements de la société, ont tous senti la nécessité de remonter jusqu'à l'état de la nature; mais aucun d'eux n'y est arrivé. Les uns n'ont point balancé à supposer à l'homme dans cet état, la notion du juste & de l'injuste, sans se soucier de montrer qu'il dût avoir cette notion; ni même qu'elle lui fût utile : d'autres ont parlé du droit naturel que chacun a de conserver ce qui lui appartient, sans expliquer ce qu'ils entendoient par appartenir; d'autres, donnant d'abord au plus fort l'autorité sur le plus foible, ont aussitôt fait naître le gouvernement, sans songer au temps qui dut s'écouler avant que le sens des mots d'autorité & de gouvernement pût exister parmi les hommes : enfin tous, parlant sans cesse de besoin, d'avidité, d'oppression, de désirs & d'orgueil, ont transporté à l'état de nature des idées qu'ils avoient prises dans la société; ils parloient de l'homme sauvage, & ils peignoient l'homme civil. Il n'est pas même venu dans l'esprit de la plupart des nôtres de douter que l'état de nature eût existé, tandis qu'il est évident, par la lecture des livres sacrés, que le premier homme, ayant reçu immédiatement de Dieu des lumieres & des préceptes, n'étoit point lui-même dans cet état; & qu'en ajoutant aux écrits de Moïse la foi que leur doit tout Philosophe chrétien, il faut nier que, même avant le déluge, les hommes se soient jamais trouvés dans le pur état de nature, à

moins qu'ils n'y soient retombés par quelque événement extraordinaire : paradoxe fort embarrassant à défendre, & tout-à-fait impossible à prouver.

Commençons donc par écarter tous les faits, car ils ne touchent point à la question. Il ne faut pas prendre les recherches dans lesquelles on peut entrer sur ce sujet pour des vérités historiques, mais seulement pour des raisonnements hypothétiques & conditionnels, plus propres à éclaircir la nature des choses, qu'à montrer la véritable origine, & semblables à ceux que font tous les jours nos Physiciens sur la formation du monde. La religion nous ordonne de croire que Dieu lui-même, ayant tiré les hommes de l'état de la nature, ils sont inégaux parce qu'il a voulu qu'ils le fussent ; mais elle ne nous défend pas de former des conjectures, tirées de la seule nature de l'homme & des êtres qui l'environnent, sur ce qu'auroit pu devenir le genre humain, s'il fût resté abandonné à lui-même. Voilà ce qu'on me demande, & ce que je me propose d'examiner dans ce Discours. Mon sujet intéressant l'homme en général, je tâcherai de prendre un langage qui convienne à toutes les nations ; ou plutôt, oubliant les temps & les lieux, pour ne songer qu'aux hommes à qui je parle, je me supposerai dans le Lycée d'Athenes, répétant les leçons de mes maîtres, ayant les Platon & les Xenocrate pour juges, & le genre humain pour auditeur.

O homme ! de quelque contrée que tu sois, quelles que soient tes opinions, écoute : voici ton histoire telle que j'ai cru la lire, non dans les livres de tes semblables, qui sont menteurs, mais dans la nature qui ne ment jamais. Tout ce qui sera d'elle sera vrai : il n'y aura de faux que ce que j'y aurai mêlé du mien, sans le vouloir. Les temps dont je vais parler sont bien éloignés. Combien tu as changé de ce que tu étois ! C'est, pour ainsi dire, la vie de ton espece que je te vais décrire d'après les qualités que tu as reçues, que ton éducation & tes habitudes ont pu dépraver, mais qu'elles n'ont pu détruire. Il y a, je le sens, un âge auquel l'homme individuel voudroit s'arrêter ; tu chercheras l'âge auquel tu désirerois que ton espece se fût arrêtée. Mécontent de ton état présent, par des raisons qui annoncent à ta postérité malheureuse de plus grands mécontentements encore, peut-être voudrois-tu pouvoir rétrograder ; & ce sentiment doit faire l'éloge de tes premiers ayeux, la critique de tes contemporains, & l'effroi de ceux qui auront le malheur de vivre après toi.

PREMIERE PARTIE.

QUELQUE important qu'il ſoit, pour bien juger de l'état naturel de l'homme, de le conſidérer dès ſon origine, & de l'examiner, pour ainſi dire, dans le premier embryon de l'eſpece, je ne ſuivrai point ſon organiſation à travers ſes développements ſucceſſifs : je ne m'arrêterai pas à chercher dans le ſyſtême animal ce qu'il put être au commencement, pour devenir enfin ce qu'il eſt : je n'examinerai pas ſi, comme le penſe Ariſtote, ſes ongles allongés ne furent point d'abord des griffes crochues, s'il n'étoit point velu comme un ours, & ſi marchant à quatre pieds, (*3) ſes regards vers la terre, & bornés à un horizon de quelques pas, ne marquoient point à la fois le caractere & les limites de ſes idées. Je ne pourrois former ſur ce ſujet que des conjectures vagues & preſque imaginaires. L'anatomie comparée a fait encore trop peu de progrès ; les obſervations des Naturaliſtes ſont encore trop incertaines, pour qu'on puiſſe établir ſur de pareils fondements la baſe d'un raiſonnement ſolide. Ainſi ſans avoir recours aux connoiſſances ſurnaturelles que nous avons ſur ce point, & ſans avoir égard aux changements qui ont dû ſurvenir dans la conformation, tant intérieure qu'extérieure de l'homme, à meſure qu'il appli-

quoit ses membres à de nouveaux usages, & qu'il se nourrissoit de nouveaux aliments, je le supposerai conformé de tout temps, comme je le vois aujourd'hui, marchant à deux pieds, se servant de ses mains, comme nous faisons des nôtres, portant ses regards sur toute la nature, & mesurant des yeux la vaste étendue du Ciel.

En dépouillant cet être, ainsi constitué, de tous les dons surnaturels qu'il a pu recevoir, & de toutes les facultés artificielles, qu'il n'a pu acquérir que par de longs progrès; en le considérant, en un mot, tel qu'il a dû sortir des mains de la nature, je vois un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres; mais, à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous. Je le vois se rassasiant sous un chêne, se désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas; & voilà ses besoins satisfaits.

La terre abandonnée à sa fertilité naturelle, (**a*) & couverte de forêts immenses que la coignée ne mutila jamais, offre chaque pas des magasins & des retraites aux animaux de toute espece. Les hommes dispersés parmi eux, observent, imitent leur industrie, & s'élevent ainsi jusqu'à l'instinct des bêtes; avec cet avantage que chaque espece n'a que le sien propre, & que l'homme n'en ayant peut-être aucun qui lui appartienne, se les approprie tous, se nourrit également de la plupart des aliments di-

vers (*4) que les autres animaux ſe partagent, & trouve par conſéquent ſa ſubſiſtance plus aiſément que ne peut faire aucun d'eux.

Accoutumés dès l'enfance aux intempéries de l'air, & à la rigueur des ſaiſons, exercés à la fatigue, & forcés de défendre nuds & ſans armes leur vie & leur proie contre les autres bêtes féroces, ou de leur échapper à la courſe, les hommes ſe forment un tempérament robuſte & preſque inaltérable : les enfants, apportant au monde l'excellente conſtitution de leurs peres, & la fortifiant par les mêmes exercices qui l'ont produite, acquiérent ainſi toute la vigueur dont l'eſpece humaine eſt capable. La nature en uſe préciſément avec eux, comme la loi de Sparte avec les enfants des citoyens; elle rend forts & robuſtes ceux qui ſont bien conſtitués, & fait périr tous les autres ; différente en cela de nos ſociétés, où l'état, en rendant les enfants onéreux aux peres, les tue indiſtinctement avant leur naiſſance.

Le corps de l'homme ſauvage étant le ſeul inſtrument qu'il connoiſſe, il l'emploie à divers uſages, dont, par le défaut d'exercice, les nôtres ſont incapables; & c'eſt notre induſtrie qui nous ôte la force & l'agilité que la néceſſité l'oblige d'acquérir. S'il avoit eu une hache, ſon poignet romproit-il de ſi fortes branches? S'il avoit eu une fronde, lanceroit-il de la main une pierre avec tant de roideur? S'il avoit eu une échelle, grimperoit-il ſi légé-

rement sur un arbre ? S'il avoit eu un cheval, seroit-il si vîte à la course ? Laissez à l'homme civilisé le temps de rassembler toutes ses machines autour de lui; on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'homme sauvage : mais si vous voulez voir un combat plus inégal encore, mettez-les nuds & désarmés vis-à-vis l'un de l'autre ; & vous reconnoîtrez bientot quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes ses forces à sa disposition, d'être toujours prêt à tout événement, & de se porter, pour ainsi dire, toujours tout entier avec soi (*5).

Hobbes prétend que l'homme est naturellement intrépide, & ne cherche qu'à attaquer & combattre. Un Philosophe illustre pense au contraire, & Cumberland & Puffendorff assurent aussi que rien n'est si timide que l'homme dans l'état de nature, & qu'il est toujours tremblant, & prêt à fuir au moindre bruit qui le frappe, au moindre mouvement qu'il apperçoit. Cela peut être ainsi pour les objets qu'il ne connoît pas ; & je ne doute point qu'il ne soit effrayé par tous les nouveaux spectacles qui s'offrent à lui, toutes les fois qu'il ne peut distinguer le bien & le mal physiques qu'il en doit attendre, ni comparer ses forces avec les dangers qu'il a à courir ; circonstances rares dans l'état de nature, où toutes choses marchent d'une maniere si uniforme, & où la face de la terre n'est point sujette à ces changements brusques & continuels, qu'y

causent les passions & l'inconstance des peuples réunis. Mais l'homme sauvage, vivant dispersé parmi les animaux, & se trouvant de bonne heure dans le cas de se mesurer avec eux, en fait bientôt la comparaison ; & sentant qu'il les surpasse plus en adresse, qu'ils ne le surpassent en force, il apprend à ne plus craindre. Mettez un ours ou un loup aux prises avec un sauvage robuste, agile, courageux, comme ils sont tous, armé de pierres & d'un bon bâton, & vous verrez que le péril sera tout au moins réciproque ; & qu'après plusieurs expériences pareilles, les bêtes féroces qui n'aiment point à s'attaquer l'une à l'autre, s'attaqueront peu volontiers à l'homme, qu'elles auront trouvé tout aussi féroce qu'elles. A l'égard des animaux qui ont réellement plus de force qu'il n'a d'adresse, il est vis-à-vis d'eux dans le cas des autres especes plus foibles, qui ne laissent pas de subsister ; avec cet avantage pour l'homme, que non moins dispos qu'eux à la course, & trouvant sur les arbres un refuge presque assuré, il a partout le prendre & le laisser dans la rencontre, & le choix de la fuite ou du combat. Ajoutons qu'il ne paroît pas qu'aucun animal fasse naturellement la guerre à l'homme, hors le cas de sa propre défense, ou d'une extrême faim, ni témoigne contre lui de ces violentes antipathies qui semblent annoncer qu'une espece est destinée par la nature à servir de pâture à l'autre.

D'autres ennemis plus redoutables, & dont l'homme n'a pas les mêmes moyens de se défendre, sont les infirmités naturelles, l'enfance, la vieillesse, & les maladies de toute espece; tristes signes de notre foiblesse, dont les deux premiers sont communs à tous les animaux, & dont le dernier appartient principalement à l'homme vivant en société. J'observe même, au sujet de l'enfance, que la mere, portant par-tout son enfant avec elle, a beaucoup plus de facilité à le nourrir, que n'ont les femelles de plusieurs animaux, qui sont forcées d'aller & venir sans cesse avec beaucoup de fatigue, d'un côté, pour chercher leur pâture, & de l'autre, pour alaiter ou nourrir leurs petits. Il est vrai que si la femme vient à périr, l'enfant risque fort de périr avec elle; mais ce danger est commun à cent autres especes, dont les petits ne sont de long-temps en état d'aller chercher eux-mêmes leur nourriture; & si l'enfance est plus longue parmi nous, la vie étant plus longue aussi, tout est encore à peu près égal en ce point, (*d*) quoiqu'il y ait sur la durée du premier âge, & sur le nombre des petits, (*6) d'autres regles qui ne sont pas de mon sujet. Chez les vieillards, qui agissent & transpirent peu, le besoin d'aliments diminue avec la faculté d'y pourvoir; & comme la vie sauvage éloigne d'eux la goutte & les rhumatismes, & que la vieillesse est de tous les maux celui que les se-

cours humains peuvent le moins ſoulager, ils s'éteignent enfin, ſans qu'on s'apperçoive qu'ils ceſſent d'être, & preſque ſans s'en appercevoir eux-mêmes.

A l'égard des maladies, je ne répéterai point les vaines & fauſſes déclamations que font contre la médecine la plûpart des gens en ſanté ; mais je demanderai s'il y a quelque obſervation ſolide de laquelle on puiſſe conclure que dans les pays où cet art eſt le plus négligé, la vie moyenne de l'homme ſoit plus courte que dans ceux où il eſt cultivé avec le plus de ſoin? Et comment cela pourroit-il être, ſi nous nous donnons plus de maux que la médecine ne peut nous fournir de remedes? L'extrême inégalité dans la maniere de vivre; l'excès d'oiſiveté dans les uns, l'excès de travail dans les autres; la facilité d'irriter & de ſatisfaire nos appétits & notre ſenſualité; les aliments trop recherchés des riches, qui les nourriſſent de ſucs échauffants, & les accablent d'indigeſtions; la mauvaiſe nourriture des pauvres, dont ils manquent même le plus ſouvent, & dont le défaut les porte à ſurcharger avidement leur eſtomac dans l'occaſion; les veilles, les excès de toute eſpece; les tranſports immodérés de toutes les paſſions, les fatigues, & l'épuiſement d'eſprit, les chagrins, & les peines ſans nombre qu'on éprouve dans tous les états, & dont les ames ſont perpétuellement rongées; voilà les funeſtes garants que la plûpart de nos

maux sont notre propre ouvrage, & que nous les aurions presque tous évités, en conservant la maniere de vivre simple, uniforme & solitaire, qui nous étoit prescrite par la nature. Si elle nous a destiné à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion est un état contre nature, & que l'homme qui médite est un animal dépravé. Quand on songe à la bonne constitution des sauvages, au moins de ceux que nous n'avons pas perdus avec nos liqueurs fortes; quand on sait qu'ils ne connoissent presque d'autres maladies que les blessures & la vieillesse, on est très-porté à croire qu'on feroit aisément l'histoire des maladies humaines, en suivant celles des sociétés civiles. C'est au moins l'avis de Platon, qui juge, sur certains remedes employés ou approuvés par Podalyre & Macaon au siege de Troye, que diverses maladies que ces remedes devoient exciter, n'étoient point encore alors connues parmi les hommes.

Avec si peu de sources de maux, l'homme dans l'état de nature n'a donc guere besoin de remedes, moins encore de médecins; l'espece humaine n'est point non plus à cet égard de pire condition que toutes les autres; & il est aisé de savoir des chasseurs, si dans leurs courses ils trouvent beaucoup d'animaux infirmes. Plusieurs en trouvent-ils qui ont reçu des blessures considérables, très-bien cicatrisées, qui ont eu des os, & même des membres rompus, & re-

pris ſans autre chirurgien que le temps, ſans autre régime que leur vie ordinaire, & qui n'en ſont pas moins parfaitement guéris, pour n'avoir point été tourmentés d'inciſions, empoiſonnés de drogues, ni exténués de jeûne. Enfin, quelqu'utile que puiſſe être parmi nous la médecine bien adminiſtrée, il eſt toujours certain que ſi le ſauvage malade, abandonné à lui-même, n'a rien à eſpérer que de la nature, en revanche il n'a rien à craindre que de ſon mal; ce qui rend ſouvent ſa ſituation préférable à la nôtre.

Gardons-nous donc de confondre l'homme ſauvage avec les hommes que nous avons ſous les yeux. La nature traite tous les animaux abandonnés à ſes ſoins, avec une prédilection qui ſemble montrer combien elle eſt jalouſe de ce droit. Le cheval, le chat, le taureau, l'âne même, ont la plûpart une taille plus haute, tous une conſtitution plus robuſte, plus de vigueur, de force & de courage dans les forêts que dans nos maiſons; ils perdent la moitié de ces avantages en devenant domeſtiques; & l'on diroit que tous nos ſoins à bien traiter & nourrir ces animaux, n'aboutiſſent qu'à les abâtardir. Il en eſt ainſi de l'homme même: en devenant ſociable & eſclave, il devient foible, craintif, rampant; & ſa maniere de vivre molle & efféminée acheve d'énerver à la fois ſa force & ſon courage. Ajoutons qu'entre les conditions ſauvages & domeſtiques, la différence d'homme

d'homme à homme doit être plus grande encore que celle de bête à bête ; car l'animal & l'homme ayant été traités également par la nature, toutes les commodités que l'homme se donne de plus qu'aux animaux qu'il apprivoise, sont autant de causes particulieres qui le font dégénérer plus sensiblement.

Ce n'est donc pas un si grand malheur à ces premiers hommes, ni sur-tout un si grand obstacle à leur conservation, que la nudité, le défaut d'habitation, & la privation de toutes ces inutilités, que nous croyons si nécessaires. S'ils n'ont pas la peau velue, ils n'en ont aucun besoin dans les pays chauds ; & ils savent bientôt, dans les pays froids, s'approprier celles des bêtes qu'ils ont vaincues ; s'ils n'ont que deux pieds pour courir, ils ont deux bras pour pourvoir à leur défense & à leurs besoins : leurs enfants marchent peut-être tard, & avec peine, mais les meres les portent avec facilité : avantage qui manque aux autres especes, où la mere, étant poursuivie, se voit contrainte d'abandonner ses petits, ou de régler son pas sur le leur. Enfin, à moins de supposer ces concours singuliers & fortuits de circonstances, dont je parlerai dans la suite, & qui pouvoient fort bien ne jamais arriver, il est clair en tout état de cause, que le premier qui se fit des habits ou un logement, se donna en cela des choses peu nécessaires, puisqu'il s'en étoit passé jusqu'alors, & qu'on ne voit pas pourquoi il n'eût pu

ſupporter, homme fait, un genre de vie qu'il ſupportoit depuis ſon enfance.

Seul, oiſif, & toujours voiſin du danger, l'homme ſauvage doit aimer à dormir, & avoir le ſommeil léger comme les animaux, qui penſant peu, dorment, pour ainſi dire, tout le temps qu'ils ne penſent point. Sa propre conſervation faiſant preſque ſon unique ſoin, ſes facultés les plus exercées doivent être celles qui ont pour objet principal l'attaque & la défenſe, ſoit pour ſubjuguer ſa proie, ſoit pour ſe garantir d'être celle d'un autre animal: au contraire, les organes qui ne ſe perfectionnent que par la molleſſe & la ſenſualité, doivent reſter dans un état de groſſiéreté, qui exclut en lui toute eſpece de délicateſſe; & ſes ſens ſe trouvant partagés ſur ce point, il aura le toucher & le goût d'une rudeſſe extrême, la vue, l'ouie & l'odorat de la plus grande ſubtilité. Tel eſt l'état animal en général, & c'eſt auſſi, ſelon le rapport des voyageurs, celui de la plupart des peuples ſauvages. Ainſi il ne faut pas s'étonner que les Hottentots du cap de Bonne-Eſpérance découvrent, à la ſimple vue, des vaiſſeaux en haute mer, d'auſſi loin que les Hollandois avec des lunettes, ni que les ſauvages de l'Amérique ſentiſſent les Eſpagnols à la piſte, comme auroient pu faire les meilleurs chiens, ni que toutes ces nations barbares ſupportent ſans peine leur nudité, aiguiſent leur goût à force de piment, & boivent les liqueurs européennes comme de l'eau.

Je n'ai conſidéré juſqu'ici que l'homme phyſique; tâchons de le regarder maintenant par le côté métaphyſique & moral.

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuſe, à qui la nature a donné des ſens pour ſe remonter elle-même, & pour ſe garantir juſqu'à un certain point de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'apperçois préciſément les mêmes choſes dans la machine humaine, avec cette différence, que la nature ſeule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux ſiennes en qualité d'agent libre. L'un choiſit ou rejette par inſtinct, & l'autre par un acte de liberté; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la regle qui lui eſt preſcrite, même quand il lui ſeroit avantageux de le faire, & que l'homme s'en écarte ſouvent à ſon préjudice. C'eſt ainſi qu'un pigeon mourroit de faim près d'un baſſin rempli des meilleures viandes, & un chat ſur des tas de fruits ou de grain, quoique l'un & l'autre pût très-bien ſe nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'étoit aviſé d'en eſſayer. C'eſt ainſi que les hommes diſſolus ſe livrent à des excès qui leur cauſent la fievre & la mort, parce que l'eſprit déprave les ſens, & que la volonté parle encore, quand la nature ſe tait.

Tout animal a des idées, puiſqu'il a des ſens; il combine même ſes idées juſqu'à un certain point, & l'homme ne differe à cet égard de la bête, que du plus au moins. Quel-

ques philoſophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme, que de tel homme à telle bête ; ce n'eſt donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la diſtinction ſpécifique de l'homme, que ſa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, & la bête obéit. L'homme éprouve la même impreſſion, mais il ſe reconnoît libre d'acquieſcer, ou de réſiſter ; & c'eſt ſur-tout dans la confiance de cette liberté que ſe montre la ſpiritualité de ſon ame : car la phyſique explique en quelque maniere le méchaniſme des ſens, & la formation des idées: mais dans la puiſſance de vouloir, ou plutôt de choiſir, & dans le ſentiment de cette puiſſance, on ne trouve que des actes purement ſpirituels, dont on n'explique rien par les loix de la méchanique.

Mais quand les difficultés qui environnent toutes ces queſtions, laiſſeroient quelque lieu de diſpute ſur cette différence de l'homme & de l'animal, il y a une autre qualité très-ſpécifique qui les diſtingue, & ſur laquelle il ne peut y avoir de conteſtation: c'eſt la faculté de ſe perfectionner ; faculté qui, à l'aide des circonſtances, développe ſucceſſivement toutes les autres, & réſide parmi nous, tant dans l'eſpece que dans l'individu ; au lieu qu'un animal eſt, au bout de quelques mois ce qu'il ſera toute ſa vie, & ſon eſpece au bout de mille ans. Pourquoi l'homme ſeul eſt-il ſujet à devenir imbécille ? N'eſt-ce point qu'il retourne ainſi

dans son état primitif, & que, tandis que la bête qui n'a rien acquis & qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme, reperdant par la vieillesse, ou d'autres accidents, tout ce que sa *perfectibilité* lui avoit fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même? Il seroit triste pour nous d'être forcés de convenir que cette faculté distinctive, & presque illimitée, est la source de tous les malheurs de l'homme; que c'est elle qui le tire, à force de temps, de cette condition originaire, dans laquelle il couleroit des jours tranquilles & innocents; que c'est elle qui, faisant éclorre avec les siecles ses lumieres & ses erreurs, ses vices & ses vertus, le rend à la longue le tyran de lui-même & de la nature. (*7) Il seroit affreux d'être obligé de louer comme un être bienfaisant celui qui le premier suggéra à l'habitant des rives de l'Orenoque l'usage de ces ais qu'il applique sur les tempes de ses enfants, & qui leur assurent du moins une partie de leur imbécillité & de leur bonheur originel.

L'homme sauvage, livré par la nature au seul instinct, ou plutôt dédommagé de celui qui lui manque peut-être, par des facultés capables d'y suppléer d'abord, & de l'élever ensuite fort au-dessus de celle-là, commencera donc par les fonctions purement animales. (*8) Appercevoir & sentir sera son premier état, qui lui sera commun avec tous les animaux. Vouloir & ne pas vouloir, désirer & craindre, seront les premieres &

preſque les ſeules opérations de ſon ame, juſqu'à ce que de nouvelles circonſtances y cauſent de nouveaux dévcloppements.

Quoi qu'en diſent les moraliſtes, l'entendement humain doit beaucoup aux paſſions, qui, d'un commun aveu, lui doivent beaucoup auſſi. C'eſt par leur activité que notre raiſon ſe perfectionne; nous ne cherchons à connoître que parce que nous déſirons de jouir: & il n'eſt pas poſſible de concevoir pourquoi celui qui n'auroit ni déſirs, ni craintes, ſe donneroit la peine de raiſonner. Les paſſions, à leur tour, tirent leur origine de nos beſoins, & leur progrès de nos connoiſſances; car on ne peut déſirer ou craindre les choſes, que ſur les idées qu'on en peut avoir, ou par la ſimple impulſion de la nature: & l'homme ſauvage, privé de toutes ſortes de lumieres, n'éprouve que les paſſions de cette derniere eſpece; ſes déſirs ne paſſent pas ſes beſoins phyſiques: (* 9) les ſeuls biens qu'il connoiſſe dans l'univers, ſont la nourriture, une femelle & le repos; les ſeuls maux qu'il craigne, ſont la douleur & non la mort; car jamais l'animal ne ſaura ce que c'eſt que mourir; & la connoiſſance de la mort & de ſes terreurs, eſt une des premieres acquiſitions que l'homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale.

Il me ſeroit aiſé, ſi cela m'étoit néceſſaire, d'appuyer ce ſentiment par les faits, & de faire voir que, chez toutes les nations du monde, les progrès de l'eſprit ſe ſont préci-

ſément proportionnés aux beſoins que les peuples avoient reçus de la nature, ou auxquels les circonſtances les avoient aſſujettis, & par conſéquent aux paſſions qui les portoient à pourvoir à ces beſoins. Je montrerois en Egypte les arts naiſſants & s'étendant avec les débordements du Nil; je ſuivrois leurs progrès chez les Grecs, où l'on les vit germer, croître & s'élever juſqu'aux cieux parmi les ſables & les rochers de l'Attique, ſans pouvoir prendre racine ſur les bords fertiles de l'Eurotas; je marquerois qu'en général les peuples du nord ſont plus induſtrieux que ceux du midi, parce qu'ils peuvent moins ſe paſſer de l'être; comme ſi la nature vouloit ainſi égaliſer les choſes, en donnant aux eſprits la fertilité qu'elle refuſe à la terre.

Mais ſans recourir aux témoignages incertains de l'hiſtoire, qui ne voit que tout ſemble éloigner de l'homme ſauvage la tentation & les moyens de ceſſer de l'être? Son imagination ne lui peint rien; ſon cœur ne lui demande rien. Ses modiques beſoins ſe trouvent ſi aiſément ſous ſa main; il eſt ſi loin du degré de connoiſſances néceſſaires pour déſirer d'en acquérir de plus grandes, qu'il ne peut avoir ni prévoyance, ni curioſité. Le ſpectacle de la nature lui devient indifférent, à force de lui devenir familier; c'eſt toujours le même ordre, ce ſont toujours les mêmes révolutions: il n'a pas l'eſprit de s'étonner des plus grandes

merveilles : & ce n'eſt pas chez lui qu'il faut chercher la philoſophie dont l'homme a beſoin, pour ſavoir obſerver une fois ce qu'il a vu tous les jours. Son ame, que rien n'agite, ſe livre au ſeul ſentiment de ſon exiſtence actuelle, ſans aucune idée de l'avenir, quelque prochain qu'il puiſſe être; & ſes projets bornés, comme ſes vues, s'étendent à peine juſqu'à la fin de la journée. Tel eſt encore aujourd'hui le degré de prévoyance du Caraïbe : il vend le matin ſon lit de coton, & vient pleurer le ſoir pour le racheter, faute d'avoir prévu qu'il en auroit beſoin pour la nuit prochaine.

Plus on médite ſur ce ſujet, plus la diſtance des pures ſenſations aux plus ſimples connoiſſances s'agrandit à nos regards; & il eſt impoſſible de concevoir comment un homme auroit pu par ſes ſeules forces, ſans le ſecours de la communication, & ſans l'aiguillon de la néceſſité, franchir un ſi grand intervalle. Combien de ſiecles ſe ſont peut-être écoulés, avant que les hommes aient été à portée de voir d'autre feu que celui du ciel? Combien ne leur a-t-il pas fallu de différents hazards pour apprendre les uſages les plus communs de cet élément? Combien de fois ne l'ont-ils pas laiſſé éteindre, avant que d'avoir acquis l'art de le reproduire? Et combien de fois peut-être chacun de ces ſecrets n'eſt-il pas mort avec celui qui l'avoit découvert? Que dirons-nous de l'agriculture, art qui demande tant de travail & de

prévoyance; qui tient à d'autres arts; qui, très-évidemment, n'eſt pratiquable que dans une ſociété au moins commencée, & qui ne nous ſert pas tant à tirer de la terre des aliments qu'elle fourniroit bien ſans cela, qu'à la forcer aux préférences qui ſont le plus de notre goût? Mais ſuppoſons que les hommes euſſent tellement multiplié que les productions naturelles n'euſſent plus ſuffi pour les nourrir; ſuppoſition qui, pour le dire en paſſant, montreroit un grand avantage pour l'eſpece humaine dans cette maniere de vivre; ſuppoſons que, ſans forges & ſans attelier, les inſtruments du labourage fuſſent tombés du ciel entre les mains des ſauvages; que ces hommes euſſent vaincu la haine mortelle qu'ils ont tous pour un travail continu; qu'ils euſſent appris à prévoir de ſi loin leurs beſoins; qu'ils euſſent deviné comment il faut cultiver la terre, ſemer les grains, & planter des arbres; qu'ils euſſent trouvé l'art de moudre le bled, & de mettre le raiſin en fermentation: toutes choſes qu'il leur a fallu faire enſeigner par les Dieux, faute de concevoir comment ils les auroient appriſes d'eux-mêmes: quel ſeroit après cela l'homme aſſez inſenſé pour ſe tourmenter à la culture d'un champ qui ſera dépouillé par le premier venu, homme ou bête indifféremment, à qui cette moiſſon conviendra? Et comment chacun pourra-t-il ſe réſoudre à paſſer ſa vie à un travail pénible, dont il eſt d'autant plus sûr de ne pas recueillir le prix, qu'il lui ſera

plus néceſſaire ? En un mot, comment cette ſituation pourra-t-elle porter les hommes à cultiver la terre, tant qu'elle ne ſera point partagée entr'eux, c'eſt-à-dire, tant que l'état de nature ne ſera point anéanti ?

Quand nous voudrions ſuppoſer un homme ſauvage auſſi habile dans l'art de penſer que nous le font nos Philoſophes ; quand nous en ferions, à leur exemple, un Philoſophe lui-même, découvrant ſeul les plus ſublimes vérités, ſe faiſant, par des ſuites de raiſonnements très-abſtraits, des maximes de juſtice & de raiſon, tirées de l'amour de l'ordre en général, ou de la volonté connue de ſon Créateur ; en un mot, quand nous lui ſuppoſerions dans l'eſprit autant d'intelligence & de lumiere qu'il doit avoir, & qu'on lui trouve en effet de peſanteur & de ſtupidité ; quelle utilité retireroit l'eſpece de toute cette métaphyſique, qui ne pourroit ſe communiquer, & qui périroit avec l'individu qui l'auroit inventée ? Quel progrès pourroit faire le genre humain épars dans les bois parmi les animaux ? Et juſqu'à quel point pourroient ſe perfectionner, & s'éclairer mutuellement des hommes qui, n'ayant ni domicile fixe, ni aucun beſoin l'un de l'autre, ſe rencontreroient peut-être à peine deux fois en leur vie, ſans ſe connoître, & ſans ſe parler ?

Qu'on ſonge de combien d'idées nous ſommes redevables à l'uſage de la parole ;

combien la grammaire exerce & facilite les opérations de l'esprit; & qu'on pense aux peines inconcevables, & au temps infini qu'a dû coûter la premiere invention des langues : qu'on joigne ces réflexions aux précédentes, & l'on jugera combien il eût fallu de milliers de siecles, pour développer successivement dans l'esprit humain les opérations dont il étoit capable.

Qu'il me soit permis de considérer un instant les embarras de l'origine des langues. Je pourrois me contenter de citer ou de répéter ici les recherches que M. l'Abbé de Condillac a faites sur cette matiere, qui toutes confirment pleinement mon sentiment, & qui peut-être m'en ont donné la premiere idée. Mais la maniere dont ce Philosophe résout les difficultés qu'il se fait à lui-même sur l'origine des signes institués, montrant qu'il a supposé ce que je mets en question; savoir, une sorte de société déjà établie entre les inventeurs du langage; je crois, en renvoyant à ses réflexions, devoir y joindre les miennes, pour exposer les mêmes difficultés dans le jour qui convient à mon sujet. La premiere qui se présente, est d'imaginer comment elles purent devenir nécessaires; car les hommes n'ayant nulle correspondance entr'eux, ni aucun besoin d'en avoir, on ne conçoit ni la nécessité de cette invention, ni sa possibilité, si elle ne fut pas indispensable. Je dirois bien, comme beaucoup d'autres, que les langues sont nées

dans le commerce domeſtique des peres, des meres & des enfants : mais outre que cela ne réſoudroit point les objections, ce ſeroit commettre la faute de ceux qui, raiſonnant ſur l'état de nature, y tranſportent les idées priſes dans la ſociété, voient toujours la famille raſſemblée dans une même habitation, & ſes membres gardant entr'eux une union auſſi intime & auſſi permanente que parmi nous, où tant d'intérêts communs les réuniſſent; au lieu que dans cet état primitif, n'ayant ni maiſon, ni cabanes, ni propriété d'aucune eſpece, chacun ſe logeoit au hazard, & ſouvent pour une ſeule nuit; les mâles & les femelles s'uniſſoient fortuitement, ſelon la rencontre, l'occaſion & le déſir, ſans que la parole fût un interprete fort néceſſaire des choſes qu'ils avoient à ſe dire: ils ſe quittoient avec la même facilité. (* 10) La mere alaitoit d'abord ſes enfants pour ſon propre beſoin; puis l'habitude les lui ayant rendus chers, elle les nourriſſoit enſuite pour le leur; ſi-tôt qu'ils avoient la force de chercher leur pâture, ils ne tardoient pas à quitter la mere elle-même; & comme il n'y avoit preſque point d'autre moyen de ſe retrouver, que de ne pas ſe perdre de vue, ils en étoient bientôt au point de ne pas même ſe reconnoître les uns les autres. Remarquez encore que l'enfant ayant tous ſes beſoins à expliquer, & par conſéquent plus de choſes à dire à la mere, que la mere à l'enfant, c'eſt lui qui doit faire les plus grands

frais de l'invention, & que la langue qu'il emploie doit être en grande partie son propre ouvrage ; ce qui multiplie autant les langues qu'il y a d'individus pour les parler, à quoi contribue encore la vie errante & vagabonde, qui ne laisse à aucun idiôme le temps de prendre de la consistance. Car de dire que la mere dicte à l'enfant les mots dont il devra se servir pour lui demander telle ou telle chose, cela montre bien comment on enseigne des langues déjà formées ; mais cela n'apprend point comment elles se forment.

Supposons cette premiere difficulté vaincue : franchissons pour un moment l'espace immense qui dut se trouver entre le pur état de nature & le besoin des langues ; & cherchons, en les supposant nécessaires, (* *b*) comment elles purent commencer à s'établir. Nouvelle difficulté pire encore que la précédente ; car si les hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont eu besoin encore de savoir penser pour trouver l'art de la parole : & quand on comprendroit comment les sons de la voix ont été pris pour interpretes conventionnels de nos idées, il resteroit toujours à savoir quels ont pu être les interpretes mêmes de cette convention pour les idées, qui, n'ayant point un objet sensible, ne pouvoient s'indiquer ni par le geste, ni par la voix, de sorte qu'à peine peut-on former des conjectures supportables sur la naissance de cet art de communiquer ses pensées, & d'établir un commer-

ce entre les eſprits : art ſublime, qui eſt déjà ſi loin de ſon origine ; mais que le Philoſophe voit encore à une ſi prodigieuſe diſtance de ſa perfection, qu'il n'y a point d'homme aſſez hardi pour aſſurer qu'il y arriveroit jamais, quand les révolutions que le temps amene néceſſairement ſeroient ſuſpendues en ſa faveur, que les préjugés ſortiroient des Académies, ou ſe tairoient devant elles, & qu'elles pourroient s'occuper de cet objet épineux durant des ſiecles entiers ſans interruption.

Le premier langage de l'homme, le langage le plus univerſel, le plus énergique, & le ſeul dont il eut beſoin, avant qu'il fallut perſuader des hommes aſſemblés, eſt le cri de la nature. Comme ce cri n'étoit arraché que par une ſorte d'inſtinct dans les occaſions preſſantes, pour implorer du ſecours dans les grands dangers, ou du ſoulagement dans les maux violents, il n'étoit pas d'un grand uſage dans le cours ordinaire de la vie, où regnent des ſentiments plus modérés. Quand les idées des hommes commencerent à s'étendre & à ſe multiplier, & qu'il s'établit entr'eux une communication plus étroite, ils chercherent des ſignes plus nombreux & un langage plus étendu : ils multiplierent les inflexions de la voix, & y joignirent les geſtes, qui, par leur nature, ſont plus expreſſifs, & dont le ſens dépend moins d'une détermination antérieure. Ils exprimoient donc les objets viſibles & mobiles par des geſtes ; & ceux qui frappent l'ouie, par des

sons imitatifs : mais comme le geste n'indique guere que les objets présents ou faciles à décrire, & les actions visibles ; qu'il n'est pas d'un usage universel, puisque l'obscurité, ou l'interposition d'un corps le rendent inutile, & qu'il exige l'attention plutôt qu'il ne l'excite ; on s'avisa enfin de lui substituer les articulations de la voix, qui sans avoir le même rapport avec certaines idées, sont plus propres à les représenter toutes, comme signes institués ; substitution qui ne put se faire que d'un commun consentement, & d'une maniere assez difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes grossiers n'avoient encore aucun exercice ; & plus difficile encore à concevoir en elle-même, puisque cet accord unanime dut être motivé, & que la parole paroît avoir été fort nécessaire pour établir l'usage de la parole.

On doit juger que les premiers mots, dont les hommes firent usage, eurent dans leurs esprits une signification beaucoup plus étendue que n'ont ceux qu'on emploie dans les langues déjà formées, & qu'ignorant la division du discours en ses parties constitutives, ils donnerent d'abord à chaque mot le sens d'une proposition entiere. Quand ils commencerent à distinguer le sujet d'avec l'attribut, & le verbe d'avec le nom, ce qui ne fut pas un médiocre effort de génie, les substantifs ne furent d'abord qu'autant de noms propres, l'infinitif fut le seul temps des verbes ; & à l'égard des adjectifs, la notion

ne s'en dut développer que fort difficilement, parce que tout adjectif eſt un mot abſtrait, & que les abſtractions ſont des opérations pénibles & peu naturelles.

Chaque objet reçut d'abord un nom particulier, ſans égard aux genres & aux eſpeces, que ces premiers inſtituteurs n'étoient pas en état de diſtinguer ; & tous les individus ſe préſenterent iſolés à leur eſprit, comme ils le ſont dans le tableau de la nature. Si un chêne s'appelloit A, un autre chêne s'appelloit B : de ſorte que plus les connoiſſances étoient bornées, & plus le dictionnaire devint étendu. L'embarras de toute cette nomenclature ne put être levé facilement : car, pour ranger les êtres ſous des dénominations communes & génériques, il en falloit connoître les propriétés & les différences ; il falloit des obſervations, & des définitions, c'eſt-à-dire de l'Hiſtoire naturelle & de la Métaphyſique, beaucoup plus que les hommes de ce temps-là n'en pouvoient avoir.

D'ailleurs les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'eſprit qu'à l'aide des mots, & l'entendement ne les ſaiſit que par des propoſitions. C'eſt une des raiſons pourquoi les animaux ne ſauroient ſe former de telles idées, ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend. Quand un ſinge va ſans héſiter d'une noix à l'autre, penſe-t-on qu'il ait l'idée générale de cette ſorte de fruit, & qu'il compare ſon archétype à ces deux individus ? Non ſans doute ; mais la vue de l'une de ces

noix rappelle à sa mémoire les sensations qu'il a reçues de l'autre; & ses yeux modifiés d'une certaine maniere, annoncent à son goût la modification qu'il va recevoir. Toute idée générale est purement intellectuelle; pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient aussi-tôt particuliere. Essayez de vous tracer l'image d'un arbre en général, jamais vous n'en viendrez à bout; malgré vous il faudra le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé; & s'il dépendoit de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout arbre, cette image ne ressembleroit plus à un arbre. Les êtres purement abstraits se voient de même, ou ne se conçoivent que par le discours. La définition seule du triangle vous en donne la véritable idée: si-tôt que vous en figurez un dans votre esprit, c'est un tel triangle, & non pas un autre, & vous ne pouvez éviter d'en rendre les lignes sensibles, ou le plan coloré. Il faut donc énoncer des propositions; il faut donc parler pour avoir des idées générales; car si-tôt que l'imagination s'arrête, l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours. Si donc les premiers inventeurs n'ont pu donner des noms qu'aux idées qu'ils avoient déjà, il s'ensuit que les premiers substantifs n'ont pu jamais être que des noms propres.

Mais lorsque, par des moyens que je ne conçois pas, nos nouveaux grammairiens commencérent à étendre leurs idées, & à généraliser leurs mots, l'ignorance des inventeurs dut

assujettir cette méthode à des bornes fort étroites; & comme ils avoient d'abord trop multiplié les noms des individus, faute de connoître les genres & les especes, ils firent ensuite trop peu d'especes & de genres, faute d'avoir consideré les êtres par toutes leurs différences. Pour pousser les divisions assez loin, il eût fallu plus d'expérience & de lumiere qu'ils n'en pouvoient avoir, & plus de recherches & de travail qu'ils n'y en vouloient employer. Or, si même aujourd'hui l'on découvre chaque jour de nouvelles especes qui avoient échappé jusqu'ici à toutes nos observations, qu'on pense combien il dut s'en dérober à des hommes qui ne jugeoient des choses que sur le premier aspect? Quant aux classes primitives & aux notions les plus générales, il est superflu d'ajouter qu'elles durent leur échapper encore. Comment, par exemple, auroient-ils imaginé ou entendu les mots de matiere, d'esprit, de substance, de mode, de figure, de mouvement, puisque nos Philosophes qui s'en servent depuis si long-temps, ont bien de la peine à les entendre eux-mêmes, & que les idées qu'on attache à ces mots étant purement métaphysiques, ils n'en trouvoient aucun modele dans la nature?

Je m'arrête à ces premiers pas, & je supplie mes Juges de suspendre ici leur lecture, pour considérer, sur l'invention des seuls substantifs physiques, c'est-à-dire, sur la partie de la langue la plus facile à trouver, le

chemin qui lui reste à faire, pour exprimer toutes les pensées des hommes, pour prendre une forme constante pour pouvoir être parlée en public, & influer sur la société. Je les supplie de réfléchir à ce qu'il a fallu de temps & de connoissances pour trouver les nombres, (*11) les mots abstraits, les aoristes, & tous les temps des verbes, les particules, la syntaxe, lier les propositions, les raisonnements, & former toute la logique du discours. Quant à moi, effrayé des difficultés qui se multiplient, & convaincu de l'impossibilité presque démontrée que les langues aient pu naître & s'établir par des moyens purement humains, je laisse à qui voudra l'entreprendre, la discussion de ce difficile problême, lequel a été le plus nécessaire de la société déjà liée, à l'institution des langues, ou des langues déjà inventées, à l'établissement de la société.

Quoi qu'il en soit de ces origines, on voit du moins, au peu de soin qu'a pris la nature de rapprocher les hommes par des besoins mutuels, & de leur faciliter l'usage de la parole, combien elle a peu préparé leur sociabilité, combien elle a peu mis du sien dans tout ce qu'ils ont fait pour en établir les liens. En effet, il est impossible d'imaginer pourquoi dans cet état primitif, un homme auroit plutôt besoin d'un autre homme, qu'un singe ou un loup de son semblable, ni, ce besoin supposé, quel motif pourroit

engager l'autre à y pourvoir; ni même, en ce dernier cas, comme ils pourroient convenir entr'eux des conditions. Je ſais qu'on nous répete ſans ceſſe que rien n'eût été ſi miſérable que l'homme dans cet état; & s'il eſt vrai, comme je crois l'avoir prouvé, qu'il n'eût pu, qu'après bien des ſiecles, avoir le déſir & l'occaſion d'en ſortir, ce ſeroit un procès à faire à la nature, & non à celui qu'elle auroit ainſi conſtitué; mais ſi j'entends bien ce terme de *miſérable*, c'eſt un mot qui n'a aucun ſens, ou qui ne ſignifie qu'une privation douloureuſe, & la ſouffrance du corps ou de l'ame. Or, je voudrois bien qu'on m'expliquât quel peut être le genre de miſere d'un être libre, dont le cœur eſt en paix, & le corps en ſanté? Je demande laquelle, de la vie civile ou naturelle, eſt la plus ſujette à devenir inſupportable à ceux qui en jouiſſent? Nous ne voyons preſqu'autour de nous que des gens qui ſe plaignent de leur exiſtence; pluſieurs même qui s'en privent autant qu'il eſt en eux, & la réunion des loix divines & humaines ſuffit à peine pour arrêter ce déſordre. Je demande ſi jamais on a oui dire qu'un ſauvage en liberté ait ſeulement ſongé à ſe plaindre de la vie, & à ſe donner la mort? Qu'on juge donc avec moins d'orgueil de quel côté eſt la véritable miſere. Rien au contraire n'eût été ſi miſérable que l'homme ſauvage, ébloui par des lumieres, ourmenté par des paſſions,

& raiſonnant ſur un état différent du ſien. Ce fut par une providence très-ſage, que les facultés qu'il avoit en puiſſance, ne devoient ſe développer qu'avec les occaſions de les exercer, afin qu'elles ne lui fuſſent ni ſuperflues & à charge avant le temps, ni tardives & inutiles au beſoin. Il avoit dans le ſeul inſtinct tout ce qu'il lui falloit pour vivre dans l'état de nature; il n'a dans une raiſon cultivée que ce qu'il lui faut pour vivre en ſociété.

Il paroît d'abord que les hommes dans cet état, n'ayant entr'eux aucune ſorte de relation morale, ni de devoirs connus, ne pouvoient être ni bons, ni méchants, & n'avoient ni vices, ni vertus; à moins que, prenant ces mots dans un ſens phyſique, on n'appelle vices dans l'individu, les qualités qui peuvent nuire à ſa propre conſervation, & vertus celles qui peuvent y contribuer; auquel cas il faudroit appeller le plus vertueux, celui qui réſiſteroit le moins aux ſimples impulſions de la nature: mais ſans nous écarter du ſens ordinaire, il eſt à propos de ſuſpendre le jugement que nous pourrions porter ſur une telle ſituation, & de nous défier de nos préjugés, juſqu'à ce que, la balance à la main, on ait examiné s'il y a plus de vertus que de vices parmi les hommes civiliſés; ou ſi leurs vertus ſont plus avantageuſes que leurs vices ne ſont funeſtes; ou ſi le progrès de leurs connoiſſances eſt un dédommagement ſuffiſant des maux qu'ils ſe ſont mutuellement, à meſure qu'ils s'inſ-

truisent du bien qu'ils devroient se faire; ou s'ils ne seroient pas, à tout prendre, dans une situation plus heureuse de n'avoir ni mal à craindre, ni bien à espérer de personne, que de s'être soumis à une dépendance universelle, & de s'obliger à tout recevoir de ceux qui ne s'obligent à leur rien donner.

N'allons pas sur-tout conclure avec Hobbes, que, pour n'avoir aucune idée de la bonté, l'homme soit naturellement méchant; qu'il soit vicieux, parce qu'il ne connoît pas la vertu; qu'il refuse toujours à ses semblables des services qu'il ne croit pas leur devoir; ni qu'en vertu du droit qu'il s'attribue, avec raison, aux choses dont il a besoin, il s'imagine follement être le seul propriétaire de tout l'univers. Hobbes a très-bien vu le défaut de toutes les définitions modernes du droit naturel, mais les conséquences qu'il tire de la sienne, montrent qu'il la prend dans un sens qui n'est pas moins faux. En raisonnant sur les principes qu'il établit, cet auteur devoit dire que l'état de nature étant celui où le soin de notre conservation est le moins préjudiciable à celle d'autrui, cet état étoit par conséquent le plus propre à la paix, & le plus convenable au genre humain. Il dit précisément le contraire, pour avoir fait entrer mal-à-propos dans le soin de la conservation de l'homme sauvage, le besoin de satisfaire une multitude de passions qui sont l'ouvrage de la société, &

qui ont rendu les loix nécessaires. Le méchant, dit-il, est un enfant robuste. Il reste à savoir si l'homme sauvage est un enfant robuste. Quand on le lui accorderoit, qu'en concluroit-il? Que si, quand il est robuste, cet homme étoit aussi dépendant des autres, que quand il est foible, il n'y a sorte d'excès auxquels il ne se portât; qu'il ne battît sa mere, lorsqu'elle tarderoit trop à lui donner la mammelle; qu'il n'étranglât un de ses jeunes freres, lorsqu'il en seroit incommodé; qu'il ne mordît la jambe à l'autre, lorsqu'il en seroit heurté ou troublé: mais ce sont deux suppositions contradictoires dans l'état de nature, qu'être robuste & dépendant: l'homme est foible quand il est dépendant, & il est émancipé avant que d'être robuste. Hobbes n'a pas vu que la même cause qui empêche les sauvages d'user de leur raison, comme le prétendent nos Jurisconsultes, les empêche en même-temps d'abuser de leurs facultés, comme il le prétend lui-même; de sorte qu'on pourroit dire que les sauvages ne sont pas méchants précisément parce qu'ils ne savent pas ce que c'est qu'être bons; car ce n'est ni le développement des lumieres, ni le frein de la loi; mais le calme des passions, & l'ignorance du vice, qui les empêchent de mal faire; *tantò plus in illis proficit vitiorum ignoratio quàm in his cognitio virtutis.* Il y a d'ailleurs un autre principe que Hobbes n'a point apperçu, & qui, ayant été donné à l'homme pour adoucir,

en certaines circonſtances, la férocité de ſon amour-propre, ou le déſir de ſe conſerver avant la naiſſance de cet amour, (* 12) tempere l'ardeur qu'il a pour ſon bien-être, par une répugnance innée à voir ſouffrir ſon ſemblable. Je ne crois pas avoir aucune contradiction à craindre, en accordant à l'homme la ſeule vertu naturelle qu'ait été forcé de reconnoître le détracteur le plus outré des vertus humaines. Je parle de la pitié, diſpoſition convenable à des êtres auſſi foibles, & ſujets à autant de maux que nous le ſommes; vertu d'autant plus univerſelle, & d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précede en lui l'uſage de toute réflexion; & ſi naturelle, que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des ſignes ſenſibles. Sans parler de la tendreſſe des meres pour leurs petits, & des périls qu'elles bravent pour les en garantir, on obſerve tous les jours la répugnance qu'ont les chevaux à fouler aux pieds un corps vivant: un animal ne paſſe point ſans inquiétude auprès d'un animal mort de ſon eſpece: il y en a même qui leur donnent une ſorte de ſépulture: & les triſtes mugiſſements du bétail entrant dans un eboucherie, annoncent l'impreſſion qu'il reçoit de l'horrible ſpectacle qui le frappe. On voit avec plaiſir l'auteur de la fable des abeilles, forcé de reconnoître l'homme pour un être compatiſſant & ſenſible, ſortir, dans l'exemple qu'il en donne, de ſon ſtyle froid & ſubtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé,

qui

qui apperçoit au dehors une bête féroce, arrachant un enfant du sein de sa mere, brisant sous sa dent meurtriere les foibles membres, & déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuse agitation n'éprouve point ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel? Quelles angoisses ne souffre-t-il pas, à cette vue, de ne pouvoir porter aucun secours à la mere évanouie, ni à l'enfant expirant.

Tel est le pur mouvement de la nature, antérieur à toute réflexion : telle est la force de la pitié naturelle, que les mœurs les plus dépravées ont encore peine à détruire, puisqu'on voit tous les jours dans nos spectacles s'attendrir & pleurer aux malheurs d'une infortunée, tel qui, s'il étoit à la place du tyran, aggraveroit encore les tourments de son ennemi. Mandeville a bien senti qu'avec toute leur morale, les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison : mais il n'a pas vu que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes. En effet, qu'est-ce que la générosité, la clémence, l'humanité, sinon la pitié appliquée aux foibles, aux coupables, ou à l'espece humaine en général? La bienveillance & l'amitié même sont, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier : car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose, que désirer qu'il soit

heureux? Quand il ſeroit vrai que la commiſération ne ſeroit qu'un ſentiment qui nous met à la place de celui qui ſouffre, ſentiment obſcur & vif dans l'homme ſauvage, développé, mais foible dans l'homme civil; qu'importeroit cette idée à la vérité de ce que je dis, ſinon de lui donner plus de force? En effet, la commiſération ſera d'autant plus énergique que l'animal ſpectateur s'identifiera plus intimement avec l'animal ſouffrant: or, il eſt évident que cette identification a dû être infiniment plus étroite dans l'état de nature, que dans l'état de raiſonnement. C'eſt la raiſon qui engendre l'amour-propre, & c'eſt la réflexion qui le fortifie; c'eſt elle qui le ſépare de tout ce qui le gêne & l'afflige: c'eſt la philoſophie qui l'iſole: c'eſt par elle qu'il dit en ſecret, à l'aſpect d'un homme ſouffrant; péris ſi tu veux, je ſuis en ſûreté. Il n'y a plus que les dangers de la ſociété entiere qui troublent le ſommeil du Philoſophe, & qui l'arrachent de ſon lit. On peut impunément égorger ſon ſemblable ſous ſa fenêtre; il n'a qu'à mettre ſes mains ſur ſes oreilles, & s'argumenter un peu, pour empêcher la nature qui ſe révolte en lui, de l'identifier avec celui qu'on aſſaſſine. L'homme ſauvage n'a point cet admirable talent; & faute de ſageſſe & de raiſon, on le voit toujours ſe livrer étourdiment au premier ſentiment de l'humanité. Dans les émeutes, dans les querelles des

rues, la populace s'assemble, l'homme prudent s'éloigne : c'est la canaille, ce sont les femmes des halles, qui séparent les combattants, & qui empêchent les honnêtes gens de s'entr'égorger.

Il est donc bien certain que la pitié est un sentiment naturel, qui, modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même, concourt à la conservation mutuelle de toute l'espece. C'est elle qui nous porte sans réflexion au secours de ceux que nous voyons souffrir : c'est elle qui, dans l'état de nature, tient lieu de loix, de mœurs, & de vertu, avec cet avantage que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix : c'est elle qui détournera tout sauvage robuste d'enlever à un foible enfant, ou à un vieillard infirme sa subsistance acquise avec peine, si lui-même espere pouvoir trouver la sienne ailleurs : c'est elle qui, au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée, *fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse*, inspire à tous les hommes cette autre maxime de bonté naturelle bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente : *fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible.* C'est, en un mot, dans ce sentiment naturel, plutôt que dans des arguments subtils, qu'il faut chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouveroit à mal faire, même indépendamment des maximes de l'éducation. Quoiqu'il puisse appartenir à Socrate & aux esprits de sa trempe, d'ac-

quérir de la vertu par raiſon, il y a long-temps que le genre humain ne ſeroit plus, ſi ſa conſervation n'eût dépendu que des raiſonnements de ceux qui le compoſent.

Avec des paſſions ſi peu actives, & un frein ſi ſalutaire, les hommes, plutôt farouches que méchants, & plus attentifs à ſe garantir du mal qu'ils pouvoient recevoir, que tentés d'en faire à autrui, n'étoient pas ſujets à des démêlés fort dangereux : comme ils n'avoient entr'eux aucune eſpece de commerce; qu'ils ne connoiſſoient, par conſéquent, ni la vanité, ni la conſidération, ni l'eſtime, ni le mépris; qu'ils n'avoient pas la moindre notion du tien & du mien, ni aucune véritable idée de la juſtice; qu'ils regardoient les violences qu'ils pouvoient eſſuyer, comme un mal facile à réparer, & non comme une injure qu'il faut punir, & qu'ils ne ſongeoient pas même à la vengeance, ſi ce n'eſt peut-être machinalement & ſur le champ, comme le chien qui mord la pierre qu'on lui jette; leurs diſputes euſſent eu rarement des ſuites ſanglantes, ſi elles n'euſſent point eu de ſujet plus ſenſible que la pâture : mais j'en vois un plus dangereux, dont il me reſte à parler.

Parmi les paſſions qui agitent le cœur de l'homme, il en eſt une ardente, impétueuſe, qui rend un ſexe néceſſaire à l'autre; paſſion terrible qui brave tous les dangers, renverſe tous les obſtacles, & qui dans ſes fureurs ſemble propre à détruire le genre humain,

qu'elle eſt deſtinée à conſerver. Que deviendront les hommes en proie à cette rage effrénée & brutale, ſans pudeur, ſans retenue, & ſe diſputant chaque jour leurs amours au prix de leur ſang?

Il faut convenir d'abord que plus les paſſions ſont violentes, plus les loix ſont néceſſaires pour les contenir : mais, outre que les déſordres & les crimes que celles-ci cauſent tous les jours parmi nous, montrent aſſez l'inſuffiſance des loix à cet égard ; il ſeroit encore bon d'examiner ſi ces déſordres ne ſont point nés avec les loix mêmes ; car alors, quand elles ſeroient capables de les réprimer, ce ſeroit bien le moins qu'on en dût exiger, que d'arrêter un mal qui n'exiſteroit point ſans elles.

Commençons par diſtinguer le moral du phyſique dans le ſentiment de l'amour. Le phyſique eſt ce déſir général qui porte un ſexe à s'unir à l'autre : le moral eſt ce qui détermine ce déſir & le fixe ſur un ſeul objet excluſivement, ou qui, du moins, lui donne pour cet objet préféré un plus grand degré d'énergie. Or il eſt facile de voir que le moral de l'amour eſt un ſentiment factice, né de l'uſage de la ſociété, & célébré par les femmes avec beaucoup d'habileté & de ſoin pour établir leur empire, & rendre dominant le ſexe qui devroit obéir. Ce ſentiment étant fondé ſur certaines notions du mérite ou de la beauté, qu'un ſauvage n'eſt point en état d'avoir, & ſur des

comparaiſons qu'il n'eſt point en état de faire, doit être preſque nul pour lui : car, comme ſon eſprit n'a pu ſe former des idées abſtraites de régularité & de proportion, ſon cœur n'eſt point non plus ſuſceptible des ſentiments d'admiration & d'amour, qui, même ſans qu'on s'en apperçoive, naiſſent de l'application de ces idées ; il écoute uniquement le tempérament qu'il a reçu de la nature, & non le goût qu'il n'a pu acquérir, & toute femme eſt bonne pour lui.

Bornés au ſeul phyſique de l'amour, & aſſez heureux pour ignorer ces préférences, qui en irritent le ſentiment, & en augmentent les difficultés, les hommes doivent ſentir moins fréquemment, & moins vivement les ardeurs du tempérament, & par conſéquent avoir entr'eux des diſputes plus rares, & moins cruelles. L'imagination qui fait tant de ravage parmi nous, ne parle point à des cœurs ſauvages; chacun attend paiſiblement l'impulſion de la nature, s'y livre ſans choix avec plus de plaiſir que de fureur ; &, le beſoin ſatisfait, tout le déſir eſt éteint.

C'eſt donc une choſe inconteſtable que l'amour même, ainſi que toutes les autres paſſions, n'a acquis que dans la ſociété cette ardeur impétueuſe qui le rend ſi ſouvent funeſte aux hommes : & il eſt d'autant plus ridicule de repréſenter les ſauvages comme s'entr'égorgeant ſans ceſſe pour aſſouvir leur brutalité, que cette opinion eſt directement contraire à l'expérience, & que les Caraïbes,

celui de tous les peuples existants, qui jusqu'ici s'est écarté le moins de l'état de nature, sont précisément les plus paisibles dans leurs amours, & les moins sujets à la jalousie, quoique vivants sous un climat brûlant, qui semble toujours donner à ces passions une plus grande activité.

A l'égard des inductions qu'on pourroit tirer dans plusieurs especes d'animaux, des combats des mâles, qui ensanglantent en tous temps nos basses-cours, ou qui font retentir au printemps nos forêts de leurs cris, en se disputant la femelle, il faut commencer par exclure toutes les especes où la nature a manifestement établi dans la puissance relative des sexes, d'autres rapports que parmi nous : ainsi les combats de coqs ne forment point une induction pour l'espece humaine. Dans les especes où la proportion est mieux observée, ces combats ne peuvent avoir pour cause que la rareté des femelles, eu égard au nombre des mâles, ou les intervalles exclusifs durant lesquels la femelle refuse constamment l'approche du mâle, ce qui revient à la premiere cause; car, si chaque femelle ne souffre le male que durant deux mois de l'année , c'est à cet égard, comme si le nombre des femelles étoit moindre des cinq sixiemes : or, aucun de ces deux cas n'est applicable à l'espece humaine, où le nombre des femelles surpasse généralement celui des mâles, & où l'on n'a jamais observé que, même parmi

les sauvages, les femelles aient, comme celles des autres especes, des temps de chaleur & d'exclusion. De plus parmi plusieurs de ces animaux, toute l'espece entrant à la fois en effervescence, il vient un moment terrible d'ardeur commune, de tumulte, de désordre & de combat: moment qui n'a point lieu parmi l'espece humaine, où l'amour n'est jamais périodique. On ne peut donc pas conclure des combats de certains animaux pour la possession des femelles, que la même chose arriveroit à l'homme dans l'état de nature; & quand même on pourroit tirer cette conclusion, comme ces dissentions ne détruisent point les autres especes, on doit penser au moins qu'elles ne seroient pas plus funestes à la nôtre; & il est très-apparent qu'elles y causeroient encore moins de ravage, qu'elles ne font dans la société; sur-tout dans les pays où les mœurs étant encore comptées pour quelque chose, la jalousie des amants & la vengeance des époux, causent chaque jour des duels, des meurtres, & pis encore; où le devoir d'une éternelle fidélité ne sert qu'à faire des adulteres; & où les loix même de la continence & de l'honneur étendent nécessairement la débauche, & multiplient les avortements.

Concluons qu'errant dans les forêts, sans industrie, sans parole, sans domicile, sans guerre & sans liaison, sans nul besoin de ses semblables, comme sans nul désir de leur nuire, peut-être même sans jamais en

reconnoître aucun individuellement, l'homme sauvage, sujet à peu de passions, & se suffisant à lui-même, n'avoit que les sentiments & les lumieres propres à cet état; qu'il ne sentoit que ses vrais besoins, ne regardoit que ce qu'il croyoit avoir intérêt de voir, & que son intelligence ne faisoit pas plus de progrès que sa vanité. Si par hazard il faisoit quelque découverte, il pouvoit d'autant moins la communiquer, qu'il ne connoissoit pas même ses enfants. L'art périssoit avec l'inventeur : il n'y avoit ni éducation, ni progrès; les générations se multiplioient inutilement; & chacune partant toujours du même point, les siecles s'écouloient dans toute la grossiéreté des premiers âges; l'espece étoit déjà vieille, & l'homme restoit toujours enfant.

Si je me suis étendu si long-temps sur la supposition de cette condition primitive, c'est qu'ayant d'anciennes erreurs, & des préjugés invétérés à détruire, j'ai cru devoir creuser jusqu'à la racine, & montrer dans le tableau du véritable état de nature, combien l'inégalité, même naturelle, est loin d'avoir dans cet état autant de réalité & d'influence, que le prétendent nos écrivains.

En effet, il est aisé de voir qu'entre les différences qui distinguent les hommes, plusieurs passent pour naturelles, qui sont uniquement l'ouvrage de l'habitude, & des divers genres de vie que les hommes adoptent dans la société. Ainsi, un tempérament

robuſte ou délicat, la force ou la foibleſſe qui en dépendent, viennent ſouvent plus de la maniere dure ou efféminée dont on a été élevé, que de la conſtitution primitive des corps. Il en eſt de même des forces de l'eſprit; & non-ſeulement l'éducation met de la différence entre les eſprits cultivés & ceux qui ne le ſont pas, mais elle augmente celle qui ſe trouve entre les premiers, à proportion de la culture; car qu'un géant & un nain marchent ſur la même route, chaque pas qu'ils feront l'un & l'autre donnera un nouvel avantage au géant. Or, ſi l'on compare la diverſité prodigieuſe d'éducations & de genres de vie qui regne dans les différents ordres de l'état civil, avec la ſimplicité & l'uniformité de la vie animale & ſauvage, où tous ſe nourriſſent des mêmes aliments, vivent de la même maniere, & font exactement les mêmes choſes, on comprendra combien la différence d'homme à homme doit être moindre dans l'état de nature, que dans celui de ſociété, & combien l'inégalité naturelle doit augmenter dans l'eſpece humaine, par l'inégalité d'inſtitution.

Mais quand la nature affecteroit dans la diſtribution de ſes dons autant de préférence qu'on le prétend, quel avantage les plus favoriſés en tireroient-ils, au préjudice des autres, dans un état de choſes qui n'admettroit preſqu'aucune ſorte de relation entr'eux? Là où il n'y a point d'amour, de quoi ſerviroit la beauté? Que fera l'eſprit à

des gens qui ne parlent point, & la ruse à ceux qui n'ont point d'affaires ? J'entends toujours répéter, les plus forts opprimeront les foibles ; mais qu'on m'explique ce qu'on veut dire par ce mot d'oppression. Les uns domineront avec violence ; les autres gémiront, asservis à tous les caprices : voilà précisément ce que j'observe parmi nous ; mais je ne vois pas comment cela pourroit se dire des hommes sauvages, à qui l'on auroit même bien de la peine à faire entendre ce que c'est que servitude & domination. Un homme pourra bien s'emparer des fruits qu'un autre a cueillis, du gibier qu'il a tué, de l'antre qui lui servoit d'asyle ; mais comment viendra-t-il jamais à bout de s'en faire obéir, & quelles pourront être les chaînes de la dépendance parmi des hommes qui ne possedent rien ? Si l'on me chasse d'un arbre, j'en suis quitte pour aller à un autre ; si l'on me tourmente dans un lieu, qui m'empêchera de passer ailleurs ? Se trouve-t-il un homme d'une force assez supérieure à la mienne, &, de plus, assez dépravé, assez paresseux & assez féroce pour me contraindre à pourvoir à sa subsistance, pendant qu'il demeure oisif ? Il faut qu'il se résolve à ne pas me perdre de vue un seul instant, à me tenir lié avec un très-grand soin durant son sommeil, de peur que je ne m'échappe, ou que je ne le tue : c'est-à-dire, qu'il est obligé de s'exposer volontairement à une peine beaucoup plus grande, que celle

qu'il veut éviter, & que celle qu'il me donne à moi-même. Après tout cela, sa vigilance se relâche-t-elle un moment? Un bruit imprévu lui fait-il détourner la tête? je fais vingt pas dans la forêt, mes fers sont brisés, & il ne me revoit de sa vie.

Sans prolonger inutilement ces détails, chacun doit voir que les liens de la servitude n'étant formés que de la dépendance mutuelle des hommes, & des besoins réciproques qui les unissent, il est impossible d'asservir un homme, sans l'avoir mis auparavant dans le cas de ne pouvoir se passer d'un autre; situation qui, n'existant pas dans l'état de nature, y laisse chacun libre du joug, & rend vaine la loi du plus fort.

Après avoir prouvé que l'inégalité est à peine sensible dans l'état de nature, & que son influence y est presque nulle, il me reste à montrer son origine & ses progrès, dans les développements sucessifs de l'esprit humain. Après avoir montré que la *perfectibilité*, les vertus sociales, & les autres facultés que l'homme naturel avoit reçues en puissance, ne pouvoient jamais se développer d'elles-mêmes, qu'elles avoient besoin pour cela du concours fortuit de plusieurs causes étrangeres, qui pouvoient ne jamais naître, & sans lesquelles il fût demeuré éternellement dans sa condition primitive; il me reste à considérer & à rapprocher les différents hazards qui ont pu perfectionner la raison humaine, en détériorant l'espece, rendre

un être méchant, en le rendant sociable, & d'un terme si éloigné, amener enfin l'homme & le monde au point où nous le voyons.

J'avoue que les événements que j'ai à décrire, ayant pu arriver de plusieurs manieres, je ne puis me déterminer sur le choix que par des conjectures ; mais, outre que ces conjectures deviennent des raisons, quand elles sont les plus probables qu'on puisse tirer de la nature des choses, & les seuls moyens qu'on puisse avoir de découvrir la vérité, les conséquences que je veux déduire des miennes, ne seront point conjecturales, puisque, sur les principes que je viens d'établir, on ne sauroit former aucun autre systême qui ne me fournisse les mêmes résultats, & dont je ne puisse tirer les mêmes conclusions.

Ceci me dispensera d'étendre mes réflexions sur la maniere dont le laps de temps compense le peu de vraisemblance des événements ; sur la puissance surprenante des causes très-légeres, lorsqu'elles agissent sans relâche ; sur l'impossibilité où l'on est, d'un côté, de détruire certaines hypotheses, si de l'autre, on se trouve hors d'état de leur donner le degré de certitude des faits ; sur ce que deux faits étant donnés comme réels, à lier par une suite de faits intermédiaires, inconnus ou regardés comme tels, c'est à l'histoire, quand on l'a, de donner les faits qui les lient ; c'est à la philosophie, à son défaut, de déterminer les faits semblables qui peu-

vent les lier ; enfin, ſur ce qu'en matiere d'événements, la ſimilitude réduit les faits à un beaucoup plus petit nombre de claſſes différentes qu'on ne ſe l'imagine. Il me ſuffit d'offrir ces objets à la conſidération de mes juges : il me ſuffit d'avoir fait en ſorte que les lecteurs vulgaires n'euſſent pas beſoin de les conſidérer.



SECONDE PARTIE.

LE premier qui, ayant enclos un terrein, s'avisa de dire, *ceci est à moi*, & trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres; que de miseres & d'horreurs n'eût point épargné au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables: gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, & que la terre n'est à personne! Mais il y a grande apparence qu'alors les choses en étoient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étoient; car cette idée de propriété dépendant de beaucoup d'idées antérieures, qui n'ont pu naître que successivement, ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain: il fallut faire bien des progrès, acquérir bien de l'industrie & des lumieres; les transmettre & les augmenter d'âge en âge, avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état de nature. Reprenons donc les choses de plus haut, & tâchons de rassembler sous un seul point de vue cette lente succession d'événements & de connoissances, dans leur ordre le plus naturel.

Le premier sentiment de l'homme fut celui de son existence, son premier soin, celui

de sa conservation. Les productions de la terre lui fournissoient tous les secours nécessaires ; l'instinct le porta à en faire usage. La faim, d'autres appétits lui faisant éprouver tour à tour diverses manieres d'exister, il y en eut une qui l'invita à perpétuer son espece ; & ce penchant aveugle, dépourvu de tout sentiment du cœur, ne produisoit qu'un acte purement animal. Le besoin satisfait, les deux sexes ne se reconnoissoient plus ; & l'enfant même n'étoit plus rien à la mere, si-tôt qu'il pouvoit se passer d'elle.

Telle fut la condition de l'homme naissant ; telle fut la vie d'un animal borné d'abord aux pures sensations, & profitant à peine des dons que lui offroit la nature, loin de songer à lui rien arracher. Mais il se présenta bientôt des difficultés, il fallut apprendre à les vaincre : la hauteur des arbres, qui l'empêchoit d'atteindre à leurs fruits, la concurrence des animaux qui cherchoient à s'en nourrir, la férocité de ceux qui en vouloient à sa propre vie, tout l'obligea de s'appliquer aux exercices du corps ; il fallut se rendre agile, vîte à la course, vigoureux au combat. Les armes naturelles, qui sont les branches d'arbres & les pierres, se trouverent bientôt sous sa main. Il apprit à surmonter les obstacles de la nature, à combattre au besoin les autres animaux, à disputer sa subsistance aux hommes mêmes, ou à se dédommager de ce qu'il falloit céder au plus fort.

A mesure que le genre humain s'étendit,

les peines se multiplierent avec les hommes ; la différence des terreins, des climats, des saisons, put les forcer à en mettre dans leurs manieres de vivre. Des années stériles, des hivers longs & rudes, des étés brûlants qui consument tout, exigerent d'eux une nouvelle industrie. Le long de la mer & des rivieres, ils inventerent la ligne & l'hameçon, & devinrent pêcheurs & ichtiophages. Dans les forêts ils se firent des arcs & des fléches, & devinrent chasseurs & guerriers : dans les pays froids ils se couvrirent de peaux des bêtes qu'ils avoient tuées ; le tonnerre, un volcan, ou quelque heureux hazard leur fit connoître le feu ; nouvelle ressource contre la rigueur de l'hiver : ils apprirent à conserver cet élément, à le reproduire, & enfin à en préparer les viandes qu'auparavant ils dévoroient crues.

Cette application réïtérée des êtres divers à lui-même, & les uns aux autres, dut naturellement engendrer dans l'esprit de l'homme les perceptions de certains rapports. Ces relations que nous exprimons par les mots de grand, de petit, de fort, de foible, de vîte, de lent, de peureux, de hardi, & d'autres idées pareilles, comparées au besoin, & presque sans y songer, produisirent enfin chez lui quelque sorte de réflexion, ou plutôt une prudence machinale qui lui indiquoit les précautions les plus nécessaires à sa sûreté.

Les nouvelles lumieres qui résulterent de ce développement, augmenterent sa supério-

rité ſur les autres animaux, en la lui faiſant connoître. Il s'exerça à leur dreſſer des pieges ; il leur donna le change en mille manieres ; & quoique pluſieurs le ſurpaſſent en force au combat, ou en vîteſſe à la courſe ; de ceux qui pouvoient lui ſervir ou lui nuire, il devint avec le temps le maître des uns, & le fléau des autres. C'eſt ainſi que le premier regard qu'il porta ſur lui-même, y produiſit le premier mouvement d'orgueil; c'eſt ainſi que ſachant à peine diſtinguer les rangs, & ſe contemplant au premier par ſon eſpece, il ſe préparoit de loin à y prétendre par ſon individu.

Quoique ſes ſemblables ne fuſſent pas pour lui ce qu'ils ſont pour nous, & qu'il n'eût guere plus de commerce avec eux qu'avec les autres animaux, ils ne furent pas oubliés dans ſes obſervations. Les conformités que le temps put lui faire appercevoir entr'eux, ſa femelle & lui-même, le firent juger de celles qu'il n'appercevoit pas; & voyant qu'ils ſe conduiſoient tous comme il auroit fait en de pareilles circonſtances, il conclut que leur maniere de penſer & de ſentir étoit entiérement conforme à la ſienne ; & cette importante vérité, bien établie dans ſon eſprit, lui fit ſuivre par un preſſentiment auſſi sûr & plus prompt que la dialectique, les meilleures regles de conduite que, pour ſon avantage & ſa sûreté, il lui convînt de garder avec eux.

Inſtruit par l'expérience que l'amour du bien-être eſt le ſeul mobile des actions hu-

maines, il se trouva en état de distinguer les occasions rares où l'intérêt commun devoit le faire compter sur l'assistance de ses semblables, & celles plus rares encore, où la concurrence devoit le faire défier d'eux. Dans le premier cas, il s'unissoit avec eux en troupeau, ou tout au plus par quelque sorte d'association libre qui n'obligeoit personne, & qui ne duroit qu'autant que le besoin passager qui l'avoit formée. Dans le second, chacun cherchoit à prendre ses avantages, soit à force ouverte, s'il croyoit le pouvoir, soit par adresse & subtilité, s'il se sentoit le plus foible.

Voilà comment les hommes purent insensiblement acquérir quelque idée grossiere des engagements mutuels & de l'avantage de les remplir, mais seulement autant que pouvoit l'exiger l'intérêt présent & sensible; car la prévoyance n'étoit rien pour eux, & loin de s'occuper d'un avenir éloigné, ils ne songeoient pas même au lendemain. S'agissoit-il de prendre un cerf, chacun sentoit bien qu'il devoit pour cela garder fidelement son poste; mais si un lievre venoit à passer à la portée de l'un d'eux, il ne faut pas douter qu'il ne le poursuivît sans scrupule, & qu'ayant atteint sa proie, il ne se souciât fort peu de faire manquer la leur à ses compagnons.

Il est aisé de comprendre qu'un pareil commerce n'exigeoit pas un langage beaucoup plus rafiné que celui des corneilles ou des singes, qui s'attroupent à peu près de mê-

me. Des cris inarticulés, beaucoup de gestes, & quelques bruits imitatifs, durent composer pendant long-temps la langue universelle; à quoi joignant dans chaque contrée quelques sons articulés, & conventionnels, dont, comme je l'ai déjà dit, il n'est pas trop facile d'expliquer l'institution, on eut des langues particulieres, mais grossieres, imparfaites, & telles à peu près qu'en ont encore aujourd'hui diverses nations sauvages. Je parcours comme un trait des multitudes de siecles, forcé par le temps qui s'écoule, pour l'abondance des choses que j'ai à dire, & par le progrès presque insensible des commencements; car plus les événements étoient lents à se succéder, plus ils sont prompts à décrire.

Ces premiers progrès mirent enfin l'homme à portée d'en faire de plus rapides. Plus l'esprit s'éclairoit, & plus l'industrie se perfectionna. Bientôt cessant de s'endormir sous le premier arbre, ou de se retirer dans des cavernes, on trouva quelques sortes de haches de pierres dures & tranchantes, qui servirent à couper du bois, creuser la terre, & faire des huttes de branchages, qu'on s'avisa ensuite d'enduire d'argile & de boue. Ce fut-là l'époque d'une premiere révolution qui forma l'établissement & la distinction des familles, & qui introduisit une sorte de propriété; d'où, peut-être, naquirent déjà bien des querelles & des combats. Cependant, comme les plus forts furent vraisemblablement les premiers à se faire des lo-

gements, qu'ils se sentoient capables de défendre, il est à croire que les foibles trouverent plus court & plus sûr de les imiter, que de tenter de les déloger : & quant à ceux qui avoient déjà des cabanes, chacun dut peu chercher à s'approprier celle de son voisin, moins parce qu'elle ne lui appartenoit pas, que parce qu'elle lui étoit inutile, & qu'il ne pouvoit s'en emparer, sans s'exposer à un combat très-vif avec la famille qui l'occupoit.

Les premiers développements du cœur furent l'effet d'une situation nouvelle qui réunissoit dans une habitation commune les maris & les femmes, les peres & les enfants; l'habitude de vivre ensemble fit naître les plus doux sentiments qui soient connus des hommes, l'amour conjugal, & l'amour paternel. Chaque famille devint une petite société d'autant mieux unie, que l'attachement réciproque & la liberté en étoient les seuls liens; & ce fut alors que s'établit la premiere différence dans la maniere de vivre des deux sexes, qui jusqu'ici n'en avoient eu qu'une. Les femmes devinrent plus sédentaires, & s'accoutumerent à garder la cabane & les enfants, tandis que l'homme alloit chercher la subsistance commune. Les deux sexes commencerent aussi, par une vie un peu plus molle, à perdre quelque chose de leur férocité & de leur vigueur : mais si chacun séparément devint moins propre à combattre les bêtes sauvages, en revanche il fut

plus aiſé de s'aſſembler pour leur réſiſter en commun.

Dans ce nouvel état, avec une vie ſimple & ſolitaire, des beſoins très-bornés, & les inſtruments qu'ils avoient inventés pour y pourvoir ; les hommes jouiſſant d'un fort grand loiſir, l'employerent à ſe procurer pluſieurs ſortes de commodités inconnues à leurs peres ; & ce fut-là le premier joug qu'ils s'impoſerent, ſans y ſonger, & la premiere ſource des maux qu'ils préparerent à leurs deſcendants ; car, outre qu'ils continuerent ainſi à s'amollir le corps & l'eſprit, ces commodités ayant par l'habitude perdu preſque tout leur agrément, & étant en même-temps dégénérées en de vrais beſoins, la privation en devint beaucoup plus cruelle, que la poſſeſſion n'en étoit douce ; & l'on étoit malheureux de les perdre, ſans être heureux de les poſſéder.

On entrevoit un peu mieux ici comment l'uſage de la parole s'établit ou ſe perfectionna inſenſiblement dans le ſein de chaque famille ; & l'on peut conjecturer encore comment diverſes cauſes particulieres purent étendre le langage, & en accélérer le progrès, en le rendant plus néceſſaire. De grandes inondations, ou des tremblements de terre environnerent d'eaux ou de précipices des cantons habités ; des révolutions du globe détacherent & couperent en iſles des portions du continent. On conçoit qu'entre des hommes ainſi rapprochés, & forcés de vivre enſemble, il dut ſe former un idiome commun, plutôt

qu'entre ceux qui erroient librement dans les forêts de la terre ferme. Ainsi il est très-possible qu'après leurs premiers essais de navigation, des insulaires aient porté parmi nous l'usage de la parole ; & il est au moins très-vraisemblable que la société & les langues ont pris naissance dans les isles, & s'y sont perfectionnées avant que d'être connues dans le continent.

Tout commence à changer de face. Les hommes errants jusqu'ici dans les bois, ayant pris une assiette plus fixe, se rapprochent lentement, se réunissent en diverses troupes, & forment enfin dans chaque contrée une nation particuliere, unie de mœurs & de caracteres, non par des réglements & des loix, mais par le même genre de vie & d'aliments, & par l'influence commune du climat. Un voisinage permanent ne peut manquer d'engendrer enfin quelque liaison entre diverses familles. De jeunes gens de différent sexe, habitent des cabanes voisines ; le commerce passager que demande la nature, en amene bientôt un autre, non moins doux, & plus permanent par la fréquentation mutuelle. On s'accoutume à considérer différents objets, & à faire des comparaisons ; on acquiert insensiblement des idées de mérites & de beauté, qui produisent des sentiment de préférence. A force de se voir, on ne peut se passer de se voir encore. Un sentiment tendre & doux s'insinue dans l'ame, & à la moindre opposition devient une fureur impétueuse; la

jalouſie s'éveille avec l'amour ; la diſcorde triomphe, & la plus douce des paſſions reçoit des ſacrifices de ſang humain.

A meſure que les idées & les ſentiments ſe ſuccedent, que l'eſprit & le cœur s'exercent, le genre humain continue à s'apprivoiſer, les liaiſons s'étendent, & les liens ſe reſſerrent. On s'accoutuma à s'aſſembler devant les cabanes, ou autour d'un grand arbre : le chant & la danſe, vrais enfants de l'amour & du loiſir, devinrent l'amuſement, ou plutôt l'occupation des hommes & des femmes oiſifs & attroupés. Chacun commença à regarder les autres, & à vouloir être regardé ſoi-même ; & l'eſtime publique eut un prix. Celui qui chantoit ou danſoit le mieux ; le plus beau, le plus fort, le plus adroit ou le plus éloquent, devint le plus conſidéré ; & ce fut-là le premier pas vers l'inégalité, & vers le vice en même-temps. De ces premieres préférences naquirent d'un côté la vanité & le mépris ; de l'autre, la honte & l'envie ; & la fermentation cauſée par ces nouveaux levains, produiſit enfin des compoſés funeſtes au bonheur & à l'innocence.

Si-tôt que les hommes eurent commencé à s'apprécier mutuellement, & que l'idée de la conſidération fut formée dans leur eſprit, chacun prétendit y avoir droit, & il ne fut plus poſſible d'en manquer impunément pour perſonne. De-là ſortirent les premiers devoirs de la civilité, même parmi les ſauvages ; de-là tout tort volontaire devint un

outrage,

outrage, parce qu'avec le mal qui résultoit de l'injure, l'offensé y voyoit le mépris de sa personne, souvent plus insupportable que le mal même. C'est ainsi que chacun punissant le mépris qu'on lui avoit témoigné, d'une maniere proportionnée au cas qu'il faisoit de lui-même, les vengeances devinrent terribles, & les hommes sanguinaires & cruels. Voilà précisément le degré où étoient parvenus la plupart des peuples sauvages qui nous sont connus. Et c'est faute d'avoir suffisamment distingué les idées, & remarqué combien ces peuples étoient déjà loin du premier état de nature, que plusieurs se sont hâtés de conclure que l'homme est naturellement cruel, & qu'il a besoin de police pour s'adoucir; tandis que rien n'est si doux que lui dans son état primitif, lorsque, placé par la nature à des distances égales de la stupidité des brutes, & des lumieres funestes de l'homme civil, & borné également par l'instinct & par la raison à se garantir du mal qui le menace, il est retenu, par la pitié naturelle, de faire lui-même du mal à personne, sans y être porté par rien, même après en avoir reçu. Car, selon l'axiome du sage Locke, *il ne sauroit y avoir d'injure, où il n'y a point de propriété.*

Mais il faut remarquer que la société commencée, & les relations déjà établies entre les hommes, exigeoient en eux des qualités différentes de celles qu'ils tenoient de leur constitution primitive; que la moralité commençant à s'introduire dans les actions hu-

maines, & chacun, avant les loix, étant ſeul juge & vengeur des offenſes qu'il avoit reçues, la bonté convenable au pur état de nature n'étoit plus celle qui convenoit à la ſociété naiſſante; qu'il falloit que les punitions devinſſent plus ſéveres, à meſure que les occaſions d'offenſer devenoient plus fréquentes, & que c'étoit à la terreur des vengeances de tenir lieu du frein des loix. Ainſi, quoique les hommes fuſſent devenus moins endurants, & que la pitié naturelle eût déjà ſouffert quelque altération, ce période du développement des facultés humaines, tenant un juſte milieu entre l'indolence, l'état primitif, & la pétulante activité de notre amour-propre, dut être l'époque la plus heureuſe & la plus durable. Plus on y réfléchit, plus on trouve que cet état étoit le moins ſujet aux révolutions, le meilleur à l'homme, (* 13) & qu'il n'en a dû ſortir que par quelque funeſte hazard, qui, pour l'utilité commune, eût dû ne jamais arriver. L'exemple des ſauvages, qu'on a preſque tous trouvés à ce point, ſemble confirmer que le genre humain étoit fait pour y reſter toujours; que cet état eſt la véritable jeuneſſe du monde, & que tous les progrès ultérieurs ont été en apparence autant de pas vers la perfection de l'individu, & en effet vers la décrépitude de l'eſpece.

Tant que les hommes ſe contenterent de leurs cabanes ruſtiques; tant qu'ils ſe bornerent à coudre leurs habits de peaux avec

des épines ou des arrêtes, à se parer de plumes & de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs & leurs fleches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs, ou quelques grossiers instruments de musique ; en un mot, tant qu'ils ne s'appliquerent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvoit faire, & qu'à des arts qui n'avoient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons & heureux, autant qu'ils pouvoient l'être par leur nature, & continuerent à jouir entr'eux des douceurs d'un commerce indépendant: mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre ; dès qu'on s'apperçut qu'il étoit utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire; & les vastes forêts se changerent en des campagnes riantes, qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, & dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage & la misere germer & croître avec les moissons.

La métallurgie & l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le Poëte, c'est l'or & l'argent; mais pour le Philosophe, ce sont le fer & le bled qui ont civilisé les hommes, & perdu le genre humain. Aussi l'un & l'autre étoient-ils inconnus aux sauvages de l'Amérique, qui, pour cela, sont toujours demeurés tels; les autres peuples semblent même être restés barbares, tant qu'ils ont pra-

tiqué l'un de ces arts sans l'autre : & l'une des meilleures raisons peut-être pourquoi l'Europe a été, sinon plutôt, du moins plus constamment & mieux policée que les autres parties du monde, c'est qu'elle est à la fois la plus abondante en fer, & la plus fertile en bled.

Il est très-difficile de conjecturer comment les hommes sont parvenus à connoître & à employer le fer : car il n'est pas croyable qu'ils aient imaginé d'eux-mêmes de tirer la matiere de la mine, & de lui donner les préparations nécessaires pour la mettre en fusion, avant que de savoir ce qui en résulteroit. D'un autre côté, on peut d'autant moins attribuer cette découverte à quelque incendie accidentel, que les mines ne se forment que dans les lieux arides, & dénués d'arbres & de plantes ; de sorte qu'on diroit que la nature avoit pris des précautions pour nous dérober ce fatal secret. Il ne reste donc que la circonstance extraordinaire de quelque volcan, qui, vomissant des matieres métalliques en fusion, aura donné aux observateurs l'idée d'imiter cette opération de nature ; encore faut-il leur supposer bien du courage & de la prévoyance pour entreprendre un travail aussi pénible, & envisager d'aussi loin les avantages qu'ils en pouvoient retirer ; ce qui ne convient guere qu'à des esprits déjà plus exercés que ceux-ci ne le devoient être.

Quant à l'agriculture, le principe en fut

connu long-temps avant que la pratique en fut établie ; & il n'est guere possible que les hommes, sans cesse occupés à tirer leur subsistance des arbres & des plantes, n'eussent assez promptement l'idée des voies que la nature emploie pour la génération des végétaux ; mais leur industrie ne se tourna probablement que fort tard de ce côté-là, soit parce que les arbres, qui, avec la chasse & la pêche, fournissoient à leur nourriture, n'avoient pas besoin de leurs soins, soit faute de connoître l'usage du bled, soit faute d'instruments pour le cultiver, soit faute de prévoyance pour le besoin à venir, soit enfin faute de moyens pour empêcher les autres de s'approprier le fruit de leur travail. Devenus plus industrieux, on peut croire qu'avec des pierres aigues & des bâtons pointus ils commencerent par cultiver quelques légumes ou racines autour de leurs cabanes, long-temps avant de savoir préparer le bled & d'avoir les instruments nécessaires pour la culture en grand ; sans compter que, pour se livrer à cette occupation & ensemencer des terres, il faut se résoudre à perdre d'abord quelque chose pour gagner beaucoup dans la suite ; précaution fort éloignée du tour d'esprit de l'homme sauvage, qui, comme je l'ai dit, a bien de la peine à songer le matin à ses besoins du soir.

L'invention des autres arts fut donc nécessaire pour forcer le genre humain de s'appliquer à celui de l'agriculture. Dès qu'il fal-

lut des hommes pour fondre & forger le fer, il fallut d'autres hommes pour nourrir ceux-là. Plus le nombre des ouvriers vint à se multiplier, moins il y eut de mains employées à fournir à la subsistance commune, sans qu'il y eût moins de bouches pour la consommer ; & comme il fallut aux uns des denrées en échange de leur fer, les autres trouverent enfin le secret d'employer le fer à la multiplication des denrées. Delà naquirent d'un coté le labourage & l'agriculture ; & de l'autre, l'art de travailler les métaux, & d'en multiplier les usages.

De la culture des terres s'ensuivit nécessairement leur partage, & de la propriété une fois reconnue, les premieres regles de justice ; car pour rendre à chacun le sien, il faut que chacun puisse avoir quelque chose. De plus, les hommes commençant à porter leurs vues dans l'avenir, & se voyant tous quelques biens à perdre, il n'y en avoit aucun qui n'eût à craindre pour soi la représaille des torts qu'il pouvoit faire à autrui. Cette origine est d'autant plus naturelle, qu'il est impossible de concevoir l'idée de la propriété naissante d'ailleurs que de la main d'œuvre ; car on ne voit pas ce que, pour s'approprier les choses qu'il n'a point faites, l'homme y peut mettre de plus que son travail. C'est le seul travail qui donnant droit au cultivateur sur le produit de la terre qu'il a labourée, lui en donne par conséquent sur le fonds, au moins jusqu'à la

récolte, ainsi d'année en année; ce qui faisant une possession continue, se transforme aisément en propriété. Lorsque les anciens, dit Grotius, ont donné à Cérès l'épithete de législatrice, & à une fête célébrée en son honneur, le nom de Thesmophories, ils ont fait entendre par-là que le partage des terres a produit une nouvelle sorte de droit; c'est-à-dire, le droit de propriété, différent de celui qui résulte de la loi naturelle.

Les choses en cet état eussent pu demeurer égales, si les talents eussent été égaux, & que, par exemple, l'emploi du fer & la consommation des denrées eussent toujours fait une balance exacte; mais la proportion, que rien ne maintenoit, fut bientôt rompue; le plus fort faisoit plus d'ouvrage; le plus adroit tiroit meilleur parti du sien; le plus ingénieux trouvoit des moyens d'abréger le travail; le laboureur avoit plus besoin de fer, ou le forgeron plus besoin de bled; & en travaillant également, l'un gagnoit beaucoup, tandis que l'autre avoit peine à vivre. C'est ainsi que l'inégalité naturelle se déploie insensiblement avec celle de combinaison; & que les différences des hommes développées par celles des circonstances, se rendent plus sensibles, plus permanentes dans leurs effets, & commencent à influer dans la même proportion sur le sort des particuliers.

Les choses étant parvenues à ce point, il est facile d'imaginer le reste. Je ne m'ar-

rêterai pas à décrire l'invention ſucceſſive des autres arts, le progrès des langues, l'épreuve & l'emploi des talents, l'inégalité des fortunes, l'uſage ou l'abus des richeſſes, ni tous les détails qui ſuivent ceux-ci, & que chacun peut aiſément ſuppléer. Je me bornerai ſeulement à jetter un coup d'œil ſur le genre humain placé dans ce nouvel ordre de choſes.

Voilà donc toutes nos facultés développées, la mémoire & l'imagination en jeu, l'amour-propre intéreſſé, la raiſon rendue active, & l'eſprit arrivé preſqu'au terme de la perfection, dont il eſt ſuſceptible. Voilà toutes les qualités naturelles miſes en action, le rang & le ſort de chaque homme établis, non-ſeulement ſur la quantité des biens, & le pouvoir de ſervir ou de nuire, mais ſur l'eſprit, la beauté, la force ou l'adreſſe, ſur le mérite ou les talents; & ces qualités étant les ſeules qui pouvoient attirer de la conſidération, il fallut bientôt les avoir ou les affecter: il fallut pour ſon avantage ſe montrer autre que ce qu'on étoit en effet. Etre & paroître devinrent deux choſes tout-à-fait différentes; & de cette diſtinction ſortirent le faſte impoſant, la ruſe trompeuſe, & tous les vices qui en ſont le cortege. D'un autre côté, de libre & indépendant qu'étoit auparavant l'homme, le voilà, par une multitude de nouveaux beſoins, aſſujetti, pour ainſi dire, à toute la nature, & ſur-tout à ſes ſemblables, dont il devient l'eſclave en

un ſens, même en devenant leur maître; riche, il a beſoin de leurs ſervices; pauvre, il a beſoin de leur ſecours, & la médiocrité ne le met point en état de ſe paſſer d'eux. Il faut donc qu'il cherche ſans ceſſe à les intéreſſer à ſon ſort, & à leur faire trouver en effet ou en apparence leur profit à travailler pour le ſien: ce qui le rend fourbe & artificieux avec les uns, impérieux & dur avec les autres, & le met dans la néceſſité d'abuſer tous ceux dont il a beſoin, quand il ne peut s'en faire craindre, & qu'il ne trouve pas ſon intérêt à les ſervir utilement. Enfin, l'ambition dévorante, l'ardeur d'élever ſa fortune relative, moins par un véritable beſoin, que pour ſe mettre au-deſſus des autres, inſpire à tous les hommes un noir penchant à ſe nuire mutuellement, une jalouſie ſecrete, d'autant plus dangereuſe, que, pour faire ſon coup en ſûreté, elle prend ſouvent le maſque de la bienveillance. En un mot, concurrence & rivalité d'une part, de l'autre oppoſition d'intérêt, & toujours le déſir caché de faire ſon profit aux dépens d'autrui; tous ces maux ſont le premier effet de la propriété, & le cortege inſéparable de l'inégalité naiſſante.

Avant qu'on eût inventé les ſignes repréſentatifs des richeſſes, elles ne pouvoient guere conſiſter qu'en terre & en beſtiaux, les ſeuls biens réels que les hommes puiſſent poſſéder. Or, quand les héritages ſe furent accrus en nombre & en étendue au point de

couvrir le sol entier, & de se toucher tous, les uns ne purent plus s'agrandir qu'aux dépens des autres : & les surnuméraires, que la foiblesse ou l'indolence avoient empêché d'en acquérir à leur tour, devenus pauvres sans avoir rien perdu, parce que, tout changeant autour d'eux, eux seuls n'avoient point changé, furent obligés de recevoir ou de ravir leur subsistance de la main des riches. Et delà commencerent à naître, selon les divers caracteres des uns & des autres, la domination, & la servitude, ou la violence & les rapines. Les riches de leur côté connurent à peine le plaisir de dominer, qu'ils dédaignerent bientôt les autres ; & se servant de leurs anciens esclaves pour en soumettre de nouveaux, ils ne songerent qu'à subjuguer & asservir leurs voisins, semblables à ces loups affamés qui, ayant une fois goûté de la chair humaine, rebutent toute autre nourriture, & ne veulent plus que dévorer des hommes.

C'est ainsi que les plus puissants ou les plus misérables, se faisant de leur force ou de leurs besoins une sorte de droit au bien d'autrui, équivalent, selon eux, à celui de propriété, l'égalité rompue fut suivie du plus affreux désordre : c'est ainsi que les usurpations des riches, les brigandages des pauvres, les passions effrénées de tous, étouffant la pitié naturelle, & la voix encore foible de la justice, rendirent les hommes avares, ambitieux & méchants. Il s'élevoit entre le droit du plus fort &

le droit du premier occupant un conflit perpétuel, qui ne se terminoit que par des combats & des meurtres. (* c) La société naissante fit place au plus horrible état de guerre : le genre humain, avili & désolé, ne pouvant plus retourner sur ses pas, ni renoncer aux acquisitions malheureuses qu'il avoit faites, & ne travaillant qu'à sa honte, par l'abus des facultés qui l'honorent, se mit lui-même à la veille de sa ruine.

Attonitus novitate mali, divesque miserque,
Effugere optat opes; & quæ modò voverat, odit.

Il n'est pas possible que les hommes n'aient fait enfin des réflexions sur une situation aussi misérable, & sur les calamités dont ils étoient accablés. Les riches sur-tout durent bientôt sentir combien leur étoit désavantageuse une guerre perpétuelle dont ils faisoient seuls tous les frais, & dans laquelle le risque de la vie étoit commun, & celui des biens particuliers. D'ailleurs, quelque couleur qu'ils pussent donner à leurs usurpations, ils sentoient assez qu'elles n'étoient établies que sur un droit précaire & abusif, & que n'ayant été acquises que par la force, la force pouvoit les leur ôter, sans qu'ils eussent raison de s'en plaindre. Ceux même que la seule industrie avoit enrichis, ne pouvoient guere fonder leur propriété sur de meilleurs titres. Ils avoient beau dire : c'est moi qui ai bâti ce mur ; j'ai gagné ce terrein par mon travail : qui vous a donné les alignements,

leur pouvoit-on répondre ? Et en vertu de quoi prétendez-vous être payé à nos dépens d'un travail que nous ne vous avons point imposé ? Ignorez-vous qu'une multitude de vos freres périt, ou souffre du beſoin de ce que vous avez de trop, & qu'il vous falloit un conſentement exprès & unanime du genre humain pour vous approprier ſur ſa ſubſiſtance commune tout ce qui alloit au-delà de la vôtre ? Deſtitué de raiſons valables pour ſe juſtifier, & de forces ſuffiſantes pour ſe défendre ; écraſant facilement un particulier, mais écraſé lui-même par des troupes de bandits ; ſeul contre tous, & ne pouvant, à cauſe des jalouſies mutuelles, s'unir avec ſes égaux contre des ennemis unis par l'eſpoir commun du pillage ; le riche, preſſé par la néceſſité, conçut enfin le projet le plus réfléchi qui ſoit jamais entré dans l'eſprit humain : ce fut d'employer en ſa faveur les forces mêmes de ceux qui l'attaquoient, de faire ſes défenſeurs de ſes adverſaires, de leur inſpirer d'autres maximes, & de leur donner d'autres inſtitutions, qui lui fuſſent auſſi favorables que le droit naturel lui étoit contraire.

Dans cette vue, après avoir expoſé à ſes voiſins l'horreur d'une ſituation qui les armoit tous les uns contre les autres, qui leur rendoit leurs poſſeſſions auſſi onéreuſes que leurs beſoins, & où nul ne trouvoit ſa sûreté ni dans la pauvreté, ni dans la richeſſe, il inventa aiſément des raiſons ſpécieuſes pour les amener

à son but. » Unissons-nous, leur dit-il, pour
» garantir de l'oppression les foibles, conte-
» nir les ambitieux, & assurer à chacun la
» possession de ce qui lui appartient: insti-
» tuons des réglements de justice & de paix,
» auxquels tous soient obligés de se confor-
» mer, qui ne fassent acception de personne,
» & qui réparent en quelque sorte les capri-
» ces de la fortune, en soumettant égale-
» ment le puissant & le foible à des devoirs
» mutuels. En un mot, au lieu de tourner
» nos forces contre nous-mêmes, rassem-
» blons-les en un pouvoir suprême qui nous
» gouverne selon de sages loix, qui prote-
» ge & défende tous les membres de l'asso-
» ciation, repousse les ennemis communs,
» & nous maintienne dans une concorde
» éternelle.«

Il en fallut beaucoup moins que l'équivalent de ce discours, pour entraîner des hommes grossiers, faciles à séduire, qui d'ailleurs avoient trop d'affaires à démêler entr'eux pour pouvoir se passer d'arbitres, & trop d'avarice & d'ambition, pour pouvoir long-temps se passer de maîtres. Tous coururent au-devant de leurs fers, croyant assurer leur liberté; car avec assez de raison pour sentir les avantages d'un établissement politique, ils n'avoient pas assez d'expérience pour en prévoir les dangers; les plus capables de pressentir les abus étoient précisément ceux qui comptoient d'en profiter, & les sages même virent qu'il falloit se résoudre à sacrifier une partie

de leur liberté à la conservation de l'autre, comme un blessé se fait couper le bras pour sauver le reste du corps.

Telle fut ou dut être l'origine de la société & des loix, qui donnerent de nouvelles entraves aux foibles, & de nouvelles forces aux riches, (* 14) détruisirent sans retour la liberté naturelle, fixerent pour jamais la loi de la propriété, & de l'inégalité d'une adroite usurpation, firent un droit irrévocable; & pour le profit de quelques ambitieux assujettirent désormais tout le genre humain au travail, à la servitude & à la misere. On voit aisément comment l'établissement d'une seule société rendit indispensable celui de toutes les autres, & comment, pour faire tête à des forces unies, il fallut s'unir à son tour. Les sociétés, se multipliant ou s'étendant rapidement, couvrirent bientôt toute la surface de la terre, & il ne fut plus possible de trouver un seul coin dans l'univers où l'on pût s'affranchir du joug, & soustraire sa tête au glaive, souvent mal conduit, que chaque homme vit perpétuellement suspendu sur la sienne. Le droit civil étant ainsi devenu la regle commune des citoyens, la loi de nature n'eut plus lieu qu'entre les diverses sociétés, où, sous le droit des gens, elle fut tempérée par quelques conventions tacites pour rendre le commerce possible, & suppléer à la commisération naturelle, qui, perdant de société à société presque toute la force qu'elle

avoit d'homme à homme, ne réside plus que dans quelques grandes ames cosmopolites, qui franchissent les barrieres imaginaires qui séparent les peuples, & qui, à l'exemple de l'Etre souverain qui les a créées, embrassent tout le genre humain dans leur bienveillance.

Les corps politiques restant ainsi entr'eux dans l'état de nature, se ressentirent bientôt des inconvénients qui avoient forcé les particuliers d'en sortir, & cet état devint encore plus funeste entre ces grands corps, qu'il ne l'avoit été auparavant entre les individus dont ils étoient composés. Delà sortirent les guerres nationales, les batailles, les meurtres, les représailles, qui font frémir la nature, & choquent la raison; & tous ces préjugés horribles qui placent au rang des vertus l'honneur de répandre le sang humain. Les plus honnêtes gens apprirent à compter parmi leurs devoirs celui d'égorger leurs semblables; on vit enfin les hommes se massacrer par milliers, sans savoir pourquoi; & il se commettoit plus de meurtres en un seul jour de combat, & plus d'horreurs à la prise d'une seule ville, qu'il ne s'en étoit commis dans l'état de nature durant des siecles entiers sur toute la face de la terre. Tels sont les premiers effets qu'on entrevoit de la division du genre humain en différentes sociétés. Revenons à leur institution.

Je sais que plusieurs ont donné d'autres origines aux sociétés politiques, comme les

conquêtes du plus puissant, ou l'union des foibles; & le choix entre ces causes est indifférent à ce que je veux établir: cependant celle que je viens d'exposer me paroît la plus naturelle par les raisons suivantes. 1. Que dans le premier cas, le droit de conquête, n'étant point un droit, n'en a pu fonder aucun autre; le conquérant & les peuples conquis restant toujours entr'eux dans l'état de guerre, à moins que la nation remise en pleine liberté ne choisisse volontairement son vainqueur pour son chef. Jusques-là, quelques capitulations qu'on ait faites, comme elles n'ont été fondées que sur la violence, & que par conséquent elles sont nulles par le fait même, il ne peut y avoir dans cette hypothese, ni véritable société, ni corps politique, ni d'autre loi que celle du plus fort. 2. Que ces mots de *fort* & de *foible* sont équivoques dans le second cas; que dans l'intervalle qui se trouve entre l'établissement du droit de propriété, ou de premier occupant, & celui des gouvernements politiques, le sens de ces termes est mieux rendu par ceux de *pauvre* & de *riche*, parce qu'en effet un homme n'avoit point avant les loix d'autres moyens d'assujettir ses égaux qu'en attaquant leur bien, ou leur faisant quelque part du sien. 3. Que les pauvres n'ayant rien à perdre que leur liberté, c'eût été une grande folie à eux de s'ôter volontairement le seul bien qui leur restoit pour ne rien ga-

gner en échange; qu'au contraire les riches étant, pour ainsi dire, sensibles dans toutes les parties de leurs biens, il étoit beaucoup plus aisé de leur faire du mal; qu'ils avoient par conséquent plus de précautions à prendre pour s'en garantir; & qu'enfin il est raisonnable de croire qu'une chose a été inventée par ceux à qui elle est utile, plutôt que par ceux à qui elle fait du tort.

Le gouvernement naissant n'eut point une forme constante & réguliere. Le défaut de philosophie & d'expérience ne laissoit appercevoir que les inconvénients présents, & l'on ne songeoit à remédier aux autres qu'à mesure qu'ils se présentoient. Malgré tous les travaux des plus sages législateurs, l'état politique demeura toujours imparfait, parce qu'il étoit presque l'ouvrage du hazard, & que mal commencé, le temps en découvrant les défauts, & suggérant des remedes, ne peut jamais réparer les vices de la constitution: on raccommodoit sans cesse, au lieu qu'il eût fallu commencer par nettoyer l'aire, & écarter tous les vieux matériaux, comme fit Lycurgue à Sparte, pour élever ensuite un bon édifice. La société ne consista d'abord qu'en quelques conventions générales, que tous les particuliers s'engageoient à observer, & dont la communauté se rendoit garante envers chacun d'eux. Il fallut que l'expérience montrât combien une pareille constitution étoit foible, & combien il étoit facile aux infracteurs d'éviter la conviction

ou le châtiment des fautes dont le public seul devoit être le témoin & le juge: il fallut que la loi fût éludée de mille manieres ; il fallut que les inconvénients & les désordres se multipliassent continuellement, pour qu'on songeât enfin à confier à des particuliers le dangereux dépôt de l'autorité publique, & qu'on commît à des Magistrats le soin de faire observer les délibérations du peuple; car de dire que les chefs furent choisis avant que la confédération fût faite, & que les ministres des loix existerent avant les loix mêmes, c'est une supposition qu'il n'est pas permis de combattre sérieusement.

Il ne seroit pas plus raisonnable de croire que les peuples se sont d'abord jettés entre les bras d'un maître absolu, sans conditions & sans retour, & que le premier moyen de pourvoir à la sûreté commune qu'aient imaginé des hommes fiers & indomptés, a été de se précipiter dans l'esclavage. En effet, pourquoi se sont-ils donné des supérieurs, si ce n'est pour les défendre contre l'oppression, & protéger leurs biens, leurs libertés, & leurs vies, qui sont, pour ainsi dire, les éléments constitutifs de leur être ? Or dans les relations d'homme à homme, le pis qui puisse arriver à l'un étant de se voir à la discrétion de l'autre, n'eût-il pas été contre le bon sens de commencer par se dépouiller entre les mains d'un chef, des seules choses pour la conservation desquelles ils avoient besoin de son secours ?

Quel équivalent eût-il pu leur offrir pour la conceſſion d'un ſi beau droit? Et, s'il eût oſé l'exiger, ſous le prétexte de les défendre, n'eût-il pas auſſi-tôt reçu la réponſe de l'apologue: que nous fera de plus l'ennemi? Il eſt donc inconteſtable, & c'eſt la maxime fondamentale de tout le droit politique, que les peuples ſe ſont donnés des chefs pour défendre leur liberté, & non pour les aſſervir. *Si nous avons un prince*, diſoit Pline à Trajan, c'eſt afin qu'il nous préſerve d'avoir un maître.

Les politiques font ſur l'amour de la liberté les mêmes ſophiſmes que les philoſophes ont fait ſur l'état de nature; par les choſes qu'ils voient, ils jugent des choſes très-différentes qu'ils n'ont pas vues, & ils attribuent aux hommes un penchant naturel à la ſervitude, par la patience avec laquelle ceux qu'ils ont ſous les yeux ſupportent la leur, ſans ſonger qu'il en eſt de la liberté comme de l'innocence & de la vertu, dont on ne ſent le prix qu'autant qu'on en jouit ſoi-même, & dont le goût ſe perd ſi-tôt qu'on les a perdues. Je connois les délices de ton pays, diſoit Braſidas à un Satrape qui comparoit la vie de Sparte à celle de Perſépolis; mais tu ne peux connoître les plaiſirs du mien.

Comme un courſier indompté hériſſe ſes crins, frappe la terre du pied, & ſe débat impétueuſement à la ſeule approche du mords, tandis qu'un cheval dreſſé ſouffre

patiemment la verge & l'éperon, l'homme barbare ne plie point ſa tête au joug que l'homme civiliſé porte ſans murmure, & il préfere la plus orageuſe liberté à un aſſujettiſſement tranquille. Ce n'eſt donc pas par l'aviliſſement des peuples aſſervis qu'il faut juger des diſpoſitions naturelles de l'homme pour ou contre la ſervitude, mais par les prodiges qu'ont fait tous les peuples libres pour ſe garantir de l'oppreſſion. Je ſais que les premiers ne font que vanter ſans ceſſe la paix & le repos dont ils jouiſſent dans leurs fers, & que *miſerrimam ſervitutem pacem appellant :* mais quand je vois les autres ſacrifier les plaiſirs, le repos, la richeſſe, la puiſſance, & la vie même à la conſervation de ce ſeul bien ſi dédaigné de ceux qui l'ont perdu ; quand je vois des animaux nés libres & abhorrant la captivité, ſe briſer la tête contre les barreaux de leur priſon ; quand je vois des multitudes de ſauvages tout nuds mépriſer les voluptés européennes, & braver la faim, le feu, le fer & la mort pour ne conſerver que leur indépendance, je ſens que ce n'eſt pas à des eſclaves qu'il appartient de raiſonner de liberté.

Quant à l'autorité paternelle dont pluſieurs ont fait dériver le gouvernement abſolu, & toute la ſociété, ſans recourir aux preuves contraires de Locke & de Sidney, il ſuffit de remarquer que rien au monde n'eſt plus éloigné de l'eſprit féroce du deſpotiſme que la douceur de cette autorité qui regarde

plus à l'avantage de celui qui obéit qu'à l'utilité de celui qui commande ; que par la loi de nature le pere n'est le maître de l'enfant, qu'aussi long-temps que son secours lui est nécessaire ; qu'au-delà de ce terme ils deviennent égaux, & qu'alors le fils, parfaitement indépendant du pere, ne lui doit que du respect, & non de l'obéissance ; car la reconnoissance est bien un devoir qu'il faut rendre, mais non pas un droit qu'on puisse exiger. Au lieu de dire que la société civile dérive du pouvoir paternel, il falloit dire au contraire que c'est d'elle que ce pouvoir tire sa principale force : un individu ne fut reconnu pour le pere de plusieurs que quand ils resterent assemblés autour de lui ; les biens du pere dont il est véritablement le maître, sont les liens qui retiennent ses enfants dans sa dépendance, & il peut ne leur donner part à sa succession, qu'à proportion qu'ils auront bien mérité de lui par une continuelle déférence à ses volontés. Or, loin que les sujets aient quelque faveur semblable à attendre de leur despote, comme ils lui appartiennent en propre, eux & tout ce qu'ils possedent, ou du moins qu'il le prétend ainsi, ils sont réduits à recevoir comme une faveur ce qu'il leur laisse de leur propre bien ; il fait justice quand il les dépouille ; il fait grace quand il les laisse vivre.

En continuant d'examiner ainsi les faits par le droit, on ne trouveroit pas plus de solidité que de vérité dans l'établissement vo-

lontaire de la tyrannie, & il seroit difficile de montrer la validité d'un contrat qui n'obligeroit qu'une des parties, où l'on mettroit tout d'un côté & rien de l'autre, & qui ne tourneroit qu'au préjudice de celui qui s'engage. Ce systême odieux est bien éloigné d'être même aujourd'hui celui des sages & bons Monarques, & sur-tout des Rois de France, comme on peut le voir en divers endroits de leurs édits, & en particulier dans le passage suivant d'un écrit célebre, publié en 1667, au nom & par les ordres de Louis XIV. *Qu'on ne dise donc point que le Souverain ne soit pas sujet aux loix de son Etat, puisque la proposition contraire est une vérité du droit des gens, que la flatterie a quelquefois attaquée, mais que les bons Princes ont toujours défendue, comme une divinité tutélaire de leurs Etats. Combien est-il plus légitime de dire avec le sage Platon, que la parfaite félicité d'un royaume est qu'un Prince soit obéi de ses sujets, que le Prince obéisse à la loi, & que la loi soit droite, & toujours dirigée au bien public ?* Je ne m'arrêterai point à rechercher si la liberté étant la plus noble des facultés de l'homme, ce n'est pas dégrader sa nature, se mettre au niveau des bêtes esclaves de l'instinct, offenser même l'Auteur de son être, que de renoncer sans réserve au plus précieux de tous ses dons, que de se soumettre à commettre tous les crimes qu'il nous défend, pour complaire à un maître féroce ou insen-

ſé ; & ſi cet ouvrier ſublime doit être plus irrité de voir détruire que déshonorer ſon plus bel ouvrage. Je demanderai ſeulement de quel droit ceux qui n'ont pas craint de s'avilir eux-mêmes juſqu'à ce point, ont pu ſoumettre leur poſtérité à la même ignominie, & renoncer pour elle à des biens qu'elle ne tient point de leur libéralité, & ſans leſquels la vie même eſt onéreuſe à tous ceux qui en ſont dignes ?

Puffendorff dit que tout de même qu'on transfere ſon bien à autrui par des conventions & des contrats, on peut auſſi ſe dépouiller de ſa liberté en faveur de quelqu'un. C'eſt-là, ce me ſemble, un fort mauvais raiſonnement ; car, premiérement, le bien que j'aliene me devient une choſe tout-à-fait étrangere, & dont l'abus m'eſt indifférent ; mais il m'importe qu'on n'abuſe point de ma liberté ; & je ne puis, ſans me rendre coupable du mal qu'on me forcera de faire, m'expoſer à devenir l'inſtrument du crime : de plus, le droit de propriété n'étant que de convention & d'inſtitution humaine, tout homme peut à ſon gré diſpoſer de ce qu'il poſſede : mais il n'en eſt pas de même des dons eſſentiels de la nature, tels que la vie & la liberté, dont il eſt permis à chacun de jouir, & dont il eſt au moins douteux qu'on ait droit de ſe dépouiller : en s'ôtant l'une, on dégrade ſon être ; en s'otant l'autre, on l'anéantit autant qu'il eſt en ſoi ; & comme nul bien temporel ne peut dédommager de

l'une & de l'autre, ce ſeroit offenſer à la fois la nature & la raiſon, que d'y renoncer à quelque prix que ce fût. Mais quand on pourroit aliéner ſa liberté comme ſes biens, la différence ſeroit très-grande pour les enfants, qui ne jouiſſent des biens du pere que par tranſmiſſion de ſon droit; au lieu que la liberté étant un don qu'ils tiennent de la nature en qualité d'hommes, leurs parents n'ont eu aucun droit de les en dépouiller; de ſorte que, comme pour établir l'eſclavage, il a fallu faire violence à la nature, il a fallu la changer pour perpétuer ce droit; & les Juriſconſultes qui ont gravement prononcé que l'enfant d'un eſclave naîtroit eſclave, ont décidé en d'autres termes, qu'un homme ne naîtroit pas homme.

Il me paroît donc certain que non-ſeulement les gouvernements n'ont point commencé par le pouvoir arbitraire, qui n'en eſt que la corruption, le terme extrême, & qui les ramene enfin à la ſeule loi du plus fort, dont ils furent d'abord le remede; mais encore que, quand même ils auroient ainſi commencé, ce pouvoir étant par ſa nature illégitime, n'a pu ſervir de fondement aux droits de la ſociété, ni par conſéquent à l'inégalité d'inſtitution.

Sans entrer aujourd'hui dans les recherches qui ſont encore à faire ſur la nature du pacte fondamental de tout gouvernement, je me borne, en ſuivant l'opinion commune, à conſidérer ici l'établiſſement du corps politique

litique comme un vrai contrat entre le peuple & les chefs qu'il se choisit ; contrat par lequel les deux parties s'obligent à l'observation des loix qui y sont stipulées, & qui forment les liens de leur union. Le peuple ayant, au sujet des relations sociales, réuni toutes ses volontés en une seule, tous les articles sur lesquels cette volonté s'explique, deviennent autant de loix fondamentales qui obligent tous les membres de l'état sans exception, & l'une desquelles regle le choix & le pouvoir des Magistrats chargés de veiller à l'exécution des autres. Ce pouvoir s'étend à tout ce qui peut maintenir la constitution, sans aller jusqu'à la changer. On y joint des honneurs qui rendent respectables les loix & leurs Ministres, & pour ceux-ci personnellement des prérogatives qui les dédommagent des pénibles travaux que coûte une bonne administration. Le Magistrat, de son côté, s'oblige à n'user du pouvoir qui lui est confié, que selon l'intention des commettants, à maintenir chacun dans la paisible jouissance de ce qui lui appartient, & à préférer en toute occasion l'utilité publique à son propre intérêt.

Avant que l'expérience eût montré, ou que la connoissance du cœur humain eût fait prévoir les abus inévitables d'une telle constitution, elle dut paroître d'autant meilleure, que ceux qui étoient chargés de veiller à sa conservation, y étoient eux-mêmes les plus intéressés ; car la magistrature & ses

droits n'étant établis que ſur les loix fondamentales, auſſi-tôt qu'elles ſeroient détruites, les Magiſtrats ceſſeroient d'être légitimes, le peuple ne ſeroit plus tenu de leur obéir ; & comme ce n'auroit pas été le Magiſtrat, mais la loi qui auroit conſtitué l'eſſence de l'état, chacun rentreroit de droit dans ſa liberté naturelle.

Pour peu qu'on y réfléchît attentivement, ceci ſe confirmeroit par de nouvelles raiſons, & par la nature du contrat on verroit qu'il ne ſauroit être irrévocable ; car s'il n'y avoit point de pouvoir ſupérieur qui pût être garant de la fidélité des contractants, ni les forcer à remplir leurs engagements réciproques, les parties demeureroient ſeules juges dans leur propre cauſe, & chacune d'elles auroit toujours le droit de renoncer au contrat, ſi-tôt qu'elle trouveroit que l'autre en enfreint les conditions, ou qu'elles ceſſeroient de lui convenir. C'eſt ſur ce principe qu'il ſemble que le droit d'abdiquer peut être fondé. Or, à ne conſidérer, comme nous faiſons, que l'inſtitution humaine, ſi le Magiſtrat qui a tout le pouvoir en main, & qui s'approprie tous les avantages du contrat, avoit pourtant le droit de renoncer à l'autorité, à plus forte raiſon le peuple, qui paie toutes les fautes des chefs, devroit avoir le droit de renoncer à la dépendance. Mais les diſſenſions affreuſes, les déſordres infinis qu'entraîneroit néceſſairement ce dangereux pouvoir, montrent plus que toute au-

tre chose, combien les gouvernements humains avoient besoin d'une base plus solide que la seule raison, & combien il étoit nécessaire au repos public que la volonté divine intervînt pour donner à l'autorité souveraine un caractere sacré & inviolable, qui ôtât aux sujets le funeste droit d'en disposer. Quand la religion n'auroit fait que ce bien aux hommes, c'en seroit assez pour qu'ils dussent tous la chérir & l'adopter, même avec ses abus, puisqu'elle épargne encore plus de sang, que le fanatisme n'en fait couler : mais suivons le fil de hypotheses.

Les diverses formes des gouvernements tirent leur origine des différences plus ou moins grandes qui se trouverent entre les particuliers au moment de l'institution. Un homme étoit-il éminent en pouvoir, en vertu, en richesses ou en crédit, il fut seul élu Magistrat, & l'état devint monarchique ; si plusieurs à peu près égaux entr'eux l'emportoient sur tous les autres, ils furent élus conjointement, & l'on eut une aristocratie ; ceux dont la fortune ou les talents étoient moins disproportionnés, & qui s'étoient le moins éloignés de l'état de nature, garderent en commun l'administration suprême, & formerent une démocratie. Le temps vérifia laquelle de ces formes étoit la plus avantageuse aux hommes. Les uns resterent uniquement soumis aux loix, les autres obéirent bientôt à des maîtres. Les citoyens voulurent garder leur liberté, les sujets ne songerent qu'à l'ô-

ter à leurs voiſins, ne pouvant ſouffrir que d'autres jouîſſent d'un bien dont ils ne jouiſſoient plus eux-mêmes. En un mot, d'un côté furent les richeſſes & les conquêtes, & de l'autre le bonheur & la vertu.

Dans ces divers gouvernements, toutes les magiſtratures furent d'abord électives; & quand la richeſſe ne l'emportoit pas, la préférence étoit accordée au mérite qui donne un aſcendant naturel, & à l'âge qui donne l'expérience dans les affaires & le ſang froid dans les délibérations. Les anciens des Hébreux, les Gerontes de Sparte, le Sénat de Rome, & l'étymologie même de notre mo *Seigneur*, montrent combien autrefois la vieilleſſe étoit reſpectée. Plus les élections tomboient ſur des hommes avancés en âge, plus elles devenoient fréquentes, & plus leurs embarras ſe faiſoient ſentir; les brigues s'introduiſirent, les factions ſe formerent, les partis s'aigrirent, les guerres civiles s'allumerent; enfin le ſang des citoyens fut ſacrifié au prétendu bonheur de l'Etat, & l'on fut à la veille de retomber dans l'anarchie des temps antérieurs. L'ambition des principaux profita de ces circonſtances pour perpétuer leurs charges dans leurs familles: le peuple, déjà accoutumé à la dépendance, au repos & aux commodités de la vie; & déjà hors d'état de briſer ſes fers, conſentit à laiſſer augmenter ſa ſervitude pour affermir ſa tranquillité; & c'eſt ainſi que les chefs, devenus héréditaires, s'accoutumerent à regarder leur magiſtrature comme un bien de fa-

mille, à ſe regarder eux-mêmes comme les propriétaires de l'Etat, dont ils n'étoient d'abord que les officiers, à appeller leurs concitoyens leurs eſclaves, à les compter comme du bétail au nombre des choſes qui leur appartenoient, & à s'appeller eux-mêmes égaux aux dieux & rois des rois.

Si nous ſuivons le progrès de l'inégalité dans ces différentes révolutions, nous trouverons que l'établiſſement de la loi & du droit de propriété fut ſon premier terme; l'inſtitution de la magiſtrature, le ſecond; que le troiſieme & dernier fut le changement du pouvoir légitime en pouvoir arbitraire; enſorte que l'état de riche & de pauvre fut autoriſé par la premiere époque, celui de puiſſant & de foible par la ſeconde, & par la troiſieme, celui de maître & d'eſclave, qui eſt le dernier degré de l'inégalité, & le terme auquel aboutiſſent enfin tous les autres, juſqu'à ce que de nouvelles révolutions diſſolvent tout-à-fait le gouvernement, ou le rapprochent de l'inſtitution légitime.

Pour comprendre la néceſſité de ce progrès, il faut moins conſidérer les motifs de l'établiſſement du corps politique, que la forme qu'il prend dans ſon exécution, & les inconvénients qu'il entraîne après lui; car les vices qui rendent néceſſaires les inſtitutions ſociales, ſont les mêmes qui en rendent l'abus inévitable; & comme, excepté la ſeule Sparte, où la loi veilloit principalement à l'éducation des enfants, & où Lycurgue établit

des mœurs, qui le dispensoient presque d'y ajouter des loix, les loix en général, moins fortes que les passions, contiennent les hommes sans les changer ; il seroit aisé de prouver que tout gouvernement, qui, sans se corrompre ni s'altérer, marcheroit toujours exactement selon la fin de son institution, auroit été institué sans nécessité, & qu'un pays où personne n'éluderoit les loix, & n'abuseroit de la magistrature, n'auroit besoin ni de Magistrats, ni de loix.

Les distinctions politiques amenent nécessairement les distinctions civiles. L'inégalité croissant entre le peuple & ses chefs, se fait bientôt sentir parmi les particuliers, & s'y modifie en mille manieres, selon les passions, les talents & les occurrences. Le Magistrat ne sauroit usurper un pouvoir illégitime sans se faire des créatures auxquelles il est forcé d'en céder quelque partie. D'ailleurs les citoyens ne se laissent opprimer qu'autant qu'entraînés par une aveugle ambition, & regardant plus au-dessous qu'au-dessus d'eux, la domination leur devient plus chere que l'indépendance, & qu'ils consentent à porter des fers pour en pouvoir donner à leur tour. Il est très-difficile de réduire à l'obéissance celui qui ne cherche point à commander ; & le politique le plus adroit ne viendroit pas à bout d'assujettir des hommes qui ne voudroient qu'être libres : mais l'inégalité s'étend sans peine parmi des ames ambitieuses & lâches, toujours prêtes

à courir les risques de la fortune, & à dominer ou servir presqu'indifféremment, selon qu'elle leur devient favorable ou contraire. C'est ainsi qu'il dut venir un temps où les yeux du peuple furent fascinés à tel point que ses conducteurs n'avoient qu'à dire au plus petit des hommes, sois grand, toi & toute ta race: aussi-tôt il paroissoit grand à tout le monde, ainsi qu'à ses propres yeux; & ses descendants s'élevoient encore à mesure qu'ils s'éloignoient de lui: plus la cause étoit reculée & incertaine, plus l'effet augmentoit; plus on pouvoit compter de fainéants dans une famille, & plus elle devenoit illustre.

Si c'étoit ici le lieu d'entrer en des détails, j'expliquerois facilement comment l'inégalité de crédit & d'autorité devient inévitable entre les particuliers, (* 15) si-tôt que réunis en une même société ils sont forcés de se comparer entr'eux, & de tenir compte des différences qu'ils trouvent dans l'usage continuel qu'ils ont à faire les uns des autres. Ces différences sont de plusieurs especes; mais en général la richesse, la noblesse ou le rang, la puissance & le mérite personnel, étant les distinctions principales par lesquelles on se mesure dans la société, je prouverois que l'accord ou le conflit de ces forces diverses est l'indication la plus sûre d'un Etat bien ou mal constitué: je ferois voir qu'entre ces quatre sortes d'inégalités, les qualités personnelles étant l'origine

de toutes les autres, la richesse est la derniere à laquelle elles se réduisent à la fin, parce qu'étant la plus immédiatement utile au bien-être, & la plus facile à communiquer, on s'en sert aisément pour acheter tout le reste. Observation qui peut faire juger assez exactement de la mesure dont chaque peuple s'est éloigné de son institution primitive, & du chemin qu'il a fait vers le terme extrême de la corruption. Je remarquerois combien ce désir universel de réputation, d'honneurs & de préférence, qui nous dévore tous, exerce & compare les talents & les forces, combien il excite & multiplie les passions, & combien, rendant tous les hommes concurrents, rivaux ou plutôt ennemis, il cause tous les jours de revers, de succès, & de catastrophes de toute espece, en faisant courir la même lice à tant de prétendants; je montrerois que c'est à cette ardeur de faire parler de soi, à cette fureur de se distinguer, qui nous tient presque toujours hors de nous-mêmes, que nous devons ce qu'il y a de meilleur & de pire parmi les hommes; nos vertus & nos vices, nos sciences & nos erreurs, nos conquérants & nos philosophes, c'est-à-dire une multitude de mauvaises choses sur un petit nombre de bonnes. Je prouverois enfin que, si l'on voit une poignée de puissants & de riches au faîte des grandeurs & de la fortune, tandis que la foule rampe dans l'obscurité & dans la misere, c'est que les premiers n'estiment les choses dont ils

jouissent, qu'autant que les autres en sont privés, & que, sans changer d'état, ils cesseroient d'être heureux, si le peuple cessoit d'être misérable.

Mais ces détails seroient seuls la matiere d'un ouvrage considérable, dans lequel on peseroit les avantages & les inconvénients de tout gouvernement, relativement aux droits de l'état de nature, & où l'on dévoileroit toutes les faces différentes sous lesquelles l'inégalité s'est montrée jusqu'à ce jour, & pourra se montrer dans les siecles, selon la nature de ces gouvernements, & les révolutions que le temps y amenera nécessairement. On verroit la multitude opprimée au dedans par une suite des précautions mêmes qu'elle avoit prises contre ce qui la menaçoit au dehors; on verroit l'oppression s'accroître continuellement, sans que les opprimés pussent jamais savoir quel terme elle auroit, ni quels moyens légitimes il leur resteroit pour l'arrêter. On verroit les droits des citoyens, & les libertés nationales s'éteindre peu à peu, & les réclamations des foibles traitées de murmures séditieux. On verroit la politique restreindre à une portion mercenaire du peuple l'honneur de défendre la cause commune: on verroit delà sortir la nécessité des impôts, le cultivateur découragé quitter son champ même durant la paix, & laisser la charrue pour ceindre l'épée. On verroit naître les regles funestes & bizarres du point d'honneur; on verroit les défenseurs

de la patrie en devenir tôt ou tard les ennemis, tenir ſans ceſſe le poignard levé ſur leurs concitoyens; & il viendroit un temps où l'on les entendroit dire à l'oppreſſeur de leur pays:

Pectore ſi fratris gladium juguloque parentis
Condere me jubeas, gravidæque in viſcera partu
Conjugis, invitâ peragam tamen omnia dextrâ.

De l'extrême inégalité des conditions & des fortunes, de la diverſité des paſſions & des talents, des arts inutiles, des arts pernicieux, des ſciences frivoles, ſortiroient des foules de préjugés, également contraires à la raiſon, au bonheur & à la vertu; on verroit fomenter par les chefs tout ce qui peut affoiblir des hommes raſſemblés en les déſuniſſant; tout ce qui peut donner à la ſociété un air de concorde apparente, & y ſemer un germe de diviſion réelle; tout ce qui peut inſpirer aux différents ordres une défiance & une haine mutuelles par l'oppoſition de leurs droits & de leurs intérêts, & fortifier par conſéquent le pouvoir qui les contient tous.

C'eſt du ſein de ce déſordre & de ces révolutions que le deſpotiſme, élevant par degrès ſa tête hideuſe, & dévorant tout ce qu'il auroit apperçu de bon & de ſain dans toutes les parties de l'état, parviendroit enfin à fouler aux pieds les loix & le peuple, & à s'établir ſur les ruines de la république. Les temps qui précéderoient ce dernier changement ſeroient des temps de troubles & de

calamités : mais à la fin tout seroit englouti par le monstre ; & les peuples n'auroient plus de chefs ni de loix, mais seulement des tyrans. Dès cet instant aussi il cesseroit d'être question de mœurs & de vertu ; car partout où regne le despotisme, *cui ex honesto nulla est spes*, il ne souffre aucun autre maître : si-tôt qu'il parle, il n'y a ni probité, ni devoir à consulter, & la plus aveugle obéissance est la seule vertu qui reste aux esclaves.

C'est ici le dernier terme de l'inégalité, & le point extrême qui ferme le cercle, & touche au point d'où nous sommes partis : c'est ici que tous les particuliers redeviennent égaux, parce qu'ils ne sont rien ; & que les sujets n'ayant plus d'autre loi que la volonté du maître, ni le maître d'autre regle que ses passions, les notions du bien, & les principes de la justice s'évanouissent derechef. C'est ici que tout se ramene à la seule loi du plus fort, & par conséquent à un nouvel état de nature, différent de celui par lequel nous avons commencé, en ce que l'un étoit l'état de nature dans sa pureté, & que ce dernier est le fruit d'un excès de corruption. Il y a si peu de différence d'ailleurs entre ces deux états, & le contrat de gouvernement est tellement dissous par le despotisme, que le despote n'est le maître qu'aussi long-temps qu'il est le plus fort, & que si-tôt qu'on peut l'expulser, il n'a point à réclamer contre la violence. L'émeute qui finit

par étrangler ou détrôner un Sultan, est un acte aussi juridique que ceux par lesquels il disposoit la veille des vies & des biens de ses sujets. La seule force le maintenoit, la seule force le renverse ; toutes choses se passent ainsi selon l'ordre naturel ; & quel que puisse être l'événement de ces courtes & fréquentes révolutions, nul ne peut se plaindre de l'injustice d'autrui ; mais seulement de sa propre imprudence, ou de son malheur.

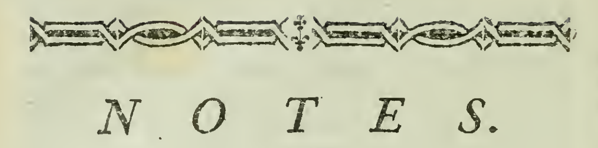
En découvrant & suivant ainsi les routes oubliées & perdues, qui de l'état naturel ont dû mener l'homme à l'état civil ; en rétablissant, avec les positions intermédiaires que je viens de marquer, celle que le temps qui me presse m'a fait supprimer, ou que l'imagination ne m'a point suggérées, tout lecteur attentif ne pourra qu'être frappé de l'espace immense qui sépare ces deux états. C'est dans cette lente succession des choses qu'il verra la solution d'une infinité de problêmes de morale & de politique que les philosophes ne peuvent résoudre. Il sentira que, le genre humain d'un âge n'étant pas le genre humain d'un autre âge, la raison pourquoi Diogene ne trouvoit point d'homme, c'est qu'il cherchoit parmi ses contemporains l'homme d'un temps qui n'étoit plus. Caton, dira-t-il, périt avec Rome & la liberté, parce qu'il fut déplacé dans son siecle, & le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le monde qu'il eût gouverné cinq cens ans plutôt. En un mot, il expliquera com-

ment l'ame & les passions humaines, s'altérant insensiblement, changent, pour ainsi dire, de nature; pourquoi nos besoins & nos plaisirs changent d'objets à la longue; pourquoi l'homme originel s'évanouissant par degrés, la société n'offre plus aux yeux du sage qu'un assemblage d'hommes artificiels & de passions factices, qui sont l'ouvrage de toutes ces nouvelles relations, & n'ont aucun vrai fondement dans la nature. Ce que la réflexion nous apprend là-dessus, l'observation le confirme parfaitement : l'homme sauvage & l'homme policé different tellement par le fond du cœur & des inclinations, que ce qui fait le bonheur suprême de l'un, réduiroit l'autre au désespoir. Le premier ne respire que le repos & la liberté, il ne veut que vivre & rester oisif, & l'ataraxie même du Stoïcien n'approche pas de sa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire le citoyen toujours actif sue, s'agite, se tourmente sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses : il travaille jusqu'a la mort, il y court même pour se mettre en état de vivre, ou renonce à la vie pour acquérir l'immortalité. Il fait sa cour aux grands qu'il hait, & aux riches qu'il méprise; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir; il se vante orgueilleusement de sa bassesse & de leur protection; & fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel spectacle pour un Caraïbe que les travaux

pénibles & enviés d'un ministre européen ! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent sauvage à l'horreur d'une pareille vie, qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire ? Mais pour voir le but de tant de soins, il faudroit que ces mots *puissance* & *réputation*, eussent un sens dans son esprit ; qu'il apprît qu'il y a une sorte d'hommes qui comptent pour quelque chose les regards du reste de l'univers ; qui savent être heureux & contents d'eux-mêmes sur le témoignage d'autrui, plutôt que sur le leur propre. Telle est en effet la véritable cause de toutes ces différences : le sauvage vit en lui-même ; l'homme sociable, toujours hors de lui, ne sait vivre que dans l'opinion des autres ; & c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. Il n'est pas de mon sujet de montrer comment d'une telle disposition naît tant d'indifférence pour le bien & le mal avec de si beaux discours de morale ; comment tout se réduisant aux apparences, tout devient factice & joué ; honneur, amitié, vertu, & souvent jusqu'aux vices mêmes, dont on trouve enfin le secret de se glorifier ; comment, en un mot, demandant toujours aux autres ce que nous sommes, & n'osant jamais nous interroger là-dessus nous-mêmes, au milieu de tant de philosophie, d'humanité, de politesse & de maximes sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur & frivole, de l'honneur sans vertu, de la raison sans sagesse, & du

plaiſir ſans bonheur. Il me ſuffit d'avoir prouvé que ce n'eſt point là l'état originel de l'homme, & que c'eſt le ſeul eſprit de la ſociété, & l'inégalité qu'elle engendre, qui changent & alterent ainſi toutes nos inclinations naturelles.

J'ai tâché d'expoſer l'origine & le progrès de l'inégalité, l'établiſſement & l'abus des ſociétés politiques, autant que ces choſes peuvent ſe déduire de la nature de l'homme par les ſeules lumieres de la raiſon, & indépendamment des dogmes ſacrés qui donnent à l'autorité ſouveraine la ſanction du droit divin. Il ſuit de cet expoſé, que l'inégalité étant preſque nulle dans l'état de nature, tire ſa force & ſon accroiſſement du développement de nos facultés, & des progrès de l'eſprit humain, & devient enfin ſtable & légitime par l'établiſſement de la propriété & des loix. Il ſuit encore que l'inégalité morale, autoriſée par le ſeul droit poſitif, eſt contraire au droit naturel, toutes les fois qu'elle ne concourt pas en même proportion avec l'inégalité phyſique; diſtinction qui détermine ſuffiſamment ce qu'on doit penſer à cet égard de la ſorte d'inégalité qui regne parmi tous les peuples policés; puiſqu'il eſt manifeſtement contre la loi de nature, de quelque maniere qu'on la définiſſe, qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécile conduiſe un homme ſage, & qu'une poignée de gens regorge de ſuperfluités, tandis que la multitude affamée manque du néceſſaire.



NOTES.

DÉDICACE, page 317.

(* 1) Herodote raconte qu'après le meurtre du faux Smerdis, les sept libérateurs de la Perse s'étant assemblés pour délibérer sur la forme de gouvernement qu'ils donneroient à l'état, Otanès opina fortement pour la république; avis d'autant plus extraordinaire dans la bouche d'un Satrape, qu'outre la prétention qu'il pouvoit avoir à l'empire, les grands craignent plus que la mort une sorte de gouvernement qui les force à respecter les hommes. Otanès, comme on peut bien croire, ne fut point écouté; & voyant qu'on alloit procéder à l'élection d'un monarque, lui qui ne vouloit ni obéir, ni commander, céda volontairement aux autres concurrents son droit à la couronne, demandant, pour dédommagement, d'être libre & indépendant, lui & sa postérité; ce qui lui fut accordé. Quand Herodote ne nous apprendroit pas la restriction qui fut mise à ce privilege, il faudroit nécessairement la supposer; autrement Otanès, ne reconnoissant aucune sorte de loi, & n'ayant de compte à rendre à personne, auroit été tout-puissant dans l'état & plus puissant que le Roi même. Mais il n'y avoit guere d'apparence qu'un homme, capable de se contenter en pareil cas d'un tel privilege, fût capable d'en abuser. En effet, on ne voit pas que ce droit ait jamais causé le moindre trouble dans le royaume, ni par le sage Otanès, ni par aucun de ses descendants.

PRÉFACE, page 334.

(*2) Dès mon premier pas, je m'appuie avec confiance sur une de ces autorités respectables pour les philosophes, parce qu'elles viennent d'une raison solide & sublime, qu'eux seuls savent trouver & sentir.

» Quelqu'intérêt que nous ayons à nous con-
» noître nous-mêmes, je ne sais si nous ne con-
» noissons pas mieux tout ce qui n'est pas nous.
» Pourvus par la nature d'organes uniquement
» destinés à notre conservation, nous ne les em-
» ployons qu'à recevoir les impressions étran-
» geres, nous ne cherchons qu'à nous répandre
» au dehors, & à exister hors de nous; trop oc-
» cupés à multiplier les fonctions de nos sens,
» & à augmenter l'étendue extérieure de notre
» être, rarement faisons-nous usage de ce sens
» intérieur qui nous réduit à nos vraies dimen-
» sions, & qui sépare de nous tout ce qui n'en
» est pas. C'est cependant de ce sens dont il faut
» nous servir, si nous voulons nous connoître;
» c'est le seul par lequel nous puissions nous ju-
» ger. Mais comment donner à ce sens son acti-
» vité & toute son étendue? Comment dégager
» notre ame, dans laquelle il réside, de toutes les
» illusions de notre esprit? Nous avons perdu
» l'habitude de l'employer, elle est demeurée
» sans exercice au milieu du tumulte de nos sen-
» sations corporelles, elle s'est desséchée par le
» feu de nos passions; le cœur, l'esprit, les sens,
» tout a travaillé contre elle. Hist. Nat. T. 4, P.
» 151, de la Nat. de l'homme.

DISCOURS page 352.

(*3) Les changements qu'un long usage de marcher sur deux pieds a pu produire dans la conformation de l'homme, les rapports qu'on observe encore entre les bras & les jambes antérieures des quadrupedes, & l'induction tirée de leur maniere de marcher, ont pu faire naître des doutes sur celle qui devoit nous être la plus naturelle. Tous les enfants commencent par marcher à quatre pieds, & ont besoin de notre exemple & de nos leçons pour apprendre à se tenir debout. Il y a même des nations sauvages, telle que les Hottentots qui, négligeant beaucoup les enfants, les laissent marcher sur les mains si long-temps qu'ils ont ensuite bien de la peine à les redresser; autant en font les enfants des Caraïbes, des Antilles. Il y a divers exemples d'hommes quadrupedes; & je pourrois entr'autres citer celui de cet enfant qui fut trouvé en 1344 auprès de Hesse, où il avoit été nourri par des loups, & qui disoit depuis à la cour du Prince Henri, que s'il n'eût tenu qu'à lui, il eût mieux aimé retourner avec eux que de vivre parmi les hommes. Il avoit tellement pris l'habitude de marcher comme ces animaux, qu'il fallut lui attacher des pieces de bois, qui le forçoient à se tenir debout & en équilibre sur ses deux pieds. Il en étoit de même de l'enfant qu'on trouva en 1694 dans les forêts de Lithuanie, & qui vivoit parmi les ours. Il ne donnoit, dit M. de Condillac, aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds & sur ses mains, n'avoit aucun langage, & formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme. Le petit sauvage d'Hanovre qu'on mena il y a plusieurs

années à la Cour d'Angleterre, avoit toutes les peines du monde à s'assujettir à marcher sur ses deux pieds : & l'on trouva en 1719 deux autres sauvages dans les Pyrénées, qui couroient par les montagnes à la maniere des quadrupedes. Quant à ce qu'on pourroit objecter que c'est se priver de l'usage des mains, dont nous tirons tant d'avantages, outre que l'exemple des singes montre que la main peut fort bien être employée de deux manieres, cela prouveroit seulement que l'homme peut donner à ses membres une destination plus commode que celle de la nature, & non que la nature a destiné l'homme à marcher autrement qu'elle ne lui enseigne.

Mais il y a, ce me semble, de beaucoup meilleures raisons à dire, pour soutenir que l'homme est un bipede. Premierement, quand on feroit voir qu'il a pu d'abord être conformé autrement que nous le voyons, & cependant devenir enfin ce qu'il est, ce n'en seroit pas assez pour conclure que cela se soit fait ainsi : car après avoir montré la possibilité de ces changements, il faudroit encore avant que de les admettre, en montrer au moins la vraisemblance. De plus, si les bras de l'homme paroissent avoir pu lui servir de jambes au besoin, c'est la seule observation favorable à ce systême, sur un grand nombre d'autres qui lui sont contraires. Les principales sont, que la maniere dont la tête de l'homme est attachée à son corps, au lieu de diriger sa vue horizontalement, comme l'ont tous les autres animaux, & comme il l'a lui-même en marchant debout, lui eût tenu, marchant à quatre pieds, les yeux directement fichés vers la terre, situation très-peu favorable à la conservation de l'individu ;

que la queue qui lui manque, & dont il n'a que faire marchant à deux pieds, est utile aux quadrupedes, & qu'aucun d'eux n'en est privé; que le sein de la femme, très-bien situé pour un bipede qui tient son enfant dans ses bras, l'est si mal pour un quadrupede, que nul ne l'a placé de cette maniere; que le train de derriere étant d'une excessive hauteur à proportion des jambes de devant, ce qui fait que, marchant à quatre, nous nous traînons sur les genoux, tout eût fait un animal mal proportionné, & marchant peu commodément; que s'il eût posé le pied à plat ainsi que la main, il auroit eu dans la jambe postérieure une articulation de moins que les autres animaux, savoir celle qui joint le canon au tibia; & qu'en ne posant que la pointe du pied, comme il auroit sans doute été contraint de faire, le tarse, sans parler de la puralité des os qui le composent, paroît trop gros pour tenir lieu de canon; & ses articulations avec le métatarse & le tibia, trop rapprochées pour donner à la jambe humaine dans cette situation la même flexibilité qu'ont celles des quadrupedes. L'exemple des enfants étant pris dans un âge où les forces naturelles ne sont point encore développées, ni les membres raffermis, ne conclut rien du tout; j'aimerois autant dire que les chiens ne sont pas destinés à marcher, parce qu'ils ne font que ramper quelques semaines après leur naissance. Les faits particuliers ont encore peu de force contre la pratique universelle de tous les hommes, même des nations qui n'ayant eu aucune communication avec les autres, n'avoient pu rien imiter d'elles. Un enfant abandonné dans une forêt avant que de pouvoir marcher, & nourri par quelque bête, aura suivi l'exemple de sa nourrice, en s'exerçant à mar-

cher comme elle ; l'habitude lui aura pu donner des facilités qu'il ne tenoit point de la nature ; & comme des manchots parviennent, à force d'exercices, à faire avec leurs pieds tout ce que nous faisons de nos mains, il sera parvenu enfin à employer ses mains à l'usage des pieds.

Page. 553.

(* *a*) S'il se trouvoit parmi mes lecteurs quelque assez mauvais physicien pour me faire des difficultés sur la supposition de cette fertilité naturelle de la terre, je vais lui répondre par le passage suivant.

» Comme les végétaux tirent pour leur nour-
» riture beaucoup plus de substance de l'air &
» de l'eau qu'ils n'en tirent de la terre, il arrive
» qu'en pourrissant ils rendent à la terre plus
» qu'ils n'en ont tiré ; d'ailleurs une forêt déter-
» mine les eaux de la pluie, en arrêtant les va-
» peurs. Ainsi dans un bois, que l'on conserve-
» roit bien long-temps sans y toucher, la cou-
» che de terre qui sert à la végétation, augmen-
» teroit considérablement. Mais les animaux
» rendant moins à la terre qu'ils n'en tirent, &
» les hommes faisant des consommations énor-
» mes de bois & de plantes pour le feu & pour d'au-
» tres usages, il s'ensuit que la couche de terre vé-
» gétale d'un pays habité doit toujours diminuer,
» & devenir enfin comme le terrein de l'Arabie
» Pétrée, & comme celui de tant d'autres pro-
» vinces de l'Orient, qui est en effet le climat le
» plus anciennement habité, où l'on ne trouve
» que du sel & des sables ; car le sel fixe des
» plantes & des animaux reste, tandis que tou-
» tes les autres parties se volatilisent. M. de Buf-
» fon, Hist. Nat.

On peut ajouter à cela la preuve de fait par la quantité d'arbres & de plantes de toute eſpece, dont étoient remplies preſque toutes les iſles déſertes qui ont été découvertes dans ces derniers ſiecles, & par ce que l'hiſtoire nous apprend des forêts immenſes qu'il a fallu abattre par toute la terre, à meſure qu'elle s'eſt peuplée ou policée. Sur quoi je ferai encore les trois remarques ſuivantes. L'une, que s'il y a une ſorte de végétaux qui puiſſent compenſer la déperdition de matiere végétale qui ſe fait par les animaux, ſelon le raiſonnement de M. de Buffon, ce ſont ſur-tout les bois, dont les têtes & les feuilles raſſemblent & s'approprient plus d'eaux & de vapeurs que ne font les autres plantes. La ſeconde, que la deſtruction du ſol, c'eſt-à-dire la perte de la ſubſtance propre à la végétation, doit s'accélérer à proportion que la terre eſt plus cultivée, & que les habitants, plus induſtrieux, conſomment en plus grande abondance ſes productions de toute eſpece. Ma troiſieme & importante remarque eſt, que les fruits des arbres fourniſſent à l'animal une nourriture plus abondante que ne peuvent faire les autres végétaux, expérience que j'ai faite moi-même, en comparant les produits de deux terreins égaux en grandeur & en qualité, l'un couvert de châtaigniers & l'autre ſemé de bled.

Page 354.

(* 4) Parmi les quadrupedes, les deux diſtinctions les plus univerſelles des eſpeces voraces ſe tirent, l'une de la figure des dents, & l'autre de la conformation des inteſtins. Les animaux qui ne vivent que de végétaux ont tous les dents plates, comme le cheval, le bœuf, le mouton, le lievre ;

mais les voraces les ont pointues, comme le chat, le chien, le loup, le renard. Et quant aux inteſtins, les frugivores en ont quelques-uns, tels que le colon, qui ne ſe trouvent pas dans les animaux voraces. Il ſemble donc que l'homme, ayant les dents & les inteſtins comme les ont les animaux frugivores, devroit naturellement être rangé dans cette claſſe; & non-ſeulement les obſervations anatomiques confirment cette opinion, mais les monuments de l'antiquité y ſont encore très-favorables. » Dicearque, dit S. Jérôme, rapporte » dans ſes livres des Antiquités grecques, que » ſous le regne de Saturne, où la terre étoit » encore fertile par elle-même, nul homme ne » mangeoit de chair, mais que tous vivoient des » fruits & des légumes qui croiſſoient naturelle- » ment. (*lib. 2. Adv. Jovinian.*) On peut voir par-là que je néglige bien des avantages que je pourrois faire valoir. Car la proie étant preſque l'unique ſujet de combat entre les animaux carnaciers, & les frugivores vivant entr'eux dans une paix continuelle, ſi l'eſpece humaine étoit de ce dernier genre, il eſt clair qu'elle auroit eu beaucoup plus de facilité à ſubſiſter dans l'état de nature, beaucoup moins de beſoin & d'occaſion d'en ſortir.

Page 355.

(* 5) Toutes les connoiſſances qui demandent de la réflexion, toutes celles qui ne s'acquiérent que par l'enchaînement des idées, & ne ſe perfectionnent que ſucceſſivement, ſemblent être tout-à-fait hors de la portée de l'homme ſauvage, faute de communication avec ſes ſemblables, c'eſt-à-dire, faute de l'inſtrument qui ſert à cette communication, & des beſoins qui la rendent

necessaire. Son savoir & son industrie se bornent à sauter, courir, se battre, lancer une pierre, escalader un arbre. Mais s'il ne sait que ces choses, en revanche il les sait beaucoup mieux que nous qui n'en avons pas le même besoin que lui; & comme elles dépendent uniquement de l'exercice du corps, & ne sont susceptibles d'aucune communication, ni d'aucun progrès d'un individu à l'autre, le premier homme a pu y être tout aussi habile que ses derniers descendants.

Les relations des voyageurs sont pleines d'exemples de la force & de la vigueur des hommes chez les nations barbares & sauvages; elles ne vantent guere moins leur adresse & leur légéreté; & comme il ne faut que des yeux pour observer ces choses, rien n'empêche qu'on ajoute foi à ce que certifient là-dessus des témoins oculaires. J'en tire au hazard quelques exemples des premiers livres qui me tombent sous la main.

» Les Hottentots, dit Kolben, entendent » mieux la pêche que les Européens du Cap. Leur » habileté est égale au filet, à l'hameçon & au » dard, dans les anses comme dans les rivieres. » Ils ne prennent pas moins habilement le pois- » son avec la main. Ils sont d'une adresse incom- » parable à la nage. Leur maniere de nager a » quelque chose de surprenant, & qui leur est » tout-à-fait propre. Ils nagent le corps droit & » les mains étendues hors de l'eau, de sorte » qu'ils paroissent marcher sur la terre. Dans la » plus grande agitation de la mer, & lorsque » les flots forment autant de montagnes, ils dan- » sent en quelque sorte sur le dos des vagues, » montant & descendant comme un morceau de » liege.

» Les Hottentots, dit encore le même Auteur, sont

ſont d'une adreſſe ſurprenante à la chaſſe, & la légéreté de leur courſe paſſe l'imagination. Il s'étonne qu'ils ne faſſent pas plus ſouvent un mauvais uſage de leur agilité ; ce qui leur arrive pourtant quelquefois, comme on en peut juger par l'exemple qu'il en donne. » Un matelot hollandais, en » débarquant au Cap, chargea, dit-il, un Hot- » tentot de le ſuivre à la ville avec un rouleau de » tabac d'environ vingt livres. Lorſqu'ils furent » tous deux à quelque diſtance de la troupe, le » Hottentot demanda au matelot s'il ſavoit cou- » rir. Courir ! répond le Hollandais ? oui, fort » bien. Voyons, reprit l'Africain ; & fuyant » avec le tabac, il diſparut preſque auſſi-tôt. Le » matelot, confondu de cette merveilleuſe viteſſe, » ne penſa point à le pourſuivre, & ne revit ja- » mais ni ſon tabac ni ſon porteur.

» Ils ont la vue ſi prompte, & la main ſi cer- » taine, que les Européens n'en approchent point. » A cent pas, ils toucheront d'un coup de pierre » une marque de la grandeur d'un demi-ſol ; & » ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'au lieu » de ſixer, comme nous, les yeux ſur le but, » ils font des mouvements & des contorſions con- » tinuelles. Il ſemble que leur pierre ſoit portée » par une main inviſible. «

Le P. du Tertre dit à peu près ſur les ſauvages des Antilles les mêmes choſes qu'on vient de lire ſur les Hottentots du Cap de Bonne-Eſpérance. Il vante ſur-tout leur juſteſſe à tirer avec leurs fleches les oiſeaux au vol, & les poiſſons à la nage, qu'ils prennent enſuite en plongeant. Les ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale ne ſont pas moins célebres par leur force & leur adreſſe : & voici un exemple qui pourra faire juger de celles des Indiens de l'Amérique méridionale.

En l'année 1746 un Indien de Buenos-Aires,

ayant été condamné aux galeres à Cadix, proposa au Gouverneur de racheter sa liberté en exposant sa vie dans une fête publique. Il promit qu'il attaqueroit seul le plus furieux taureau, sans autre arme en main qu'une corde; qu'il le terrasseroit; qu'il le saisiroit avec sa corde par telle partie qu'on indiqueroit; qu'il le selleroit, le brideroit, le monteroit, & combattroit, ainsi monté, deux autres taureaux des plus furieux qu'on feroit sortir du *Torillo*, & qu'il les mettroit tous à mort l'un après l'autre, dans l'instant qu'on le lui commanderoit, & sans le secours de personne; ce qui lui fut accordé. L'Indien tint parole, & réussit dans tout ce qu'il avoit promis. Sur la maniere dont il s'y prit, & sur tout le détail du combat, on peut consulter le premier tome in-12 des Observations sur l'Histoire Naturelle de M. Gautier, d'où ce fait est tiré, p. 262.

Page 357.

(*d) » La durée de la vie des chevaux, dit » M. de Buffon, est, comme dans toutes les au- » tres especes d'animaux, proportionnée à la » durée du temps de leur accroissement. L'homme, » qui est quatorze ans à croître, peut vivre six » ou sept fois autant de temps, c'est-à-dire, » quatre-vingt-dix ou cent ans : le cheval, dont » l'accroissement se fait en quatre ans, peut vivre » six ou sept fois autant, c'est-à-dire, vingt- » cinq ou trente ans. Les exemples qui pourroient » être contraires à cette regle sont si rares, qu'on » ne doit pas même les regarder comme une ex- « ception dont on puisse tirer des conséquen- » ces; & comme les gros chevaux prennent leur » accroissement en moins de temps que les che- » vaux fins, ils vivent aussi moins de temps, &

» ſont vieux dès l'âge de quinze ans. «

Page 357.

(*6) Je crois voir entre les animaux carnaciers & les frugivores une autre différence encore plus générale que celle que j'ai remarquée dans la note (*4), puiſque celle-ci s'étend juſqu'aux oiſeaux. Cette différence conſiſte dans le nombre des petits, qui n'excede jamais deux à chaque portée, pour les eſpeces qui ne vivent que de végétaux, & qui va ordinairement au-delà de ce nombre pour les animaux voraces. Il eſt aiſé de connoître à cet égard la deſtination de la nature par le nombre des mammelles, qui n'eſt que de deux dans chaque femelle de la premiere eſpece, comme la jument, la vache, la chevre, la biche, la brebis, &c. & qui eſt toujours de ſix ou de huit dans les autres femelles, comme la chienne, la chate, la louve, la tigreſſe, &c. La poule, l'oie, la canne, qui ſont toutes des oiſeaux voraces, ainſi que l'aigle, l'épervier, la chouette, pondent auſſi & couvent un grand nombre d'œufs; ce qui n'arrivre jamais à la colombe, à la tourterelle, ni aux oiſeaux qui ne mangent abſolument que du grain, leſquels ne pondent & ne couvent guere que deux œufs à la fois. La raiſon qu'on peut donner de cette différence eſt, que les animaux qui ne vivent que d'herbes & de plantes, demeurant preſque tout le jour à la pâture, & étant forcés d'employer beaucoup de temps à ſe nourrir, ne pourroient ſuffire à alaiter pluſieurs petits, au lieu que les voraces, faiſant leurs repas preſque en un inſtant, peuvent plus aiſément & plus ſouvent retourner à leurs petits & à leur chaſſe, & réparer la diſſipation d'une ſi grande quantité de lait. Il y auroit à tout ceci

bien des observations particulieres, & des réflexions à faire; mais ce n'est pas ici le lieu, & il me suffit d'avoir montré dans cette partie le systême le plus général de la nature; systême qui fournit une nouvelle raison de tirer l'homme de la classe des animaux carnaciers, & de le ranger parmi les especes frugivores.

Page 365.

(*7) Un Auteur célebre, calculant les biens & les maux de la vie humaine, & comparant les deux sommes, a trouvé que la derniere surpassoit l'autre de beaucoup, & qu'à tout prendre, la vie étoit pour l'homme un assez mauvais présent. Je ne suis point surpris de sa conclusion; il a tiré tous ses raisonnements de la constitution de l'homme civil: s'il fût remonté jusqu'à l'homme naturel, on peut juger qu'il eût trouvé des résultats très-différents; qu'il eût apperçu que l'homme n'a guere de maux que ceux qu'il s'est donné lui-même, & que la nature eût été justifiée. Ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenus à nous rendre si malheureux. Quand, d'un côté, l'on considere les immenses travaux des hommes, tant de sciences approfondies, tant d'arts inventés, tant de forces employées, des abymes comblés, des montagnes rasées, des rochers brisés, des fleuves rendus navigables, des terres défrichées, des lacs creusés, des marais desséchés, des bâtiments énormes élevés sur la terre, la mer couverte de vaisseaux & des matelots; & que de l'autre on recherche avec un peu de méditation les vrais avantages qui ont résulté de tout cela pour le bonheur de l'espece humaine, on ne peut qu'être frappé de l'étonnante disproportion qui regne entre ces choses, & déplorer l'aveuglement de l'homme qui, pour nour-

rir ſon fol orgueil, & je ne ſais quelle vaine admiration de lui-même, le fait courir avec ardeur après toutes les miſeres dont il eſt ſuſceptible, & que la bienfaiſante nature avoit pris ſoin d'écarter de lui.

Les hommes ſont méchants ; une triſte & continuelle expérience diſpenſe de la preuve ; cependant l'homme eſt naturellement bon, je crois l'avoir démontré ; qu'eſt-ce donc qui peut l'avoir dépravé à ce point, ſinon les changements ſurvenus dans ſa conſtitution, les progrès qu'il a faits, & les connoiſſances qu'il a acquiſes ? Qu'on admire tant qu'on voudra la ſociété humaine, il n'en ſera pas moins vrai qu'elle porte néceſſairement les hommes à s'entre-haïr à proportion que leurs intérêts ſe croiſent, à ſe rendre mutuellement des ſervices apparents, & à ſe faire en effet tous les maux imaginables. Que peut-on penſer d'un commerce où la raiſon de chaque particulier lui dicte des maximes directement contraires à celles que la raiſon publique prêche au corps de la ſociété, & où chacun trouve ſon compte dans le malheur d'autrui ? Il n'y a peut-être pas un homme aiſé à qui des héritiers avides, & ſouvent ſes propres enfants, ne ſouhaitent la mort en ſecret ; pas un vaiſſeau en mer dont le naufrage ne fût une bonne nouvelle pour quelque négociant, pas une maiſon qu'un débiteur ne voulût voir brûler avec tous les papiers qu'elle contient, pas un peuple qui ne ſe rejouiſſe des déſaſtres de ſes voiſins. C'eſt ainſi que nous trouvons notre avantage dans le préjudice de nos ſemblables, & que la perte de l'un fait preſque toujours la proſpérité de l'autre. Mais ce qu'il y a de plus dangereux encore, c'eſt que les calamités publiques font l'attente & l'eſpoir d'une multitude de particuliers. Les uns veulent des maladies, d'autres

la mortalité, d'autres la guerre, d'autres la famine. J'ai vu des hommes affreux pleurer de douleur aux apparences d'une année fertile; & le grand & funeste incendie de Londres qui coûta la vie ou les biens à tant de malheureux, fit peut-être la fortune à plus de dix mille personnes. Je sais que Montaigne blâme l'Athénien Démades d'avoir fait punir un ouvrier qui, vendant fort cher des cercueils, gagnoit beaucoup à la mort des citoyens: mais la raison que Montaigne allègue, étant qu'il faudroit punir tout le monde, il est évident qu'elle confirme les miennes. Qu'on pénètre donc, au travers de nos frivoles démonstrations de bienveillance, ce qui se passe au fond des cœurs, & qu'on réfléchisse à ce que doit être un état de choses où tous les hommes sont forcés de se caresser, & de se détruire mutuellement, & où ils naissent ennemis par devoir, & fourbes par intérêt. Si l'on me répond que la société est tellement constituée, que chaque homme gagne à servir les autres; je repliquerai que cela seroit fort bien s'il ne gagnoit encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit si légitime qui ne soit surpassé par celui qu'on peut faire illégitimement; & le tort fait au prochain est toujours plus lucratif que les services. Il ne s'agit donc plus que de trouver les moyens de s'assurer l'impunité, & c'est à quoi les puissants emploient toutes leurs forces, & les foibles toutes leurs ruses.

L'homme sauvage, quand il a diné, est en paix avec toute la nature, & l'ami de tous ses semblables. S'agit-il quelquefois de disputer son repas, il n'en vient jamais aux coups sans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs sa subsistance; & comme l'orgueil ne se mêle pas du combat, il se termine par quelques coups de poing; le vainqueur mange, le

vaincu va chercher fortune, & tout est pacifié. Mais chez l'homme en société, ce sont bien d'autres affaires ; il s'agit premierement de pourvoir au nécessaire & puis au superflu, ensuite viennent les délices, & puis les immenses richesses, & puis des sujets, & puis des esclaves ; il n'a pas un moment de relâche ; ce qu'il y a de plus singulier, c'est que moins les besoins sont naturels & pressants, plus les passions augmentent, &, qui pis est, le pouvoir de les satisfaire ; de sorte qu'après de longues prospérités, après avoir englouti bien des trésors & désolé bien des hommes, mon héros finira par tout égorger, jusqu'à ce qu'il soit l'unique maitre de l'univers. Tel est en abrégé le tableau moral, sinon de la vie humaine, au moins des prétentions secretes du cœur de tout homme civilisé.

Comparez sans préjugés l'état de l'homme civil avec celui de l'homme sauvage, & recherchez, si vous le pouvez, combien, outre sa méchanceté, ses besoins & ses miseres, le premier a ouvert de nouvelles portes à la douleur & à la mort. Si vous considérez les peines d'esprit qui nous consument, les passions violentes qui nous épuisent & nous désolent, les travaux excessifs dont les pauvres sont surchargés, la mollesse, encore plus dangereuse, à laquelle les riches s'abandonnent, & qui font mourir les uns de leurs besoins & les autres de leurs excès : si vous songez aux monstrueux mélanges des aliments, à leurs pernicieux assaisonnements, aux denrées corrompues, aux drogues falsifiées, aux fripponnieries de ceux qui les vendent, aux erreurs de ceux qui les administrent, au poison des vaisseaux dans lesquels on les prépare : si vous faites attention aux maladies épidémiques engendrées par le mauvais air parmi des multitudes d'hommes rassemblés, à celles qu'occasionnent la délicatesse

de notre maniere de vivre, les passages alternatifs de l'intérieur de nos maisons au grand air, l'usage des habillements pris ou quittés avec trop peu de précaution, & tous les soins que notre sensualité excessive a tournés en habitudes nécessaires, & dont la négligence ou la privation nous coûte ensuite la vie ou la santé : si vous mettez en ligne de compte les incendies & les tremblements de terre qui, consumant ou renversant des villes entieres, en font périr les habitants par milliers; en un mot, si vous réunissez les dangers que toutes ces causes assemblent continuellement sur nos têtes, vous sentirez combien la nature nous fait payer cher le mépris que nous avons fait de ses leçons.

Je ne répéterai point ici sur la guerre ce que j'en ai dit ailleurs; mais je voudrois que les gens instruits voulussent ou osassent donner une fois au public le détail des horreurs qui se commettent dans les armées par les entrepreneurs des vivres, & des hôpitaux; on verroit que leurs manœuvres non trop secretes par lesquelles les plus brillantes armées se fondent en moins de rien, font plus périr de soldats que n'en moissonne le fer ennemi. C'est encore un calcul non moins étonnant que celui des hommes que la mer engloutit tous les ans, soit par la faim, soit par le scorbut, soit par les pirates, soit par le feu, soit par les naufrages. Il est clair qu'il faut mettre aussi sur le compte de la propriété établie, & par conséquent de la société, les assassinats, les empoisonnements, les vols de grand chemin & les punitions mêmes de ces crimes; punitions nécessaires pour prévenir de plus grands maux; mais qui, pour le meurtre d'un homme, coûtant la vie à deux ou davantage, ne laissent pas de doubler réellement la perte de l'espece humaine. Combien de moyens honteux d'empêcher la naissance des hommes, & de tromper

la nature, ſoit par ces goûts brutaux & dépravés qui inſultent ſon plus charmant ouvrage; goûts que les ſauvages ni les animaux ne connurent jamais, & qui ne ſont nés dans les pays policés que d'une imagination corrompue, ſoit par ces avortements ſecrets, dignes fruits de la débauche & de l'honneur vicieux, ſoit par l'expoſition ou le meurtre d'une multitude d'enfants, victimes de la miſere de leurs parents, ou de la honte barbare de leurs meres, ſoit enfin par la mutilation de ces malheureux, dont une partie de l'exiſtence & toute la poſtérité ſont ſacrifiées à de vaines chanſons, ou, ce qui eſt pis encore, à la brutale jalouſie de quelques hommes: mutilation qui dans ce dernier cas outrage doublement la nature, & par le traitement que reçoivent ceux qui ſouffrent, & par l'uſage auquel ils ſont deſtinés. Que ſeroit-ce ſi j'entreprenois de montrer l'eſpece humaine attaquée dans ſa ſource même, & juſques dans le plus ſaint de tous les liens, où l'on n'oſe plus écouter la nature qu'après avoir conſulté la fortune, & où le déſordre civil confondant les vertus & les vices, la continence devient une précaution criminelle, & le refus de donner la vie à ſon ſemblable, un acte d'humanité? Mais ſans déchirer le voile qui couvre tant d'horreurs, contentons-nous d'indiquer le mal auquel d'autres doivent apporter le remede.

Qu'on ajoute à tout cela cette quantité de métiers mal-ſains qui abrégent les jours, ou détruiſent le tempérament; tels que ſont les travaux des mines, les diverſes préparations des métaux, des minéraux, ſur-tout du plomb, du cuivre, du mercure; du cobolt, de l'arſenic, du réalgal; ces autres métiers périlleux qui coûtent tous les jours la vie à quantité d'ouvriers, les uns couvreurs, les autres charpentiers, d'autres maçons,

d'autres travaillant aux carrieres ; qu'on réunisse, dis-je, tous ces objets, & l'on pourra voir dans l'établissement & la perfection des sociétés les raisons de la diminution de l'espece, observées par plus d'un Philosophe.

Le luxe, impossible à prévenir chez des hommes avides de leurs propres commodités, & de la considération des autres, acheve bientôt le mal que les sociétés ont commencé ; & sous prétexte de faire vivre les pauvres qu'il n'eût pas fallu faire, il appauvrit tout le reste & dépeuple l'état tôt ou tard.

Le luxe est un remede beaucoup pire que le mal qu'il prétend guérir ; ou plutôt il est lui-même le pire de tous les maux, dans quelque état, grand ou petit, que ce puisse être, & qui, pour nourrir des foules de valets & de misérables qu'il a faits, accable & ruine le laboureur & le citoyen : semblable à ces vents brûlants du midi, qui, couvrant l'herbe & la verdure d'insectes dévorants, ôtent la subsistance aux animaux utiles, & portent la disette & la mort dans tous les lieux où ils se font sentir.

De la société & du luxe qu'elle engendre, naissent les arts libéraux & méchaniques, le commerce, les lettres & toutes ces utilités qui font fleurir l'industrie, enrichissent & perdent les états. La raison de ce dépérissement est très-simple. Il est aisé de voir que par sa nature, l'agriculture doit être le moins lucratif de tous les arts, parce que son produit étant de l'usage le plus indispensable pour tous les hommes, le prix en doit être proportionné aux facultés des plus pauvres. Du même principe on peut tirer cette regle, qu'en général les arts sont lucratifs en raison inverse de leur utilité, & que les plus nécessaires doivent enfin devenir les plus négligés ; par où l'on voit ce

qu'il faut penser des vrais avantages de l'industrie, & l'effet réel qui résulte de ses progrès.

Telles sont les causes sensibles de toutes les miseres où l'opulence précipite enfin les nations les plus admirées. A mesure que l'industrie & les arts s'étendent & fleurissent, le cultivateur méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du luxe, & condamné à passer sa vie entre le travail & la faim, abandonne ses champs pour aller chercher dans les villes le pain qu'il y devroit porter. Plus les capitales frappent d'admiration les yeux stupides du peuple, plus il faudroit gémir de voir les campagnes abandonnées, les terres en friche, & les grands chemins inondés de malheureux citoyens devenus mendiants ou voleurs, & destinés à finir un jour leur misere sur la roue ou sur un fumier. C'est ainsi que l'état s'enrichissant d'un côté, s'affoiblit & se dépeuple de l'autre; & que les plus puissantes monarchies, après bien des travaux pour se rendre opulentes & désertes, finissent par devenir la proie des nations pauvres, qui succombent à la funeste tentation de les envahir, & qui s'enrichissent & s'affoiblissent à leur tour, jusqu'à ce qu'elles soient elles-mêmes envahies & détruites par d'autres.

Qu'on daigne nous expliquer une fois ce qui avoit pu produire ces nuées de barbares, qui, durant tant de siecles, ont inondé l'Europe, l'Asie & l'Afrique? Etoit-ce à l'industrie de leurs arts, à la sagesse de leurs loix, à l'excellence de leur police, qu'ils devoient cette prodigieuse population? Que nos savants veuillent bien nous dire pourquoi, loin de multiplier à ce point, ces hommes féroces & brutaux, sans lumieres, sans frein, sans éducation, ne s'entr'égorgeoient pas tous à chaque instant, pour se disputer leur pâture ou leur chasse? Qu'ils nous expliquent comment

ces misérables ont eu seulement la hardiesse de regarder en face de si habiles gens que nous étions, avec une si belle discipline militaire, de si beaux codes, & de si sages loix? Enfin pourquoi, depuis que la société s'est perfectionnée dans les pays du nord, & qu'on y a tant pris de peine pour apprendre aux hommes leurs devoirs mutuels, & l'art de vivre agréablement & paisiblement ensemble, on n'en voit plus rien sortir de semblable à ces multitudes d'hommes qu'il produisoit autrefois? J'ai bien peur que quelqu'un ne s'avise à la fin de me répondre, que toutes ces grandes choses, savoir, les arts, les sciences & les loix, ont été très-sagement inventées par les hommes comme une peste salutaire pour prévenir l'excessive multiplication de l'espece, de peur que ce monde, qui nous est destiné, ne devint à la fin trop petit pour ses habitants.

Quoi donc! faut-il détruire les sociétés, anéantir le tien & le mien, & retourner vivre dans les forêts avec les ours? Conséquence à la maniere de mes adversaires, que j'aime autant prevenir que de leur laisser la honte de la tirer. O vous, à qui la voix céleste ne s'est point fait entendre, & qui ne connoissez pour votre espece d'autre destination que d'achever en paix cette courte vie; vous qui pouvez laisser au milieu des villes vos funestes acquisitions, vos esprits inquiets, vos cœurs corrompus & vos désirs effrénés, reprenez, puisqu'il dépend de vous, votre antique & premiere innocence; allez dans les bois perdre la vue & la mémoire des crimes de vos contemporains; & ne craignez point d'avilir votre espece, en renonçant à ses lumieres pour renoncer à ses vices. Quant aux hommes semblables à moi, dont les passions ont détruit pour toujours l'originelle simplicité, qui ne peu-

vent plus se nourrir d'herbe & de gland, ni se passer de loix & de chefs; ceux qui furent honorés dans leur premier pere de leçons surnaturelles; ceux qui verront, dans l'intention de donner d'abord aux actions humaines une moralité qu'elles n'eussent de long-temps acquise, la raison d'un précepte indifférent par lui-même, & inexplicable dans tout autre systême; ceux, en un mot, qui sont convaincus que la voix divine appella tout le genre humain aux lumieres & au bonheur des céléstes intelligences; tous ceux-là tâcheront, par l'exercice des vertus qu'ils s'obligent à pratiquer en apprenant à les connoitre, à mériter le prix éternel qu'ils en doivent attendre; ils respecteront les sacrés liens des sociétés dont ils sont les membres; ils aimeront leurs semblables, & les serviront de tout leur pouvoir; ils obéiront scrupuleusement aux loix, & aux hommes qui en sont les auteurs & les ministres: ils honoreront surtout les bons & sages Princes qui sauront prévenir, guérir ou pallier cette foule d'abus & de maux toujours prêts à nous accabler; ils animeront le zele de ces dignes chefs, en leur montrant sans crainte & sans flatterie la grandeur de leur tâche & la rigueur de leur devoir: mais ils n'en mépriseront pas moins une constitution qui ne peut se maintenir qu'à l'aide de tant de gens respectables qu'on desire plus souvent qu'on ne les obtient, & de laquelle, malgré tous leurs soins, naissent toujours plus de calamités réelles que d'avantages apparents.

Page 365

(* 8) Parmi les hommes que nous connoissons, ou par nous-mêmes, ou par les historiens, ou par les voyageurs, les uns sont noirs, les autres blancs, les autres rouges; les uns portent de longs che-

veux, les autres n'ont que de la laine friſée ; les-uns ſont preſque tout velus, les autres n'ont pas même de barbe ; il y a eu, & il y a peut-être encore des nations d'hommes d'une taille giganteſque ; & laiſſant à part la fable des Pygmées, qui peut bien n'être qu'une exagération, on ſait que les Lapons, & ſur-tout les Groenlandais, ſont fort au-deſſous de la taille moyenne de l'homme ; on prétend même qu'il y a des peuples entiers qui ont des queues comme les quadrupedes ; & ſans ajouter une foi aveugle aux relations d'Hérodote & de Ctéſias, on en peut du moins tirer cette opinion très-vraiſemblable, que ſi l'on avoit pu faire de bonnes obſervations dans ces temps anciens, où les peuples divers ſuivoient des manieres de vivre plus différentes entr'elles qu'ils ne font aujourd'hui, on y auroit auſſi remarqué dans la figure & l'habitude du corps, des variétés beaucoup plus frappantes. Tous ces faits, dont il eſt aiſé de fournir des preuves inconteſtables, ne peuvent ſurprendre que ceux qui ſont accoutumés à ne regarder que les objets qui les environnent, & qui ignorent les puiſſants effets de la diverſité des climats, de l'air, des aliments, de la maniere de vivre, des habitudes en général, & ſur-tout la force étonnante des mêmes cauſes quand elles agiſſent continuellement ſur de longues ſuites de générations. Aujourd'hui que le commerce, les voyages, les conquêtes, réuniſſent davantage les peuples divers, & que leurs manieres de vivre ſe rapprochent ſans ceſſe par la fréquente communication, on s'apperçoit que certaines différences nationales ont diminué ; & par exemple, chacun peut remarquer que les Français d'aujourd'hui ne ſont plus ces grands corps blancs & blonds décrits par les hiſtoriens latins, quoique le temps, joint au mêlange des Francs & des Nor-

mands, blancs & blonds eux-mêmes, eût dû rétablir ce que la fréquentation des Romains avoit pu ôter à l'influence du climat, dans la constitution naturelle & le teint des habitants. Toutes ces observations sur les variétés que mille causes peuvent produire, & ont produites en effet dans l'espece humaine, me font douter si divers animaux semblables aux hommes, pris par les voyageurs pour des bêtes sans beaucoup d'examen, ou à cause de quelques différences qu'ils remarquoient dans la conformation extérieure, ou seulement parce que ces animaux ne parloient pas, ne seroient point en effet de véritables hommes sauvages, dont la race dispersée anciennement dans les bois, n'avoit eu occasion de développer aucune de ses facultés virtuelles, n'avoit acquis aucun degré de perfection, & se trouvoit encore dans l'état primitif de nature. Donnons un exemple de ce que je veux dire.

» On trouve, dit le traducteur de l'histoire » des voyages, dans le royaume de Congo, » quantité de ces grands animaux qu'on nomme » *Orang-Outang* aux Indes orientales, qui tien- » nent comme le milieu entre l'espece humaine & » les Babouins. Battel raconte que dans les forêts » de Mayomba, au royaume de Loango, on voit » deux sortes de monstres, dont les plus grands » se nomment *Pongos*, & les autres *Enjokos*. » Les premiers ont une ressemblance exacte avec » l'homme; mais ils sont beaucoup plus gros, & » de fort haute taille. Avec un visage humain, ils » ont les yeux fort enfoncés. Leurs mains, leurs » joues, leurs oreilles sont sans poil, à l'exception » des sourcils qu'ils ont fort longs. Quoiqu'ils » aient le reste du corps assez velu, le poil n'en » est pas fort épais, & sa couleur est brune. Enfin, » la seule partie qui les distingue des hommes, est

» la jambe, qu'ils ont ſans mollet. Ils marchent » droits en ſe tenant de la main le poil du cou ; » leur retraite eſt dans les bois ; ils dorment ſur » les arbres, & s'y font une eſpece de toît qui » les met à couvert de la pluie. Leurs aliments ſont » des fruits ou des noix ſauvages. Jamais ils ne » mangent de chair. L'uſage des negres qui tra- » verſent les forêts, eſt d'y allumer des feux pen- » dant la nuit. Ils remarquent que le matin, à leur » départ, les Pongos prennent leur place autour du » feu, & ne ſe retirent pas qu'il ne ſoit éteint : car, » avec beaucoup d'adreſſe, ils n'ont point aſſez de » ſens pour l'entretenir en y apportant du bois.

» Ils marchent quelquefois en troupes, & » tuent les negres qui traverſent les forêts. Ils » tombent même ſur les éléphants qui viennent » paître dans les lieux qu'ils habitent, & les » incommodent ſi fort à coups de poing ou de » bâtons, qu'ils les forcent à prendre la fuite en » pouſſant des cris. On ne prend jamais de Pon- » gos en vie, parce qu'ils ſont ſi robuſtes, que » dix hommes ne ſuffiroient pas pour les arrêter ; » mais les negres en prennent quantité de jeunes, » après avoir tué la mere, au corps de laquelle » le petit s'attache fortement : lorſqu'un de ces » animaux meurt, les autres couvrent ſon corps » d'un amas de branches ou de feuillages. Pur- » chaſs ajoute que dans les converſations qu'il » avoit eues avec Battel, il avoit appris de lui- » même qu'un Pongo lui enleva un petit negre » qui paſſa un mois entier dans la ſociété de ces » animaux ; car ils ne font aucun mal aux hom- » mes qu'ils ſurprennent, du moins lorſque ceux- » ci ne les regardent point, comme le petit ne- » gre l'avoit obſervé. « Battel n'a point décrit la ſeconde eſpece de monſtre.

» Dapper confirme que le royaume de Congo

» est plein de ces animaux, qui portent aux In-
» des le nom d'Orang-Outang, c'est-à-dire,
» habitants des bois, & que les Afriquains nom-
» ment Quojas-Morros. Cette bête, dit-il, est si
» semblable à l'homme, qu'il est tombé dans
« l'esprit à quelques voyageurs qu'elle pouvoit
» être sortie d'une femme & d'un singe: chimere
» que les negres même rejettent. Un de ces ani-
» maux fut transporté de Congo en Hollande,
» & présenté au Prince d'Orange Frédéric-Henri.
» Il étoit de la hauteur d'un enfant de trois ans
» & d'un embonpoint médiocre; mais quarré &
» bien proportionné, fort agile & fort vif; les
» jambes charnues & robustes, tout le devant
» du corps nud, mais le derriere couvert de poils
» noirs. A la premiere vue, son visage ressem-
» bloit à celui d'un homme, mais il avoit le nez
» plat & recourbé; ses oreilles étoient aussi celles
» de l'espece humaine; son sein, car c'étoit une
» femelle, étoit potelé, son nombril enfoncé,
» ses épaules fort bien jointes, ses mains divisées
» en doigts & en pouces, ses mollets & ses talons
» gras & charnus. Il marchoit souvent droit sur
» ses jambes, il étoit capable de lever & porter
» des fardeaux assez lourds. Lorsqu'il vouloit boi-
» re il prenoit d'une main le couvercle du pot, &
» tenoit le fond de l'autre. Ensuite il s'essuyoit
» gracieusement les levres. Il se couchoit pour dor-
» mir, la tête sur un coussin, se couvrant avec tant
» d'adresse qu'on l'auroit pris pour un homme au
» lit. Les negres font d'étranges récits de cet ani-
» mal. Ils assurent non-seulement qu'il force les
» femmes & les filles, mais qu'il ose attaquer des
» hommes armés: en un mot, il y a beaucoup
» d'apparence que c'est le satyre des anciens. Me-
» rolla ne parle peut-être que de ces animaux lors-
» qu'il raconte que les negres prennent quelque-

» fois dans leurs chasses des hommes & des fem-
» mes sauvages. «

Il est encore parlé de ces sortes d'animaux antropofomes dans le troisieme tome de la même histoire des voyages, sous le nom de *Beggos* & *Mandrills*; mais pour nous en tenir aux relations précédentes, on trouve dans la description de ces prétendus monstres des conformités frappantes avec l'espece humaine, & des différences moindres que celles qu'on pourroit assigner d'homme à homme. On ne voit point dans ces passages les raisons sur lesquelles les Auteurs se fondent pour refuser aux animaux en question le nom d'hommes sauvages; mais il est aisé de conjecturer que c'est à cause de leur stupidité & aussi parce qu'ils ne parloient pas; raisons foibles pour ceux qui savent que, quoique l'organe de la parole soit naturel à l'homme, la parole elle-même ne lui est pourtant pas naturelle, & qui connoissent jusqu'à quel point sa perfectibilité peut avoir élevé l'homme civil au-dessus de son état originel. Le petit nombre de lignes que contiennent ces descriptions, nous peut faire juger combien ces animaux ont été mal observés, & avec quels préjugés ils ont été vus. Par exemple, ils sont qualifiés de monstres, & cependant on convient qu'ils engendrent. Dans un endroit Battel dit que les Pongos tuent les negres qui traversent les forêts, dans un autre Purchass ajoute qu'ils ne leur font aucun mal, même quand ils les surprennent; du moins lorsque les negres ne s'attachent pas à les regarder. Les Pongos s'assemblent autour des feux allumés par les negres, quand ceux-ci se retirent, & se retirent, à leur tour, quand le feu est éteint; voilà le fait. Voici maintenant le commentaire de l'observateur: *car avec beaucoup d'adresse, ils n'ont pas assez de sens pour l'entretenir en y apportant*

du bois. Je voudrois deviner comment Battel, ou Purchass, son compilateur, a pu savoir que la retraite des Pongos étoit un effet de leur bêtise plutôt que de leur volonté. Dans un climat tel que Loango, le feu n'est pas une chose fort nécessaire aux animaux, & si les negres en allument, c'est moins contre le froid, que pour effrayer les bêtes féroces; il est donc très-simple, qu'après avoir été quelque temps réjouis par la flamme, ou s'être bien réchauffés, les Pongos s'ennuient de rester toujours à la même place, & s'en aillent à leur pâture, qui demande plus de temps que s'ils mangeoient de la chair. D'ailleurs on sait que la plupart des animaux, sans en excepter l'homme, sont naturellement paresseux, & qu'ils se refusent à toutes sortes de soins qui ne sont pas d'une absolue nécessité. Enfin, il paroît fort étrange que les Pongos, dont on vante l'adresse & la force, les Pongos qui savent enterrer leurs morts & se faire des toits de branchages, ne sachent pas pousser des tisons dans le feu. Je me souviens d'avoir vu un singe faire cette même manœuvre qu'on ne veut pas que les Pongos puissent faire; il est vrai que mes idées n'étant pas alors tournées de ce côté, je fis moi-même la faute que je reproche à nos voyageurs, & je négligeai d'examiner si l'intention du singe étoit en effet d'entretenir le feu, ou simplement, comme je crois, d'imiter l'action d'un homme. Quoi qu'il en soit, il est bien démontré que le singe n'est pas une variété de l'homme, non-seulement parce qu'il est privé de la faculté de parler, mais sur-tout parce qu'on est sûr que son espece n'a point celle de se perfectionner, qui est le caractere spécifique de l'espece humaine : expériences qui ne paroissent pas avoir été faites sur les Pongos & l'Orang-Outang avec assez de soin pour en pouvoir tirer la même

conclusion. Il y auroit pourtant un moyen par lequel, si l'Orang-Outang ou d'autres étoient de l'espece humaine, les observateurs les plus grossiers pourroient s'en assurer même avec démonstration; mais outre qu'une seule génération ne suffiroit pas pour cette expérience, elle doit passer pour impraticable, parce qu'il faudroit que ce qui n'est qu'une supposition fût démontré vrai, avant que l'épreuve qui devroit constater le fait, pût être tentée innocemment.

Les jugements précipités, & qui ne sont point le fruit d'une raison éclairée, sont sujets à donner dans l'excès. Nos voyageurs font sans façon des bêtes, sous le nom de *Pongos*, de *Mandrills*, d'*Orang-Outang*, de ces mêmes êtres dont, sous le nom de *Satyres*, de *Faunes*, de *Silvains*, les anciens faisoient des divinités. Peut-être après des recherches plus exactes trouvera-t-on que ce sont des hommes: en attendant, il me paroît qu'il y a bien autant de raison de s'en rapporter là-dessus à Merolla, Religieux lettré, témoin oculaire, & qui avec toute sa naïveté ne laissoit pas d'être homme d'esprit, qu'au marchand Battel, à Dapper, à Purchass, & aux autres compilateurs.

Quel jugement pense-t-on qu'eussent porté de pareils observateurs sur l'enfant trouvé en 1674, dont j'ai déjà parlé ci-devant, qui ne donnoit aucune marque de raison, marchoit sur ses pieds & sur ses mains, n'avoit aucun langage, & formoit des sons qui ne ressembloient en rien à ceux d'un homme? Il fut long-temps, continue le même Philosophe qui me fournit ce fait, avant de pouvoir proférer quelques paroles, encore le fit-il d'une maniere barbare. Aussi-tôt qu'il put parler, on l'interrogea sur son premier état, mais il ne s'en souvint non plus que nous nous souvenons

de ce qui nous eſt arrivé au berceau. Si malheureuſement pour lui cet enfant fût tombé dans les mains de nos voyageurs, on ne peut douter qu'après avoir remarqué ſon ſilence & ſa ſtupidité, ils n'euſſent pris le parti de le renvoyer dans les bois, ou de l'enfermer dans une ménagerie, après quoi ils en auroient ſavamment parlé dans de belles relations, comme d'une bête fort curieuſe, qui reſſembloit aſſez à l'homme.

Depuis trois ou quatre cens ans que les habitants de l'Europe inondent les autres parties du monde, & publient ſans ceſſe de nouveaux recueils de voyages & de relations, je ſuis perſuadé que nous ne connoiſſons d'hommes que les ſeuls Européens; encore paroît-il, aux préjugés ridicules qui ne ſont pas éteints, même parmi les gens de lettres, que chacun ne fait guere, ſous le nom pompeux d'étude de l'homme, que celle des hommes de ſon pays. Les particuliers ont beau aller & venir, il ſemble que la philoſophie ne voyage point; auſſi celle de chaque peuple eſt-elle peu propre pour un autre. La cauſe de ceci eſt manifeſte, au moins pour les contrées éloignées : il n'y a guere que quatre ſortes d'hommes qui faſſent des voyages de long cours; les marins, les marchands, les ſoldats & les miſſionnaires: or, on ne doit guere s'attendre que les trois premieres claſſes fourniſſent de bons obſervateurs; & quant à ceux de la quatrieme, occupés de la vocation ſublime qui les appelle, quand ils ne ſeroient pas ſujets à des préjugés d'état comme tous les autres, on doit croire qu'ils ne ſe livreroient pas volontiers à des recherches qui paroiſſent de pure curioſité, & qui les détourneroient de travaux plus importants auxquels ils ſe deſtinent. D'ailleurs, pour prêcher utilement l'Evangile, il ne faut que du zele, &

Dieu donne le reste; mais pour étudier les hommes, il faut des talents que Dieu ne s'engage à donner à personne, & qui ne sont pas toujours le partage des Saints. On n'ouvre pas un livre de voyages où l'on ne trouve des descriptions de caracteres & de mœurs; mais on est tout étonné d'y voir que ces gens, qui ont tant décrit de choses, n'ont dit que ce que chacun savoit déjà, n'ont su appercevoir à l'autre bout du monde, que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rue; & que ces traits vrais qui distinguent les nations, & frappent les yeux faits pour voir, ont presque toujours échappé aux leurs. Delà est venu ce bel adage de morale, si rebattu par la turbe philosophesque, que les hommes sont par-tout les mêmes; qu'ayant par-tout les mêmes vices, il est assez inutile de chercher à caractériser les différents peuples; ce qui est à peu près aussi bien raisonné que si l'on disoit qu'on ne sauroit distinguer Pierre d'avec Jacques, parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche & des yeux.

Ne verra-t-on jamais renaître ces temps heureux, où les peuples ne se mêloient point de philosopher; mais où les Platon, les Thalès & les Pythagore, épris d'un ardent desir de savoir, entreprenoient les plus grands voyages uniquement pour s'instruire, & alloient au loin secouer le joug des préjugés nationaux, apprendre à connoitre les hommes par leurs conformités & par leurs différences, & acquérir leurs connoissances universelles, qui ne sont point celles d'un siecle ou d'un pays exclusivement, mais qui, étant de tous les temps, de tous les lieux, sont, pour ainsi dire, la science commune des sages?

On admire la magnificence de quelques curieux, qui ont fait, ou fait faire à grands frais des

voyages en Orient avec des ſavants & des peintres, pour y deſſiner des maſures, & déchiffrer ou copier des inſcriptions: mais j'ai peine à concevoir comment dans un ſiecle où l'on ſe pique de belles connoiſſances, il ne ſe trouve pas deux hommes bien unis, riches, l'un en argent, l'autre en génie, tous deux aimant la gloire & aſpirant à l'immortalité, dont l'un ſacrifie vingt mille écus de ſon bien, & l'autre dix ans de ſa vie à un célebre voyage autour du monde, pour y étudier, non toujours des pierres & des plantes, mais une fois les hommes & les mœurs, & qui, après tant de ſiecles employés à meſurer & conſidérer la maiſon, s'aviſent enfin d'en vouloir connoître les habitants.

Les Académiciens qui ont parcouru les parties ſeptentrionales de l'Europe & méridionales de l'Amérique, avoient plus pour objet de les viſiter en géometres qu'en philoſophes. Cependant, comme ils étoient à la fois l'un & l'autre, on ne peut pas regarder comme tout-à-fait inconnues les régions qui ont été vues & décrites par les la Condamine & les Maupertuis. Le Jouaillier Chardin, qui a voyagé comme Platon, n'a rien laiſſé à dire ſur la Perſe; la Chine paroît avoir été bien obſervée par les Jéſuites. Kempfer donne une idée paſſable du peu qu'il a vu dans le Japon. A ces relations près, nous ne connoiſſons point les peuples des Indes orientales, fréquentées uniquement par des Européens plus curieux de remplir leurs bourſes que leurs têtes. L'Afrique entiere & ſes nombreux habitants, auſſi ſinguliers par leur caractere que par leur couleur, ſont encore à examiner; toute la terre eſt couverte de nations dont nous ne connoiſſons que les noms; & nous nous mêlons de juger le genre humain! Suppoſons un Monteſquieu, un Buf-

son, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac, ou des hommes de cette trempe, voyageant pour instruire leurs compatriotes, observant & décrivant, comme, ils savent faire, la Turquie, l'Egypte, la Barbarie, l'empire de Maroc, la Guinée, le pays des Caffres, l'intérieur de l'Afrique & ses côtes orientales, les Malabares, le Mogol, les rives du Gange, les royaumes de Siam, de Pegu & d'Ava, la Chine, la Tartarie, & sur-tout le Japon; puis dans l'autre hémisphere, le Mexique, le Perou, le Chili, les terres Magellaniques, sans oublier les Patagons vrais ou faux, le Tucuman, le Paraguai, s'il étoit possible, le Brezil, enfin les Caraïbes, la Floride & toutes les contrées sauvages; voyage le plus important de tous, & celui qu'il faudroit faire avec le plus de soin; supposons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courses mémorables, fissent ensuite à loisir l'histoire naturelle, morale & politique de ce qu'ils auroient vu, nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume, & nous apprendrions aussi à connoitre le nôtre: je dis que quand de pareils observateurs affirmeront d'un tel animal que c'est un homme, & d'un autre que c'est une bête, il faudra les en croire; mais ce seroit une grande simplicité de s'en rapporter là-dessus à des voyageurs grossiers, sur lesquels on seroit quelquefois tenté de faire la même question qu'ils se mêlent de résoudre sur d'autres animaux.

Page 366.

(*9) Cela me paroît de la derniere évidence, & je ne saurois concevoir d'où nos Philosophes peuvent faire naître toutes les passions qu'ils prêtent à l'homme naturel. Excepté le seul nécessaire physique, que la nature même demande; tous nos

nos autres besoins ne sont tels que par l'habitude, avant laquelle ils n'étoient point des besoins, ou par nos désirs; & l'on ne désire point ce qu'on n'est pas en état de connoître. D'où il suit que l'homme sauvage ne désirant que les choses qu'il connoît, & ne connoissant que celles dont la possession est en son pouvoir, ou facile à acquérir, rien ne doit être si tranquille que son ame, & rien si borné que son esprit.

Page 372.

(* 10) Je trouve dans le gouvernement civil de Locke une objection qui me paroît trop spécieuse pour qu'il me soit permis de la dissimuler. » La fin de la société entre le mâle & la femelle, » dit ce Philosophe, n'étant pas simplement de » procréer, mais de continuer l'espece, cette so- » ciété doit durer, même après la procréation, » du moins aussi long-temps qu'il est nécessaire » pour la nourriture & la conservation des pro- » créés; c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'ils soient ca- » pables de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. » Cette regle, que la sagesse infinie du Créateur » a établie sur les œuvres de ses mains, nous » voyons que les créatures inférieures à l'homme » l'observent constamment & avec exactitude. » Dans ces animaux qui vivent d'herbe, la so- » ciété entre le mâle & la femelle ne dure pas » plus long-temps que chaque acte de copulation, » parce que les mammelles de la mere étant suf- » fisantes pour nourrir les petits jusqu'à ce qu'ils » soient capables de paître l'herbe, le mâle se » contente d'engendrer, & il ne se mêle plus » après cela de la femelle ni des petits, à la sub- » sistance desquels il ne peut rien contribuer. » Mais au regard des bêtes de proie, la société

» dure plus long-temps, à cause que la mere ne » pouvant pas bien pourvoir à sa subsistance pro- » pre, & nourrir en même-temps ses petits par sa » seule proie, qui est une voie de se nourrir & « plus laborieuse & plus dangereuse que n'est celle » de se nourrir d'herbe, l'assistance du mâle est » tout-à-fait nécessaire pour le maintien de leur » commune famille, si l'on peut user de ce terme; » laquelle, jusqu'à ce qu'elle puisse aller chercher » quelque proie, ne sauroit subsister que par les » soins du mâle & de la femelle. On remarque le » même dans tous les oiseaux, si l'on excepte quel- » ques oiseaux domestiques, qui se trouvent dans » les lieux où la continuelle abondance de nourri- » ture exempte le mâle du soin de nourrir les petits; » on voit que pendant que les petits, dans leur nid, » ont besoin d'aliments, le mâle & la femelle y » en portent, jusqu'à ce que ces petits-là puissent » voler & pourvoir à leur subsistance.

» Et en cela, à mon avis, consiste la principale, » si ce n'est la seule raison pourquoi le mâle & la » femelle dans le genre humain sont obligés à une » société plus longue que n'entretiennent les autres » créatures. Cette raison est que la femme est ca- » pable de concevoir, & est, pour l'ordinaire, » derechef grosse, & fait un nouvel enfant long- » temps avant que le précédent soit hors d'état de » se passer du secours de ses parents, & puisse lui- » même pourvoir à ses besoins. Ainsi un pere étant » obligé de prendre soin de ceux qu'il a engendrés, » & de prendre ce soin-là pendant long-temps, il » est aussi dans l'obligation de continuer à vivre » dans la société conjugale avec la même femme » de qui il les a eus, & de demeurer dans cette so- » ciété beaucoup plus long-temps que les autres » créatures, dont les petits pouvant subsister d'eux- » mêmes, avant que le temps d'une nouvelle pro-

» création vienne, le lien du mâle & de la femelle » se rompt de lui-même; & l'un & l'autre se » trouvent dans une pleine liberté, jusqu'à ce que » cette saison qui a coutume de solliciter les ani- » maux à se joindre ensemble, les oblige à se choi- » sir de nouvelles compagnes. Et ici l'on ne sau- » roit admirer assez la sagesse du Créateur, qui, » ayant donné à l'homme des qualités propres » pour pourvoir à l'avenir aussi bien qu'au présent, » a voulu & a fait ensorte que la société de l'hom- » me durât beaucoup plus long-temps que celle du » mâle & de la femelle parmi les autres créatures; » afin que par-là l'industrie de l'homme & de la » femme fût plus excitée, & que leurs intérêts fus- » sent mieux unis, dans la vue de faire des pro- » visions pour leurs enfants, & de leur laisser du » bien : rien ne pouvant être plus préjudiciable à » des enfants qu'une conjonction incertaine & va- » gue, ou une dissolution facile & fréquente de la » société conjugale. «

Le même amour de la vérité, qui m'a fait exposer sincérement cette objection, m'exite à l'accompagner de quelques remarques, sinon pour la résoudre, au moins pour l'éclaircir.

1. J'observerai d'abord que les preuves morales n'ont pas une grande force en matiere de physique, & qu'elles servent plutôt à rendre raison des faits existans, qu'à constater l'existence réelle de ces faits. Or, tel est le genre de preuves que M. Locke emploie dans le passage que je viens de rapporter; car quoiqu'il puisse être avantageux à l'espece humaine que l'union de l'homme & de la femme soit permanente, il ne s'ensuit pas que cela ait été ainsi établi par la nature; autrement il faudroit dire qu'elle a aussi institué la société civile, les arts, le commerce & tout ce qu'on prétend être utile aux hommes.

2. J'ignore où M. Locke a trouvé qu'entre les animaux de proie, la société du mâle & de la femelle dure plus long-temps que parmi ceux qui vivent d'herbe, & que l'un aide à l'autre à nourrir les petits : car on ne voit pas que le chien, le chat, l'ours, ni le loup reconnoissent leur femelle mieux que le cheval, le belier, le taureau, le cerf, ni tous les autres quadrupedes, ne reconnoissent la leur. Il semble au contraire, que si le secours du mâle étoit nécessaire à la femelle pour conserver ses petits, ce seroit sur-tout dans les especes qui ne vivent que d'herbe, parce qu'il faut fort long-temps à la mere pour paître, & que durant tout cet intervalle, elle est forcée de négliger sa portée; au lieu que la proie d'une ourse ou d'une louve est dévorée en un instant, & qu'elle a, sans souffrir la faim, plus de temps pour allaiter ses petits. Ce raisonnement est confirmé par une observation sur le nombre relatif de mammelles & de petits, qui distingue les especes carnacieres des frugivores, & dont j'ai parlé dans la note (*6) p. 459. Si cette observation est juste & générale, la femme n'ayant que deux mammelles, & ne faisant guere qu'un enfant à la fois, voilà une forte raison de plus pour douter que l'espece humaine soit naturellement carnaciere; de sorte qu'il semble que pour tirer la conclusion de Locke, il faudroit retourner tout-à-fait son raisonnement. Il n'y a pas plus de solidité dans la même distinction appliquée aux oiseaux; car qui pourra se persuader que l'union du mâle & de la femelle soit plus durable parmi les vautours & les corbeaux, que parmi les tourterelles? Nous avons deux especes d'oiseaux domestiques, la canne & le pigeon, qui nous fournissent des exemples directement contraires au systême de cet Auteur. Le pigeon, qui ne vit que de grain, reste uni à la femelle, & ils nour-

rissent leurs petits en commun. Le canard, dont la voracité est connue, ne reconnoît ni sa femelle, ni ses petits, & n'aide en rien à leur subsistance; & parmi les poules, espece qui n'est guere moins carnaciere, on ne voit pas que le coq se mette aucunement en peine de la couvée. Que si dans d'autres especes le mâle partage avec la femelle le soin de nourrir les petits, c'est que les oiseaux, qui d'abord ne peuvent voler, & que la mere ne peut allaiter, sont beaucoup moins en état de se passer de l'assistance du pere que les quadrupedes, à qui suffit la mammelle de la mere, au moins durant quelque temps.

3. Il y a bien de l'incertitude sur le fait principal qui sert de base à tout le raisonnement de M. Locke: car pour savoir si, comme il le prétend, dans le pur état de nature, la femme est pour l'ordinaire derechef grosse, & fait un nouvel enfant longtemps avant que le précédent puisse pourvoir luimême à ses besoins, il faudroit des expériences qu'assurément Locke n'avoit pas faites, & que personne n'est à portée de faire. La cohabitation continuelle du mari & de la femme est une occasion si prochaine de s'exposer à une nouvelle grossesse, qu'il est bien difficile de croire que la rencontre fortuite, ou la seule impulsion du tempérament produisît des effets aussi fréquents dans le pur état de nature, que dans celui de la société conjugale; lenteur qui contribueroit peut-être à rendre les enfants plus robustes, & qui d'ailleurs pourroit être compensée par la faculté de concevoir, prolongée dans un plus grand âge chez les femmes qui en auroient moins abusé dans leur jeunesse. A l'égard des enfants, il y a bien des raisons de croire que leurs forces & leurs organes se développent plus tard parmi nous, qu'ils ne faisoient dans l'état primitif dont je parle. La foiblesse originelle

qu'ils tirent de la constitution des parents, les soins qu'on prend d'envelopper & géner tous leurs membres, la mollesse dans laquelle ils sont élevés, peut-être l'usage d'un autre lait que celui de leur mere, tout contrarie & retarde en eux les premiers progrès de la nature. L'application qu'on les oblige de donner à mille choses sur lesquelles on fixe continuellement leur attention, tandis qu'on ne donne aucun exercice à leurs forces corporelles, peut encore faire une diversion considérable à leur accroissement; de sorte que, si au lieu de surcharger & fatiguer d'abord leurs esprits de mille manieres, on laissoit exercer leurs corps aux mouvements continuels que la nature semble leur demander, il est à croire qu'ils seroient beaucoup plutôt en état de marcher, d'agir, & de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

Enfin M. Locke prouve tout au plus qu'il pourroit bien y avoir dans l'homme un motif de demeurer attaché à la femme lorsqu'elle a un enfant, mais il ne prouve nullement qu'il a dû s'y attacher avant l'accouchement & pendant les neuf mois de la grossesse. Si telle femme est indifférente à l'homme pendant neuf mois; si même elle lui devient inconnue, pourquoi la secourera-t-il après l'accouchement? pourquoi lui aidera-t-il à élever un enfant qu'il ne sait pas seulement lui appartenir, & dont il n'a résolu ni prévu la naissance? M. Locke suppose évidemment ce qui est en question: car il ne s'agit pas de savoir pourquoi l'homme demeurera attaché à la femme après l'accouchement, mais pourquoi il s'attachera à elle après la conception. L'appétit satisfait, l'homme n'a plus besoin de telle femme, ni la femme de tel homme. Celui-ci n'a pas le moindre souci, ni peut-être la moindre idée des suites de son action. L'un s'en va d'un côté, l'autre d'un autre, & il n'y a pas d'apparence

qu'au bout de neuf mois ils aient la mémoire de s'être connus : car cette eſpece de mémoire, par laquelle un individu donne la préférence à un individu pour l'acte de la génération, exige, comme je le prouve dans le texte, plus de progrès ou de corruption dans l'entendement humain, qu'on ne peut lui en ſuppoſer dans l'état d'animalité dont il s'agit. Une autre femme peut donc contenter les nouveaux déſirs de l'homme auſſi commodément que celle qu'il a déjà connue, & un autre homme contenter de même la même femme, ſuppoſé qu'elle ſoit preſſée du même appétit pendant l'état de groſſeſſe, de quoi l'on peut raiſonnablement douter. Que ſi, dans l'état de nature, la femme ne reſſent plus la paſſion de l'amour après la conception de l'enfant, l'obſtacle à la ſociété avec l'homme en devient encore beaucoup plus grand, puiſqu'alors elle n'a plus beſoin ni de l'homme qui l'a fécondée, ni d'aucun autre. Il n'y a donc dans l'homme aucune raiſon de rechercher la même femme, ni dans la même femme aucune raiſon de rechercher le même homme. Le raiſonnement de Locke tombe donc en ruine, & toute la dialectique de ce Philoſophe ne l'a pas garanti de la faute que Hobbes & d'autres ont commiſe. Ils avoient à expliquer un fait de l'état de nature; c'eſt-à-dire, d'un état où les hommes vivoient iſolés, & où tel homme n'avoit aucun motif de demeurer à côté de tel homme, ni, peut-être, les hommes de demeurer à côté les uns des autres, ce qui eſt bien pis ; & ils n'ont pas ſongé à ſe transporter au-delà des ſiecles de ſociété, c'eſt-à-dire, de ces temps où les hommes ont toujours une raiſon de demeurer près les uns des autres, & où tel homme a ſouvent une raiſon de demeurer à côté de tel homme ou de telle femme.

Page 373.

(* b) Je me garderai bien de m'embarquer dans les réflexions philoſophiques qu'il y auroit à faire ſur les avantages & les inconvénients de cette inſtitution des langues ; ce n'eſt pas à moi qu'on permet d'attaquer les erreurs vulgaires, & le peuple lettré reſpecte trop ſes préjugés, pour ſupporter patiemment mes prétendus paradoxes. Laiſſons donc parler les gens à qui l'on n'a point fait un crime d'oſer prendre quelquefois le parti de la raiſon contre l'avis de la multitude. *Nec quidquam felicitati humani generis decederet, ſi, pulſâ tot linguarum peſte & confuſione, unam artem callerent mortales, & ſignis, motibus, geſtibuſque licitum foret quidvis explicare. Nunc vero ità comparatum eſt, ut animalium quæ vulgò bruta creduntur, melior longè quàm noſtra hâc in parte videatur conditio, ut pote quæ promptiùs, & forſan feliciùs, ſenſus & cogitationes ſuas ſine interprete ſignificent, quàm illi queant mortales, præſertim ſi peregrino utantur ſermone.* Iſ. Voſſius, de Poëmat. Cant. & Viribus Rythmi, p. 66.

Page 379.

(* 11) Platon, montrant combien les idées de la quantité diſcrette & de ſes rapports ſont néceſſaires dans les moindres arts, ſe moque avec raiſon des Auteurs de ſon temps, qui prétendoient que Palamede avoit inventé les nombres au ſiege de Troye, comme ſi, dit ce Philoſophe, Agamemnon eût pu ignorer juſques-là combien il avoit de jambes. En effet, on ſent l'impoſſibilité que la ſociété & les arts fuſſent parvenus où ils étoient déjà du temps du ſiege de Troye, ſans que les hommes euſſent l'uſage des nombres & du calcul : mais la néceſſité de connoître les nombres avant que d'acquérir d'autres connoiſſances, n'en rend pas l'in-

vention plus aisée à imaginer : les noms des nombres une fois connus, il est aisé d'en expliquer le sens, & d'exciter les idées que ces noms représentent : mais pour les inventer, il fallut, avant que de concevoir ces mêmes idées, s'être, pour ainsi dire, familiarisé avec les méditations philosophiques, s'être exercé à considérer les êtres par leur seule essence, & indépendamment de toute autre perception ; abstraction très-pénible, très-métaphysique, très-peu naturelle, & sans laquelle cependant ces idées n'eussent jamais pu se transporter d'une espece ou d'un genre à un autre, ni les nombres devenir universels. Un sauvage pouvoit considérer séparément sa jambe droite & sa jambe gauche, ou les regarder ensemble sous l'idée indivisible d'une couple, sans jamais penser qu'il en avoit deux ; car autre chose est l'idée représentative qui nous peint un objet, & autre chose l'idée numérique qui le détermine. Moins encore pouvoit-il calculer jusqu'à cinq : & quoiqu'appliquant ses mains l'une sur l'autre, il eût pu remarquer que les doigts se répondoient exactement, il étoit bien loin de songer à leur égalité numérique. Il ne savoit pas plus le compte de ses doigts que de ses cheveux ; & si, après lui avoir fait entendre ce que c'est que nombre, quelqu'un lui eût dit qu'il avoit autant de doigts aux pieds qu'aux mains, il eût peut-être été fort surpris, en les comparant, de trouver que cela étoit vrai.

Page 384.

(* 12) Il ne faut pas confondre l'amour-propre & l'amour de soi-même ; deux passions très-différentes par leur nature & par leurs effets. L'amour de soi-même est un sentiment naturel, qui porte tout animal à veiller à sa propre conservation ; &

qui, dirigé dans l'homme par la raiſon, & modifié par la pitié, produit l'humanité & la vertu. L'amour-propre n'eſt qu'un ſentiment relatif, factice, & né dans la ſociété, qui porte chaque individu à faire plus de cas de ſoi que de tout autre, qui inſpire aux hommes tous les maux qu'ils ſe font mutuellement, & qui eſt la véritable ſource de l'honneur.

Ceci bien entendu, je dis que dans notre état primitif, dans le véritable état de nature, l'amour-propre n'exiſte pas; car chaque homme en particulier ſe regardant lui-même comme le ſeul ſpectateur qui l'obſerve, comme le ſeul être dans l'univers qui prenne intérêt à lui, comme le ſeul juge de ſon propre mérite, il n'eſt pas poſſible qu'un ſentiment qui prend ſa ſource dans des comparaiſons qu'il n'eſt pas à portée de faire, puiſſe germer dans ſon ame. Par la même raiſon, cet homme ne ſauroit avoir ni haine, ni déſir de vengeance; paſſions qui ne peuvent naître que de l'opinion de quelqu'offenſe reçue; & comme c'eſt le mépris ou l'intention de nuire, & non le mal qui conſtitue l'offenſe, des hommes qui ne ſavent ni s'apprécier, ni ſe comparer, peuvent ſe faire beaucoup de violences mutuelles, quand il leur en revient quelqu'avantage, ſans jamais s'offenſer réciproquement. En un mot, chaque homme ne voyant guere ſes ſemblables que comme il verroit des animaux d'une autre eſpece, peut ravir la proie au plus foible, ou céder la ſienne au plus fort, ſans enviſager ces rapines que comme des événements naturels, ſans le moindre mouvement d'inſolence ou de dépit, & ſans autre paſſion que la douleur, ou la joie d'un bon ou mauvais ſuccès.

Page 410.

(* 13) C'eſt une choſe extrêmement remarqua-

ble, que depuis tant d'années que les européens se tourmentent pour amener les sauvages de diverses contrées du monde à leur maniere de vivre, ils n'aient pas pu encore en gagner un seul, non pas même à la faveur du christianisme; car nos missionnaires en font quelquefois des chrétiens, mais jamais des hommes civilisés. Rien ne peut surmonter l'invincible répugnance qu'ils ont à prendre nos mœurs, & vivre à notre maniere. Si ces pauvres sauvages sont aussi malheureux qu'on le prétend, par quelle inconcevable dépravation de jugement refusent-ils constamment de se policer à notre imitation, ou d'apprendre à vivre heureux parmi nous, tandis qu'on lit en mille endroits que des Français & d'autres Européens se sont refugiés volontairement parmi ces nations, y ont passé leur vie entiere, sans pouvoir plus quitter une si étrange maniere de vivre, & qu'on voit même des missionnaires sensés regretter avec attendrissement les jours calmes & innocents qu'ils ont passés chez ces peuples si méprisés? Si l'on répond qu'ils n'ont pas assez de lumieres pour juger sainement de leur état & du nôtre, je repliquerai que l'estimation du bonheur est moins l'affaire de la raison que du sentiment. D'ailleurs cette réponse peut se rétorquer contre nous avec plus de force encore; car il y a plus loin de nos idées à la disposition d'esprit où il faudroit être pour concevoir le goût que trouvent les sauvages à leur maniere de vivre, que des idées des sauvages à celles qui peuvent leur faire concevoir la nôtre. En effet, après quelques observations, il leur est aisé de voir que tous nos travaux se dirigent sur deux seuls objets; savoir, pour soi les commodités de la vie, & la considération parmi les autres. Mais le moyen pour nous d'imaginer la sorte de plaisir qu'un sauvage prend à passer sa vie seul au milieu des bois ou à la pêche, ou à souffler

dans une mauvaiſe flûte, ſans jamais ſavoir en tirer un ſeul ton, & ſans ſe ſoucier de l'apprendre?

On a pluſieurs fois amené des ſauvages à Paris, à Londres, & dans d'autres villes; on s'eſt empreſſé de leur étaler notre luxe, nos richeſſes & tous nos arts les plus utiles & les plus curieux; tout cela n'a jamais excité chez eux qu'une admiration ſtupide, ſans le moindre mouvement de convoitiſe. Je me ſouviens entr'autres de l'hiſtoire d'un chef de quelques Américains ſeptentrionaux qu'on mena à la cour d'Angleterre il y a une trentaine d'années. On lui fit paſſer mille choſes devant les yeux, pour chercher à lui faire quelque préſent qui pût lui plaire, ſans qu'on trouvât rien dont il parût ſe ſoucier. Nos armes lui ſembloient lourdes & incommodes, nos ſouliers lui bleſſoient les pieds, nos habits le gênoient, il rebutoit tout; enfin on s'apperçut qu'ayant pris une couverture de laine, il ſembloit prendre plaiſir à s'en envelopper les épaules. Vous conviendrez au moins, lui dit-on, auſſitôt de l'utilité de ce meuble? Oui, répondit-il, cela me paroît preſque auſſi bon qu'une peau de bête. Encore n'eût-il pas dit cela, s'il eût porté l'une & l'autre à la pluie.

Peut-être me dira-t-on que c'eſt l'habitude qui, attachant chacun à ſa maniere de vivre, empêche les ſauvages de ſentir ce qu'il y a de bon dans la nôtre; & ſur ce pied-là il doit paroître au moins fort extraordinaire que l'habitude ait plus de force pour maintenir les ſauvages dans le goût de leur miſere, que les Européens dans la jouiſſance de leur félicité. Mais pour faire à cette derniere objection une réponſe à laquelle il n'y ait pas un mot à repliquer, ſans alléguer tous les jeunes ſauvages qu'on s'eſt vainement efforcé de civiliſer; ſans parler des Groenlandais & des habitants de l'Iſlande, qu'on a tenté d'élever & nourrir en Dannemarck,

& que la tristesse & le désespoir ont tous fait perir, soit de langueur, soit dans la mer, où ils avoient tenté de regagner leurs pays à la nage, je me contenterai de citer un seul exemple bien attesté, & que je donne à examiner aux admirateurs de la police européenne.

» Tous les efforts des Missionnaires hollandais » du Cap de Bonne-Espérance n'ont jamais été » capables de convertir un seul Hottentot. Van » dér Stel, Gouverneur du Cap, en ayant pris un » dès l'enfance, le fit élever dans les principes de » la religion chrétienne, & dans la pratique des » usages de l'Europe. On le vêtit richement, on » lui fit apprendre plusieurs langues, & ses pro- » grès répondirent fort bien aux soins qu'on prit » pour son éducation. Le Gouverneur espérant » beaucoup de son esprit, l'envoya aux Indes avec » un Commissaire général, qui l'employa utile- » ment aux affaires de la Compagnie. Il revint au » Cap après la mort du Commissaire. Peu de jours » après son retour, dans une visite qu'il rendit à » quelques Hottentots de ses parents, il prit le » parti de se dépouiller de sa parure européenne » pour se revêtir d'une peau de brebis. Il retour- » na au fort, dans ce nouvel ajustement, chargé » d'un paquet qui contenoit ses anciens habits; & » les présentant au Gouverneur, il lui tint ce dis- » cours (*) : *Ayez la bonté, Monsieur, de faire at-* » *tention que je renonce pour toujours à cet ap-* » *pareil. Je renonce aussi pour toute ma vie à la re-* » *ligion chrétienne; ma résolution est de vivre &* » *mourir dans la religion, les manieres & les usages* » *de mes ancêtres. L'unique grace que je vous de-* » *mande est de me laisser le collier & le coutelas que* » *je porte. Je les garderai pour l'amour de vous.*

(*) Voyez le frontispice.

» Aussi-tôt, sans attendre la réponse de Vander » Stel, il se déroba par la fuite, & jamais on » ne le revit au Cap. *Histoire des voyages,* » *tome 5, p. 175.*

Page 419.

(* *c*) On pourroit m'objecter que, dans un pareil désordre, les hommes, au lieu de s'entr'égorger opiniâtrément, se seroient dispersés, s'il n'y avoit point eu de bornes à leur dispersion. Mais premierement ces bornes eussent au moins été celles du monde; & si l'on pense à l'excessive population qui résulte de l'état de nature, on jugera que la terre, dans cet état, n'eût pas tardé à être couverte d'hommes ainsi forcés à se tenir rassemblés. D'ailleurs ils se seroient dispersés, si le mal avoit eté rapide, & que c'eût été un changement fait du jour au lendemain; mais ils naissoient sous le joug; ils avoient l'habitude de le porter quand ils en sentoient la pesanteur, & ils se contentoient d'attendre l'occasion de le secouer. Enfin, déjà accoutumés à mille commodités qui les forçoient à se tenir rassemblés, la dispersion n'étoit plus si facile que dans les premiers temps, où nul n'ayant besoin que de soi-même, chacun prenoit son parti, sans attendre le consentement d'un autre.

Page 422, *signature* S.

(* 14) Le Maréchal de V*** contoit que dans une de ses campagnes, les excessives fripponneries d'un entrepreneur de vivres ayant fait souffrir & murmurer l'armée, il le tança vertement, & le menaça de le faire pendre. Cette menace ne me regarde pas, lui répondit hardiment le frippon, & je suis bien aise de vous dire qu'on ne pend point

un homme qui dispose de cent mille écus. Je ne sais comment cela se fit, ajoutoit naïvement le Maréchal ; mais en effet il ne fut point pendu, quoiqu'il eût cent fois mérité de l'être.

Page 439.

(* 15) La justice distributive s'opposeroit même à cette égalité rigoureuse de l'état de nature, quand elle seroit praticable dans la société civile ; & comme tous les membres de l'état lui doivent des services proportionnés à leurs talents & à leurs forces, les citoyens à leur tour doivent être distingués & favorisés à proportion de leurs services. C'est en ce sens qu'il faut entendre un passage d'Isocrate, dans lequel il loue les premiers Athéniens d'avoir bien su distinguer quelle étoit la plus avantageuse des deux sortes d'égalités, dont l'une consiste à faire part des mêmes avantages à tous les citoyens indifféremment, & l'autre à les distribuer selon le mérite de chacun. Ces habiles politiques, ajoute l'orateur, bannissant cette injuste égalité qui ne met aucune différence entre les méchants & les gens de bien, s'attacherent inviolablement à celle qui récompense & punit chacun selon son mérite. Mais, premierement, il n'a jamais existé de société, à quelque degré de corruption qu'elles aient pu parvenir, dans laquelle on ne fit aucune différence des méchants & des gens de bien ; & dans les matieres de mœurs où la loi ne peut fixer de mesure assez exacte pour servir de regle au Magistrat, c'est très-sagement que, pour ne pas laisser le sort ou le rang des citoyens à sa discrétion, elle lui interdit le jugement des personnes, pour ne lui laisser que celui des actions. Il n'y a que des mœurs aussi pures que celles des anciens Romains qui puissent supporter des censeurs, & de pareils

tribunaux auroient bientôt tout bouleversé parmi nous. C'est à l'estime publique à mettre de la différence entre les méchants & les gens de bien : le Magistrat n'est juge que du droit rigoureux ; mais le peuple est le véritable juge des mœurs ; juge intègre & même éclairé sur ce point, qu'on abuse quelquefois, mais qu'on ne corrompt jamais. Les rangs des citoyens doivent donc être réglés sur leur mérite personnel, ce qui seroit laisser au Magistrat le moyen de faire une application presque arbitraire de la loi, mais sur les services réels qu'ils rendent à l'état, & qui sont susceptibles d'une estimation plus exacte.

Fin du Tome premier.

